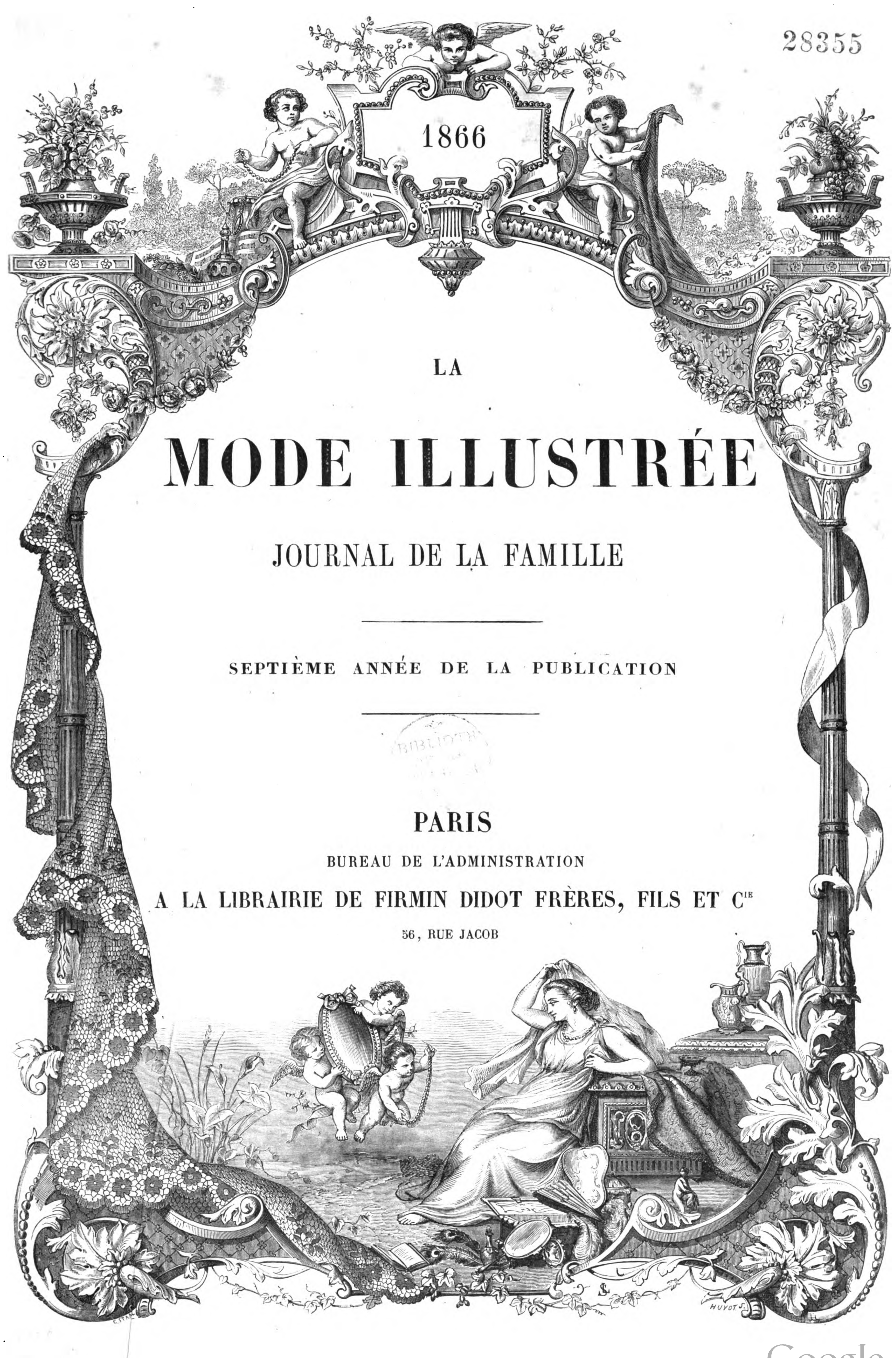


1866

LA

MODE ILLUSTRÉE

JOURNAL DE LA FAMILLE

SEPTIÈME ANNÉE DE LA PUBLICATION

PARIS
BUREAU DE L'ADMINISTRATION
A LA LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
56, RUE JACOB



Modes, lingerie, ouvrages de femme, etc.

Nouvelles, chroniques, énigmes, charades, logogriphes, rébus, etc.

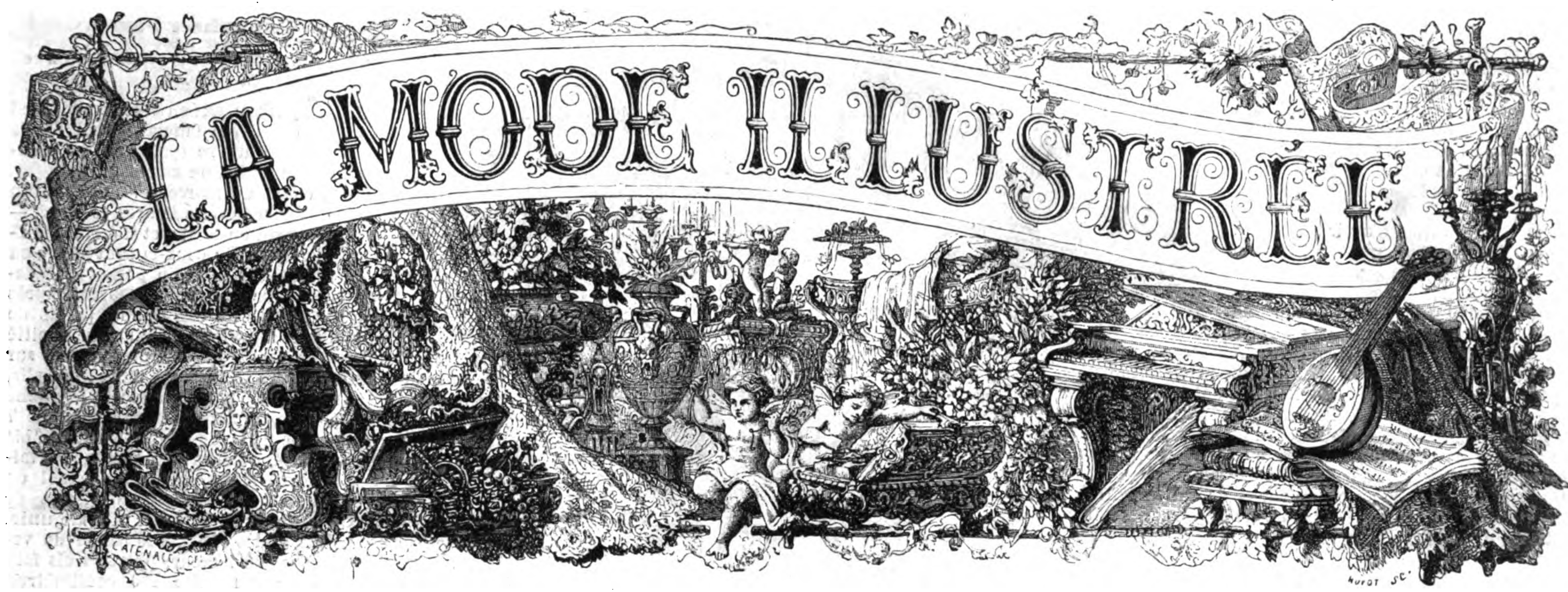
Musique.

Patrons.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

FIN DE LA TABLE.

N° 1 (*avec patrons*). SEPTIÈME ANNÉE. Lundi, 1er janvier 1866.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corselet à pattes.

MODÈLES DE Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-St-HONORÉ, 40.

La figure 65 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce corselet convient aux jeunes filles et aux très-jeunes femmes; il peut-être porté avec des corsages montants ou décolletés, en mousseline ou cachemire, ou enfin pareils aux robes. On le fera soit en taffetas noir, soit en taffetas de même nuance que les ornements de la robe.

Notre modèle est fait en poult-de-soie bleu vif, avec ornements en velours noir; il se compose de *pattes* coupées isolément, puis réunies par des bandes. On coupe d'après la figure 65 trois morceaux (les deux pattes de devant et la plus haute de derrière); quatre pattes plus courtes, que l'on place sur chaque côté, sont coupées seulement jusqu'à la ligne unie, tracée sur la partie inférieure de la figure 65. — Enfin les deux pattes placées sous les bras sont coupées *sans pointe*, c'est-à-dire jusqu'à la ligne ponctuée de la figure 65.

Tous ces morceaux sont doublés de taffetas ou de percaline et garnis au milieu avec une baleine qui les soutient dans leur hauteur; on les encadre avec une bande coupée en biais (velours ou taffetas) ayant 1 centimètre de largeur. On prépare ensuite quatre bandes d'étoffe ayant chacune 2 centimètres de largeur, et la longueur voulue pour entourer la taille; on y dispose les *pattes* en les posant *sur* trois de ces bandes, *sous* la quatrième qui sert de ceinture; l'espace séparant les pattes est naturellement dépendant de la mesure de la taille. Pour fermer la ceinture par devant, on coud sur la patte de devant trois petites bandes, fixées chacune avec un bouton, garnies à l'autre bout avec une boutonnière, qui s'attache à des boutons parells posés sur l'autre patte; une bande semblable se place sur la longue bande inférieure, servant de ceinture proprement dite.



CORSELET A PATTES, MODÈLES DE CHEZ Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 40.

Pantoufle pour femme.

Les figures 44 et 45 (*verso*) appartiennent à cet objet.

Notre modèle est fait en drap rouge. La Chimère qui l'orne est en drap noir, encadrée au point de cordonnet avec de la soie blanche. La semelle est doublée en soie blanche ou rouge. On peut aussi faire cette pantoufle en tapisserie, avec l'un des nombreux dessins *courants* que nous publions.

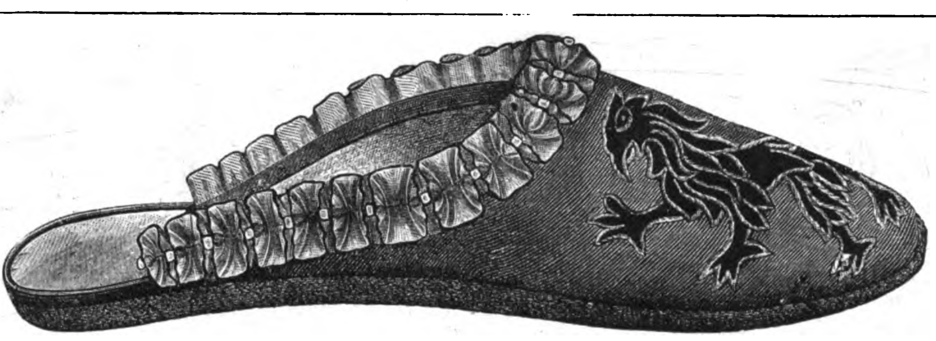
On reporte sur du drap rouge les contours de la figure 44,



— sur du drap noir, les contours du dessin. On *faufile* le drap noir sur le drap rouge, que l'on monte sur un métier, pour exécuter avec de la soie blanche, de cordonnet, les contours qui fixent l'*application* noire. On découpe le drap noir en dehors des contours, le drap rouge en dehors de la ligne du patron. On double la pantoufle, on la borde avec du ruban rouge.

Si l'on veut éviter d'avoir recours à un cordonnier, on coupera en feutre la semelle (fig. 45). En réunissant celle-ci à la pantoufle, on posera cette pantoufle, la doublure en dehors. On plie les bords sur la semelle, sur un espace d'un centimètre, on fait une couture à points *arrière*, sans cependant traverser entièrement la semelle; on retourne la pantoufle. Le talon de la semelle est entouré avec un liséré rouge, ayant un centimètre 1/2 de largeur, un peu *soutenu*. Sur la semelle de feutre, à l'intérieur, on colle une semelle de carton, garnie de ouate, et recouverte d'une doublure pareille à celle de la pantoufle.

On orne la pantoufle avec une ruche de ruban noir à filet blanc, ayant un centimètre 1/2 de largeur. Les plis sont séparés par des perles blanches en cristal.



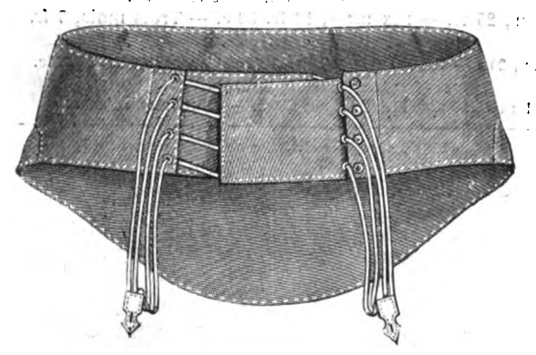
PANTOUFLE POUR FEMME.

Ceinture pour femme.

Les figures 36 à 41 (*verso*) appartiennent à cet objet.

Notre modèle est fait en flanelle rouge prise double. Les cordons servent à serrer la ceinture plus ou moins, sans lui faire former aucun pli.

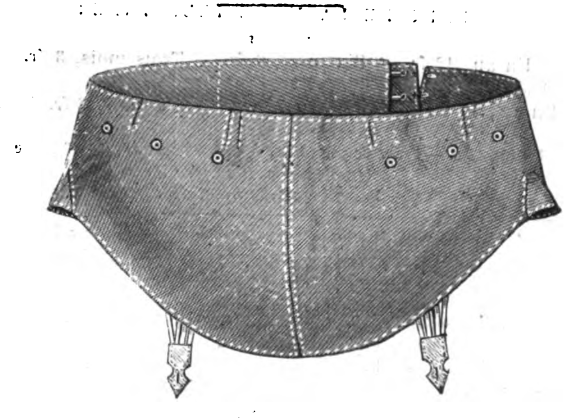
On coupe un morceau d'après chacune des figures 36, 37, 39, 40,—deux morceaux, toujours en flanelle double, d'après chacune des figures 38 et 41. On forme dans les figures 36 et 37 les pinces indiquées, on les coupe à l'envers, on fixe les remplis de la couture de chaque côté. On coud ensemble les figures 36 et 37, depuis K jusqu'à L, en séparant le dessus du dessous, et l'on fixe les remplis à l'*endroit*, en faisant des coutures en croix; on réunit ensuite les deux *doubles* des figures 36, en les *piquant* sous la *pointe* dont on festonne l'extrémité supérieure, en réunissant les lettres pareilles. On coud ensemble le dessus et le dessous, puis on retourne le tout comme une poche, et l'on fait sur le contour une couture au point de chaînette. On prépare de la même façon toutes les autres parties de la ceinture. Les bords qui entourent la *pointe* sont ourlés sur l'envers des figures 36 et 37. On pose les boutons, on fait les boutonnières de la figure 37; les boutons sont placés dans la même direction que les boutonnières. On pique en outre sur la figure 36, depuis M jusqu'à N, la patte (fig. 39), garnie d'œillets festonnés, ou *frappés*, servant aux cordons; cette patte est de plus *piquée* sur ses côtés transversaux, sur la figure 36. Sur la figure 40, on place d'un côté les boutons et les œillets, de l'autre quatre cordons ayant chacun 25 centimètres de longueur que l'on passe dans les œillets de la patte (fig. 39). Quatre autres cordons de même longueur sont fixés sur la figure 36, et on les conduit au travers des œillets de la figure 40. Ces cordons sont cousus, réunis par quatre, à une patte coupée en nansouk double, d'après la figure 41, et garnie d'une boutonnière servant à la fixer à l'un des trois boutons de devant.



CEINTURE POUR FEMME (DERRIÈRE).



CAPUCHON RUSSE.



CEINTURE POUR FEMME (DEVANT).



TABLIER PRINCESSE POUR ENFANT.



PÈLERINE AVEC CAPUCHON (DEVANT).

Capuchon russe.

Les figures 10 à 12 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce capuchon, fait en velours noir, est ouaté, doublé de taffetas, garni d'une bande de fourrure (petit gris, ou chinchilla, ou cygne, ou astracan).

On coupe un morceau (sans couture) d'après chacune des figures 10 et 12, — un morceau en ouate et doublure d'après la figure 11; ceux-ci sont *piqués* en carreaux, et plissés en posant par devant chaque croix sur le point. Après avoir reporté les croix et les points de la figure 10 (velours) sur l'autre moitié du patron, on le plisse par devant, — puis encore sur l'espace indiqué sur la figure 10, formant ainsi trois plis, en posant chaque croix sur le point qui porte le même chiffre. Le bord inférieur du fond est froncé depuis T jusqu'à l'U sur la largeur de la doublure. On assemble dessus et doublure, en les bordant avec un ruban de taffetas ayant 2 centimètres de largeur, dans lequel on introduit un ruban élastique ayant 16 centimètres de longueur. En travers du fond, on pose sur la ligne unie, marquée par des points et des croix, une bande de velours ayant 14 centimètres de largeur, plissée trois fois, de façon que cette largeur se réduise à 6 centimètres. On joint le revers (fig. 12) au fond et à la doublure, après avoir doublé ce revers et avoir placé un fil de fer sur son contour extérieur. On pose la bande de fourrure sur le revers, et à chaque extrémité de celui-ci une bride ayant 75 centimètres de longueur, 10 centimètres de largeur.

Tablier Princesse pour enfant.

MODÈLE DE Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 40.

Les figures 32 à 35 (*verso*) appartiennent à cet objet.

Ce tablier est fait en percaline grise; il est simplement orné d'une couture en *points d'arêtes*, exécutée avec du coton



PÈLERINE AVEC CAPUCHON (DERRIÈRE).

rouge. On peut faire ce tablier en nansouk ou mousseline, le garnir avec des bandes brodées, des entre-deux en guipure, des ruches tuyautées, etc., en un mot le rendre aussi élégant que l'on voudra.

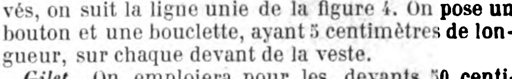
On coud ensemble les deux parties principales du tablier, depuis A jusqu'à B, — depuis C jusqu'à D. On fait sur l'encolure l'ourlet indiqué, on l'orne au *point d'arêtes*. On en fait autant pour les entournures, et l'on y fixe les manches en réunissant les croix, les points, les lettres E et F. La partie non fixée est garnie en dessous avec une bande coupée en biais. On place par derrière, à l'encolure, soit des cordons, soit un bouton et une boutonnière.



VESTE A GILET (DEVANT), MODÈLE DE CHEZ Mme GÉRARD.



VESTE A GILET (DERRIÈRE).



Pèlerine avec capuchon.

Les figures 8 et 9 (*recto*) appartiennent à cet objet.

Notre modèle est fait en cachemire blanc, ouaté, doublé de taffetas blanc, et bordé de taffetas cerise. Le capuchon est froncé par une corde en soie blanche et cerise, terminée par deux glands lama ayant 15 centim. de longueur.

Pour faire cette pèlerine à capuchon, on emploiera 80 centimètres d'étoffe ayant 85 centimètres de largeur. Pour couper les figures 8 et 9, on pose l'étoffe double en *droit fil* pour la figure 8, en *biais* pour la figure 9, sur la ligne du milieu. On renferme la ouate dans de la mousseline claire, on la fixe sous le cachemire, on la recouvre avec de la doublure, puis on coud dans la pèlerine la pince de l'épaule, point avec point, jusqu'à la croix. On pose le taffetas servant de bordure. Sur le contour du capuchon on coud une bande coupée en biais, ayant 2 centimètres de largeur. Les œillets servant pour la corde, en partie indiqués sur la figure 9, doivent être continués sous la bande bordant le capuchon (voir le dessin). Chacune des deux cordes a 70 centimètres de longueur, et doit être cousue sur chaque côté du capuchon. On forme des plis sur chaque côté de l'encolure, en posant la croix sur le point, ensuite le P sur l'étoile, de telle sorte que les lignes ponctuées R forment deux plis. On réunit le capuchon à la pèlerine en assemblant les lettres Q et R. La couture est couverte avec une bande de doublure coupée en biais. Des agrafes ferment la pèlerine par devant.

Veste avec gilet

DE CHEZ Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 40.

Les figures 1 à 7 (*recto*) appartiennent à ces objets.

Ce modèle (qui peut être fait en toute étoffe, et porté avec toutes les jupes) est en taffetas noir, doublé de taffetas blanc, orné de glands en or (ou passementerie, car nul n'est *obligé* de porter de l'or). Le gilet, en taffetas blanc, est bordé en corde de soie et orné de boutons dorés. La veste est jointe par une bouclette d'or et deux gros boutons noirs. La basque de la veste est disposée en *revers* doublés de taffetas blanc, bordés d'une ruche en ruban blanc. La manche est ornée de trois *crevés* en taffetas blanc, qui ne sont pas indispensables. La ruche de la veste est faite avec du ruban noir, ayant 4 centimètres de largeur, cousue au milieu avec un cordon d'or. Des rosettes pareilles ornent les crevés.



PÈLERINE EN SATIN ROSE.

Veste. On emploiera 2 mètres d'étoffe, ayant 60 centimètres de largeur. On coupe les divers morceaux en étoffe et doublure; on coud les pinces de la poitrine depuis la croix jusqu'au double point; on assemble tous les morceaux, en réunissant les lettres pareilles. Le dos est fendu depuis son bord inférieur jusqu'à l'étoile. Si l'on veut supprimer les revers, on ne fera pas cette fente. Si l'on a pris de la percaline pour doublure, on bordera le contour intérieur avec une bande de taffetas noir, coupée en biais, ayant 5 centimètres de largeur. Les deux moitiés de chaque manche sont cousues ensemble depuis G jusqu'à l'H, — depuis I jusqu'à K. On pose sous le bord inférieur une bande de taffetas ayant 5 centimètres de largeur, on coud la ruche, on fixe la manche dans l'entournure (garnie d'un liséré) K sur K. Si l'on désire poser les crevés, on suit la ligne unie de la figure 4. On pose un bouton et une bouclette, ayant 5 centimètres de longueur, sur chaque devant de la veste.

Gilet. On emploiera pour les devants 50 centimètres d'étoffe ayant 55 centimètres de largeur. On coupe ces deux devants en étoffe et doublure, d'après la figure 5, en laissant en plus par devant l'étoffe nécessaire pour un rempli de 3 centimètres. On coupe le dos (fig. 6) en doublure seulement. On fait les boutonnières sur le rempli de droite; on pose les boutons sur le rempli de gauche. On assemble dos et devants sur l'épaule depuis L jusqu'à M, sur les côtés depuis N jusqu'à l'O; la fente, depuis O, est ourlée, le bord inférieur du gilet garni d'un liséré. Le col est coupé en étoffe et doublure d'après la figure 7, on le coud dans l'encolure en réunissant les points et les étoiles. Une corde de soie borde l'encolure.

CORSELET A BRETELLES (DEVANT).



CORSELET A BRETELLES (DERRIÈRE).

Pèlerine

EN SATIN ROSE.

Les figures 42 et 43 (*verso*) appartiennent à cet objet.

Notre modèle est ouaté, doublé, piqué en *losanges* dont le centre est orné d'une perle blanche en cristal. Le contour est bordé avec une ruche de ruban rose ayant 3 centimètres de largeur, bordé d'une frange de même hauteur et à demi voilé avec une blonde blanche. On l'exécutera facilement d'après le patron (fig. 42 et 43).

velours noir, peut accompagner toutes les toilettes. Le ruban a 2 centimètres de largeur; il est disposé en trois rangs qui se croisent sur les épaules, et au milieu devant et derrière, en se terminant par des bouclettes et des pans de longueur graduée. A chaque ruban se rattache une guipure ayant 2 centimètres de largeur, posée à plat. Un dessin spécial reproduit les rubans du devant de la berthe.

Pour faire cette berthe, on emploiera 7 mètres 60 centimètres de ruban de velours, 3 mètres de guipure. Cette forme ne comporte pas de patron, puisqu'on doit la disposer sur la personne même à laquelle elle est destinée.

Col et manche en

ENTRE-DEUX BRODÉS.

Les figures 23 et 24 (*recto*) appartiennent à ces objets.

Le col se compose d'entre-deux en mousseline brodée, qui sont un peu plissés sur les lignes du patron, pour marquer les coins et encadrent un entre-deux en guipure fixé par une étroite bande *piquée* en mousseline. Le col est entouré d'une guipure légèrement soutenue, ayant un centimètre de largeur.

La manche coupée de façon à marquer le coude, a une garniture composée comme celle du col, d'après la figure 24. La moitié de dessous de la manche est seulement bordée avec un entre-deux brodé. Le tout est garni de guipure.

Col et manche

A DAMIER.

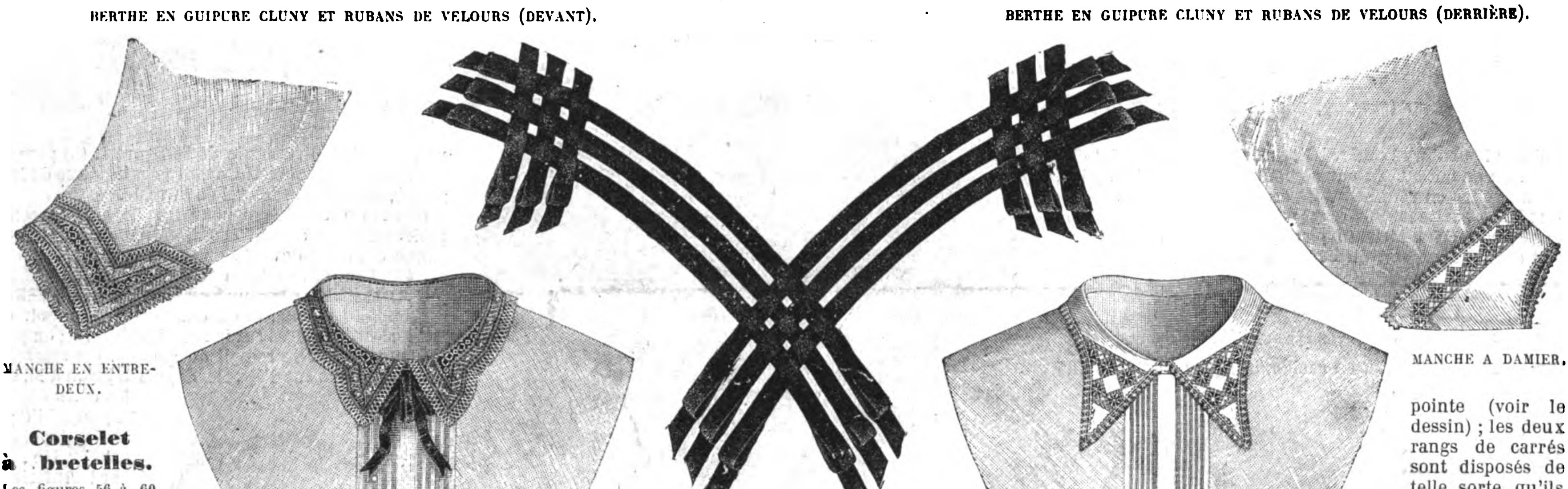
Les figures 66 et 67 (*verso*) appartiennent à ces objets.

On coupe, d'après la figure 66, le col en toile fine, *prise* double. Sur les pointes de devant on coud des carrés de guipure, ou faits au crochet en les rapprochant par la

BERTHE EN GUIPURE CLUNY ET RUBANS DE VELOURS (DEVANT).



BERTHE EN GUIPURE CLUNY ET RUBANS DE VELOURS (DERRIÈRE).



MANCHE EN ENTRE-DEUX. COL EN ENTRE-DEUX. DEVANT DE LA BERTHE EN GUIPURE CLUNY ET RUBANS DE VELOURS. COL A DAMIER. MANCHE A DAMIER.

pointe (voir le dessin) ; les deux rangs de carrés sont disposés de telle sorte qu'ils sont séparés par des carrés égaux en toile unie. Sous les carrés de guipure on découpe la toile et l'on encadre le col avec une dentelle posée à *plat*.

La manchette est préparée pour accompagner les manches de robe qui sont presque *justes* au poignet. On la coupe d'un seul morceau d'après la figure 67, en toile prise double. On fixe les carrés dont deux se rejoignent au milieu de la manchette, non par la pointe, mais par le côté en ligne droite. Après avoir découpé la toile sous les carrés on coud la manchette ensemble, depuis *l* jusqu'à *m*, on l'encadre avec une guipure étroite, on la fixe sur une manche.

On peut aussi substituer des carrés brodés aux carrés en guipure.

Corselet à bretelles.

Les figures 56 à 60 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en taffetas noir encadré avec un ruban de taffetas blanc ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, recouvert d'un entre-deux en dentelle noire qui dépasse le ruban d'un centimètre environ, de chaque côté. Le patron représente la moitié du corselet. On pose entre le taffetas et la doublure de la gaze roide ; — sous les coutures des baleines flexibles. Sous le devant de droite, on coud des crochets d'agrafes, — des portes d'agrafes sous le devant de gauche. Le corselet est entièrement bordé avec un liseré. Pour faire la garniture décrite ci-dessus, on emploiera 3 mètres 80 de rubans, même quantité d'entre-deux. Les grelots en perles peuvent être remplacés par de petits glands en passementerie noire.

Berthe en

GUIPURE CLUNY ET RUBANS DE VELOURS.

Cette berthe si jolie et si commode, faite en guipure et rubans de



QUATRE COSTUMES

DE POUPÉES.

Si nous offrons aux mères les patrons des objets qui composent le costume de leurs enfants, nous devons aussi nous occuper des poupées, qui sont les enfants, des enfants. C'est en préparant ces petits vêtements que les petites filles d'aujourd'hui s'exerceront pour l'avenir, et s'habitueront à travailler un jour, pour leur propre compte, d'après les patrons de la *Mode illustrée*.

Voici un *baby* en robe de baptême — une dame en voiture, — une autre dame dans un fauteuil,



QUATRE COSTUMES DE POUPÉES.

coiffée avec un chapeau Empire — et enfin une paysanne en costume du dimanche, préparant dans sa cuisine le diner de la famille.

Poupée en robe de baptême.

Les figures 17 à 22 (*recto*) appartiennent à cet objet.

La poupée a 43 centimètres de hauteur, tête non comprise. La robe de mousseline blanche a 68 centimètres de longueur, 1 mètre 60 centimètres de largeur. Sur le bord inférieur, un ourlet de 4 centimètres, surmonté de six petits plis séparés trois par trois par un entre-deux en dentelle, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, doublé de ruban bleu. Même garniture pour la *pièce* fixée sur le bord supérieur plissé de la robe, et se continuant sur les trois plis de devant en une patte ayant 17 centimètres de longueur, sur les épaules en un nœud; même garniture au bord des manches. Pour exécuter ce patron on suivra les règles indiquées pour nos grands patrons.

Pour faire le petit bonnet garni de ruban bleu, on prend un morceau de tulle ayant 48 centimètres de longueur, 20 centimètres de largeur; on y coud les quatre plis indiqués sur la figure 22, par des lignes unies. Dans chaque pli on passe un ruban ayant 1/2 centimètre de largeur; on serre ces rubans de façon à n'avoir plus que la dimension de la figure 22. On serre de la même façon le bord inférieur du bonnet. Sur le devant on pose huit ruches en tulle de soie, auxquelles se rattache une bande double en tulle ayant 1 centimètre de largeur. Sur le bord inférieur on pose quatre ruches surmontées d'un ruban. Au milieu de chaque coulisse et par derrière se trouvent de petits nœuds; devant, des nœuds formant un diadème.

Poupée en voiture (toilette de soirée).

Les figures 61 à 64 (*verso*) appartiennent à cet objet.

La poupée a 28 centimètres de hauteur, tête non comprise. La toilette se compose d'un jupon blanc en tulle, garni de ruban rose, et d'un pardessus avec ceinture, fait en taffetas rose. Le jupon a 19 centimètres de longueur, — 1 mètre 30 centimètres de largeur; son bord inférieur est garni avec trois plis ayant 3, puis 2, puis 1 centimètre 1/2 de largeur, traversés avec du ruban rose. Le patron représente la moitié du pardessus. On réunit les divers

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES. — DAMES FAISANT DE LA PHOTOGRAPHIE D'APRÈS L'APPAREIL DUBRONI.

Robe en taffetas à rayures noires, sur fond gros bleu, bordée avec une bande d'astracan gris. Veste en velours gros bleu, entièrement bordée en astracan gris.

Robe de popeline brune bordée de velours brun, coupé en bande, posé de façon à former *tablier*, en remontant jusque sur le corsage en guise de bretelles. Des galons noirs sont posés en biais sur la bande. Des cordes noires en soie forment des brandebourgs depuis le col jusqu'aux pieds.

Petite fille. Robe de dessous en cachemire rose de Chine, bordée avec une *grecque* en velours noir. Robe de dessus en taffetas rose de Chine, garnie avec une chicorée en taffetas.

morceaux en rapprochant les lettres pareilles. La ceinture, ornée d'une rosette, a 1 centimètre de largeur.

Poupée assise dans un fauteuil,

COSTUME DE PROMENADE.

Les figures 46 à 55 (*verso*) appartiennent à cet objet.

La poupée a 48 centimètres de hauteur, tête non comprise. Sa toilette se compose d'une robe et d'un paletot en *lindsay* gris. Le paletot, sans manches, est retenu par une ceinture. La jupe a 32 centimètres de longueur, 1 mètre 50 centimètres de largeur; elle est bordée avec deux bandes en velours de coton bleu. Même garniture pour les manches et le col du corsage, dont les figures 46 à 50 représentent la moitié. La ceinture s'agrafe sous une rosette. Le paletot est fait d'après les figures 51 à 53; on y met de petites poches. Le chapeau de taffetas bleu est fait en gaze roide, d'après les figures 54 et 55, garni de fil d'archal, recouvert de taffetas, orné de ruches en dessous, de dentelle noir en dessus.

Poupée en costume de paysanne.

Les figures 25 à 31 (*recto*) appartiennent à cet objet.

La poupée a 37 centimètres de hauteur, tête non comprise. Sa toilette se compose d'un jupon de cachemire rouge, ayant 24 centimètres de longueur, — 1 mètre 20 centimètres de largeur. Le bord inférieur est orné avec trois rubans de velours noir, ayant 1 centimètre de largeur. Le corsage montant est en mousseline blanche, le corselet en velours noir, la coiffe en mousseline blanche avec pièce noire, le tablier en mousseline blanche.

Les figures 25 à 27 appartiennent au corsage fait en mousseline plissée; un étroit ruban de velours noir fixe les manches au-dessus du coude. Le corselet est fait d'après les figures 28 et 29. Il est orné de cordons d'argent. Ses épaulettes se composent d'une bande double en velours, ayant 1 centimètre de largeur, 8 centimètres de longueur, froncée et posée dans l'entournure. La coiffe est coupée d'après la figure 31, froncée tout autour, montée sur une bande droite garnie d'une dentelle. Des brides de mousseline nouent la coiffe sous le menton. Pour la *pièce* de la coiffe, on emploie un morceau de taffetas ayant 10 centi-

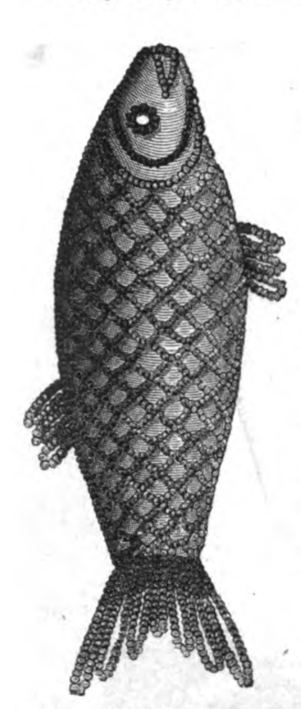
mètres de longueur, 11 centimètres de largeur, coupé en biais à chaque bout, et garni de dentelle noire. On le plisse dans la longueur, on le fixe sur la bande bordant le bonnet, on croise les bouts par devant, ou l'on pose un nœud de ruban noir. Le tablier est encadré de ruches tuyautées.

Pelote servant à dérouiller les aiguilles.

La figure 70 (*verso*) appartient à ce patron.

MATÉRIAUX : Un petit morceau de taffetas ou de ruban lilas ; perles blanches en cristal ; perles d'acier grises et bleues ; un peu de limaille de fer.

Le corps du poisson, rempli de limaille de fer, est fait en taffetas lilas ; les écailles, les nageoires, la queue, sont imitées par des perles. On coupe en taffetas et doublure deux morceaux d'après la figure 70, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les coutures. On coud la doublure ensemble, en laissant seulement une petite ouverture, et l'on remplit bien ce sac avec de la limaille de fer; on ferme l'ouverture. Pour chaque écaille on enfile 6 perles sur un brin de soie, on les fixe par un point de feston en formant une sorte de *bouclette flottante*. Ces perles doivent être enfilées de telle sorte que la nuance la plus foncée (acier bleu) se trouve toujours près de la ligne du milieu du dos; à cette nuance succède l'acier gris, et enfin les perles blanches. Chaque bouclette est attachée au milieu de chaque bouclette du rang précédent. Sur la tête on marque seulement les ouïes, les yeux, la bouche. Pour les nageoires et la queue, on enfile les perles sur du fil d'archal que l'on coud à la pelote.



PELOTE SERVANT A DÉROUILLER LES AIGUILLES.

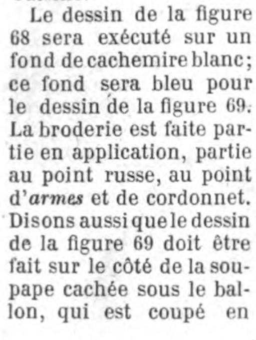
Soufflet avec broderie.

Les figures 68 et 69 (*verso*) appartiennent à cet objet.

MATÉRIAUX : Un soufflet ayant 30 centimètres de hauteur ; cachemire bleu, — blanc ; 20 centimètres de ruban de velours brun ayant 1 centimètre 1/2 de largeur ; 2 mètres de ruban bleu en laine ; même quantité de même ruban brun, ayant chacun 2 centimètres de largeur ; drap ponceau, vert, bleu, nuance sable ; soies de cordonnet de diverses nuances.

Tout se fane ici-bas, même les soufflets. Voici le moyen d'*habiller* un soufflet vieilli, en lui donnant une splendeur nouvelle, ou de rendre digne d'un salon le plus humble des soufflets de cuisine.

Le dessin de la figure 68 sera exécuté sur un fond de cachemire blanc; ce fond sera bleu pour le dessin de la figure 69. La broderie est faite partie en application, partie au point russe, au point d'*armes* et de cordonnet. Disons aussi que le dessin de la figure 69 doit être fait sur le côté de la soupape cachée sous le ballon, qui est coupé en crêpe gris, pris double, sous lequel on découpe le cachemire. La maison est découpée en carton blanc ; les fenêtres en sont faites en papier argenté. Quand les deux côtés sont terminés, on les coud sur les parois du soufflet; l'intérieur du manche du soufflet est aussi garni d'étoffe. Sous le paysage (fig. 69) on pose 2 rubans de velours brun, — un ruban pareil sur l'autre côté. Le côté blanc est encadré avec une ruche bleue, — le côté bleu avec une ruche brune, fixée avec de tout petits clous (*pointes*).





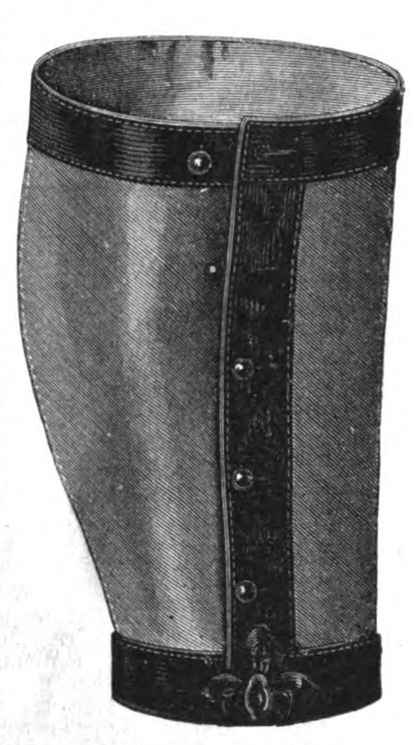
SOUFFLET AVEC BRODERIE.

Guêtre pour enfant.

Les figures 15 et 16 (*recto*) appartiennent à cet objet.

Cette guêtre, très-commode, est faite en maroquin ou drap rouge, bordé avec une bande de cuir verni noir, ayant 2 centimètres de largeur, *piqué* avec de la soie blanche.

On coupe pour chaque guêtre un morceau en étoffe et doublure, d'après chacune des figures 15 et 16. On croise les deux morceaux sur un espace d'un demi-centimètre depuis X jusqu'à Y, et l'on fait une couture *piquée*. On pose ensuite la bande (cuir, drap ou velours). On fait les boutonnières, on coud les boutons. Sur le bord boutonné sur l'autre côté, la doublure va seulement jusqu'à la bande servant d'encadrement. On orne la guêtre avec une sorte de *trèfle* découp en cuir verni et fixé pour une boucle d'acier.



GUÊTRE POUR ENFANT.

Capuchon

EN CACHEMIRE

Les figures 13 et 14 (*recto*) appartiennent à cet objet.

Notre modèle est fait en cachemire bleu, garni avec un revers de velours encadré de perles d'acier; il est retenu à l'encolure par une corde de soie bleue.

On coupe en étoffe et doublure un morceau (sans couture) d'après les figures 13 et 14, après avoir complété le *côté replié* de la figure 13; on réunit dessus et doublure, on festonne sur la figure 13 les boutonnières indiquées, et l'on y coud les *pattes* sous lesquelles la corde doit passer. On forme deux plis sur le devant du fond, en fixant chaque croix sur le plus proche point. On coud le revers sur le bord du capuchon, en réunissant les lettres V, W, les croix. Il ne reste plus qu'à poser les perles (auxquelles on peut substituer une chenille blanche et à passer la corde de soie ; on peut aussi coudre une agrafe pour mieux fermer le capuchon sous le menton.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Toilette du soir et de dîner. Robe de dessous, en satin ponceau, taillée entièrement en pointes, sans aucun pli, garnie sur son bord inférieur avec un gros bouillonné en tulle roide, ponceau, soutenant un large volant de blonde blanche (dentelle de soie); au-dessus s'étagent quatre volants plus étroits et diminuant graduellement de hauteur. Robe

CAPUCHON EN CACHEMIRE.



LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal. 56. r. Jacob. Paris

Toilettes de Melle RABOUIN, 67. r. Nve des Pts Champs.

de dessus en satin gris argent, tout à fait plate, ouverte devant sur un plastron qui continue la robe ponceau; corsages décolletés dessous et dessus; cette tunique grise, un peu plus courte sur les côtés que la robe de dessous, forme une *queue* très-longue; la tunique est entièrement bordée de plumes de paon; en place de manches, jockeys de satin gris, ouverts sur un bouillonné de tulle ponceau recouvert de blonde. Coiffure à bandelettes de velours ponceau; parure de perles et d'émeraudes; éventail garni de plumes de paon.

Toilette de bal pour jeune fille. Robe de mousseline blanche très-claire, bordée avec un chef d'or assez large, sur une grecque formée d'étroits galons en or. Tunique garnie comme la robe; la tunique est ouverte sur le côté gauche et se termine par deux petits glands en or; une grosse touffe de liserons rosés est posée sur le bord supérieur de l'ouverture. Corsage à la grecque, orné comme la robe; liserons sur chaque épaule et dans les cheveux, ornés de bandelettes d'or. Éventail en tulle, brodé d'or.

MODES.

Il faut avant tout répondre à quelques doléances qui me sont adressées par des personnes de tout âge relativement aux coiffures actuelles.

« Comment fait-on,» m'écrit une abonnée, « pour loger de si gros chignons en un si petit chapeau? »

« Les coiffures actuelles sont de véritables perruques,» me dit une jeune fille; « comment fait-on, quand on a des cheveux, pour s'en servir, au lieu de se coiffer avec les cheveux d'autrui? »

« Toutes ces bandelettes, ces frisons, ces touffes de boucles, toutes ces mèches ondulées,» m'écrit à son tour une dame d'un certain âge, qui n'est plus jeune et n'est pas encore vieille; « toutes ces cascades frisées rendent à merveille, j'en conviens, le caractère des coiffures du moment; cela est extrêmement commode quand on ne sait pas se coiffer soi-même, quand on veut se coiffer vite et bien, quand on habite une localité où les coiffeurs ne sont pas très-habiles, quand on ne veut pas couper, friser, torturer ses propres cheveux. Les bandelettes avec boucles plates sont, entre autres, très-favorables à l'hygiène de la chevelure, puisqu'on peut relever ses propres cheveux et laisser reposer les *raies* pendant que l'on porte ces bandelettes. Mais que fait-on à mon âge (de quarante à cinquante ans)? Voyons, puis-je décemment adopter toutes ces coiffures échevelées, qui peuvent convenir aux jeunes têtes, aux jeunes visages, mais qui ne s'accordent guère, si je ne me trompe, avec la gravité de mon âge et de ma physionomie? D'un autre côté, je ne puis passer sans transition à la grosse boucle, qui est l'immuable coiffure des femmes atteignant la cinquantaine. Que faire? »

J'ai reconnu la justesse de ces diverses objections, et, les soumettant à M. Croisat, j'ai pu les voir résoudre à la satisfaction générale. Je vais répondre aux trois questions principales qui m'étaient posées.

Les jeunes filles et les jeunes femmes qui ont des cheveux sont délivrées, si elles le veulent, de tout attirail postiche; au lieu du chignon que l'on suspendait derrière sa tête, et qui aujourd'hui se trouve en désaccord avec les chapeaux, on emploie ses propres cheveux, grâce au *sous-chignon Empire*, que l'on fabrique maintenant chez M. Croisat. C'est une touffe crêpée, légère et moelleuse comme de l'édredon. Pour poser ce sous-chignon, on noue ses cheveux assez haut avec un cordon, endessous duquel on prend une petite mèche de cheveux avec laquelle on enveloppe le reste des cheveux sous le cordon. On relève le tout, on passe dans les cheveux enveloppés par la petite mèche une épingle qui les fixe sur la tête; avec une seconde épingle on attache à la même place le sous-chignon, que l'on couvre avec les cheveux peignés, *étalés* de façon à envelopper la touffe crêpée, sous laquelle on fixe les cheveux en les tournant. On recouvre le tout avec une résille *visible* ou *invisible*. Cela est volumineux sans avoir de volume, car tous les chapeaux, quelle que soit leur forme, s'accommodent de ce chignon, qui est très-mou.

Rien n'oblige une jeune fille à porter les bandelettes garnies de boucles plates; elle peut imiter le *style* des coiffures actuelles, en ondulant fortement tous ses cheveux de devant; elle peut même, grâce à un nouveau système, que M. Croisat enseignera mieux que moi, supprimer les *crêpés* en les remplaçant par de petits peignes. On pique ceux-ci dans le bandeau roulé, comme s'il était soutenu par un crêpé. Le dos du peigne doit se trouver contre la racine des cheveux, par conséquent les dents du peigne sont *en l'air*, et se plantent ainsi dans le bandeau; on retourne le peigne sur lui-même, on l'attache dans les cheveux. On fait ainsi deux bandeaux plus ou moins relevés vers leurs racines, selon l'*air* de la physionomie; derrière ces bandeaux on pose deux rubans de velours; un troisième ruban entoure le sous-chignon tel qu'il vient d'être décrit, et se noue au-dessus. On peut aussi supprimer les bandelettes.

Quant à la troisième question qui était de beaucoup la plus compliquée, voici sa solution. A tout âge, avec des cheveux blancs ou blanchissants, on peut suivre la mode d'un peu loin. On fera par conséquent un bandeau ondulé, un seul, et, comme ces bandeaux découvrent des tempes et un visage un peu vieillis à l'âge que l'on m'indique, on y ajoutera une légère branche de petites boucles, qui adoucissent les traits, cachent les rides, et se rapprochent un peu de la gracieuse coiffure illustrée par madame de Sévigné. M. Croisat prépare ces *branches*, qui sont très-faciles à poser. Par derrière, on fera avec ses propres cheveux (si l'on en a) un chignon Empire de proportions plus modestes, ou bien on posera un chignon postiche.

Mais, si l'on veut suivre de tous points la *nouveauté*, si l'on veut avoir de petites touffes frisées par devant, des boucles plates sous des bandelettes, des boucles s'échappant du chignon, il faut bien recourir aux *postiches*, car il serait grand dommage de couper ses propres cheveux pour copier toutes ces modes.

Il est temps ou jamais de parler des toilettes de bal. En thèse générale, il faut, pour ces toilettes forcément éphémères, rechercher la fraîcheur plutôt que la richesse; mieux vaut avoir deux ou trois robes très-fraîches, qu'une seule dont le prix représenterait la valeur des deux ou trois précédentes. J'ai donc cherché ce qui m'était instamment demandé par un certain nombre de mères de famille: des toilettes de bal peu coûteuses. On a préparé aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli, des robes en tarlatane blanche, ornées de ruches faites à la main, en bleu, rose, cerise, vert, blanc, bordé de légères dentelles noires, avec longues ceintures à rosette. Ces robes coûtent 12 fr. 75. La garniture étant toute posée, il n'y a plus que le corsage à faire et les lés à coudre. Quant au corsage, les patrons ne manquent pas dans la *Mode illustrée*. En pièce, et par robe de 15 mètres, il y a dans les mêmes magasins des tarlatanes blanches ayant 1 mètre de largeur, à pois, en toute nuance, à dessins, pour 15 fr. 75 centimes. Les dessins représentent des bouquets, des hirondelles, etc. Les tarlatanes lamées en or ou argent coûtent de 27 à 49 francs. Les robes de tarlatane avec garniture préparée, et ruches avec blonde, coûtent 23 francs en toute nuance. Des robes plus riches, avec application de métal et de perles, 70 francs, avec broderie en soie et or, ou argent, de 65 à 90 francs.

Le blanc composera *le fond* de la plus grande partie des toilettes. Applaudissons à ce décret, car, si d'une part les toilettes blanches sont les plus jolies, elles sont aussi, si on le veut bien, les plus économiques; — et je vais le prouver tout à l'heure. Il est une foule de circonstances dans lesquelles on doit adopter une toilette de soirée, qui n'est pas tout à fait une toilette de bal. Les dames et les personnes riches trouvent aisément dans les belles soieries le degré d'élégance qu'elles veulent atteindre. Le problème est plus difficile à résoudre pour les jeunes filles et pour les fortunes modestes. A ces dernières j'indiquerai les toilettes blanches, dont la couleur est à elle seule une parure. Je conseillerai de prendre ces toilettes en linos blanc, que l'on trouve très-beau et très-brillant aux *Magasins du Louvre*, à 2 francs 45 le mètre. On fera pour l'hiver une jupe, ornée de quatre ou cinq rouleaux en taffetas de couleur vive; on la portera avec un corsage montant, ou décolleté en mousseline, avec un corselet en taffetas de même nuance que les rouleaux. Cette toilette peu coûteuse convient parfaitement aux jeunes filles, pour les *sauteries*, les grands dîners, etc. On gardera la quantité de linos nécessaire pour faire l'été prochain un petit paletot pareil, et cette combinaison, que je n'hésite pas à qualifier d'heureuse, quoique j'aie le mérite de l'avoir trouvée, diminue encore les frais de la toilette d'hiver transformée en toilette d'été, fort élégante. Outre le linos blanc, qui est très-solide et se nettoie parfaitement, on trouve dans les mêmes magasins le mohair blanc, qui peut servir dans les mêmes circonstances, et qui coûte de 1 franc 25 à 3 francs 50; sa largeur est de 80 centimètres, celle du linos de 70 à 75 centimètres. La gaze de Chambéry en toute nuance, très-commode aussi pour le même genre de toilettes, coûte 3 francs 90, 4 francs 50, ou 4 francs 90 le mètre.

J'espère par ces indications, avoir rendu quelques services à nos lectrices de tout âge; je leur dirai, en outre, qu'elles peuvent demander au *Louvre* des échantillons qui leur seront expédiés *franco*, et recevoir ce qu'elles désirent contre remboursement. Malgré l'envahissement des sequins posés en guise de garniture, malgré les extravagances qui se commettent sous prétexte de robes de bal, je leur garantis que rien ne sera préférable à leurs robes blanches, ornées de rose, ou de bleu, ou de cerise, avec une belle ceinture à longs bouts, et une fleur posée dans leurs cheveux.

E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Au moment où ma plume va puiser dans mon encrier la substance indispensable à ces lignes, la réflexion l'arrête tout net au milieu de son trajet.

Ce titre ne s'accorde guère en effet avec la date de ce numéro : n° 1 du mois de janvier! De quel mois s'agit-il donc? Celui-ci n'est pas commencé; son prédécesseur n'existe plus; décembre meurt plus complétement que tous les autres mois, car il entraîne toute l'année avec lui, et la rejette dans la brume du passé. Je suis donc un peu embarrassée de discourir dans cet interrègne, je ne sais trop comment m'y prendre pour tourner cette difficulté; je me vois forcée de faire un article *à côté* de mon sujet. Après tout, le 1er janvier ne s'appelle-t-il pas à Paris le treizième mois de l'année, en vertu des dépenses extraordinaires dont il grève tous les budgets grands et petits? Je ferai la chronique de ce treizième mois, tout en me permettant quelques excursions dans le domaine du passé. On m'excusera, je l'espère; car enfin cette délimitation d'année est aussi peu apparente que celle des frontières indiquées seulement sur les cartes de géographie par une ligne différemment coloriée.

Et pourtant cette délimitation est illusoire sans doute, mais non chimérique. Le 1er janvier n'est pas un jour pareil à tous les autres; il représente l'un des jalons de l'existence, il arrive personnifié dans votre facteur, apparaissant armé de son calendrier; c'est l'inconnu que vous apporte cet envoyé du destin, et l'inconnu est toujours effrayant. On se sépare à tout jamais de cette pauvre année expirante, au moment où l'on commençait à s'habituer à elle; il faut accueillir, il faut subir la nouvelle venue tout en la redoutant..... Que contiennent les jours dont elle va se composer? Que nous garde-t-elle en réserve? Quel sera son rôle dans notre vie?.... Marquera-t-elle une date heureuse ou malheureuse?

Mais j'entends de jeunes voix qui demandent grâce et repoussent ces réflexions; l'année nouvelle sera bonne, aimable, gracieuse. N'arrive-t-elle pas les mains pleines de bonbons, de bijoux, de présents de toute sorte? Ne représente-t-elle pas l'espérance..... au moins pendant toute la durée du 1er jour de janvier? Soit! Envisageons-la sous cet aspect; examinons les espérances qu'elle paraît justifier.

Il y a parfois, dans le mois de janvier, quelques jours doux et beaux, en dépit du calendrier qui inscrit sur ses tablettes le mot *Hiver;* pendant ces jours l'atmosphère s'attiédit, le soleil nous accorde de chauds rayons; il y a dans l'air une sorte de frémissement qui annonce le *renouveau*. Bien souvent ces symptômes sont cruellement démentis le lendemain. On trouve à son réveil les neiges et les glaces; le soleil a disparu sous une triple couche de brouillard; mais on supporte patiemment ce retard, parce que l'espérance a lui; on sait que moyennant un peu de patience on atteindra des jours meilleurs.

Hé bien! il se produit en ce moment quelque chose d'analogue dans l'atmosphère morale; le théâtre est le baromètre qui nous sert à étudier l'humeur parisienne; dans ses préférences, dans le succès et l'insuccès des comédies qu'on lui sert, dans ses colères, dans ses rires, le public parisien accuse quelques tendances meilleures. Les symptômes les plus décisifs sont indiqués par deux pièces, dont l'une n'a eu qu'un succès fort médiocre, tandis que l'autre, bien autrement incisive, âpre, satirique, fournit la plus brillante carrière. Dans *le Passé de M. Jouane* comme dans *la Famille Benoiton*, c'est le positivisme, c'est le chiffre substitué à tout, qui sont vaincus, conspués, obligés, non par des déclamations, mais par la force même des choses, à venir faire amende honorable, et confesser qu'ils ne peuvent tenir lieu de tout, que le cœur a des besoins, que le sentiment a des droits. *E pur si muove!*..... s'écrie-t-on, tout en signant la déclaration contraire.

Oui, oui, je crois que l'on fait cette belle découverte; je crois que le cœur humain, ce rouage jugé depuis quelque temps incommode ou dangereux, et que l'on voulait supprimer pour ces deux motifs, bat encore, quoique l'on ait pu faire pour le désintéresser de la vie. Je crois que l'on commence à s'apercevoir..... un peu tard..... que les intérêts bien entendus commandent de ne pas tout sacrifier à l'intérêt, que les bons sentiments sont encore une bonne spéculation, que les grosses dots ne font pas à elles seules les bons ménages; on paraît même soupçonner que l'éducation donne de tristes fruits lorsqu'elle se renferme dans l'arithmétique, lorsqu'elle développe uniquement la religion du succès..... quel qu'il soit..... le culte de l'argent..... d'où qu'il vienne. Ces superbes théories aboutissent forcément à certains résultats désagréables, et les parents qui les ont professées entendent chiffrer devant eux le nombre des années durant lesquelles on devra attendre leur héritage.

C'est peut-être le calcul qui nous ramènera à la morale. Tout compte fait, on s'apercevra un jour que, plus on gagne d'argent, plus *Madame* en dépense pour sa toilette, pour ses queues garnies en plumes de paon, pour ses costumes de courses à têtes de cheval, pour ses boucles d'oreilles en forme d'étriers. On découvrira que l'argent, représentant le luxe, détruit la fortune en dissolvant la famille; on arrivera enfin à cette conclusion rigoureusement logique : l'intérêt personnel, l'égoïsme bien entendu, sont d'accord avec la morale, absolument dépendants du devoir, et bien servis par la générosité et la délicatesse. Mieux vaudrait sans doute atteindre cette conclusion par une route plus noble et plus belle; mais notre siècle préfère l'arithmétique. Qu'il soit fait



suivant ses goûts! Mais, pour Dieu! qu'il arrive enfin à renier les désolantes doctrines qui enlèvent aux âmes l'air respirable, et ne leur laissent plus que le fatigant dérivatif de l'indignation.

Ce que l'on appelle *la saison*, c'est-à-dire un pêle-mêle de visites, de spectacles, de réceptions, de divertissements, a commencé tard cette année, ou plutôt n'a pas commencé du tout dans l'année 1865; on revient seulement, et la plupart des salons n'entendent encore d'autre musique que celle des marteaux frappant en cadence, ne réunissent d'autre compagnie que celle des tapissiers, des fumistes et des frotteurs; mais on s'amusera d'autant plus que le carnaval est fort court, et l'arrière-saison se prolongera de façon à rétablir l'équilibre, en donnant aux Parisiens la somme de plaisirs qui leur semble indispensable. Du reste, jamais les toilettes n'ont été plus *délirantes*; on peut à bon droit faire revivre ce mot emprunté au vocabulaire des vieux *beaux* : C'est le délire qui crée les singuliers accoutrements que certaines femmes..... pauvres femmes!.... se croient obligées d'adopter pour faire acte d'élégance. Le cuivre et la verroterie s'étalent partout; les corsages se raccourcissent, — de chaque côté, — et aujourd'hui il n'y a plus de taille; les femmes adoptent les dehors d'un baril auquel on adapte une queue; quand l'inconvenance et la disgrâce s'unissent pour composer la mode, le symptôme est plus grave qu'on ne le pense communément. La mode est le miroir de la civilisation! Là où elle n'existe pas du tout, là où le vêtement est réduit à sa plus simple expression, il n'y a point de civilisation, il n'y a que des sauvages. Quand la mode est digne, convenable, raisonnable, elle exprime l'état général de la société; quand elle est le contraire de tout cela, — comme aujourd'hui, — les conclusions auxquelles le raisonnement est forcé d'aboutir sont bien graves.

Est-ce un symptôme aussi que la pièce d'*Henriette Maréchal*, de MM. de Goncourt, jouée au Théâtre-Français dans les premiers jours du mois dernier? Je n'entreprendrai pas de raconter à mes lectrices, qui ne vont pas au bal de l'Opéra, cette comédie, dont la préface; c'est-à-dire le premier acte, est d'un bout à l'autre un décalqué fidèle des dessins les plus *osés* de Gavarni. L'action est presque identique à celle d'une pièce célèbre jadis, *la Mère et la Fille*, et diffère seulement par le dénoûment à coups de pistolet. Qu'a-t-on voulu prouver avec cette comédie que la curiosité parisienne soutiendra pendant quelque temps? Qu'il est malséant pour une honnête femme d'aller au bal de l'Opéra? *Amen.*

Donnerai-je ici la relation des malheurs éprouvés par le Théâtre-Italien, dont la troupe, quoique composée d'artistes excellents, a été forcée d'aller faire des tournées départementales, absolument comme les cantatrices en décadence? Cela est regrettable sans doute, mais à qui la faute? M. Bagier a taxé les places de son théâtre à des prix inabordables pour un public non millionnaire; le public millionnaire, retenu loin de Paris par ses chasses, ses châteaux et ses craintes, lui a fait défaut, et le directeur s'est trouvé vis-à-vis d'une salle vide : *à bon entendeur, salut.* Tous ceux qui savent compter n'ignorent plus aujourd'hui que la caisse, quelle qu'elle soit, ne peut plus se sauver qu'en se démocratisant, en comptant sur les masses plutôt que sur les castes. Tous les amateurs chassés du parterre des Italiens sont cruellement vengés.

Je ne vous raconterai pas non plus *la Lanterne magique*, splendide revue du Châtelet..... D'abord, parce que je n'ai pu me résoudre à l'aller voir, ensuite parce que la splendeur lasse comme toute autre chose. Toujours des dorures, toujours de la magnificence, toujours des décors féeriques. Ah! qu'un grain de mil ferait bien mieux notre affaire! Il est d'ailleurs peu logique d'aller au Châtelet pour voir le boulevard Montmartre, les omnibus et les fiacres; la moindre promenade dans Paris nous offre ce spectacle, et nous dispense d'aller le chercher si loin.

EMMELINE RAYMOND.

LA PHOTOGRAPHIE DANS LES SALONS.

Il ne s'agit pas, ainsi qu'on pourrait le supposer d'après ce titre, de la photographie dans les salons de peinture et d'exposition, mais bien de la photographie faite dans votre salon, dans le mien, dans tous les salons.

Nul ne méconnaissait le puissant intérêt qui s'attache à ce travail; mais on était d'avance rebuté par les connaissances chimiques qu'il exige, par la difficulté d'accomplir convenablement les préparatifs nécessaires..... et enfin, il faut bien le dire, par la répugnance des traces désagréables que les diverses substances chimiques laissaient forcément sur les mains employées à ces préparatifs.

Tous ces inconvénients sont absolument écartés par l'appareil Dubroni, dont je vais résumer les principaux avantages.

On peut opérer en plein air, ou dans un salon, ou bien en voyage, sans laboratoire.

Grâce à l'usage des *pipettes* en métal et caoutchouc, qui vont pomper les diverses substances dans leurs flacons respectifs, *on évite absolument de se tacher les doigts.*

Les flacons, les instruments, sont classés avec une méthode excellente, qui résout toutes les difficultés, évite toutes les erreurs; en se bornant à suivre les indications très-précises qui accompagnent chaque appareil, la personne la plus inexpérimentée peut arriver dès sa première tentative à de bons résultats, que l'expérience perfectionnera quant à la rapidité de l'opération.

Jusqu'ici je me suis bornée à une énumération sommaire des facilités que comporte l'appareil Dubroni; mais il importe d'indiquer d'autres avantages, attachés, si je ne me trompe, à l'emploi de cette boîte. La possibilité de reproduire soi-même des portraits, des paysages, de copier tout ce que l'on voit, tout ce que l'on peut faire poser devant son objectif, a une portée autre que celle d'un simple passe-temps. J'espère que les femmes, les jeunes filles, les jeunes gens, qui lisent ces lignes, essayeront l'appareil Dubroni; cet essai sera suffisant pour leur créer une occupation féconde en bons résultats : pendant que les femmes feront de la photographie, elles ne penseront pas à grever leur budget de toilettes coûteuses; les jeunes gens prendront dans ce travail si intéressant le goût des sciences modernes, et se trouveront ainsi familiarisés, sans s'en douter, avec les notions de chimie, qui leur inspireront le désir de connaître plus complétement une science si intimement liée à tous les intérêts actuels. La photographie des salons, celle que l'on peut faire avec l'appareil Dubroni, est un amusement intelligent, qui combat l'envahissement des plaisirs purement frivoles: introduire un intérêt puissant dans les existences oisives, ouvrir un vaste champ aux expériences les plus intéressantes, représenter le travail attrayant pour ceux qui ne font rien, la distraction instructive pour ceux qui ont besoin d'un délassement, tel est le rôle que l'appareil Dubroni est appelé à jouer d'ici à peu de temps dans toutes les familles; l'indiquer, c'est indiquer en même temps les motifs qui nous engagent à le recommander sérieusement.

L'*appareil de poche* coûte 40 francs; il contient tous les accessoires, produits, tirages, etc. Le modèle plus grand coûte 100 francs; plus grand encore, 200 francs.

S'adresser directement à M. Dubroni, rue Jacob, 6, en envoyant un mandat sur la poste.

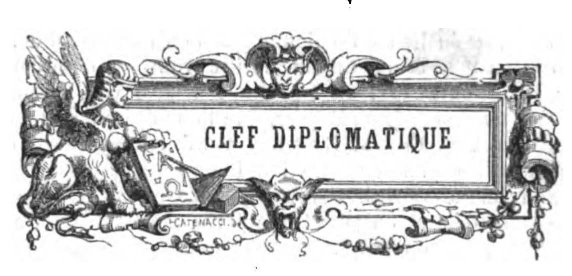
EMMELINE RAYMOND.



Toulouse. On coupe toutes les robes, sans exception, en pointe. On porte des corsages à basques, tant que l'on porte des corsets, c'est-à-dire à moins d'être plus que septuagénaire. — Nº 41,815, *Calvados.* A quinze ans, les ceintures sont nouées derrière. Ruban large uni; deux longues boucles retombantes. — Nº 57,381. *Basses-Pyrénées.* Ni profitable, ni nuisible. On ne reste jamais debout pour faire une lecture, quelque respectable que soit la compagnie dans laquelle on se trouve. Je ne puis rien ajouter au renseignement concernant les feuilles de noyer, l'ayant donné tel que je l'ai reçu. On n'est jamais sûr de faire repousser les cheveux. — Nº 4,013. *Lot.* S'adresser à la fabrique de meubles, Allard et Chopin, rue du Faubourg-du-Temple, 50, en indiquant le numéro du journal. — Nº 62,425. *Loiret.* Je ne connais pas une adresse autre que celle de M. Sajou pour cet objet. La moquette est en effet solide. Rideaux en reps uni, de même couleur que le fond de la moquette. Celle-ci ne doit pas être choisie dans les nuances *claires* pour le dessin, parce que toutes les nuances *pâlissent* à l'usage. — Nº 27,284. *Doubs.* Sajou, rue Rambuteau, 52. — Nº 66,715. *Calvados.* Ce numéro est épuisé. Nous ferons figurer le travail dans l'*Art de la couture.* Merci pour cette chaleureuse appréciation. — Nº 16,484. *Charente-Inférieure.* Choisir dans nos nombreux patrons. — Nº 54,281, *Calvados.* S'adresser à M. Croisat, rue Richelieu, 76, pour la première question. Les petites filles seules, jusqu'à huit ans, peuvent porter de jour, dans la rue, des paletots garnis de cygne. On ne peut en aucune saison mettre un chapeau violet avec une robe bleue. — Nº 60, *Basses-Pyrénées.* Je ne comprends pas bien la question. Si l'on ne veut pas *paraître* âgée, on porte des chapeaux *jeunes*, pareils à ceux dont on reçoit les dessins. Si l'on garnit ces chapeaux par derrière avec des dentelles, rubans, etc., on n'a plus le chapeau *jeune*, et l'on paraît *âgée*. — Nº 4,415, *Suisse.* Merci pour la propagande. Je garnirais la robe avec cinq rouleaux de taffetas, de même nuance que la popeline, mais plus foncé. Taffetas de même nuance que le fond de l'échantillon. On recevra. — Nº 60,263. *Vosges.* On ne trouve pas de service de table *complet* en vieille faïence. — Nº 20,538, *Manche.* Poult-de-soie noir, uni, aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli.

Compiègne. A trente ans un femme est jeune, et peut porter ce qui lui plaît dans les modes actuelles. — Nº 72,477, *Aisne.* On peut parfaitement mettre cette robe. — Nº 24,586. *Angleterre.* On recevra encore des dessins de guipure. On ne peut dans ce travail faire autre chose qu'un nœud de tisserand. Quand on est arrivé à l'extrémité de l'ouvrage, on laisse pendre les bouts. — Nº 66,214. *Dordogne.* Les petits garçons portent des pantalons depuis trois ans et demi; jusque-là, jupe et veste en popeline grise avec ornements rouges, — gros bleu, ou gros vert, ou brune avec ornements noirs. Je remercie une *vieille amie* de dix-huit ans, pour sa charmante lettre. — Nº 72,124. *Côtes-du-Nord.* On peut allonger cette robe sur une semblable hauteur (25 à 30 centimètres) sans employer à cet usage une bande de taffetas noir, découpé en *dents* pointues sur son bord inférieur. On encadrera ces *dents* avec un liseré noir; même garniture au bas des manches, et en épaulettes, et aussi autour de l'encolure. Si l'on ne trouve pas ce patron parmi ceux que l'on a reçus jusqu'ici, on peut demander aux *Magasins du Louvre* un pardessus en *seakkine;* il a la forme que l'on m'indique, est fait en l'étoffe que l'on désire, et coûte 22 fr. 50 centimes. On porte des paletots de toute longueur. Point de garniture à la casaque, ni même à la robe. Demander au *Louvre* un manchon Louis XV, ou bien un manchon en astrakon, convenant l'un et l'autre à une jeune fille. — Nº 16,343. *Paris.* Rien n'est plus difficile que de conseiller le choix d'un présent quand on ne connaît pas du tout les goûts du destinataire. Des livres, ou une poupée, ou bien une petite croix en turquoises. — Nº 6,373. *Vosges.* On recevra un petit paletot. — Nº 25,082. *Charente-Inférieure.* Je ne connais pas d'autre procédé, à mon grand regret. — Nº 66,331, *Rhône.* On peut toujours porter une *pointe* en velours. Cette forme est invariable et *toujours* à la mode; pas en hiver pour le costume blanc. — Nº 49,678. On porte toujours les voilettes courtes en dentelle. J'espère que je *n'intimide* pas, quoi qu'on m'en dise, et que mes lectrices qui, pour la plupart, veulent bien être mes amies, me considèrent aussi comme une amie. — Nº 72,201, *Orne.* Il ne faut pas *piquer* le jupon, cela ne se fait plus; le garnir avec des lacets violets en laine, cousus de chaque côté avec une soutache blanche. — J'attends la visite promise. — Nº 6,730, *Creuse.* Pour les dentelles, voir les articles *Bonne Ménagère.* Ce mouchoir ne peut se porter qu'au bal et aux dîners de cérémonie. Oui, pour la teinture bleue. — Nº 40,345, *Nord.* Abonner la petite fille au *Magasin d'Éducation et de Récréation*, chez Hetzel, rue Jacob, 18. — Nº 65,225. *Nord.* On recevra des modèles de coiffures. Faire au milieu une rosace-mosaïque, avec des morceaux de velours coupés en *hexagones*, l'encadrer avec du drap noir, faire une haute bordure pareille à la rosace. On peut toujours recevoir les *Patrons illustrés.* — Nº 72,397. *Charente.* Manteau à pèlerine en cachemire uni ou flanelle à carreaux, enveloppant entièrement la petite fille de 15 mois. Le bleu, pour costume complet. — Nº 67,400, *Loire.* J'approuve la combinaison, mais je conseille de la guipure Cluny *blanche*, en place de la guipure noire. Veste sans manches. On recevra. — Nº 67,447, *Jura.* On vend à *prix fixe* aux *Magasins du Louvre*, et l'on peut avoir toute confiance en cette maison. On ne peut envoyer plusieurs objets *à choisir.* On paye en recevant l'objet. — Nº 45,010. *Pas-de-Calais.* Les corsages à ceintures et les paletots non ajustés conviennent mieux que tous les autres aux personnes qui ont de l'embonpoint. Mme Fladry, couturière, rue du Faubourg-Poissonnière, 14; lui envoyer un vieux corsage. L'astracan, comme garniture de robe, *grossit* beaucoup. Robe violette garnie de guipure Cluny blanche, ou de velours noir, cousus avec de la soutache blanche. — Nº 9,691, *Paris.* Je ne puis rien ajouter au renseignement concernant l'eau salée, l'ayant donné tel qu'il m'a été adressé. L'eau fraîche et pure est le meilleur cosmétique à employer. Deux ou trois fois par semaine on peut se laver le visage avec du savon très-doux. S'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — Nº 60,249, *Seine-Inférieure.* Marguerites banches à cœur noir. Gris et violet.

La Haye. On élargit ou l'on rétrécit les patrons sous les bras. — Nº 29,970, *Algérie.* La *collation* ne peut être qu'un déjeûner servi dans la salle à manger, et pris assis comme un dîner. Les fruits et les bonbons ne sont que le dessert du déjeûner qui doit avoir des pièces de résistance; les volailles, le gibier, les pâtés y figureront. Mieux vaut, *si l'on peut*, changer de couvert après chaque plat. Merci pour l'approbation du *ménage.* — Nº 47,837, *Haute-Loire.* Ne nous chargeant *d'aucune commission*, nous ne pouvons intervenir dans les demandes faites, même aux personnes désignées dans le journal. S'adresser pour tous les patrons à Mme Gérard, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 40; elle sera exacte. On peut s'adresser en toute confiance à Mme Aubert. — Nº 61,561. *Gard.* Oui, surtout avec le corsage publié dans le nº 14 des *Patrons illustrés*, et qui se trouve justement de deux étoffes, l'une unie, l'autre à carreaux. On ne sort pas avec un corsage à basques. Garnir les robes avec du velours noir. Oui, pour les chapeaux. Combien de fois faudra-t-il répéter qu'on ne peut répondre dans le *prochain numéro*, ni même dans le suivant!



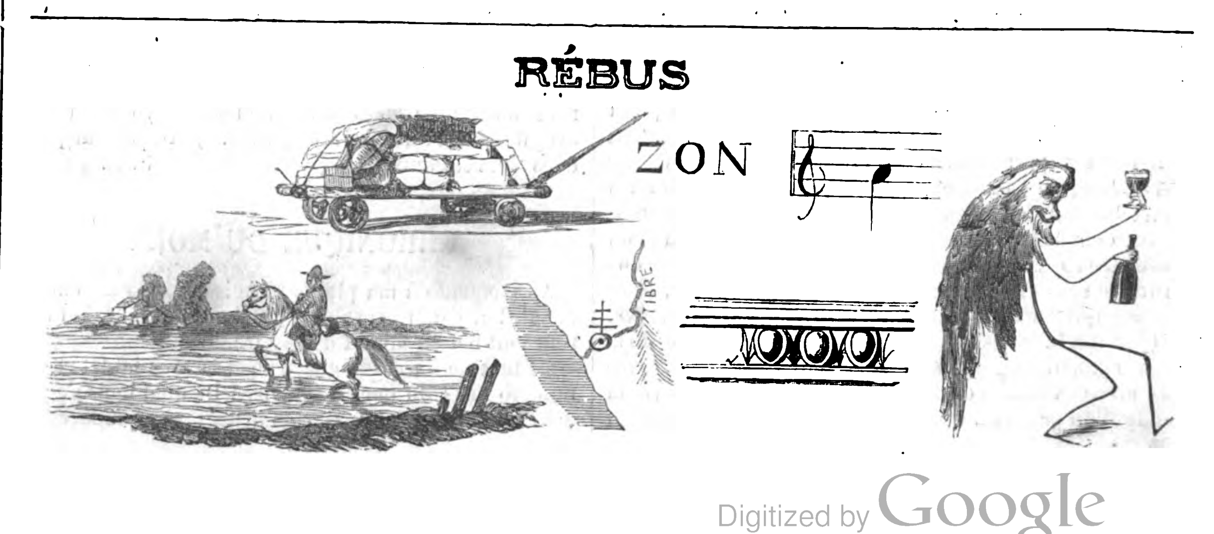
1 I5L 1A5II22L

J568 B59921B28 H'1II22
II1 95C2 2I C22LL2 A32I I22
1C82LL2 1 B81K62 1A5II22
1N2B L2L NR6P H2L 923HH268L
L2L B59JII3921ML II2L JH6L DII1MM268L.

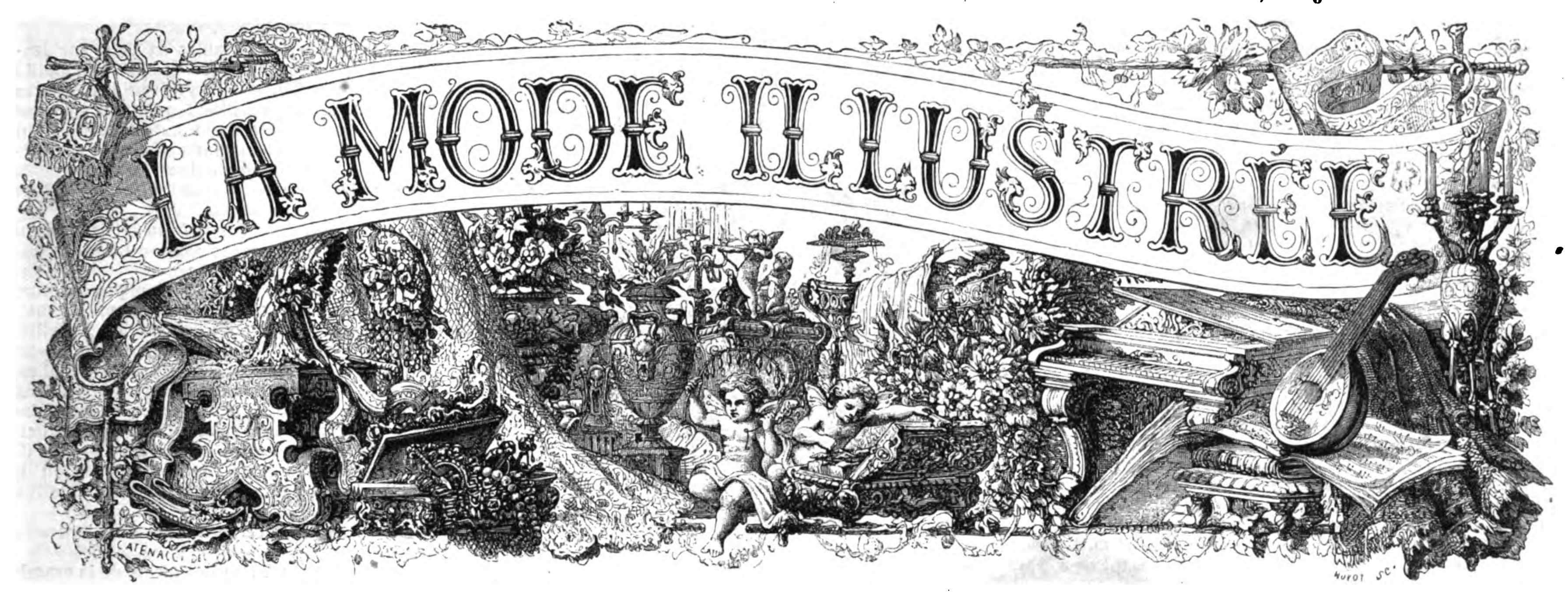
1 953L7.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



N° 2. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 7 janvier 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —



CHAPEAU N° 1.

Chapeaux de chez Mme Aubert,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

N° 1. Chapeau en velours bouclé rose à petites *mouches* blanches. Le fond se compose de trois bouillonnés en tulle, avec *semé* de perles en cristal, terminés par un nœud à longs pans, en large ruban de satin rose; de gros boutons de roses sont posés sur le côté droit et à l'intérieur. Larges brides en ruban de satin rose.

N° 2. Chapeau Empire en satin blanc bouillonné. La passe et le fond ont pour garniture des *pattes* en velours violet encadrées de guipure noire; bavolet en velours violet; guirlandes d'églantines; larges brides en ruban de satin blanc.

Voile de lampe.

MATÉRIAUX : Taffetas vert clair; soie de cordonnet vert clair; même soie noire; entre-deux (imitation) de dentelle noire, motifs découpés dans cet entre-deux ou dans de petits morceaux de dentelle noire.

Rien n'est plus élégant que ce voile de lampe, fait en taffetas vert et *applications* de dentelles noires. Il se compose de six parties dont l'une est publiée en grandeur naturelle; d'après celle-ci on reporte sur tout le taffetas du voile les contours du dessin; on pose le taffetas sur du tulle noir, et l'on fait d'abord les points d'*échelle* avec de la soie noire, ensuite les contours festonnés avec la soie verte.

Quand ce travail est terminé, on découpe, sous les points d'*échelle*, le tulle et le taffetas, — sous les autres arabesques seulement le taffetas; on découpe ensuite dans un entre-deux en imitation de dentelle noire les *fleurettes*, que l'on applique sur le taffetas vert ainsi que sur le tulle noir.

La dimension du voile dépend de l'envergure du globe; celui-ci doit être recouvert comme l'indique le dessin représentant le voile posé sur le globe. Chacun des six, ou sept, ou huit parties du voile se fait isolément, puis on les coud ensemble à l'envers avec de la soie très-fine et à très-petits points. A chaque petite pointe on pose un gland ayant 6 centimètres de longueur, fait en soie verte.

Deux dessins de tapisserie.

Ces dessins serviront pour pantoufles, tabourets, sacs, etc.

N° 1. Les festons qui le composent sont exécutés alternativement avec quatre nuances violettes, — quatre nuances grises, ces dernières commençant par le noir et finissant par le blanc. Les points isolés dans les festons sont des doubles croix faites en soie maïs; les carreaux séparant les festons et servant de fond sont faits à la croix ordinaire, avec quatre nuances de vert anglais, commençant par du noir. Les festons se composent de points en biais, faits sur quatre fils de canevas en hauteur et en largeur, dont la disposition est indiquée par le dessin. La nuance la plus claire a sur chaque côté 7 points, — la suivante 6, celle qui lui succède 5, — la plus claire 4 points. Les points de la troisième nuance confinent à ceux de la première, — ceux de la quatrième à ceux de la seconde. A la pointe de chaque feston se trouve l'espace nécessaire pour un point double croix.

N° 2. Dessin partagé en carreaux. Les lignes noires sont formées par un brin de laine noire, traversé par un point simple (à chaque pointe une croix) en soie maïs ou nuance fauve; dans chaque carreau se trouve une étoile au point *de plume* (démontré à la place où le canevas n'est pas couvert par le fond), sur un fond à la croix ordinaire. Les six points les plus rapprochés du centre (occupé par une double croix) sont faits sur quatre fils en hauteur et largeur. A l'extrémité, le point est en ligne droite sur quatre fils. La double croix est noire, les étoiles alternativement lilas et fauve; le fond est de même couleur que l'étoile, mais d'une nuance plus foncée, ou plus claire, à volonté.

Manchons avec poche.

Toutes les femmes connaissent les inconvénients inhérents à l'usage des manchons; elles apprécieront toutes cette combinaison si simple et si ingénieuse, qui permet d'avoir dans son manchon, — sans les égarer, point capital! — tous les menus objets de nécessité quotidienne: un mouchoir, un porte-monnaie, un flacon, un paroissien.



CHAPEAU N° 2.

Ces avantages indiqués, arrivons à la description du manchon.

Nous en publions deux modèles: l'un est en velours gros bleu, garni de chinchilla; le revers qui couvre la poche est brodé en soie grise, cordonnet d'argent et perles d'argent. Cette broderie, on le comprendra sans que nous l'indiquions, peut être simplifiée, ou variée à l'infini.

Le deuxième manchon, plus simple, est fait en velours noir, doublé de taffetas gros bleu, orné de ruches en même taffetas, et de rubans de velours noir.

L'un et l'autre modèle conviennent à tous les âges, et aux jeunes filles comme aux dames.



Point diagonal au crochet pour couverture, etc.

Selon l'usage auquel ce point est destiné, on le fera avec de la laine plus ou moins grosse, avec une seule ou deux couleurs. Cette dernière disposition est indiquée par notre dessin, dont le modèle est fait avec de la laine à huit brins.

On travaille sur un seul et même côté, par conséquent on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement. Sur la chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on entreprend, on fait le premier tour qui se compose alternativement d'une maille simple, une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille de la chaînette.

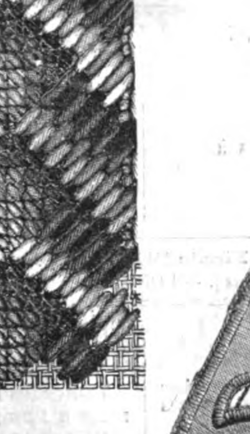
2e *tour.* On tire le brin en passant le crochet sous la maille simple entière, — on tire encore le brin au travers du vide formé par la maille entière. On reprend le brin, on le passe *à la fois* au travers des 3 mailles qui se trouvent sur le crochet.

3e *tour.* Dans ce tour, comme dans le précédent, on forme deux bouclettes en tirant deux fois le brin au travers du tour précédent, afin de passer ce brin dans toutes les bouclettes (ou mailles) qui se trouvent sur le crochet, comme cela est indiqué sur le dessin ; mais la première bouclette est passée non *sous la maille entière* du tour précédent, mais bien dans le *nœud* de la maille portant sur notre dessin le no 1, dans le tour qui est en voie d'exécution, c'est-à-dire dans la seconde maille qui porte le chiffre 1, en comptant depuis le côté gauche; cette maille est d'abord tirée avec le crochet au travers de celle qui porte le chiffre 2 (3e maille en comptant depuis le côté gauche), puis on pique le crochet dans la maille marquée par une croix, et l'on tire le brin au travers. La bouclette suivante est passée dans le vide le plus proche, puis on passe le brin au travers des 3 mailles qui se trouvent sur le crochet. Tous les autres tours sont pareils à celui-ci.

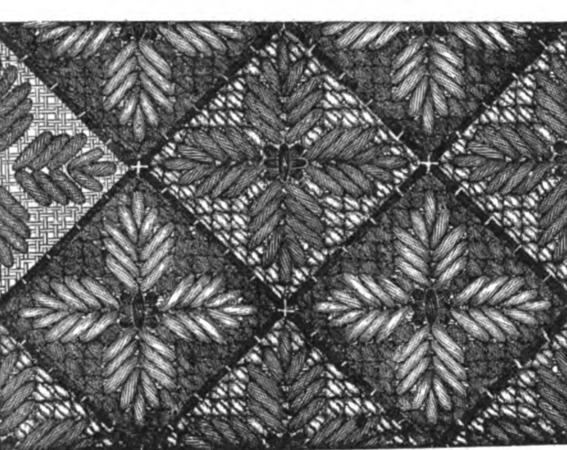


VOILE DISPOSÉ SUR LA LAMPE.





TAPISSERIE No 1.



TAPISSERIE No 2.

Guipure Cluny faite au crochet.

Entre-deux (voir pour l'explication des termes de cette guipure le no 49 de l'année 1865). — On commence l'entre-deux par le milieu d'une grande étoile; on fait une chaînette de 6 mailles sur lesquelles on fait, en allant et revenant, 5 tours de mailles simples, en piquant toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent. On encadre ce carré avec huit petits festons composés chacun de 4 mailles en l'air.

7e *tour.* — Partant de l'un des festons d'un coin, on fait 11 mailles en l'air, et dans la 8e de ces mailles une maille simple, de telle sorte que les 3 dernières mailles forment un picot dirigé en bas, tandis que les 6 premières de ces 11 mailles représentent l'une des brides qui partent du carré; le reste de ces 11 mailles en l'air appartient au cercle que l'on commence avec ce tour, dont tous les picots sont dirigés *en bas.* On fait ensuite : 5 mailles en l'air, et, dans la seconde, une maille simple pour former le 2e picot; — 5 mailles en l'air, et, dans la seconde, une maille simple, — une double bride (pour laquelle on reprend six fois le brin) dans le suivant feston du carré, — 3 picots (semblables aux trois précédents) toujours séparés par une maille en l'air, — une double bride dans le suivant feston du carré; — 5 picots, toujours séparés par une maille en l'air, — une double bride dans le feston succédant au suivant, — 3 picots, — une double bride dans le feston suivant, — 3 picots, — une double bride dans le feston suivant, — 5 picots, — une maille simple dans la 6e maille de la première bride (composée de mailles en l'air) de ce tour.

8e *tour.* — Dans chaque côté supérieur des mailles du tour précédent on fait une maille simple; à la fin du tour on fait encore une maille simple sur chacune des 4 premières mailles du 8e tour.

9e *tour.* — 8 mailles simples, — 1 picot (c'est-à-dire 3 mailles en l'air), — une maille simple dans la maille précédant ces 3 mailles en l'air; — * 2 mailles simples, — 1 picot. — Recommencez onze fois depuis *. — 8 mailles simples, — encore 13 picots, toujours séparés par 2 mailles en l'air. On doit augmenter parfois dans ce tour, afin de maintenir le nombre des mailles du tour précédent; les 8 mailles simples doivent se trouver *en regard* sur chaque côté; là se rattacheront les petites étoiles.

Petite étoile. — Une maille simple dans chacune des 4 premières des 8 mailles simples de la grande étoile, — 9 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en passant la dernière maille, et l'on fait : une maille simple, — une demi-bride, — une bride, — 3 doubles brides, — une bride, — une maille simple; ceci forme la petite feuille qui traverse l'étoile; — une maille simple sur chacune des 4 autres mailles qui appartiennent aux 8 mailles simples; — 14 mailles simples et se dirigeant en arrière, — une maille simple dans la pointe de la petite feuille, — 14 mailles simples, — une maille simple dans la première maille simple de ce tour.

2e *tour.* — Sur le cercle entourant la feuille on fait des mailles simples en augmentant 3 ou 4 fois; le tour se termine *aussi près que possible* du tour précédent.

3e *tour.* — On se dirige en arrière, et l'on pique toujours le crochet sous les mailles entières du tour précédent : 2 mailles simples, — 6 picots, toujours séparés par 2 mailles simples, — 8 mailles simples, — encore 6 picots comme les précédents; — en dernier lieu 2 mailles simples; — les 8 mailles doivent se trouver vis-à-vis des 8 mailles du tour précédent.

La petite étoile est terminée, et l'on continue à en faire alternativement une grande, une petite, pour toute la longueur que l'on veut donner à l'entre-deux; bien entendu on commence toujours la grande étoile par le milieu, et on la joint dans son 9e tour à la petite étoile en faisant 8 mailles simples.

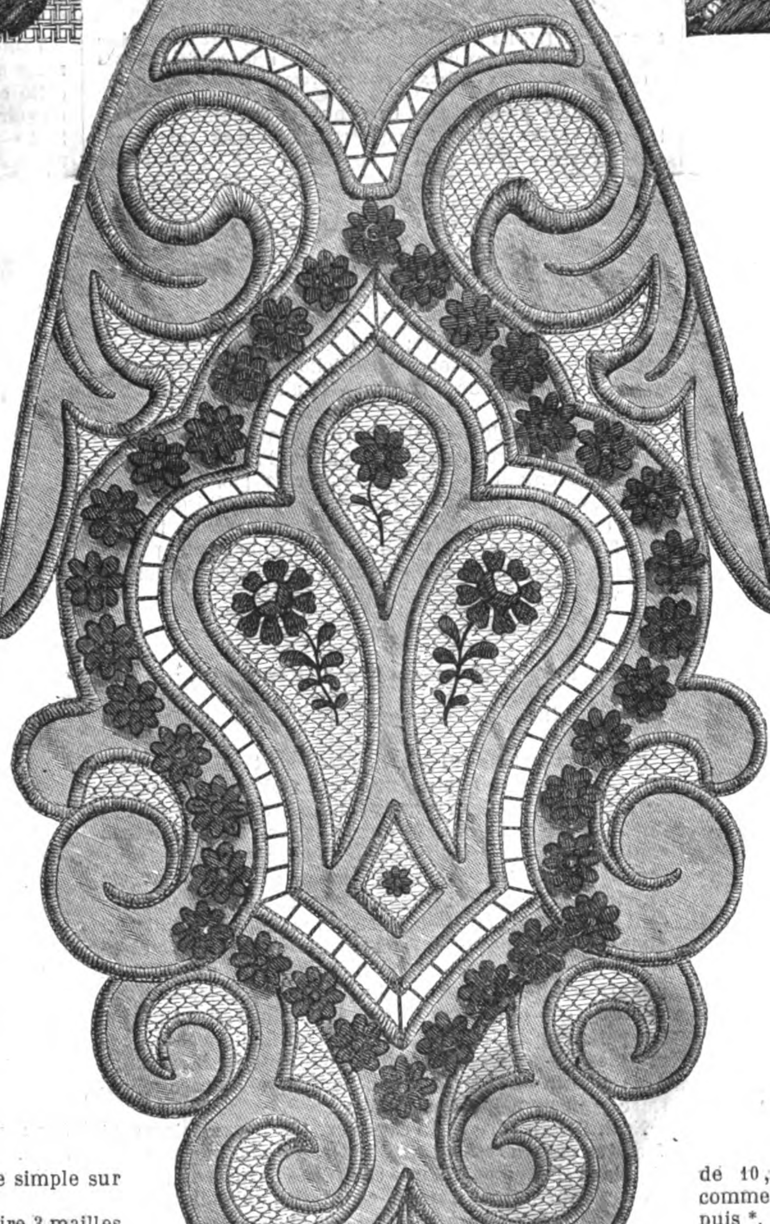
On fait d'abord sur l'un des côtés de l'entre-deux le dessin du bord.

1er *tour.* — On attache le brin à l'un des picots de la grande étoile, de telle sorte qu'il reste 9 picots libres (en les comptant à gauche) jusqu'à la petite étoile; on fait * 11 mailles en l'air, — une maille simple dans le picot du milieu de la grande étoile en passant par-dessus 2 picots, — 16 mailles en l'air, — une maille simple dans le même picot; — 11 mailles en l'air, — une maille simple dans le 3e picot (c'est-à-dire en en passant deux), — 2 mailles en l'air, — une double bride dans le 2e picot de la petite étoile; — 6 mailles en l'air, — une triple bride dans le picot du milieu de la petite étoile, — 10 mailles en l'air, — une triple bride dans le même picot, — 6 mailles en l'air, — une double bride dans le 2e picot (on en passe un); — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans le 3e picot de la suivante grande étoile. — Recommencez depuis *.

2e *tour.* — Une maille simple dans le même picot où se trouve la première maille simple du tour précédent; — * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la 7e des 11 mailles en l'air; — 2 mailles en l'air, et, avec une 3e maille en l'air, on enserre l'une des branches de la bouclette composée de mailles en l'air dans le tour précédent; — 2 mailles en l'air, et avec une 3e on en serre la seconde branche de la bouclette (voir le dessin); — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la 5e maille en l'air du suivant feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le vide de la plus proche double bride, — 9 mailles en l'air, et, avec une 10e maille en l'air, on enserre le feston par derrière tout près de la double bride, — 3 mailles en l'air faites sous le feston enserré avec une 4e maille à intervalle d'une maille en l'air; — 10 mailles en l'air qui forment une bouclette dirigée en haut; — une 11e maille en l'air enserre le feston avant la triple bride, — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston, *derrière* la triple bride, de telle sorte que ces 3 mailles en l'air forment une bouclette tombant sur la bride. Sur le feston qui sépare les deux brides triples on fait 3 boucles dirigées en bas; la boucle du milieu, dirigée en haut, compte 13 mailles en l'air, chacune des 2 autres 9 mailles en l'air; on fait ensuite 2 boucles pareilles, l'une de 10, l'autre de 9 mailles en l'air, en les dirigeant comme la 1re et la 2e de ce tour. — On recommence depuis *.

Sur une chaînette séparée, ayant la longueur de l'entre-deux, on fait l'extrême bord, se composant d'abord de 3 tours de brides *contrariées*, séparées par une maille en l'air.

4e *tour.* — Celui-ci joint l'extrême bord à l'entre-deux; * en partant d'une maille en l'air du tour précédent, on fait : 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 4 mailles (ceci forme 1 picot), — 8 mailles en l'air, — une maille simple



VOILE DE LAMPE.

dans la boucle de 16 mailles en l'air tenant à une grande étoile; — puis, revenant sur les 8 mailles, on fait une feuille pareille à celle qui forme le milieu d'une petite étoile, — une maille simple dans cette même maille du bord d'où part la feuille, — une maille en l'air, — 2 mailles simples séparées par un picot sur les suivantes 2 mailles en l'air du bord, — une maille simple dans la plus proche demi-bride, — 8 mailles en l'air de même rattachées à la boucle; de ce point, et en deux directions opposées, on fait une bouclette de mailles en l'air, qui, ainsi que le dessin l'indique, enserre dans chaque direction une boucle dirigée *en haut*, appartenant au 2e tour du dessin. On fait encore 8 mailles en l'air, — une maille simple dans la suivante demi-bride, — 2 mailles simples, séparées par un picot, sur les 2 suivantes mailles en l'air du bord, — une maille en l'air, — une maille simple, — 8 mailles en l'air pour former une nouvelle feuille. Le dessin éclaire tous les points forcément douteux de cette explication; l'autre côté de l'entre-deux est pareil à celui-ci.

Plateau accompagnant le voile DE LAMPE.

MATÉRIAUX : Taffetas vert; drap vert de nuance un peu plus foncée; soie noire; soie verte de cordonnet; entre-deux en dentelle noire; motifs en dentelle noire.

Le dessin représente le quart de ce plateau assorti au voile de lampe, mais exécuté avec une étoffe un peu plus solide. Le fond est en taffetas vert; les *applications* en drap vert, tulle noir, dentelle noire. On coupe d'un seul morceau le fond (taffetas) et l'application (drap); on réunit les deux étoffes, en les festonnant ensemble avec de la soie verte. On découpe le drap entre les deux festons (voir le dessin), et, sur le taffetas devenu visible, on exécute un point *échelle* avec de la soie noire. On découpe encore le drap dans l'intérieur des *feuilles*, que l'on remplit avec de l'entre-dent de dentelle ou de tulle noir.

Le contour extérieur est festonné, et l'on pose en dessous une ruche en drap découpé, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur.

Cette garniture de lampe serait fort belle exécutée en rose ou bleu de Chine.

POINT DIAGONAL.

Corbeille à papiers OU A OUVRAGE.

MATÉRIAUX pour la guirlande de fleurs en laine zéphyr, de plusieurs nuances vertes et brun automnal; plusieurs nuances de même laine ponceau, chamois, chair, allant jusqu'au blanc; fil d'archal fin.

Cette corbeille se présente couronnée de roses, entourée de feuillage embelli de gouttes de rosée. La corbeille proprement dite est en jonc bruni et verni; sa hauteur est de 30 centimètres : sa circonférence est de 20 centimètres à la base, — 35 centimètres sur le bord supérieur. Elle est posée sur un trépied en bambou qui peut être plus ou moins riche, ou même être supprimé.



MANCHON A POCHE N° 1.



MANCHON A POCHE N° 2.



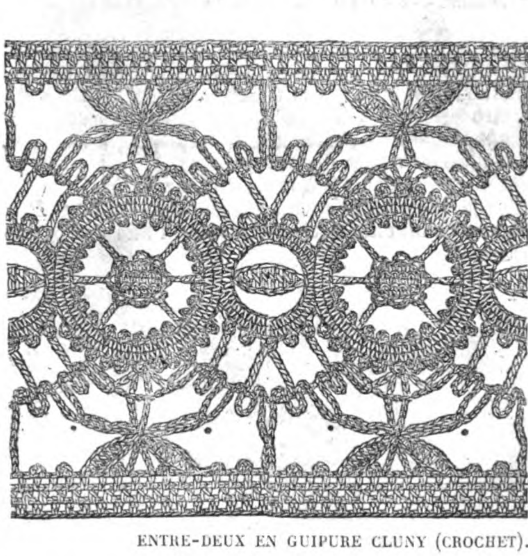
PLATEAU ACCOMPAGNANT LE VOILE DE LAMPE.

La guirlande se compose de fleurs faites en laine qui peuvent aussi servir à d'autres objets. Les feuilles sont de diverses grandeurs et nuances; les boutons de roses sont ponceau, nuance rose-thé, — soufre, — rose, — cerise, — chamois, etc., boutons et feuillage sont ornés de perles blanches, en cristal, imitant les gouttes de rosée.

Un dessin spécial reproduit l'une des plus petites feuilles. On forme d'abord le contour avec du fil d'archal dont on *tord* les deux extrémités pour préparer la queue; on tend, depuis la queue jusqu'à la pointe, un quadruple brin de laine, puis on remplit le tout avec une sorte de point de *reprise* (voir le dessin); avec l'extrémité du brin, on entoure la queue. On fait de cette façon une certaine quantité de feuilles de diverses grandeurs (la plus grande a 8 centimètres de longueur, queue non comprise, et 4 centimètres de largeur), et diverses nuances; on y coud des perles de cristal.

Bouton de rose. — On coupe un morceau de carton ayant 3 à 4 centimètres en carré; on y croise du fil très-fort; partant du centre, on forme une spirale avec un brin de laine (voir le premier détail); on fixe cette spirale en la traversant depuis *a* jusqu'à *b*, depuis *c* jusqu'à *d* (voir le second détail). Le brin est coupé, et l'on sépare la feuille du carton. Chaque bouton se compose, suivant sa dimension, de 4 à 5 feuilles d'une seule nuance, ornées de perles de cristal. Le pistil (voir le dessin spécial) est une houppe de laine jaune tondue, et fixée au milieu du bouton. La mousse qui l'entoure est faite au tricot de la façon suivante : on fait un peloton avec 4 brins de laine de nuances vertes différentes, et d'une nuance brun clair; on prend des aiguilles d'acier de moyenne grosseur, on monte 15 mailles et l'on tricote comme si l'on faisait une jarretière. Quand cette bande est terminée, on la met dans un tamis posé sur une marmite remplie d'eau bouillante; — on reprend la bande, on la repasse avec un fer très-chaud, on la coupe dans le sens de sa longueur en deux moitiés égales, et l'on *défile* chaque rangée de mailles jusqu'à la lisière; cela compose une sorte de frange bouclée que l'on découpe en petits morceaux pour en entourer chaque bouton de rose.

Avec les feuilles montées à leur tour sur de



ENTRE-DEUX EN GUIPURE CLUNY (CROCHET).

plus longs morceaux de fil d'archal, on compose des branches portant, suivant leur étendue, un, deux ou trois boutons. Enfin ces branches forment une guirlande que l'on fixe autour de la corbeille, en employant de la laine verte ou du fil d'archal.

Voile de fauteuil.

MATÉRIAUX : Coton Bresson n° 30 ou 40.

Les étoiles, disposées telles que notre dessin les représente, composent un voile *carré* que l'on borde avec une frange nouée. Si l'on veut au contraire faire avec ces étoiles un voile *rond*, on placera une étoile au milieu, comme point central du voile,

et on l'entourera avec six étoiles. Autour de ce cercle, on continuera à disposer des étoiles en cercle, jusqu'à ce que le voile de fauteuil soit suffisamment grand. Dans les intervalles, on placera les petites étoiles.

Grande étoile. — On travaille très-serré; on fait une chaînette de 8 mailles, dont on réunit la dernière à la première: sur ce cercle on fait 12 mailles simples, posées *à cheval.*

2e *tour.* — * 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille; dans chacune des 2 mailles suivantes une maille simple, en piquant toujours le crochet dans le côté de devant de chaque maille. — Recommencez 3 fois depuis *.

3e *tour.* — Sur chacun des 4 festons composés de mailles en l'air appartenant au tour précédent, on fait 10 mailles simples posées *à cheval.*

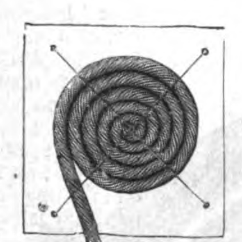
4e *tour.* — On travaille *derrière* les festons, et, piquant le crochet dans le côté de derrière des mailles du 2e tour, on fait 20 mailles en augmentant régulièrement. Ces 20 mailles forment le 4e tour.

EXÉCUTION D'UNE FEUILLE EN GRANDEUR NATURELLE.

PISTIL.

5e *tour.* — Tout entier en mailles simples; il doit avoir 30 mailles.

6e *tour.* — 3 mailles en l'air qui forment la première bride. — Dans la même maille d'où partent les mailles en l'air que l'on vient de faire, 2 brides séparées par 5 mailles en l'air, — encore une bride dans la même maille; — * 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles; dans la maille suivante 4 brides et 5 mailles en l'air, séparant les 2 brides du milieu faisant partie de ces 4 brides. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour, et là on rattache la dernière des 3 dernières mailles en l'air à la première bride de ce 6e tour.

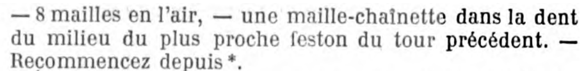


1er DÉTAIL DE L'EXÉCUTION (GRANDEUR NATURELLE) D'UNE FEUILLE DE ROSE.

7e *tour.* — Une maille-chaînette sur la première bride du tour précédent; * une maille simple dans chacune des 5 mailles en l'air suivantes, — 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la dernière maille simple qui vient d'être faite, de telle sorte que ces 4 mailles en l'air forment un *picot;* — une maille simple dans chacune des 7 mailles suivantes du tour précédent, — 1 picot. — Recommencez depuis *; à la fin du tour on fait avec le dernier picot 3 mailles-chaînettes dans les 2 mailles simples, et l'on commence le 8e tour depuis l'une des pointes du carré.

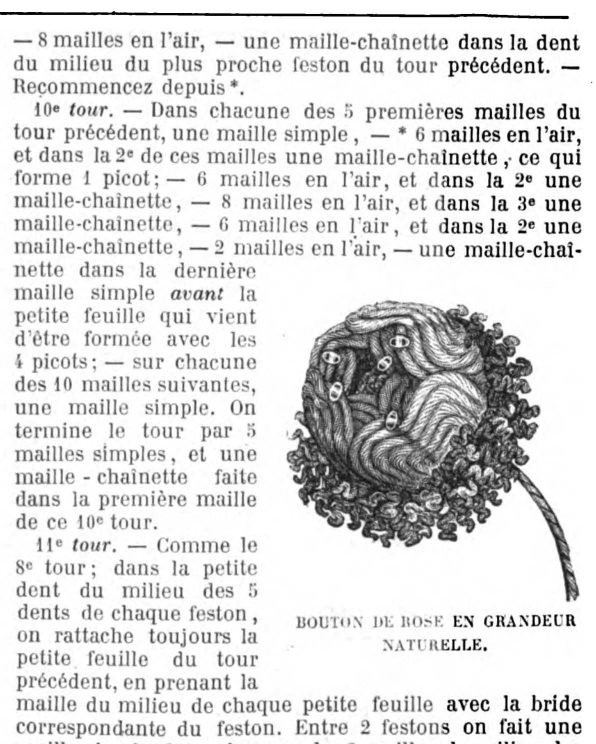


CORBEILLE A PAPIERS OU A OUVRAGE.



— 8 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la dent du milieu du plus proche feston du tour précédent. — Recommencez depuis *.

10e *tour.* — Dans chacune des 5 premières mailles du tour précédent, une maille simple, — * 6 mailles en l'air, et dans la 2e de ces mailles une maille-chaînette, ce qui forme 1 picot; — 6 mailles en l'air, et dans la 2e une maille-chaînette, — 8 mailles en l'air, et dans la 3e une maille-chaînette, — 6 mailles en l'air, et dans la 2e une maille-chaînette, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la dernière maille simple *avant* la petite feuille qui vient d'être formée avec les 4 picots; — sur chacune des 10 mailles suivantes, une maille simple. On termine le tour par 5 mailles simples, et une maille-chaînette faite dans la première maille de ce 10e tour.



BOUTON DE ROSE EN GRANDEUR NATURELLE.

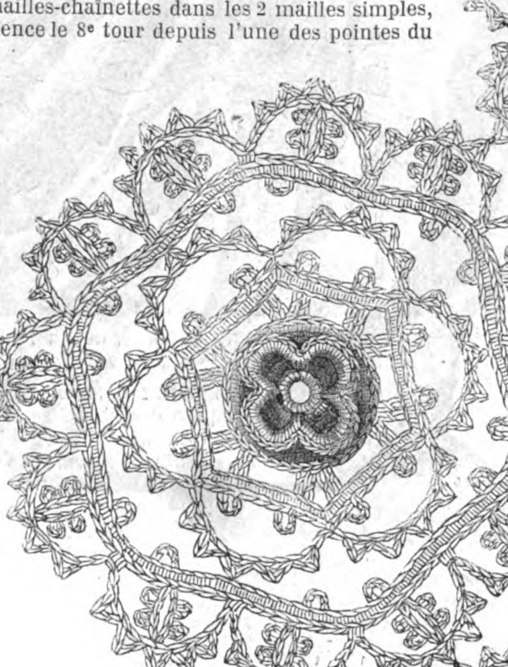
11e *tour.* — Comme le 8e tour; dans la petite dent du milieu des 5 dents de chaque feston, on rattache toujours la petite feuille du tour précédent, en prenant la maille du milieu de chaque petite feuille avec la bride correspondante du feston. Entre 2 festons on fait une maille simple dans chacune des 2 mailles du milieu des 10 mailles du tour précédent. La grande étoile est terminée.

Petite étoile. — Une chaînette de 12 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — Alternativement une bride, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille. Il doit y avoir 6 brides en tout.

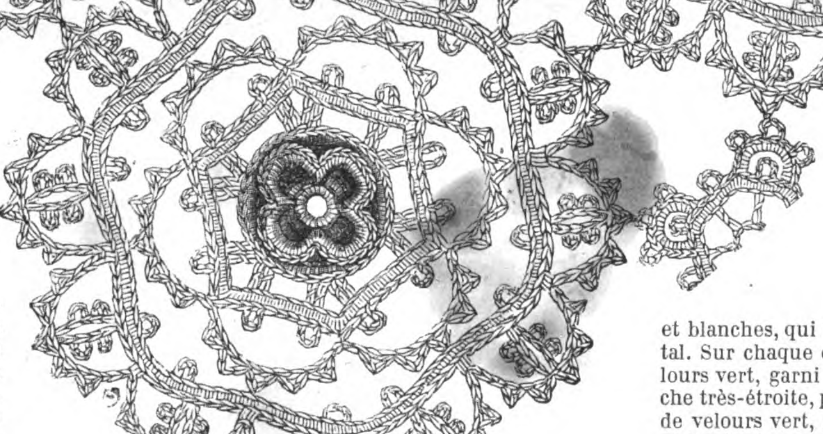
2e DÉTAIL DE L'EXÉCUTION EN GRANDEUR NATURELLE.

2e *tour.* — Dans chacune des 4 premières mailles du tour précédent une maille simple, — * 1 picot (c'est-à-dire 4 mailles en l'air, une maille-chaînette dans celle qui précède les 4 mailles en l'air), — 2 mailles simples, — 7 mailles en l'air, avec lesquelles on forme un feston en arrière, en faisant une maille-chaînette dans la 3e des mailles de ce 2e tour qui précèdent le picot; sur le feston de 7 mailles en l'air on revient, en faisant, *à cheval*, 3 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples, puis une maille-chaînette dans la maille d'où partent les 7 mailles en l'air, — une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes du tour précédent, — 1 picot, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *. On coud ensemble les étoiles grandes et petites, en les disposant comme le dessin l'indique.



8e *tour.* — * 4 mailles en l'air, et dans l'avant-dernière une maille simple, passant, par conséquent, par-dessus *une* maille en l'air, — une bride dans la maille en l'air suivante (la 2e des 4); † 3 mailles en l'air, — dans la seconde une maille simple, dans la première une bride. — Recommencez trois fois depuis †; une maille en l'air, — une maille-chaînette dans la maille du milieu de la suivante pointe du carré. — Recommencez cinq fois depuis *. On fait des mailles-chaînettes sur les petites *dents* de ce tour, jusqu'à la pointe de la troisième *dent.*

9e *tour.* — * 8 mailles en l'air, — 1 picot dirigé en arrière; — pour faire ce picot, on exécute 4 mailles en l'air, une maille-chaînette dans la dernière des 8 mailles en l'air, en tournant les 4 dernières mailles en l'air de telle sorte que le picot soit dirigé en arrière, — 5 mailles en l'air, — 1 picot dirigé en arrière,



VOILE DE FAUTEUIL (ÉTOILES AU CROCHET).

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de satin blanc, à jupe très-large et très-longue, avec queue arrondie; sur le bord inférieur se trouve une bande de velours vert, coupée en biais, à dents très-larges à la base, et très-pointues, garnies avec une ruche de dentelles noires et blanches, qui ont au pied une rangée de perles de cristal. Sur chaque couture de la robe, un petit biais de velours vert, garni de chaque côté avec une dentelle blanche très-étroite, posée sur un fond de tulle noir. Corselet de velours vert, découpé sur ses bords (supérieur et inférieur), et garni comme le biais de la jupe. Corsage blanc en mousseline, à draperies et petites dentelles noires; le haut est liséré de velours vert et d'un rang de perles de cristal.

***Robe de velours rubis en forme de tunique princesse*, très-**



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 rue Jacob, Paris

Toilettes de Mlle RABOIN, 67, r Nve des Pts Champs.

Coiffures de Mr CROIZAT, 70, rue de Richelieu.

longue et très-large. Une bande de chinchilla figure la tunique par devant, et remonte en angles sur deux des coutures des lés de chaque côté du devant; la robe et les coutures des lés (contenues entre les bandes de chinchilla) sont garnies de boutons en filigrane d'or. Corsage montant, sur lequel le chinchilla simule des revers; les manches sont composées de bandes de velours en forme de vis, entrecoupées de bouillonnés de satin; épaulettes et bas de manches en chinchilla.

MODES.

Ce qui est le plus à la mode en ce moment, c'est le métal, sous tous les aspects et sous toutes les formes. Larges agrafes de ceinture, chaînette traversant les cheveux, se balançant sur les chapeaux, ornant les coiffures; or, argent neuf et vieux argent, — tout cela en cuivre, tel est le dernier mot de l'élégance actuelle. Élégance de convention, hâtons-nous de le dire, de le répéter à satiété. Voulez-vous porter de tout cela? Portez-en, puisque, hélas! la mode vous absout! N'en voulez-vous pas porter? Abstenez-vous, car le bon goût vous approuve. Triste scission! Affreux schisme! Déplorable antagonisme, qui fait de la mode et du bon goût deux adversaires acharnés!

Dans les coiffures, le genre antique plus ou moins frelaté; pour les costumes de ville, un ordre composite, participant du costume masculin, des toilettes Louis XV, et du style Empire; dans les réunions du soir, les tailles assez courtes, les robes à très-longues queues, les tissus lamés d'or et d'argent, l'*antique* sur la crinoline, tel est le bilan de la mode, en l'an de disgrâce 1866.

Mais il est avec toute chose des « accommodements; » notre devoir est de vous montrer par nos dessins, patrons, explications, la mode telle qu'elle est. Rien ne nous interdit, Dieu merci! de placer la modification près de la mode, de vous apprendre à suivre celle-ci..... d'un peu loin.

Ainsi, il n'est pas indispensable de porter les tailles courtes. On peut les porter un peu moins longues que celles d'il y a dix ans. On peut *être à la mode* tout en s'abstenant du cuivre. On peut, pour se conformer au genre actuel des coiffures, poser son chignon plus haut, onduler les cheveux de devant, les peigner en arrière — plus ou moins, selon que le visage est plus ou moins jeune et joli, — les *cercler* avec un, ou deux, ou trois rubans étroits en velours, et cette coiffure sera suffisamment *à la mode*. Les personnes qui repoussent les ondulations adopteront, avec le chignon élevé, la natte-diadème. Quant aux chignons couvrant la nuque, ils ont totalement disparu. Le cou se montre tout à fait dégagé.

Toutes les robes, quel que soit leur dessin, sont coupées en *pointes*. Cette affirmation est positive, et suffira, je l'espère, à nos lectrices.

Dans la plupart des coiffures actuelles, rien n'a été prévu pour les vieilles femmes. Je voulais cependant leur réserver une petite place dans cet article, et j'ai pris, toute songeuse, le chemin qui conduit chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6.

Là, on m'a fait voir bien des coiffures..... des nattes-diadèmes en velours, parsemées de perles en cristal, avec ou sans voile brodé en or et cristal; de simples *bandelettes* ornées d'une petite fleur, de petits bonnets irrésistibles..... Et je soupirais, car tout cela était bien joli, mais je n'y trouvais rien qui réalisât la coiffure de vieille femme. Enfin, je pose mon objection..... « Des vieilles femmes? » me répond-on avec surprise..... « Mais il n'y en a plus!.... — Vraiment?.... — Mais non, on ne veut plus se coiffer *vieux*, tout le monde est jeune et fringant. Des douairières quinquagénaires se mettent une rose sur l'oreille, et demandent encore avec inquiétude si cela n'est pas trop sérieux pour elles. — C'est bon, je sais que l'extravagance est de tous les temps; mais ne faites-vous donc rien pour les vieilles femmes raisonnables? — Oh! si!.... Seulement nous montrons ces coiffures dans les rares circonstances où l'on nous les demande spécialement. »

Et alors commença une procession de jeunes filles, apportant un chargement de bonnets d'intérieur, — de demi-bonnets, de bonnets-coiffures, plus parés, et j'ai pu me convaincre, avec une vive satisfaction, que l'on savait encore coiffer les vieilles femmes convenablement, et cependant *à la* mode. Il y a surtout un certain bonnet bouillonné, dont le fond *empire* est court comme pour un bonnet *jeune*, mais qui se complète par une demi-voilette couvrant un autre fond, lequel cache bien la tête; sur le côté une fleur *sérieuse*, ou bien, à volonté, une touffe de rubans.

On a donc tort de m'écrire pour se plaindre de la pénurie des coiffures *âgées*. Il y en a pour tous les âges, seulement il faut les demander, indiquer la disposition que l'on a adoptée pour les cheveux de devant (bandeaux, ou boucles), et enfin l'âge que l'on a, et les circonstances dans lesquelles la coiffure ou le bonnet doivent servir. Quant aux coiffures jeunes, il y en a qui sont vraiment charmantes; on en trouve même se composant d'une simple *crête* en rubans, de quelques bouts flottants; leur bon goût nous ramène à cette heureuse époque où l'on n'était pas forcée de sacrifier au veau de *faux* or. E. R.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES. — TOILETTES DE CHEZ Mme FLADRY, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 14.

Robe en popeline grise. La garniture se compose de câbles en soie noire, et de rubans de velours noir; sur la jupe, en-deçà de la ceinture, les câbles sont disposés de telle sorte qu'ils figurent une sorte de longue basque, terminée à chaque pointe par un gland.

Robe en poult-de-soie violet. Garniture en bandes de velours noir, encadrées de guipure Cluny blanche; ces bandes *paraissent* flottantes, mais sont fixées sur la robe. Boutons argentés. Boucle de ceinture argentée.

ESTHÉTIQUE DE LA MODE.

En présence des évolutions rapides et continuelles de la mode, de ses écarts trop fréquents, de l'opinion erronée de quelques personnes persuadées que *le nouveau c'est le beau*, n'est-il point nécessaire de consacrer quelques lignes au choix que chacune d'entre nous doit faire dans les créations nouvelles, sous peine de se nuire à elle-même, de s'enlaidir, de se communiquer une disgrâce factice? Il s'agit sans doute d'exposer ici quelques principes généraux, mais applicables pourtant à des cas particuliers et opposés. Telle mode sied à tel visage, qui transforme au contraire d'une façon fort désavantageuse un visage différent du précédent. Aujourd'hui plus que jamais ce choix est possible, j'ajouterai urgent, car d'une part la mode s'est départie de son absolutisme passé pour devenir éclectique, et, d'un autre côté, la quantité des *nouveautés* est telle qu'elle échappe à tout classement, et que l'on peut se permettre tout ce que l'on veut sans étonner personne, chacun se disant en face d'une toilette qui s'écarte des lois connues: *C'est sans doute une mode nouvelle!*

Je n'ai pas cependant le dessein de préconiser *hors de la mode* l'excentricité que je combats *dans la mode*. Je veux dire seulement que l'on n'est pas forcée aujourd'hui d'adopter une mode nouvelle, quand son effet n'est pas favorable, et je vais entreprendre de dresser ici une sorte de petit catalogue des détails qui doivent être évités, ou adoptés, par les unes et par les autres.

Les vestes courtes laissant voir une ceinture ont pour effet d'augmenter pour la vue le développement de la partie supérieure du buste. La conséquence de ce fait qui est des plus positifs n'est point difficile à trouver: ces vestes conviennent autant aux personnes maigres qu'elles conviennent peu aux personnes qui ont de l'embonpoint; celles-ci doivent s'en abstenir totalement; je dis même des vestes de dentelle.

Les corsages plats en cachemire conviennent aux

femmes dont la taille est un peu épaisse. Les autres porteront ces mêmes corsages, mais à devants formés de petits bouillonnés perpendiculaires.

Les corsages à basques grossissent, — les corsages à large ceinture serrée par une boucle amincissent: conséquences faciles à trouver.

Les étoffes unies sont plus favorables que celles à dessins, pour les femmes très-grasses. Les rayures perpendiculaires atteignent le même résultat. Les coiffures irrégulières, *fantaisistes*, composées de *frisons* inégalement disposés, vont aux figures dites *chiffonnées*. Les visages réguliers seraient grotesques en exhibant ces coiffures. Les bandelettes et tout l'attirail des coiffures dites *antiques* siéent bien aux visages réguliers et même aux irréguliers, pourvu que ceux-ci soient jeunes; dans le cas opposé, vers la maturité de la vie, quand les années ont enlevé la fraîcheur qui est la principale beauté des visages irréguliers, ces coiffures ont pour résultat d'accuser plus positivement encore les ravages du temps. Il ne faut pas croire, en effet, qu'il suffit d'adopter une mode nouvelle pour apparaître sous un aspect gracieux.

Les chapeaux très-petits découvrant le sommet de la tête, et s'écartant des joues et des oreilles, siéent seulement aux figures jeunes et minces; tout visage large, ou arrivé à la maturité, devra les éviter soigneusement; cela sera d'autant plus facile que la mode, ainsi que je le disais tantôt, n'est nullement exclusive, et permet de porter des chapeaux qui encadrent plus complétement la tête.

Un visage très-long devra s'abstenir des coiffures garnies principalement au-dessus du front, en recherchant celles qui sont un peu aplaties à cette place. Un visage court fera naturellement un choix inverse.

Une taille épaisse évitera d'adopter les corsets courts, dits *ceintures*; ils conviennent seulement aux personnes très-minces et très-maigres.

La même taille écartera de son choix les paletots courts et demi-ajustés, qui auraient pour résultat de la grossir en la raccourcissant et d'accuser de trop amples contours. Les paletots courts conviendront au contraire aux femmes minces.

Quand on est arrivée à l'embonpoint, on n'a plus d'autre ressource que celle de se réfugier dans la majesté. On évitera par conséquent tout ce qui est *mignon* dans les divers détails de la toilette, on adoptera les vêtements très-longs, amples, sobrement garnis, on s'abstiendra d'arborer simultanément plusieurs couleurs diverses.

Un teint coloré choisira pour son entourage toutes les nuances qui peuvent l'atténuer: le bleu, le mauve, le violet. Ces deux dernières conviennent aussi aux teints jaunes, qu'ils blanchissent.

Le groseille et ses dérivés conviennent aux teints blancs *seulement*; l'incarnat, le jaune, aux teints bruns.

Quand je rencontrerai dans la mode telle que l'avenir nous la réserve, de nouveaux sujets de conseils analogues à ceux-ci, je continuerai cette étude qui pourra être utile. EMMELINE RAYMOND.

CONSEILS D'UNE EX-MUSICIENNE.

VI.

Le dernier article, ayant pour objet l'étude du piano, remonte à une date un peu éloignée, puisqu'il a été publié dans le n° 27 de l'année 1865. On me presse de revenir sur ce sujet, et d'indiquer quelques compositions modernes, tout en continuant à analyser la belle *Collection des classiques du piano*, publiée sous la direction de M. Le Couppey, chez M. Maho, éditeur, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25.

J'ai deux objections à présenter contre cette demande.

1re *objection*. La Collection des classiques du piano ne contient pas seulement les *anciens* classiques, mais aussi les œuvres choisies des compositeurs modernes qui ont été jugés dignes de figurer près des grands noms d'Haydn, Mozart et Beethoven. Si jusqu'ici ces derniers maîtres ont été seuls indiqués, c'est que leurs compositions ouvrent la *collection*, non-seulement parce qu'ils ont le premier rang, non-seulement parce qu'il faut de suite nourrir la jeunesse avec de la moelle de lion, mais aussi parce que ces œuvres, exquises et parfaites, sont plus accessibles que celles des compositeurs plus modernes pour les commençants. Je ne crois pas énoncer un paradoxe en ajoutant que, malgré leur simplicité, ces mêmes sonates qui figurent dans les séries *très-faciles*, et *faciles*, paraîtront beaucoup moins aisées à l'élève qui aura déjà fait connaissance avec des compositions *difficiles*, mais modernes; il aura, en effet, un peu exercé ses doigts, mais le style, mais le *sentiment juste* lui fera défaut; il voudra produire avec ces simples sonates, avec ces sonatines, des effets qui n'ont pas été prévus par leurs compositeurs, et qui seront par conséquent tout à fait en désaccord avec leurs intentions; il prétendra volontairement ou involontairement substituer son goût à celui d'Haydn et de Mozart. L'entreprise, on le conçoit, est hérissée de difficultés, et aboutit immanquablement au *fiasco*. L'enfant, au contraire, le commençant, n'a point de mauvaises habitudes, point de parti pris, point de volonté de briller. Il n'entreprendra pas de réformer Beethoven ou Haydn; il ne placera pas un *ritardando* là où rien de semblable n'est indiqué; il ne s'avisera pas de vouloir rendre pathétique un passage qui ne comporte pas cette intention; il se bornera, s'il est bien dirigé, à jouer tout uniment en mesure, correctement, la composition du grand'maître, *sans rien y mettre du sien*, condition essentielle s'il en fut!.... pour acquérir un bon style musical, et pour l'acquérir sans s'en douter, comme on apprend à respirer, à parler. Quand ce premier point est gagné..... gagné, grâce à la fréquentation assidue des maîtres de l'art, on peut impunément perfectionner le mécanisme, de façon à pouvoir jouer les compositions modernes, bien autrement compliquées que les compositions anciennes, en ce qui concerne la forme.

2me *objection*. Celle-ci est un peu délicate à énoncer..... et j'agirais peut-être plus prudemment en la passant sous silence. Elle a son importance pourtant, et je ne vois pas trop comment je m'y prendrais pour éviter le danger que je redoute. Enfin!.... je ne nommerai personne!

Les compositions modernes, à titres prétentieux imprimés en biais, en travers, contiennent beaucoup de passages destinés à mettre en vue l'agilité de l'exécutant, mais l'idée, hélas!.... mais le sentiment, mais la musique enfin, brillent par leur absence. Le commencement est encore ce qui va le mieux, comme dans *les Plaideurs;* cela annonce quelque chose qui ne vient pas. C'est un vestibule qui ne conduit à rien, ou bien encore ces façades peintes que Potemkin fit placer sur le passage de Catherine, impératrice de Russie, pour lui faire accroire que son vaste empire était peuplé.

En me disant que le vœu exprimé était légitime après tout, je me suis résignée, en soupirant, à examiner les morceaux pour piano fraîchement éclos. J'ai employé quelques-uns de mes rares moments de loisir à déchiffrer les cahiers jaunes, roses et bleus, qui s'étaient accumulés sur l'étagère placée dans le voisinage de mon piano. Eh bien! je n'ai pas perdu mon temps, tant il est vrai que le devoir, petit ou grand, trouve toujours sa récompense en lui-même.

J'ai lu six sonatines à quatre mains de Fr. Spindler*. Rien n'est meilleur pour donner aux enfants l'aplomb, la mesure, que les morceaux à quatre mains. Le *secondo*, joué par le professeur, ou par une personne douée d'expérience, les tient *en bride*, et l'effet produit est assez brillant pour les intéresser infiniment davantage que le jeu solitaire. C'est un excellent exercice, et ces six sonatines sont des petits morceaux charmants, composés avec un soin qui fait trop souvent défaut à des œuvres qui ont la prétention d'être fort considérables. J'indiquerai, en outre, les dix morceaux à quatre mains du même compositeur; *les Fleurs de mai*, de C. Woss, trois romances pour piano, dont la mélodie est pure, distinguée, — qualités pour ainsi dire introuvables aujourd'hui; — et enfin, dans un autre ordre, d'autres compositions de M. Spindler: *le Retour du Printemps*, — *la Sylphide*, — *la Clochette*, — *les Trois Grâces*, représentées par la valse, la mazurka, le galop. Ces derniers morceaux portent bien le nom de *morceaux de salon*. Ils sont composés de façon à satisfaire des goûts opposés, car, si d'une part certaines personnes frivoles, ou ignorantes, disent d'un air capable, en les écoutant, en suivant le rhythme de la valse, de la polka, de la mazurka: « C'est bien gentil! » ..... les connaisseurs, les amateurs de bonne musique, rendront justice, de leur côté, à la mélodie simple et gracieuse, au soin irréprochable apporté à la composition, enfin au bon goût dont témoigne le choix des *effets brillants*.

Revenons à la *Collection des classiques du piano*, dont cette digression nous a un peu éloignées; nous en étions restées, si j'ai bonne mémoire, au n° 44, sonate de Mozart, en *ré* majeur, l'une des plus brillantes parmi celles qu'il a écrites; d'autres sont plus charmantes, mais celle-ci possède un certain *brio* que l'on aime parfois; de plus l'andante est d'une grande pureté.

N° 45. Air varié en *mi* majeur, de Handel; excellente étude de mécanisme, et en même temps étude très-intéressante.

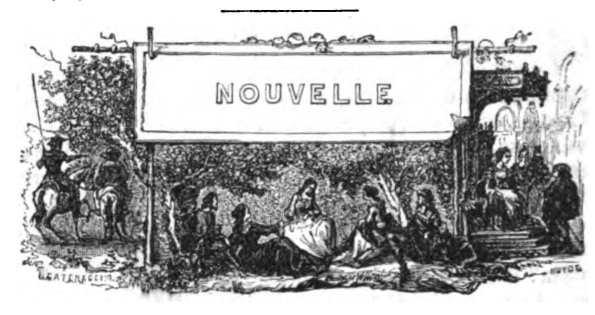
N° 46. Même genre, mêmes avantages que le n° 45.

N° 47. Thème varié en *la* majeur, de Mozart; l'un des plus ravissants morceaux qui aient été écrits pour le piano. Il faut jouer simplement cette simple mélodie qui sert de thème, puis avec correction et légèreté toutes ces jolies broderies désignées par le mot variation, entre lesquelles circule sans cesse le thème qui les a inspirées.

N° 48. Sonate en *fa* majeur de Beethoven. On trouve dans cette belle œuvre des difficultés assez considérables, résultant soit des phrases mêmes, soit du mouvement *presto* du finale. Les personnes qui poursuivent surtout les effets *brillants* ont la patience d'étudier le mécanisme des passages difficiles, et de les répéter à satiété. Pourquoi ne dirigent-elles pas leurs efforts vers les belles compositions de Beethoven, plutôt que de prendre pour but de leur travail certaines sottes élucubrations qui n'ont point de sens? Le plaisir de briller serait satisfait, — sans que le goût musical fût perverti.

N° 49. Concerto en *mi* bémol majeur, de Field. Élégance suprême, mélodies *chantantes*, beaux accompagnements, tout se réunit pour recommander particulièrement les compositions de Field. Celle-ci donnera aux pianistes qui l'étudieront soigneusement les meilleures et les plus indispensables des qualités qu'ils doivent rechercher. EMMELINE RAYMOND.

* Chez Maho, éditeur, Faubourg-Saint-Honoré, 25.



ARMELLE.

I.

« Quelle figure peut avoir un conseiller d'État?

— Un conseiller d'État doit être petit et voûté; cela convient aux gens de bureau; maigre, la maigreur est bien portée par les hommes importants; chauve, la pensée d'État a dû tarir de bonne heure la séve dans le cuir chevelu. Donc, ma sœur, un conseiller d'État ne me ressemble pas. »

Et Francis de la Follière se leva, développant, en même temps qu'une taille robuste et bien prise, une chevelure splendide dont les ondulations les plus élevées effleuraient presque le plafond.

Sa sœur Cécile, une grande pensionnaire de seize ans, rit de cette réponse qu'elle avait provoquée en formulant gravement cette question:

« Quelle figure peut avoir un conseiller d'État?

— Sais-tu que nous devenons de bien grands hommes dans l'entre-sol de ma tante Sophie? » reprit gaiement le jeune homme en se dressant sur la pointe des pieds. « Si mon front n'a pas encore heurté les étoiles, comme disait récemment je ne sais quel critique à propos d'Alfred de Vigny, il a certainement heurté plus d'une fois ce plafond, vraie calotte des cieux pour notre pauvre tante, qui ne voit plus guère d'autre ciel.

— Je t'assure, Francis, que cela me fait quelque chose de paraître devant mon conseiller d'État d'oncle, » reprit la jeune fille qui, tout en souriant des airs olympiens de son frère, suivait le cours de ses pensées; « et à toi?

— Moi, Cécile? mais je ne suis pas une pensionnaire timide.

— Allons, Francis, assez de phrases; parle-moi naturellement, ou ne parle pas du tout.

— Je pensais qu'une rhétoricienne de Sainte-Bathilde devait aimer le style épique: calme-toi. Je te dirai donc tout bonnement que notre conseiller d'État d'oncle, je me sers de tes expressions, ne me fait pas peur. Entre hommes, on ne se gêne pas; c'est à la pensée de la conseillère que je me sens frissonner de la tête aux pieds.

— Pourquoi? Charles ne nous en a rien dit d'effrayant. »

Francis, pivotant sur lui-même, se trouva en face de sa sœur.

« Charles? » dit-il; « mais Charles ramasserait le gant d'une reine, et le lui remettrait comme il te remettrait le tien, sans plus d'émotion. Charles, que nous croyions si sauvage, si farouche, va partout, se présente partout, et a subi tous ses examens sans émotion aucune. Est-ce parce qu'il est très-sûr de lui que rien de l'intimide? je l'ai pensé.

— C'est tout à fait comme Armelle de Boisfort, » dit Cécile; « dans les grandes occasions elle a un sang-froid imperturbable, un aplomb magnifique.

— Qui est Armelle de Boisfort? la fille du sauvage civilisé du château de la Haute-Butte?

— Oui.

— Cette beauté si rare que j'ai une fois entrevue, et qui m'a fait penser à cette belle Minna du Pirate, de laquelle on aurait pu dire:

« Vantez la blancheur de son teint, mais ne dites pas qu'elle est pâle. »

— Elle-même. Sais-tu que tu deviens fort romanesque, Francis?

— Romantique, ma sœur; c'est romantique qu'il faut dire. Charles est classique; moi, je suis romantique. Mais, dis-moi: cette belle captive ne sera donc jamais rendue à la liberté? Je suppose que, pour couronner ses originalités par une originalité suprême, son père en voudra faire une recluse.

— Armelle s'y opposera.

— C'est bon à dire, mais le papa n'est pas commode; c'est un vieux lion, qui a dents et griffes. J'ai eu la chance de l'apercevoir une fois. C'était l'hiver, je chassais la bernache, et je grimpais sur les falaises de la Haute-Butte, quand je me trouvai en face d'un..... Mais je t'ai cent fois raconté cela.

— C'est-à-dire que tu as oublié de me le raconter. Tu as, du reste, la mauvaise habitude de raconter mille niaiseries, mille folies, qui te font oublier les choses intéressantes.

— Merci de la leçon; mais je te ferai remarquer que ma rencontre avec M. de Boisfort remonte à deux ans,

et qu'alors tu ne connaissais pas cette merveilleuse Armelle, puisque tu n'étais pas à Sainte-Bathilde.

— C'est juste; cette fois tu as raison; cependant, depuis ce temps, tu aurais pu rappeler tes souvenirs. Enfin, mieux vaut tard que jamais. Continue, je t'en prie.

— Je ne sais plus où j'en étais, tes sermons m'ont troublé la mémoire.

— En chassant la bernache, tu étais arrivé à la Haute-Butte, et tu grimpais sur les falaises, quand tu te trouvas en face d'un.....

— En face d'un homme qui me fit l'effet d'une apparition. Il était debout sur un rocher, les bras croisés, ses cheveux gris au vent, et je n'oublierai jamais l'air qu'il prit quand nous parûmes devant lui, moi et mon chien.

« Vous êtes étranger, sans doute, jeune homme, me dit-il rudement, sans cela vous sauriez que ces rochers sont une propriété particulière. »

« Sa physionomie était irritante; je remis mon chapeau, que j'avais poliment tiré, et je lui répondis que je n'étais point un étranger, et que je croyais que falaises et rocs appartenaient à tout le monde.

« Je crus qu'il allait me jeter à bas de ses rochers; mais il se contenta de m'enjoindre d'en descendre.

« Pas avant d'avoir tiré ce beau goëland, » répondis-je avec un calme que Charles m'eût envié.

« Je lui tirai mon coupde fusil sous le nez, l'oiseau tomba, et je quittai les rochers avec les honneurs de la guerre.

« Un pêcheur que je trouvai au bas de la falaise m'apprit que ces rochers dépendaient de la Haute-Butte, et que j'avais eu affaire à monsieur de Boisfort, autrement dit l'Ermite.

— Quel homme singulier, Francis! Cela ne m'étonne plus qu'il laisse Armelle à Sainte-Bathilde, bien qu'elle ait passé l'âge de rester en pension. Sais-tu qu'elle m'a dit l'autre jour qu'elle allait avoir vingt ans?

— Vingt ans!... » s'écria Francis. « C'est une horreur! Je vais organiser la démolition du couvent. Tu pourras profiter de l'occasion pour t'échapper toi-même.

— Je t'assure que je ne demanderais pas mieux, » dit Cécile avec un soupir. « On est très-bien à Sainte-Bathilde, mais je ne puis pas m'habituer à vivre loin de maman et loin de Plouray.

— Bah! tu n'as plus que deux mois d'arrêt; deux mois passent vite.

— Encore, si Charles me restait; mais il n'est pas sûr qu'il ne retourne pas en Bretagne.

— Il n'y retournera pas, sois-en bien convaincue. Charles, avocat à Plouray? Fi donc! Je t'assure, Cécile, que c'est un fameux frère que nous avons là!

— Certainement; aussi maman est-elle devenue un peu ambitieuse pour lui, et c'est grâce à cette ambition-là que nous affrontons aujourd'hui un conseiller et une conseillère d'État. Si seulement mon chapeau était une idée plus frais! »

Cécile se leva et regarda dans la glace placée en face d'elle son chapeau et aussi le visage qu'il encadrait tant bien que mal; visage sans beauté réelle, visage de pensionnaire cloîtrée, trop riche en fraîcheur, exubérant de santé, mais rayonnant d'une gaieté expansive et folâtre.

Comme elle se livrait à cet examen, une porte s'ouvrit devant une sorte de fauteuil roulant où était assise une vieille petite femme dont la figure incolore et les traits douloureusement crispés portaient l'empreinte que la souffrance physique appose sur ses victimes. Un jeune homme conduisait cette voiture improvisée, il la poussait des deux mains et elle roulait doucement.

Au milieu de l'appartement elle décrivit une courbe sous la pression des mains vigoureuses qui la dirigeaient; elle arriva sans secousse au coin de la cheminée, et y resta.

« L'ancre est jetée, » cria Francis en riant.

« Hélas! oui, » répondit la vieille dame; « mon pauvre navire démâté ne quitte plus le mouillage. Merci, Charles. Tu serais, mon enfant, un précieux infirmier. »

Et elle sourit à celui auquel elle adressait ce compliment d'un nouveau genre.

Charles de la Follière avait les traits moins réguliers que son frère; il était, comme lui, grand et fortement constitué; mais il avait de plus que lui une physionomie qui commandait l'attention. Dans son visage calme, presque trop calme pour son âge, étincelaient, sous des cils noirs et des sourcils bien dessinés, des yeux rayonnant de la triple flamme de l'intelligence, de la réflexion et de la volonté: l'intelligence rapide qui conçoit, la réflexion qui approfondit, la volonté ferme qui exécute. Quand son regard s'arrêtait sur quelqu'un, ce quelqu'un, quel qu'il fût, pensait qu'il n'était pas en présence d'un homme ordinaire. Charles de la Follière dépassait en effet l'ordinaire, et son regard pénétrant, observateur, lumineux, le disait.

« Ne faites donc pas ainsi le cercle autour de moi, mes enfants, » reprit la vieille tante, « vous m'interceptez le jour. »

Cécile et Francis reculèrent; Charles demeura appuyé sur la cheminée, dans une pose naturellement méditative.

Ces trois grands jeunes gens produisaient un singulier effet dans le petit salon. La tante Sophie était petite, ses meubles étaient petits, et tout cela semblait se mouvoir à l'aise dans l'étroite pièce que Cécile et ses frères, debout, remplissaient en hauteur.

« Maman tarde à rentrer, » dit tout à coup Charles en consultant une modeste montre d'argent qu'il tira de son gousset. « Elle a oublié que c'est à trois heures que nous devons nous trouver chez Mme Duchelau. Mais une voiture s'arrête ici, je crois, » ajouta-t-il en prêtant l'oreille.

Francis et Cécile coururent à la fenêtre.

« C'est elle! » s'écria Cécile. « Francis, mets tes gants. » Francis avait de larges et longues mains qui aimaient le grand air, et qu'il ne consentait à emprisonner dans des gants que quand cela était absolument nécessaire.

Cette fois, il n'y avait pas moyen de s'en passer. Il tira en soupirant, de la poche de son paletot, une paire de gants toute neuve, et il avait pu, avec l'aide de Cécile, insinuer dans l'un d'eux les quatre doigts de la main droite quand sa mère entra.

Mme de la Follière était grande, mais son extrême délicatesse de formes lui donnait l'air faible; son visage, très-sympathique et très-doux, était amaigri; elle avait, comme son fils aîné, un regard brillant, dont la flamme semblait alimentée seulement par le cœur, tant l'expression en était profondément aimante.

« Cécile, prends congé de ta tante, » dit-elle en entrant. « J'ai été retenue; il est grand temps que nous partions. »

Cécile s'approcha de la vieille dame, qui l'embrassa.

« C'est donc aujourd'hui que tu vas voir les Duchelau, Louise? » dit la tante.

« Oui, ma tante; aujourd'hui, Arsène doit me donner une réponse définitive pour Charles.

— Espères-tu? »

Mme de la Follière regarda tendrement son fils aîné.

« Oui, » dit-elle.

« Il ne faut pas trop espérer, maman, » dit le jeune homme avec un grave hochement de tête.

« Et si Charles ne peut entrer dans cette brillante carrière, qu'en feras-tu, Louise?

— Je l'emmènerai, ma tante, et il s'établira avocat à Plouray ou à Reffelec en attendant. Mais j'espère mieux pour mon docteur en droit. Mes enfants, êtes-vous prêts? Francis, mets donc ton autre gant. A bientôt, ma tante.

— A bientôt, et bonne chance.

— Merci. »

Ils descendirent, et montèrent dans la voiture de place arrêtée à la porte.

« Rue Saint-Lazare, 128, » dit Charles au cocher.

II.

Les deux chevaux, efflanqués et patients, mirent une demi-heure à faire le trajet. Rue Saint-Lazare, le fiacre fut congédié.

En entrant dans l'hôtel, et en montant le long escalier à rampe revêtue de palissandre, Francis exprima tout haut le désir que son frère devînt au plus tôt conseiller d'État.

A la porte de l'appartement occupé par M. Duchelau, un domestique en habit noir se présenta, et, Mme de la Follière ayant décliné son nom, il la conduisit dans un petit salon meublé avec un grand luxe.

« Faudra-t-il lui dire: Ma tante, maman? » demanda Cécile à voix basse.

« Non, ma fille. Ma parenté avec son mari est déjà éloignée, et, sans les relations lointaines de notre jeunesse, il n'en serait vraiment plus question.

— Cécile, je parie avec toi que Mme Duchelau est très-jolie, » affirma Francis en faisant de violents efforts pour boutonner son dernier gant.

« On dirait vraiment que tu en sais quelque chose? » répondit Cécile, qui gonflait le plus possible les boucles de ruban dans lesquelles s'enfonçait son menton à fossette.

« Il ne s'agit que d'observer, ma chère. Que de glaces! bon Dieu! que de glaces! En voilà une qui se meut. Attention, j'aperçois la conseillère. »

Une femme assez jeune, d'une beauté très-problématique, entrait en effet. Elle s'excusa très-gracieusement d'avoir fait attendre; mais elle était entre les mains de son coiffeur. En disant cela, elle jeta à la dérobée un coup d'œil sur un édifice qui faisait le plus grand honneur à l'artiste capillaire, tant l'art s'y mêlait parfaitement à la nature.

Mme de la Follière lui présenta Francis et Cécile. Elle les regarda à peine; mais elle honora Charles d'une attention toute particulière, et lui reprocha la rareté de ses visites.

Après quelques minutes d'une conversation insignifiante, Mme de la Follière s'informa de son cousin.

« Il vous attend dans son cabinet particulier, » répondit Mme Duchelau.

Elle se pencha languissamment et agita le cordon d'une sonnette.

Le domestique qui avait introduit Mme de la Follière parut.

« Conduisez Madame dans le cabinet particulier de M. Duchelau, » dit-elle.

Elle se tourna vers Charles, et elle ajouta avec un sourire qui laissa voir de très-belles dents:

« Il n'a pas été question de vous pour cette conversation sérieuse, mon cousin; vous allez donc être obligé de me tenir compagnie. »

Charles, qui s'était levé en même temps que sa mère, s'inclina et se rassit. Mme de la Follière suivit seule le domestique qui la conduisit, à travers une enfilade d'appartements, au cabinet particulier de son maître. Celui-ci, assis à son bureau, écrivait. En entendant la porte s'ouvrir, il jeta sa plume, et s'avança au-devant de la visiteuse.

Le conseiller d'État ne ressemblait pas au portrait imaginaire tracé par Francis. Il n'était ni voûté, ni maigre, ni chauve. C'était un petit homme assez bien conservé, à l'air fin, à la physionomie souriante.

« Je m'estime très-heureux de pouvoir enfin causer un peu avec vous, Louise, » dit-il en avançant un fauteuil. « Je m'étais bien promis de ne pas en manquer l'occasion, mais vous ne faites en vérité que passer quand vous venez à Paris. J'avais cependant, je vous l'affirme, le plus grand désir de vous voir.

— C'est qu'en effet il ne nous arrive pas tous les jours de nous rencontrer, Arsène, » répondit Mme de la Follière avec son suave sourire; « je crois que vous mourrez brouillé avec la Bretagne. »

Les traits un peu pincés du conseiller d'État se détendirent, et un sourire nouveau, d'une douceur mélancolique, remplaça le sourire de convention.

« J'y ai pourtant passé de bien bons moments dans ma jeunesse, » dit-il en appuyant son large front sur une de ses mains. « Nous passons, mais nos souvenirs restent.

— Il y en a qui oublient, » dit Mme de la Follière.

— Certainement; mais, croyez-le bien, je ne suis pas de ceux-là. C'est dans votre pays, Louise, que j'ai payé mon tribut à l'illusion, qui est, vous le savez bien, la sœur de la jeunesse; c'est là que j'ai laissé errer un peu à l'aventure mon esprit et mon cœur. Ah! l'idéal que nous montrons du doigt à nos fils comme un écueil, et dont maintenant, hommes graves que nous sommes, nous disons tant de mal, a bien, un moment ou l'autre, apparu dans notre propre existence; et, plus la vie nous a rendus tous positifs, plus nous nous rappelons avec émotion le moment de l'arrivée de ce poétique visiteur. Avant d'être un conseiller d'État on a été un peu poëte, un peu rêveur. Le rêve ne serait-il pas un peu une maladie de votre pays, Louise?

— Ce serait, dans tous les cas, une maladie peu dangereuse, Arsène.

— Hum! la poésie a ses dangers, et surtout ses enivrements. A propos de poésie, votre sœur Valérie s'est-elle mariée?

— Non, elle tient le ménage de ma mère, et soigne sa vieillesse.

— Et son infidèle, celui pour lequel elle m'a sacrifié; je n'ai pas, vous le voyez, oublié les termes d'usage; qu'est-il devenu?

— Monsieur de Boisfort?

— Lui-même.

— Il est marié.

— Je le sais bien; c'est vieux, il y a plus de vingt ans de cela. Il a fait un mariage extraordinaire, autant qu'il m'en souvient.

— Oui, on en a même beaucoup parlé dans le temps. Sa femme était une Broussaye-Châteauroux.

— Une race princière, rien que cela. Comment diable a-t-il pu faire cet étonnant mariage-là?

— Personne n'en a rien su. Il était parti pour les eaux, fiancé de Valérie; il est resté en Allemagne, et s'y est marié.

— Et depuis?

— Il a longtemps vécu dans le duché de Bade, je crois. Il y a une dizaine d'années, il a acheté le château de la Haute-Butte, et il s'y est fixé avec sa sœur Marthe. Ils ne voient absolument personne, et personne ne les voit.

— Il est veuf, sans enfants?

— Il est veuf, mais il a une fille que ma fille a rencontrée dans un pensionnat de Paris. On ne l'a jamais vue dans le pays, on ignorerait presque son existence. C'est Cécile qui nous l'a apprise. Ce sont des gens tout à fait singuliers, et Marcellin de Boisfort surtout passe les bornes de l'originalité.

— Eh bien! ma chère, voilà où en arrivent tous les rêveurs, tous les hommes amoureux d'inaction, quand la jeunesse les fuit. Parlez-moi d'avoir un grain d'ambition; cela chasse l'ennui, le marasme, la monomanie de tristesse et de regrets qui nous assiégent dans l'âge mûr. On continue à mordre dans son coin au gâteau de la vie, et cela empêche les idées noires de prendre une prédominance fâcheuse. Ne vous endormez pas, ma chère, et ne craignez pas de prêcher l'ambition à vos fils.

— Voilà une théorie à laquelle je ne pourrais en conscience souscrire sans réserve, mon cher cousin. Contenter les désirs ambitieux ne doit pas être le seul but de la vie; non, la vie a un but plus élevé. Mais je reconnaîtrai volontiers avec vous qu'il n'est pas défendu d'aspirer à occuper une position qui réponde aux capacités qu'on a reçues. C'est même pour cela que, reconnaissant, d'après de sérieux témoignages, que mon fils Charles a une intelligence et une instruction peu ordinaires, j'ai désiré qu'il fût autre chose qu'avocat à Reffelec.

— Et vous avez bien fait, très-bien fait. Je ne puis que vous approuver.

— Cette approbation me rend heureuse, mon cher Arsène; mais il nous faut de plus votre appui. Charles est licencié, docteur en droit; voilà un an qu'il travaille au ministère; mais je m'aperçois qu'il y perd son temps. Les promesses qu'on lui a faites ne se réalisant pas, il m'est matériellement impossible de vous le laisser plus longtemps. Il est temps qu'il mette enfin le pied dans l'étrier.

— Soyez tranquille, il l'y mettra. Ainsi que je vous l'avais promis, j'ai parlé de lui en haut lieu. Il y a dans votre fils, Louise, l'étoffe d'un homme remarquable. »

Mme de la Follière rougit de plaisir. Ce n'était pas la première fois qu'on lui parlait de Charles en ces termes, mais il y a des choses qu'on ne se lasse pas d'entendre.

« Je ne vous fais pas un compliment banal, » reprit le conseiller d'État. « Actuellement, le monde fourmille de gens de médiocre esprit et de médiocre instruction, réputés spirituels. Charles dépasse ce monde-là de toute la tête; il est véritablement intelligent, et il a du caractère. J'ai donc le ferme espoir de le voir réussir; mais il est une condition indispensable dont j'ai négligé de vous parler. L'emploi qu'ambitionne Charles mène loin, il mène à tout quand il est noblement occupé; mais il oblige. En supposant que nous soyons assez heureux pour le lui obtenir, ce qui n'est pas encore sûr, ces places privilégiées étant conservées pour les enfants des privilégiés, il n'aura, les premières années, que des appointements insignifiants, et il faudra que vous vous engagiez à lui faire une pension convenable. Le pourrez-vous? »

Madame de la Follière prit l'air inquiet.

« Qu'appelez-vous une pension convenable, Arsène? » dit-elle.



« Quelque chose comme quatre ou cinq mille francs par an. C'est peu, mais Charles est si rangé !

— On voit bien, mon cousin, que vous avez tout à fait oublié notre pauvre Bretagne, » répondit Mme de la Follière en essayant de sourire. « C'est peu, dites-vous? Vous ne savez donc pas que nos fortunes, à nous, restent à peu près stationnaires, et que nous n'avons pas de gros emplois pour les soutenir? C'est peu! Mais ce peu est à mes yeux une impossibilité.

— Vraiment? J'en serais désolé, car il n'y aurait pas moyen de passer outre. Voyons, Louise, si vous vous saigniez un peu?

— Croyez-vous donc que cette opération m'ait été épargnée? Croyez-vous que ce n'est pas au prix des plus lourds sacrifices que j'ai pu laisser Charles cinq années à Paris? J'ai d'autres enfants, Arsène.

— Combien?

— Trois : un qui vient d'être reçu à l'École forestière, un qui va entrer en rhétorique, une fille qui est venue passer un an dans un couvent de Paris, selon la promesse que j'en avais faite à une de mes tantes, qui est maintenant supérieure de cet établissement.

— C'est fâcheux, très-fâcheux, en vérité, » murmura le conseiller.

« Mais cette condition est-elle donc absolue, mon cousin ?

— Absolue; en temps ordinaire surtout. Charles serait impitoyablement écarté. Savez-vous que c'est là un débouché pour l'élite de notre jeunesse parisienne? Il est très-difficile de prendre pied là; c'est un chemin gardé, et, outre les qualités personnelles, il faut de plus des avantages de naissance, de position et de fortune. Il faut absolument, non-seulement que le jeune homme puisse suffire largement à ses besoins, il faut encore qu'il puisse faire une certaine figure dans le monde. Si je n'étais pas sûr de ce que j'avance, je ne m'amuserais pas à détruire ainsi vos espérances de fond en comble. Je croyais que..... je supposais que..... Franchement, je n'avais pas prévu ce misérable obstacle.

— Misérable, c'est le mot, » dit gravement Mme de la Follière en se levant; « mais s'il n'en est pas moins insurmontable?

— Il l'est.

— Eh bien! je remmènerai mon fils, il préparera près de moi son avenir. A quelque chose malheur est bon.

— Ce n'est pas un malheur à proprement parler, Louise. Charles peut faire son chemin partout, dans la magistrature, par exemple. Si je puis lui être de quelque utilité dans un nouveau projet, ne m'épargnez pas. »

Et, chassant de sa physionomie toute expression de déplaisir, il offrit en souriant son bras à la pauvre mère, qui cachait de son mieux la déception qu'elle éprouvait, et il la reconduisit dans le petit salon.

Dans le petit salon, Charles et Mme Duchelau avaient épuisé le courant des petits commérages parisiens. Francis et Cécile faisaient maintenant assez bonne contenance devant la conseillère, qui daignait parfois prendre son lorgnon pour les regarder, ce qui les faisait devenir écarlates.

Un seul regard jeté sur sa mère apprit à Charles le mauvais succès de sa démarche, et, pour ne pas prolonger une visite ennuyeuse, il se leva quand elle entra.

Quelques paroles polies furent encore échangées, et on se sépara.

En sortant, Charles prit le bras de Mme de la Follière.

« Tu n'as pas réussi? » dit-il.

« Non. Cela te fait-il beaucoup de peine, Charles?

— C'est selon le motif. Serais-je trouvé indigne?

— Oh! non, mon fils; c'est à moi qu'il faut t'en prendre. Je ne suis pas assez riche. »

Et elle lui redit une partie de la conversation qu'elle avait eue avec le conseiller.

« C'est bien; console-toi, ma mère, » dit tendrement le jeune homme en serrant involontairement le bras passé sous le sien; « je n'éprouve pas l'ombre d'un regret d'aller vivre quelque temps auprès de toi.

— Maman, comment trouves-tu la conseillère? » vint dire en ce moment Cécile à sa mère.

« Mais, pas mal.

— Et toi, Charles?

— Horriblement maniérée, ridiculement prétentieuse, assez bonne femme au fond.

— Mais c'est extérieurement que je parle. Francis la trouve très-jolie. A-t-il mauvais goût?

— Elle l'est, je le soutiens, » dit Francis avec feu. « Quelle taille! quel teint! quels cheveux! »

Le grave Charles s'arrêta. Il éclatait de rire.

« O succès du corset mécanique et du blanc de céruse! » s'écria-t-il.

« Mais ses cheveux! » dit Francis.

« Tu veux t'y raccrocher; prends garde, naïf, ils te resteraient dans la main.

— Là, je savais bien » dit Cécile triomphante. « D'abord, j'ai été stupéfaite. Armelle de Boisfort, qui a des cheveux comme quatre, si bien qu'elle ne sait qu'en faire, n'aurait jamais pu produire ces grosses tresses, ces papillotes, ce haut chignon; et je n'ai jamais vu de chevelure comme celle d'Armelle. Ainsi, ce sont bien de faux cheveux?

— Si tu en veux de pareils, Croisat est là.

— Merci, » dit Cécile avec une petite moue.

Ils arrivaient en ce moment devant un bureau d'omnibus; ils y entrèrent et prirent des billets.

« Charles, va, je t'en prie, reconduire ta sœur, » dit Mme de la Follière après avoir embrassé Cécile; Francis a l'air trop..... trop étudiant pour lui servir de Mentor. »

Francis voulut protester; il affirma qu'à l'occasion il saurait prendre désormais un air conseiller d'État; mais sa mère demeura inflexible.

« C'est bon, » dit-il, « mais dans deux mois j'aurai l'uniforme vert et l'épée au côté. Quand on voudra m'empêcher de conduire une dame, je dégainerai.

Cette folie lancée, il embrassa sa sœur, et lui dit à demi-voix :

« Mes hommages à la belle Minna, et ne manque pas de lui dire à l'occasion que je l'ai trouvée splendide. »

Sa mère l'appelait. Il sauta dans l'omnibus qui allait dans le faubourg Saint-Germain, et où elle avait déjà pris place.

Charles et Cécile attendirent quelque temps, mais enfin ils purent monter dans celui qui allait à la barrière du Trône, et qui passait par conséquent contre la rue Saint-Antoine où est situé le couvent de Sainte-Bathilde.

(*La suite au prochain numéro.*) ZÉNAÏDE FLEURIOT.



L'encombrement des derniers numéros de l'année 1865, très-chargés de dessins, d'explications, de patrons, a forcément apporté quelque retard à la publication des *renseignements*. Nous répondons cependant scrupuleusement à toutes les questions qui nous ont été adressées, quelle que soit leur date déjà éloignée.

N° 41,998, Italie. S'adresser pour un manchon d'astracan aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli. Y demander le prix, qui varie suivant la dimension. — *N° 63,432, Seine-et-Oise.* Hélas!.... J'en fais juge toutes les personnes qui me lisent : Y-a-t-il moyen de répéter ici, ou de commenter des explications de tricot? Je suis forcée d'y renoncer, sans pouvoir, je l'espère, être accusée de mauvaise volonté, car on a dit depuis longtemps qu'*à l'impossible nul n'est tenu.* — *N° 320, Seine-et-Oise.* On a reçu dans le n° 1 des patrons pour vêtements de poupée. — *N° 52,609, Basses-Pyrénées.* Les renseignements paraissent non quand nous le voudrions, mais quand la place le permet. J'ai reçu la première lettre et j'y ai répondu. — *N° 48,209, Suisse.* J'ignore ce détail, ayant donné le renseignement tel qu'il m'a été adressé. On ne porte *plus du tout* de chemise russe, à aucun âge. Il m'est impossible de me souvenir de cette lettre; peut-être y a-t-il été répondu. Les robes à rayures se garnissent comme les robes unies. Il existe aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli, des paletots bruns ou noirs en cette sorte de peluche; leur prix est de 22 fr. 50 centimes; mais je n'ai jamais vu de cette peluche en autres teintes. — *N° 9,293, Eure.* Si l'on voulait bien lire les articles du journal, on y trouverait *sans retard* la solution des doutes que l'on nous exprime. On n'a jamais fait, on ne peut faire un tapis de table au fil blanc, au crochet. On place les tables selon qu'on le préfère. Rien ne s'oppose à ce qu'une jeune fille sorte avec un frère aîné. — *N° 72,301, Loir-et-Cher.* S'adresser aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli, pour les achats ou réparations de fourrures. — *N° 9,515, Drôme.* On fixe les voiles sur *tous* les chapeaux avec un ressort en métal. On ne se marie jamais en hiver en robe de mousseline. Je conseille la plus simple, parmi les coiffures que nous publions; mais on peut, pour cette question, s'adresser à M. Croisat, plus compétent que moi. Pour les garnitures de robes, voir les dessins et descriptions de toilettes. La planche d'alphabet est réimprimée. Je ne me charge d'envoyer aucun patron en dehors de ceux publiés dans le journal. S'adresser à Mme Gérard, faubourg Saint-Honoré, 40, pour tous les patrons que l'on désire. Paletot en drap velours. — *N° 6,528, Paris.* On nettoie les grands tapis *cloués*, en y jetant les feuilles de thé encore humides qui se trouvent au fond d'une théière, en se servant de balais de *bouleau*; ceux en chiendent enlèvent la laine. — *Mme C. L.* Nous accepterons ces modèles de broderie avec reconnaissance. Merci mille fois pour cette approbation. — *N° 12,193. Charente-Inférieure.* Il est difficile, je dirai même impossible, de conseiller le choix d'un présent, quand on ignore la somme destinée à l'acquisition; la connût-on, on ignore encore les goûts du destinataire. On ne peut jamais offrir une tapisserie *non montée*, car on impose ainsi une dépense que l'on ne veut peut-être pas faire. En général, lorsqu'il est question de *présents*, le bon goût veut que l'on ne cause aucune dépense au destinataire, non pas même celle du transport, si minime qu'elle soit. Il me semble que l'on peut faire un coussin avec ce velours. Je suis restée fidèle à l'ancien procédé de *tirettes*; en passant la main par une fente laissée sur chaque côté on tire les cordons, et la robe retombe. — *N° 1,007, Saône-et-Loire.* La poudre bleue à décalquer se vend à très-bon marché. On peut lui substituer de l'indigo pulvérisé. — *N° 9,440. Doubs.* Nous ne pouvons changer la mode et publions *sans cesse* des dessins et patrons de *cols* tels qu'on les porte, tant dans *la Mode illustrée*, que dans son annexe *les Patrons illustrés*. — *N° 20,369, Bas-Rhin.* On porte toujours tous les genres de peignes en métal et même en pierreries. Quant aux cheveux courts, il est évident qu'on ne peut se coiffer avant qu'ils aient grandi. Ceinture large devant comme derrière, pour les jupons. — *N° 16,460, Paris.* Cette réclamation devait être adressée non à moi, mais à M. Sajou. S'il a livré de la laine trop fine, il a dû être facile de s'en apercevoir dès le premier tour du travail; la laine zéphyr est plus fine que la laine de Saxe, plus légère que la laine Ternaux, généralement employée en Allemagne pour tous les travaux que l'on tire de ce pays, et la maison Sajou, qui est en rapports continuels pour son commerce avec ce pays, doit connaître et la laine, et sa dénomination, que je ne puis changer à mon gré. — *N° 29,874, Suisse.* Ainsi que je l'ai bien souvent répété, on coupe en *pointes* tous les lés de toutes les étoffes, quelle que soit leur largeur; cela fait sans doute beaucoup de coutures, mais qu'y faire? Celle de derrière ne peut être *sur* et doit se trouver *sous* le pli. — *N° 56,375. Hérault.* On fait, pour garnir des rideaux ou portières, des bandes de tapisserie de *toute largeur*, depuis 3 jusqu'à 25 centimètres de largeur. On laisse ou l'on ne laisse pas, encore à volonté, un bord du rideau. On ne peut faire autrement que de replier le canevas en-dessous, et de coudre sur la tapisserie même, en sorte que les points sont à peu près invisibles. — *N° 48,336. Rhône.* On ne porte plus de robes garnies de cinq petits volants. Toujours des bords dentelés. Il n'y avait pas d'échantillon dans la lettre. On ne peut, sur le même manteau, porter de la guipure noire et de la dentelle de Chantilly. Un mouchoir passe pour être indispensable. On quitte son manteau au théâtre parce que la température l'exige. Quant au chapeau, on le quitte ou bien on le garde, à volonté. — *N° 64,613, Savoie.* Les dénominations varient suivant les pays. En fait de point *diamant*, nous connaissons ici du tricot seulement. Oui certes, pour l'enfant de quinze mois. Je ne voudrais pas faire une nouvelle sur ce sujet. Fi! fi! Une Aurora Floyd! — *Mme B. D. Nord.* Je préférerais une potiche en porcelaine de Tournai. Les *alcarazas* ne sont pas non plus très-beaux à voir; mieux vaut ne pas les faire figurer dans un décor; en tous cas, je conseille soit une potiche, soit une jardinière *quelconque*, pour remplacer la pendule. La dimension de ces encoignures est facultative, comme leur *écartement*. Merci mille fois pour la confiance que me témoigne *le ménage.* — *N° 18,560. Nord.* A dix-sept ans, on ne porte plus, en hiver, des chapeaux ronds. — *N° 41,293. Vienne.* La plupart de ces questions sont résolues dans la *Civilité non puérile, mais honnête.* Je n'ai pu indiquer le costume du *père de la mariée*, ce costume étant celui que tous les hommes portent dans *les cérémonies.* Les parents occupent la place des maîtres de la maison, durant le repas; les mariés sont chacun à la place d'honneur, à droite du maître et de la maîtresse de la maison. Quant aux visites, tout dépend des usages établis dans la localité que l'on habite. Merci, pour cette aimable lettre. — *No 12,368. Basses-Pyrénées.* Les corsages se rétrécissent sous les bras; les jupes ne se rétrécissent pas du tout, tout le monde les portant *larges*. Combien de fois faudra-t-il imprimer ici que *toutes* les robes se coupent en pointe? Hélas! Si l'on voulait bien lire le journal! Point de garniture pour cette robe. En ce moment il faut laisser reposer les volants de dentelle noire, car on ne porte que des paletots, auxquels ces dentelles ne peuvent servir de garniture. — *No 62,555. Drôme.* Je ne me charge d'envoyer aucun patron autre que ceux publiés dans le journal. S'adresser à Mme Gérard, rue du Faubourg Saint-Honoré, 40. Quant à des patrons de manches, n'en a-t-on point reçu? Veut-on, peut-on compter les vestes, les corsages, les pardessus? Chapeau en velours épinglé bleu. Merci, pour l'approbation et la propagande. — *No 1,086. Belgique.* Si jeune qu'elle puisse être, une veuve ne se remarie pas en robe blanche, du moins en France. Je ne puis rien ajouter au renseignement concernant les feuilles de noyer, l'ayant donné tel qu'on me l'a envoyé. — *No 65,780. Orne.* On peut porter des bottines entièrement en chevreau, sans cuir verni, et éviter ainsi, mais seulement ainsi, de faire vernir le cuir. — *Gr. Wardin. Autriche.* J'ignore ce que l'on m'avait demandé, mais il ne dépend pas toujours de moi d'exaucer tous les vœux qui me sont exprimés. S'adresser à Mme Fladry, couturière, rue du Faubourg-Poissonnière, 14. Je n'ai rien à critiquer dans ce projet. Voir nos dessins, gravures coloriées et descriptions de toilettes. — *No 23,941, Loire-Inférieure.* S'adresser à Mme Fladry, couturière, rue du Faubourg-Poissonnière, 14, qui donne elle-même des conseils à sa corsetière, pour ces cas particuliers; lui envoyer un corsage de robe. Fichu en tulle et blonde. — *No 100. Jura.* Merci, nous acceptons. — *No 57,747, Marne.* Je ferais une robe de velours noir sans aucune garniture; corsage à petites basques derrière, rond devant; dentelle de Chantilly pas trop large (3 centimètres), posée *pied contre pied*, pour les épaulettes, les bords inférieurs des manches et les basques; le tout *à plat*, bien entendu, sur le velours, non *à bord*. — *No 3,851, Meurthe.* La poudre de pyrèthre n'a aucune odeur; on la trouve (du moins à Paris) chez tous les herboristes ou pharmaciens. On a reçu tous les patrons de manteaux, que nous pouvons publier cet hiver. — *No 6,002, Var.* Pour assister à un dîner de noce précédant la cérémonie religieuse célébrée à minuit, des jeunes filles mettront des robes en soie de nuance claire avec corsage de mousseline et corselet. Pour se rendre à l'église, paletot et chapeau. Il n'est qu'une seule toilette masculine pour ces circonstances, habit, cravate blanche.

Explication de la Clef diplomatique.

A NOS ABONNÉES.

Pour commencer l'année,
La Mode, en déesse bien née,
Adresse à chaque abonnée,
Avec ses vœux les meilleurs,
Ses compliments les plus flatteurs.

A. MOISY.



Foyer prestigieux de bien des passions,
Mon premier en éveil tient mille ambitions;
Mon second est, je crois, une modeste plante,
Qu'Esculape jadis plaça dans son herbier.
Et mon tout est (tâchons de le qualifier)
Un mouvement dorsal utile à qui fréquente
Les chemins qui parfois mènent à mon premier.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

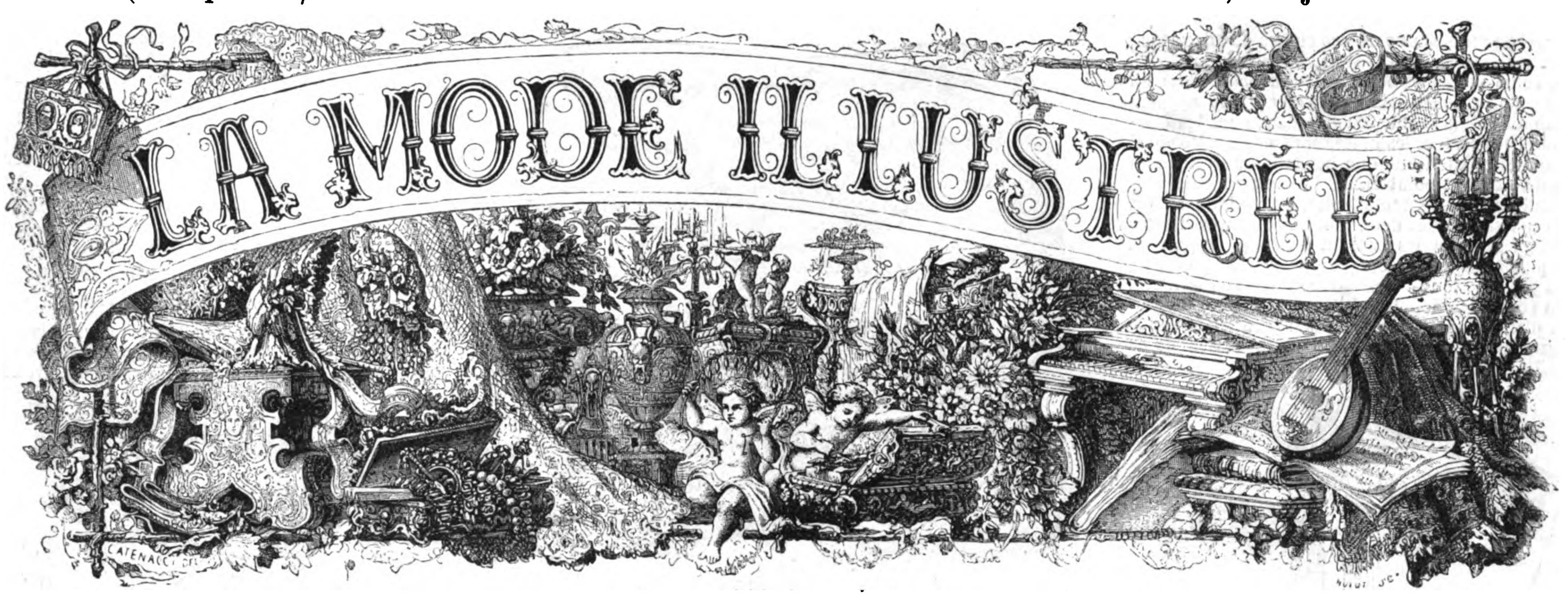


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Faisons la guerre aux mauvais livres.



N° 3 (*avec patrons*). SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 14 janvier 1866.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris; à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage décolleté en tulle,

MODÈLE DE CHEZ Mmes LABORIE ET POTIER, RUE VILLEDO, 3.

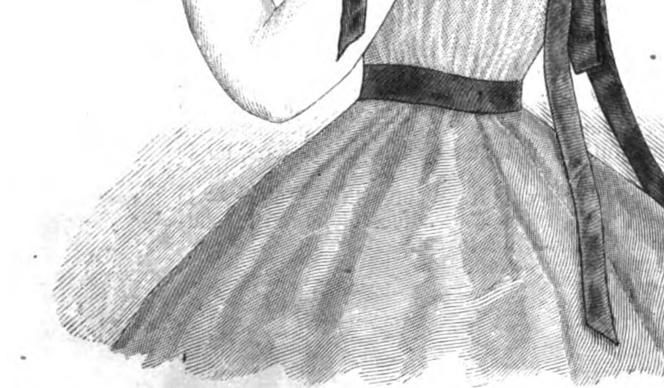
Les figures 11 à 13 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce corsage est fait en tulle blanc; paillettes d'or disposées en étoiles (qui peuvent être supprimées sans aucun inconvénient), taffetas et crêpe bleu.

On coupe, en tulle blanc ordinaire, les figures 11, 12, 13. Le dos sans couture ; les devants en ajoutant en plus du patron l'étoffe nécessaire pour les ourlets. On coud les pinces de la poitrine; on recouvre le tout (à l'exception des manches) avec du tulle de soie plissé ou foncé, atteignant la plus basse des deux lignes unies du patron; sur ces lignes, on couvre le corsage avec deux *bouillonnés* en tulle, faits chacun avec une bande ayant 6 centimètres de largeur. On réunit tous les morceaux en rapprochant les lettres pareilles. On *monte* le corsage entre les deux *doubles* d'une ceinture de tulle ayant 3 centimètres de largeur. On pose sur le bord inférieur une bande de taffetas bleu (ou bien un ruban) ayant 3 centimètres de largeur. On pose la manche dans l'entournure en rapprochant les lettres pareilles; on la garnit avec un volant de tulle pris double, sur lequel on coud, autour de l'entournure, une bande de taffetas bleu, découpée de chaque côté, plissée, ayant sur l'épaule 13 centimètres de largeur, échancrée de façon à n'avoir plus sous le bras que 5 centimètres de largeur, et posée avec une *tête*. Sur l'épaule, mais *sous* la bande, on fixe un nœud se composant de deux boucles et de deux pans ayant les premières 15, — les deuxièmes 26 centimètres de longueur; ce nœud est fait avec du ruban bleu ayant 3 centimètres de largeur. Un nœud en même ruban, mais à plus longs pans, est fixé au milieu du dos. Le bord supérieur du corsage est encadré avec une ruche en crêpe, ayant 5 centimètres de largeur, découpée de chaque côté, plissée au milieu. Trois ruches en taffetas découpé (4 centimètres de largeur) garnissent le corsage par devant (voir le dessin) et se terminent par un petit nœud. Le corsage se ferme devant avec des boutons et des boutonnières.

Le patron peut servir pour tous les corsages de bal, de dames et jeunes filles.





CORSAGE DÉCOLLETÉ EN TULLE, DE CHEZ Mmes LABORIE ET POTIER, RUE VILLEDO, 3.

Étui pour lorgnette de spectacle.

Les figures 47 à 49 (*verso*) appartiennent à cet objet.

Notre modèle est fait en poult-de-soie rose de Chine, avec doublure ouatée et piquée, et ornements brodés. Il sert à contenir une lorgnette ayant 9 centimètres de hauteur, et peut être à volonté augmenté ou diminué.

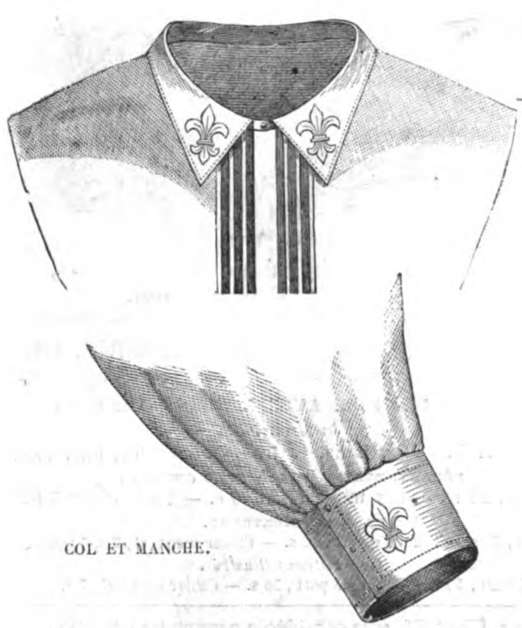
On coupe en taffetas rose, ouate et taffetas noir (doublure) deux morceaux d'après la figure 47, — un troisième

morceau en chacune de ces étoffes et en carton, d'après les figures 48 et 49. On exécute la broderie. Le semé et les branches sont au *point russe* en soie noire. Le livre de musique est une application de taffetas blanc, ou gris clair, dont les contours, les *portées*, les notes, sont faites avec de la soie noire, aussi fine que possible, au feston, au point noué et point russe. Les instruments sont brodés au passé en soie jaune, ou cordonnet d'or.

On assemble les deux morceaux coupés d'après la figure 47, en les cousant depuis *g* jusqu'à l'*h*, depuis *i* jusqu'à *k*; on pose la doublure ouatée, on pique le tout *à l'endroit*, avec de la soie noire. En cousant la doublure à l'envers, on pose un gros fil d'archal sur la ligne de la figure 47 et sur la ligne parallèle. La doublure et le dessus de la



ÉTUI POUR LORGNETTE DE SPECTACLE.



COL ET MANCHE.

figure 47 sont également piqués, brodés, ouatés, et réunis à la partie principale en rapprochant les lettres pareilles. On couvre cette couture avec un cordon fin. La figure 49 est préparée de la même façon, bordée de cordon, réunie par quelques points à la partie principale, *l* sur *l*, — *m* sur *m*, de telle sorte que le couvercle soit mobile. On courbe le fil d'archal pour lui donner la forme du couvercle; on pose sur celui-ci une boutonnière en ruban élastique, sur l'étui un bouton.



Col et manche.

Les figures 25 et 26 (*recto*) appartiennent à cet objet.

Ce col fait en toile est à la fois très-simple et très-élégant; on le coupe sans couture en toile et percale (doublure) d'après la figure 25. On procède comme cela est indiqué pour le col mousquetaire, puis on brode la fleur de lis. La manchette est assortie au col.

On trouve des *motifs* de tous genres, et entre autres des fleurs de lis en dentelles de Valenciennes. On peut les substituer à la broderie, et découper la toile en dessous.

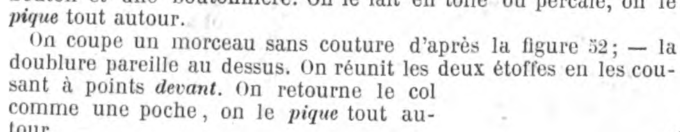
PANTALON AVEC CORSAGE POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.



Col mousquetaire.

La figure 52 (*verso*) appartient à cet objet.

Rien n'est plus facile à préparer, plus commode à porter, à blanchir, que ce col *sans chemisette*, fermant devant avec un bouton et une boutonnière. On le fait en toile ou percale, on le *pique* tout autour.



On coupe un morceau sans couture d'après la figure 52; — la doublure pareille au dessus. On réunit les deux étoffes en les cousant à points *devant*. On retourne le col comme une poche, on le *pique* tout autour.



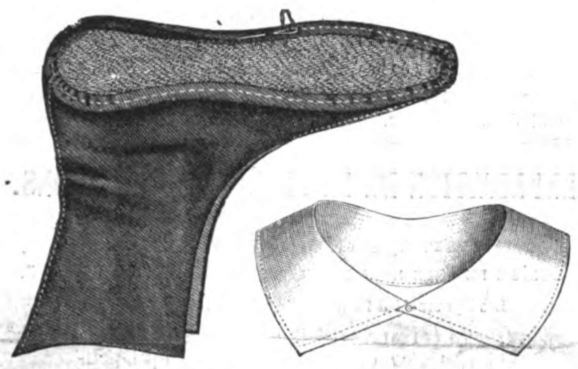
DESSIN POUR L'ÉCHARPE EN CACHEMIRE.

Tablier pour enfant.

Les figures 41 et 42 (*verso*) appartiennent à cet objet.

Ce tablier, qui entoure et préserve le vêtement à l'instar d'une blouse, peut convenir à divers âges, en allongeant ou raccourcissant le tablier proprement dit. Notre modèle, fait en percale blanche, est garni de guipure Cluny. On comprend qu'il est aisé de diminuer ou d'augmenter cette élégance.

La longueur du tablier est de 65 centimètres, sa



COUTURE DE LA SEMELLE DE LA BOTTE POUR FEMME.

COL MOUSQUETAIRE POUR PETIT GARÇON.

largeur de 75 centimètres. On coupe un morceau sans couture, d'après la figure 41, en complétant la longueur dans la direction indiquée par une flèche. Les parties séparées par l'entournure sont réunies depuis Qa jusqu'à Ra, — sous le bras depuis Na jusqu'à Oa, puis on aplatit à l'envers le pli formé par cette dernière couture. On fronce le tablier depuis Oa jusqu'à Pa, en lui donnant l'envergure du poignet, coupé sans couture d'après la figure 42, posé sur le tablier, en réunissant les lettres pareilles, et *piqué* à l'endroit en fixant le pli du tablier à chaque extrémité du poignet. L'entournure est ourlée. On fait sur le bord inférieur et sur l'encolure un ourlet d'un centimètre, le dernier servant de coulisse. Une bande est posée *à l'endroit* sur la lettre Oa, pour fixer le tablier autour de la taille.



BOTTE POUR FEMME.

Pantalon avec corsage

POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

Les figures 27 à 31 (*verso*) appartiennent à cet objet.

On fait ce pantalon en flanelle grise pour l'hiver, — en percale pour l'été; il est froncé au-dessous du genou, et orné d'une garniture plissée, ayant



TABLIER POUR ENFANT.

3 centimètres 1/2 de largeur. La bande surmontant la garniture et remontant en guise de *patte* est faite en ruban de velours noir, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. La patte couvre la fente et se boutonne. On peut faire ce modèle en toute étoffe, en cachemire rouge, etc.

Pour ce pantalon on emploiera 1 mètre 30 centimètres d'étoffe, ayant 74 centimètres de largeur. On fera pour le corsage le devant sans couture, d'après la figure 27, les deux moitiés du dos d'après la figure 28, en ajoutant l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 4 centimètres. Si l'on a employé du cachemire, ou tout autre tissu léger, on devra doubler le pantalon avec de la percale, et l'on fera le corsage en percale seulement. On coud les pinces de la poitrine croix avec croix, jusqu'à l'étoile; on assemble tous les morceaux en rapprochant les lettres pareilles, on ourle les entournures, les bords supérieurs et inférieurs du corsage. On pose les trois cordons ayant chacun 12 centimètres de longueur. On passe dans l'ourlet supérieur un cordon servant de coulisse, sortant par deux œillets.



ÉCHARPE EN CACHEMIRE.

Pour le pantalon, on prépare deux morceaux d'après la figure 29, chacun sans couture, en tenant compte de la différence de contour pour la moitié de devant. On coupe deux morceaux en étoffe double d'après les figures 30 et 31. On assemble les deux pantalons d'abord isolément, depuis E jusqu'à F, ensuite on les réunit depuis J jusqu'au K, et l'on ourle l'échancrure depuis L jusqu'au K. On peut aussi, pour plus de solidité, poser en-dessous un cordon de fil, ou bien une bande coupée en biais. Sur le bord inférieur de chaque pantalon, on fait une fente depuis G jusqu'à l'H, on ourle cette fente, on la festonne à son point de départ, on



DESSIN POUR L'ÉCHARPE DE CACHEMIRE.

y place la patte (fig. 30), qui doit se trouver G et H, sur les mêmes lettres de la figure 29. Le bord inférieur est froncé et pris entre les deux *doubles* de la bande (fig 31) qui, sur l'autre côté, est bordée avec la garniture. La bande et la patte sont ensuite couvertes avec du velours noir. On fait les boutonnières indiquées sur la bande, on pose les boutons, qui se répètent aussi sur la patte. On fronce le bord supérieur, on le joint au corsage en rapprochant les lettres pareilles, et l'on couvre cette couture à l'envers avec une bande d'étoffe ayant 3 centimètres de largeur.

Echarpe en cachemire.

Le dessin porte le nº 53 (*verso*).

Cette écharpe (ou cache-nez) est en cachemire violet; sa longueur est de 1 mètre 20 centimètres, sa largeur de 20 centimètres. La frange violette, en soie, *nouée* sur l'extrémité de l'écharpe, est mêlée à distances régulières de blanc et de jaune.

La guirlande de marguerites blanches se brode au point-chaînette, disposé en rangs serrés; le cœur est jaune. Le nœud est fait en cordonnet d'or, — ou de soie verte; les points blancs sont des perles d'or ou des points noués en soie verte. Un dessin spécial reproduit les marguerites en grandeur naturelle; un autre dessin représente un carré qui peut être substitué aux marguerites en le disposant en couronne, c'est-à-dire en répétant ces carrés et les rapprochant par la pointe.

AUMÔNIÈRE AVEC CEINTURE.

PARDESSUS ARAMIS (DERRIÈRE).

PARDESSUS ARAMIS (DEVANT).

Botte pour femme.

Les figures 19 à 21 (*recto*) appartiennent à cet objet.

Cette botte est faite en drap ou velours gros bleu, à haute tige, avec une forte semelle en feutre; l'empeigne est garnie d'une bande de cuir noir soutenant les œillets au travers desquels passe le lacet. Les coutures de l'empeigne, et des bandes *dentelées* en velours, sont faites à points *arrière* avec de la laine blanche. Un gland est posé sur chaque pointe de devant de la tige. La doublure est faite en fourrure, ou flanelle, ou toile, à volonté.

On coupe en doublure deux morceaux d'après la figure 19; — deux morceaux aussi en étoffe, mais ceux-ci dépassant de fort peu la ligne ponctuée de la figure 19; on coupe un morceau d'après la figure 20, sans couture, — la semelle en feutre noir ayant 1 centimètre d'épaisseur, d'après la figure 21. On coud ensemble les deux parties principales, depuis Q jusqu'à R; on les réunit sur le bord supérieur avec la doublure cousue de la même façon, puis aussi au milieu, depuis N jusqu'à l'O. On pique ensuite les bandes de cuir d'après les indications de la figure 19, ce qui réunit sur le devant étoffe et doublure. On fait frapper les œillets de métal dans les bandes de cuir; on pique l'empeigne, et, pour poser la semelle, on retourne la botte, de telle sorte que la doublure se trouve en dessus. On y pose la semelle, on plie les contours de l'étoffe sur son contour sur un espace de 1 centimètre, et l'on coud ce rempli à points *devant*, très-serrés, mais sans traverser entièrement la semelle. Un dessin spécial reproduit cette opération. On retourne de nouveau la botte, et l'on colle à l'intérieur une seconde semelle en flanelle ou cuir. On passe un lacet dans les œillets.

Aumônière avec ceinture.

Les figures 43 à 46 (*verso*) appartiennent à cet objet.

Cette longue *poche* est divisée en trois compartiments, dans lesquels on peut classer et séparer les menus travaux que l'on transporte avec soi, les ustensiles de couture, le porte-monnaie, etc. On peut même, quand l'aumônière est destinée à une grand'mère, faire dans la poche supérieure, sur le *dos* de l'aumônière, une poche longue et étroite ayant la dimension d'un étui à lunettes.

Notre modèle est exécuté en maroquin brun, brodé en fine corde de soie ou soutache noire et blanche. On peut substituer au maroquin du velours, — ou même du drap; — pour l'été, de la toile écrue, du cuir anglais, etc. La doublure est en taffetas. Cet objet se compose de quatre parties : la ceinture, — la partie principale, que nous appellerons *le dos*, et enfin les trois poches. On trouvera sur les figures 45 et 46 un dessin qui doit être exécuté sur les trois poches. On peut substituer à la soutache une broderie au passé ou bien au point russe, broder des initiales sur la poche du milieu, etc.

On assemble le tout, en rapprochant les lettres pareilles, puis on borde avec de la corde de soie. On fixe l'aumônière à la ceinture, qui est de même étoffe.

Pardessus Aramis.

MODÈLE DE CHEZ Mme GÉRARD, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 40.

Les figures 32 à 35 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce pardessus peut servir en guise de veste d'intérieur, pour les personnes qui désirent un vêtement non ajusté, — en guise de vêtement de rue, pour les jeunes filles et les dames. On peut l'exécuter en toute étoffe.

Notre modèle est fait en velours noir, doublé en taffetas violet, garni d'entre-deux en guipure Cluny, blanche; galons, boutons, boutonnières, en passementerie violette.

Pour faire ce pardessus, on emploiera 6 mètres d'étoffe, ayant 55 centimètres de largeur. On coupe en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 32 à 34; — deux morceaux pour chaque manche, en tenant compte de la différence de contours pour la moitie de dessous. On coud les pinces de la poitrine, on assemble les



CAPUCHON-FANCHON.

diverses parties du vêtement en rapprochant les lettres pareilles. On exécute la garniture, pour laquelle on emploie 4 mètres 4 centimètres d'entre-deux; le galon a 1 centimètre 1/2 de largeur. Chaque manche est cousue ensemble, depuis U jusqu'à V, — depuis W jusqu'à X; on la pose dans l'entournure X sur X. Cette couture est cachée par l'épaulette, formée de guipure et de galon.



Capuchon-fanchon.

Les figures 9 et 10 (*recto*) appartiennent à cet objet.

Ce modèle, très-facile à exécuter, et très-commode à porter, est en cachemire bleu, avec doublure ouatée et piquée en losanges; la garniture est en entre-deux de guipure Cluny, encadrée de bouclettes en soutache blanche. Le contour du capuchon est bordé avec une guipure Cluny, ayant 2 centimètres de largeur.

On coupe d'un seul morceau (c'est-à-dire sans couture) la fanchon d'après la figure 9, en posant l'étoffe en biais, et double, sur la ligne indiquant le milieu du patron, — la pélerine (pas en biais) d'après la figure 10; le tout, en étoffe et doublure; le fond seulement en doublure *prise* double, d'après la figure 9, non jusqu'aux contours du patron cette fois, mais seulement jusqu'à la ligne noire. On coud ensemble le taffetas (qui forme la doublure) du fond et la ouate, on les fronce sur le bord inférieur, depuis X jusqu'à Y; on replie l'une contre l'autre étoffe et doublure de la pèlerine et de la fanchon également ouatées, et l'on réunit le tout en assemblant les lettres pareilles. Le fond est cousu avec la pèlerine, depuis W jusqu'à Y, tandis que la fanchon est fixée sur la pèlerine seulement étoile sur étoile. Sur le bord de devant du capuchon, on forme quelques plis, en posant chaque croix sur le point le plus proche; on fixe ensuite les ruches entre le fond et la fanchon. L'une de ces ruches qui borde tout le devant a 4 centimètres de largeur, et se retrécit de chaque côté de façon à n'avoir plus que 2 centimètres sur les côtés; cette ruche est double jusqu'à l'étoile sur chaque côté, — simple depuis les étoiles. La seconde ruche a partout 4 centimètres de largeur; elle est plissée à plis doubles, et garnit la précédente, sur laquelle elle repose, seulement sur la pointe du capuchon, atteignant de chaque côté l'étoile de la figure 9. On pose des agrafes pour fermer le capuchon.



BERTHE DRAPÉE (DERRIÈRE).

BERTHE DRAPÉE (DEVANT).

Berthe drapée.

Les figures 17 et 18 (*recto*) appartiennent à cet objet.

Cette berthe est faite avec du tulle de soie blanc plissé, des nœuds de rubans bleus, des blondes, des ruches et des écharpes en crêpe bleu. On coupe le *fond*, en tulle roide, d'après les figures 17 et 18, sans couture; on le recouvre avec du tulle de soie plissé de telle sorte que les plis se rencontrent au milieu par devant, et forment des carreaux par derrière (voir les dessins). On assemble dos et devants sur l'épaule, depuis Lᵃ jusqu'à Mᵃ, et l'on pose sur le bord supérieur à cheval un ruban de taffetas ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. Pour chaque épaulette, on emploiera une bande *double*, en tulle de soie, ayant 45 centimètres de longueur, 15 centimètres de largeur, échancrée sur la pointe supérieure, plissée à plis triples sur l'un des côtés longs (celui où les deux bords se rejoignent), de façon que la longueur soit réduite à 18 centimètres. On coud cette épaulette à l'envers de la berthe, sur la croix et sur le point. Pour garnir cette berthe, on emploiera 2 mètres 40 centimètres de blonde, ayant 8 centimètres de largeur. On la surmonte avec une ruche faite avec une bande de crêpe ayant 3 centimètres de largeur, ployée en deux, plissée à petits plis, et dépassant le bord inférieur de la berthe de 1 centimètre environ. Sur le devant on fixe une patte de ruban ayant 3 centimètres de largeur, plissée dans le sens de sa longueur, et terminée à chaque extrémité par un nœud. Les nœuds des épaules sont faits avec du ruban ayant 6 centimètres 1/2 de largeur, dont les pans (20 centimètres de longueur) sont posés entre la





VESTE EN POULT-DE-SOIE NOIR.

blonde et l'épaulette. A la pointe du dos, on pose un nœud de même ruban, en forme de rosette, entouré avec une bande de tulle ayant 6 centimètres de largeur. Les écharpes posées sous cette rosette sont en crêpe; leur longueur est de 75 centimètres, leur largeur de 30 centimètres. Une ruche en crêpe, ayant 3 centimètres 1/2, est posée sur le bord supérieur de la berthe.

Veste en poult-de-soie noir.

Les figures 36 à 40 (*verso*) appartiennent à cet objet.

La garniture de cette veste fort élégante se compose de soutache noire et de galon noir brodé en perles d'or; hâtons-nous de dire que l'on peut substituer à l'or le jais, infiniment plus modeste.

Pour faire cette veste, on emploiera 2 mètres 30 centimètres d'étoffe, ayant 80 centimètres de largeur. On coupe en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 36, 37, 38; le dos d'un seul morceau, d'après la figure 39; — deux morceaux pour chaque manche, d'après la figure 40, en tenant compte de la différence de contours pour la moitié de dessous. On coud les pinces de la poitrine (après avoir *faufilé* la doublure sur tous les morceaux), et l'on assemble les divers morceaux en réunissant les lettres pareilles. On pose des agrafes sous chaque devant, entre l'étoffe et la doublure repliées l'une contre l'autre, sur tout le contour. La garniture est en partie indiquée sur le patron auquel notre dessin supplée. La manche est cousue ensemble depuis Jª jusqu'à Kª, depuis Lª jusqu'à Mª; on pose sous son bord inférieur une ruche en ruban ayant 2 centimètres de largeur, puis on coud la manche dans l'entournure, Mª sur Mª, avec un liséré. L'épaulette est formée par des bouclettes en soutache, du galon, des grelots, pareils à ceux qui garnissent toute la veste.

BERTHE ZÉPHYR.

FICHU BLUETTE (DEVANT).

Berthe zéphyr.

La figure 51 (*verso*) appartient à cet objet.

Le fond de cette berthe est coupé en tulle blanc, roide, d'après la figure 51 (sans couture), et couvert avec un bouillonné en tulle de soie; le bord supérieur est garni avec une guipure posée *debout*, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; même guipure sur le bord inférieur, mais ayant 6 centimètres de largeur. L'une et l'autre sont *soutenues* sans être précisément froncées; leur couture est partout cachée sous une bande de taffetas rose double, et en biais, ayant 2 centimètres de largeur. Sur l'épaule, la bande inférieure laisse à découvert un espace de 16 centimètres. Là se placent, en se rattachant à la bande rose supérieure, trois bouclettes ayant chacune 8 centimètres de longueur, faites en ruban de taffetas rose, ayant 4 centimètres de largeur, passant sous la dentelle, et se terminant par des pans dont la longueur est de **12 centimètres. Un nœud en même ruban est posé par devant; un autre, dont les deux** boucles ont chacune 30 centimètres de longueur, les deux pans chacun 50 centimètres de longueur, est placé par derrière.

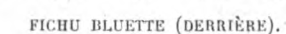


Fichu bluette.

Les figures 14 à 16 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Du tulle blanc, de la blonde blanche, des ruches et des pans en taffetas bleu, tels sont les éléments dont ce fichu se compose.

On coupe en tulle roide deux morceaux d'après chacune des figures 14 et 16, — un morceau sans couture d'après la figure 15 (dos). On assemble les figures 14 et 15, depuis Gª jusqu'à Hª; puis on dispose sur le dos et les devants, depuis l'encolure jusqu'à la ligne unie du patron, du tulle de soie plissé à plis perpendiculaires, ayant chacun 1 centimètre 1/2 de largeur. Le bord inférieur est garni avec deux bouillonnés de tulle (auxquels on substituera des entre-deux pour les tailles épaisses), qui emploient chacun des bandes ayant 5 centimètres de hauteur; on les coud sur les lignes unies des figures 15 et 16; ils sont traversés sur l'épaule par deux bouillonnés d'égale largeur; le bouillonné supérieur, qui confine au tulle plissé, est surmonté par une blonde posée *debout, à plat*, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; une blonde semblable, mais froncée, garnit en trois rangs l'espace resté vide à la pointe de derrière, sous le bouillonné inférieur. L'encolure est garnie avec une blonde légèrement froncée, ayant 3 centimètres de largeur, 78 centimètres de longueur. Sur le bord inférieur, on pose également une blonde froncée ayant 7 centimètres de largeur, 2 mètres 14 centimètres de longueur; celle-ci est posée sur la couture de l'épaule, de telle sorte qu'elle y forme un demi-cercle entourant une rosette qui s'y trouve placée. Cette rosette est une spirale formée avec des bandes de taffetas découpé, ayant 2 centimètres de largeur, posées sur un *rond* de tulle roide, dont le diamètre est de 6 centimètres. Ces bandes sont plissées. Vers les pointes de devant, la blonde doit être *rentrée* ou coupée, pour devenir plus étroite. Les ruches, posées comme l'indique le dessin, sont faites en taffetas découpé de chaque côté, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. Les deux pans de devant (fig. 16) sont recouverts en taffetas, encadrés avec une blonde ayant 3 centimètres de largeur, fixés sur la figure 14, en rapprochant les signes pareils; une rosette de taffetas, semblable à celle qui vient d'être décrite, est posée sur la pointe supérieure du pan de droite. En dernier lieu, on découpe le tulle roide en dessous du tulle plissé, en laissant autour de l'encolure seulement 1 centimètre 1/2 de ce tulle roide, 4 centimètres sur chaque côté de la couture de l'épaule.



FICHU BLUETTE (DERRIÈRE).

BERTHE DENTELÉE.

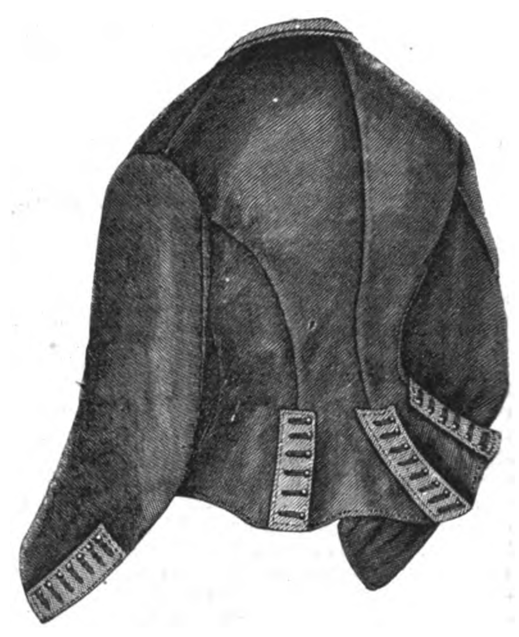
Berthe dentelée.

La figure 50 (*verso*) appartient à cet objet.

On coupe le fond en tulle roide, d'après la figure 50, *sans couture*, c'est-à-dire en le continuant sur les épaules. On le recouvre avec une bande de tulle de soie, bien froncée, sur chaque côté long; quand cette bande est cousue sur le fond, on la découpe pour suivre la forme *dentelée*. Sur le *creux* de chaque feston (ou dent), on place une patte de taffetas rose (voir ce patron), pour laquelle on emploie un morceau de taffetas ayant 7 centimètres de largeur, 5 centimètres de longueur, ployé en deux, et dans lequel on fait un pli qui réduit sa largeur à 2 centimètres. Les bords doivent se trouver en dessous, — le pli, *en dessus*.

Les dents sont garnies avec une blonde ayant 5 centimètres de largeur; sur le bord supérieur la blonde, posée debout, a 1 centimètre 1/2 de **largeur. La couture de l'une et de l'autre est couverte avec une ruche de taffetas rose ayant**


VESTE POUR JEUNE FILLE DE QUATORZE A SEIZE ANS.


VESTE POUR JEUNE FILLE DE QUATORZE A SEIZE ANS.

3 centimètres de largeur, plissée au milieu en plis triples; la rosette est faite en même taffetas, sur un *rond* de tulle roide, ayant 8 centimètres de diamètre; au milieu de cette rosette et de chaque dent de la berthe se trouvent des grelots en perles de cristal.

Veste pour jeune fille

DE QUATORZE A SEIZE ANS.

Les figures 3 à 8 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

La veste est faite en drap noir; les parements en drap rouge, avec boutonnières simulées en soutache noire. Pour faire cette veste, on emploiera 2 mètres 20 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 3 à 7, — deux morceaux pour chaque manche, d'après la figure 8, en tenant compte de la différence de contours pour la moitié de dessous. On coud les pinces de la poitrine (fig. 3); cette couture, comme toutes les autres, pour cette veste, est faite à l'endroit et *piquée*, c'est-à-dire que l'on place le bord de l'un des morceaux sur un espace de 1 centimètre environ, et qu'on le pique sur le morceau voisin, de façon à former un passe-poil. Les parements sont ornés avec ces boutonnières *simulées*, faites d'un seul morceau, c'est-à-dire que l'on passe la soutache au travers du drap, en employant un crochet; on fixe cette soutache avec quelques points, à *l'endroit* où elle forme les boutonnières; on coud les boutons d'acier ou de jais, et enfin on pose ces parements comme l'indique le dessin. Sur l'envers des bords de devant, on pose une bande de taffetas noir, sous laquelle on coud les agrafes nécessaires pour fermer la veste depuis le col. Sous le devant de gauche, on pose en outre une patte de même étoffe que la veste. On pose le revers de la poche (fig. 6), croix sur croix, point sur point; ce revers a été préparé comme les parements. On assemble les divers morceaux en rapprochant les lettres pareilles; les deux moitiés du dos sont cousus ensemble depuis Q jusqu'à l'étoile; depuis là, le côté de gauche croise sur celui de droite, sur lequel on le pique depuis l'étoile jusqu'au point. La basque de la figure 5 croise de même *sous* celle de la figure 4. Les parements des basques sont marqués sur le patron. Le contour de la veste est ourlé; on pose sur l'encolure le col rouge, coupé en deux moitiés d'après la figure 7. Les deux moitiés de la manche sont cousues ensemble, depuis R jusqu'à l'S, depuis T jusqu'à l'U; le bord inférieur de la manche est garni en dessus avec un parement, à l'intérieur avec une bande de taffetas, puis fixé dans l'entournure, U sur U.

Palatine et manchette en fourrure.

Les figures 22 et 23 (*recto*) appartiennent à ces objets.

La palatine et la manchette sont en *vison* orné de *queues* blanches; l'entournure et le poignet ont pour bordure une bande de velours rouge, dont la largeur est à peine de 1 centimètre; la doublure ouatée est en taffetas noir. Un cordon élastique garni d'un bouton ferme la palatine par devant; deux cordons pareils sont posés en dessous des côtés transversaux de la manchette, ornée de quatre petits boutons en acier; ces cordons ont chacun 3 centimètres de longueur.

On peut faire cette palatine et la manchette en velours, ou, pour des jeunes filles, en *fourrure* pareille à celle du manchon en hermine (voir le n° 52); les figures 22 et 23 sont les patrons de ces deux objets.

Manchette garnie de fourrure.

La figure 24 (*recto*) appartient à cet objet.

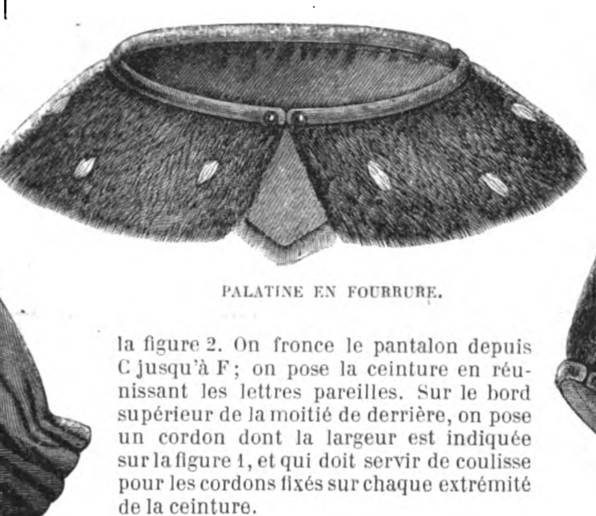
Notre modèle est en velours violet, garni de petit-gris; on pose l'étoffe en biais sur la ligne indiquant le milieu, et l'on coupe le *dessus* seulement jusqu'à la ligne unie du patron, tandis que la doublure (taffetas noir) atteint le contour du patron; la fourrure est placée sur la ligne unie, et repose sur la doublure. On forme sur le bord inférieur une coulisse qui serre la manchette autour du bras; si l'on désire faire une palatine assortie, on emploiera la figure 22.

Pantalon pour dame.

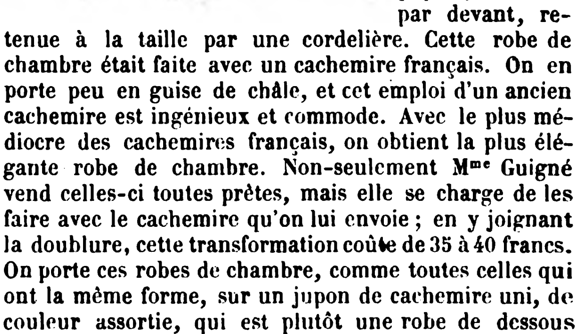
Les figures 1 et 2 (*recto*) appartiennent à cet objet.

Le pantalon, fait en percale blanche, est orné de bandes brodées, d'ourlets, de bandes en biais, *piquées*, auxquelles on peut substituer des cordons blancs.

On coupe les deux moitiés d'après la figure 1, après avoir complété le côté replié; on pose l'étoffe en biais sur la ligne indiquant le milieu, et en coupant on tient compte de la différence de contour pour la moitié de devant; on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour faire les ourlets sur le bord inférieur; quand ceux-ci sont cousus, on exécute les ornements qui sont en partie indiqués sur la figure 1. On assemble chaque moitié depuis A jusqu'à B, en faisant une couture ourlée; on les réunit ensuite depuis C jusqu'à D, on les ourle sur l'échancrure depuis D jusqu'au bord supérieur, ou bien l'on pose en dessous une bande ayant 2 centimètres de largeur. La ceinture, qui est fixée seulement devant, dans les fronces, est coupée *double*, sans couture, d'après la figure 2. On fronce le pantalon depuis C jusqu'à F; on pose la ceinture en réunissant les lettres pareilles. Sur le bord supérieur de la moitié de derrière, on pose un cordon dont la largeur est indiquée sur la figure 1, et qui doit servir de coulisse pour les cordons fixés sur chaque extrémité de la ceinture.


PALATINE EN FOURRURE.

MANCHETTE GARNIE EN FOURRURE.


MANCHETTE EN FOURRURE.



DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en poult-de-soie antique bleu vif, bordée d'une bande de fourrure en plumes grises; casaque pareille garnie de la même façon avec revers; grandes poches, épaulettes; le tout marqué par la fourrure. Chapeau en velours blanc bouclé, avec bandeau de velours bleu, et grands rubans bleus flottants par derrière.

Toilette de mariée. Robe coupée en pointe (forme fourreau) en satin blanc. La garniture se compose de tuyaux très-serrés surmontés d'une sorte d'entre-deux composés de deux rouleaux renfermant de petits rouleaux perpendiculaires; tous ces rouleaux sont ornés de perles blanches, et la garniture est bordée avec une étroite dentelle blanche; sur le bord opposé se trouve une autre garniture à tuyaux très-serrés, mais plus étroite que la précédente, et posée en sens inverse. La première a 10 centimètres de hauteur; la seconde 4 centimètres de hauteur. Corsage montant, plat, à ceinture retenue par une rosette, sous laquelle se trouve fixé le bouquet de fleurs d'oranger. Manches presque justes en poult-de-soie blanc; manches carrées, longues et larges, en crêpe blanc, fixées seulement à l'entournure par une rosette en perles blanches. Les manches sont flottantes.

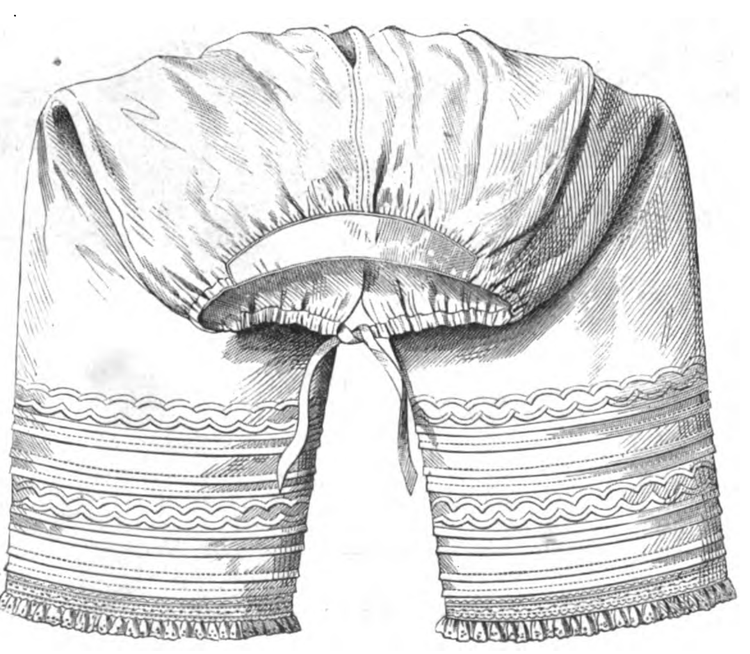
MODES.

En me rendant récemment chez Mme Guigné, rue du Bac, 46, pour y faire teindre en noir un poult-de-soie qui va se transformer en une robe à rayures blanches, j'y ai fait une découverte qui pourra être utile à plus d'une personne parmi nos lectrices.

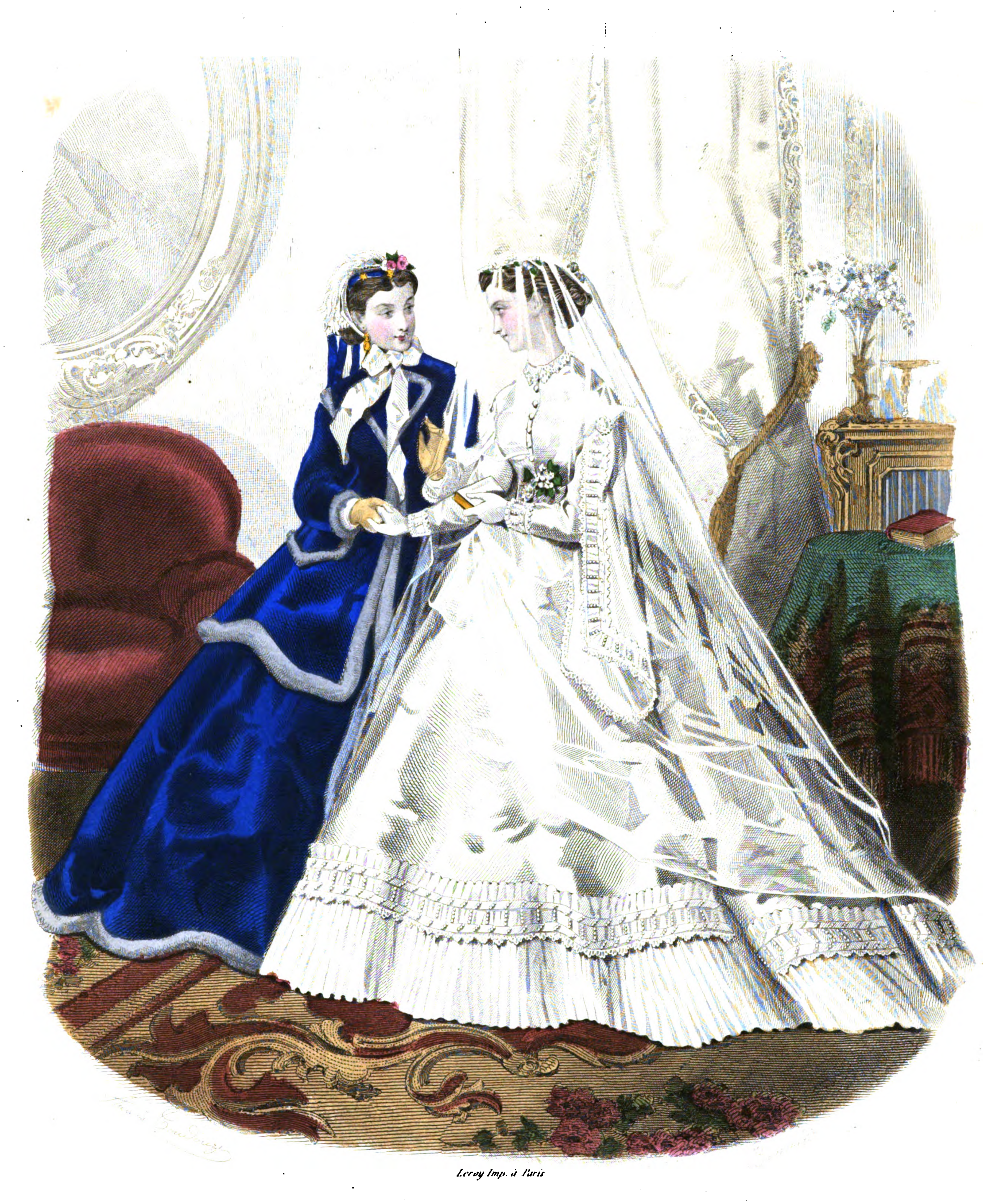
J'y ai vu une confortable et élégante robe de chambre, doublée en soie, ouatée, piquée, ouverte par devant, retenue à la taille par une cordelière. Cette robe de chambre était faite avec un cachemire français. On en porte peu en guise de châle, et cet emploi d'un ancien cachemire est ingénieux et commode. Avec le plus médiocre des cachemires français, on obtient la plus élégante robe de chambre. Non-seulement Mme Guigné vend celles-ci toutes prêtes, mais elle se charge de les faire avec le cachemire qu'on lui envoie; en y joignant la doublure, cette transformation coûte de 35 à 40 francs. On porte ces robes de chambre, comme toutes celles qui ont la même forme, sur un jupon de cachemire uni, de couleur assortie, qui est plutôt une robe de dessous qu'un vrai jupon comme ceux en lingerie. Toutes les femmes comprendront cette *nuance* de convenance.

Les robes de bal ont cette année une simplicité, hélas! relative. Si les garnitures sont peu compliquées, si les tissus sont moins surchargés de combinaisons étranges, en revanche les métaux règnent et gouvernent. Le clinquant domine, il faut l'avouer à la honte notre époque. Les jeunes filles elles-mêmes portent des robes de bal garnies de lacets d'or ou d'argent. On a délaissé les fleurs, c'est-à-dire la poésie, pour le métal, qui représente la grossière prose. Mais les personnes qui sont douées d'un goût sûr et bon maintiennent leur indépendance sur ce terrain, et je citerai quelques toilettes tout à fait étrangères à ces aberrations.

Jeune fille. Robe de dessous en taffetas blanc, pas très-longue devant, garnie avec trois bouillonnés de crêpe blanc. Robe de dessus très-longue, simplement bordée d'un large ourlet, relevée par devant avec deux longues guirlandes de roses des haies, partant de chaque côté de la taille, pour fixer la robe de dessus à 15 centimètres de distance du bouillonné supérieur de la robe de dessous, et pour rejeter tout à fait en arrière celle de dessus. Corsage à la grecque;


PANTALON POUR DAME.





Leroy Imp. à Paris

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56 rue Jacob à Paris

Toilettes de Mariée et de Ville de chez Melle RABOIN, 67 r. Nve des Pts Champs

Coiffures de Mr CROIZAT, 76, rue de Richelieu, 76.

manches très-courtes ornées de roses. Coiffure à bandelettes ondulées, en velours blanc; touffe de roses placées au-dessus du chignon et retombant en arrière.

Toilette de jeune femme. Robe de dessous en taffetas blanc. Robe de dessus en taffetas ou satin mauve; celle-ci, étant beaucoup plus courte que la précédente, et pouvant être, de plus, ouverte sur chaque côté, peut être prise dans les robes réformées pour cause d'insuffisance. La robe de taffetas blanc est garnie avec un volant en dentelle de Chantilly noire, posé presque à plat par devant, froncé un peu sur les côtés, plus par derrière. Au-dessus un volant de moitié plus étroit (si l'on n'en possède pas, on peut replier le *pied* d'un volant large) posé droit. Les coutures sont cachées par une ruche en étroit ruban de gaze de même couleur que la robe de dessus, garnie d'une dentelle noire, posée à *plat*, dont le bord en ligne droite (ou *pied*) est cousu sur le contour de la robe. Si l'on n'avait pas assez de dentelle, on substituerait à cette dernière garniture une ruche en ruban de gaze mi-parti blanc, pour le côté reposant sur la robe mauve, — mauve au contraire pour le bord qui touche à la robe blanche.

On porte beaucoup de tulle et de crêpe sur robe de dessous en satin, de même couleur que la robe de dessus. Cette mode *renouvelée* est vraiment charmante. On achète une robe de satin blanc, et, moyennant les bons procédés de teinture de notre époque, on la transforme pour une autre année en robe de satin rose, ou bleu, vert-lumière, ou maïs.

Le trait caractéristique de la mode actuelle, pour les toilettes de bal, est tout entier dans ces détails: abondance de tuniques, c'est-à-dire de robes doubles, et disposition des robes, taillées toutes de façon à effleurer à peine le sol par devant, tandis qu'elles ont une queue très-prononcée par derrière. Les tuniques de toute étoffe, légère ou épaisse, sont commodes. On peut les trouver et les tailler dans les robes anciennes; on leur donne toutes les formes: les unes sont ouvertes par derrière, les autres par devant (celles-ci sont les moins gracieuses et les plus solennelles); beaucoup enfin sont ouvertes de chaque côté; les lés de devant peuvent, dans ce dernier cas, être arrondis à chaque coin, tandis que ceux de derrière restent carrés. La fantaisie personnelle gouverne tous ces détails; mais la tunique peut être indifféremment en tissu léger, sur tissu de soie, ou bien en moire, satin, taffetas, étoffe brochée, étoffe à rayures sur une robe de dessous en tarlatane, crêpe ou tulle.

Conclusion: on porte tout ce que l'on veut, disposé comme l'on veut, pourvu que l'on obéisse à cette loi primordiale: robes pas très-longues devant, très-longues par derrière. E. R.

VARIÉTÉS.

LA COIFFURE DE LA MARIÉE DANS LES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES.

On reproche parfois aux Français, et par conséquent aux Françaises, de ne posséder en fait de géographie que des notions très-vagues et passablement incomplètes. Sans prétendre combler cette lacune en ce qui concerne les Français, je crois que l'on pourrait aisément rendre l'étude de la géographie attrayante pour les Françaises; il suffirait de leur faire étudier cette science au point de vue de la toilette, et *la Mode illustrée* a tous les droits possibles à inaugurer ce nouveau genre d'enseignement, appelé, je n'en doute pas, à produire les meilleurs résultats.

Il y a en Europe une contrée fort étendue, généralement très-salubre, peu peuplée, habitée par une race qui fait partie de la famille latine. Pour reconnaître l'authenticité de son origine, il n'est point nécessaire de redresser l'histoire, d'accommoder la vraisemblance, de rapprocher avec plus de peine que de vérité des apparences souvent contradictoires; il suffit de voir les Moldo-Valaques, d'entendre leur langue restée latine, de connaître leurs lois prises dans le code Justinien, d'étudier leurs croyances, leurs superstitions et leurs mœurs.

Mais cette race latine, transplantée au milieu des peuples slaves, n'a pu se soustraire entièrement à l'influence exercée par les rapports de voisinage; d'un autre côté elle a aussi fait quelques emprunts à ses coreligionnaires les Grecs, parmi lesquels la Turquie, sa suzeraine, a choisi pendant plusieurs siècles les souverains éphémères qu'elle lui donnait. Ceux-ci, aidés par leurs familles, par les clients qui font toujours cortége à tous les pouvoirs, importaient dans les provinces qu'ils gouvernaient des usages empruntés à leur propre pays.

Le sujet qui nous occupe aujourd'hui est, selon toute probabilité, originaire de la Grèce. La coiffure de la mariée, telle que nous allons la décrire, a été scrupuleusement exécutée pendant plusieurs siècles. Les facilités de communications, qui sont la conséquence des voies ferrées, tendent inévitablement à détruire tous les usages originaux, à promener un niveau implacable sur toutes les coutumes locales, à imposer enfin aux civilisations diverses la physionomie d'une civilisation plus ancienne et plus forte. Franchissant, sans pour ainsi dire toucher terre, les contrées qui les environnent, mais qui contiennent des races dont l'origine n'a aucune affinité avec la leur, les Moldo-Valaques viennent, guidés par un instinct tout-puissant, chercher en France, à Paris surtout, les modèles d'après lesquels ils se façonnent. Ils échangent volontiers, même leurs coutumes anciennes et particulières, contre les usages parisiens, marquant ainsi la docilité des cadets envers les aînés de la famille. Les voyages fréquents, les rapports continuels avec la France, ont en plusieurs points, les uns importants, les autres futiles, modifié profondément les coutumes locales; mais on pourrait peut-être ajouter qu'il n'est guère de points futiles en ce qui concerne les coutumes nationales. L'abandon de l'habitude, même la plus puérile en apparence, peut toujours être considéré comme un symptôme annonçant une métamorphose plus complète et plus radicale. Il n'y a guère plus de vingt ou vingt-cinq ans, du reste, que la Moldo-Valachie a commencé à substituer le voile de dentelle et la couronne de fleurs d'oranger à la coiffure de la mariée telle qu'elle existait pour toutes les classes de la société; quelques familles n'ont même jamais voulu se soumettre à cette substitution, et maintiennent intactes aujourd'hui encore les traditions des générations passées.

La veille du jour fixé pour la célébration d'un mariage, le futur époux envoyait à sa fiancée, outre les présents d'usage, outre les cachemires, les bijoux, les pièces de soieries, une quantité plus ou moins considérable, — selon sa fortune ou sa générosité, — d'écheveaux de fil d'or, ployés et noués avec des brins de grosse soie rouge; ces écheveaux étaient formés non de fil d'or *filé*, et revêtant un fil de soie ou de coton, mais de *lames* d'or extrêmement ténues. On fabriquait ce produit en Autriche, parfois en Saxe; il se composait de plaques extrêmement minces, n'ayant guère plus d'épaisseur qu'une feuille de papier, dorées et découpées de façon à imiter un cheveu.

La soirée précédant le jour du mariage était consacrée aux adieux que la fiancée faisait à ses compagnes. Il y avait à cette soirée beaucoup plus de femmes que d'hommes, et même, si l'on remonte à l'origine de cet usage, on découvre que les hommes étaient autrefois tout à fait exclus de cette cérémonie. Là, suivant des rites particuliers, on préparait la coiffure de la mariée; la direction de ce travail était dévolue de droit aux vieilles dames qui faisaient partie de la famille; cependant il y avait certaines personnes qui possédaient mieux que toutes les autres la tradition véritable, ou bien enfin qui passaient pour avoir la *main heureuse;* on les invitait à accorder, en ce cas, leurs bons offices, qu'elles ne refusaient jamais.

L'orchestre, composé d'une troupe de bohémiens (ou tsigains), esclaves barbus revêtus d'une longue pelisse orientale, s'escrimait pendant toute la soirée sur quelques violons, une flûte de Pan, et une sorte de guimbarde, râclée sans interruption, en mesure, avec un bout de plume taillé comme un curedent. Ces musiciens exécutaient des airs de circonstance, chantaient des romances qui exaltaient la beauté et la vertu de la mariée, la noblesse et la générosité de son fiancé, ou bien enfin jouaient la mélodie d'une *hora*, danse nationale; sur cette musique on exécutait en cadence les préparatifs des fils d'or de la mariée.

Les écheveaux étaient dénoués, on prenait la mesure de la jeune fille, et l'on formait plusieurs écheveaux immenses qui, attachés sur la tête, fixés sur l'épaule, devaient retomber presque jusqu'aux pieds. Plusieurs dames étaient employées à faire ces préparatifs, dans lesquels on s'efforçait d'éviter ou d'atténuer tout présage malheureux. Quand tous ces longs écheveaux étaient terminés, on les assemblait en nombre plus ou moins considérable, on les cousait par l'une de leurs extrémités, dans un ruban qui devait être caché dans la chevelure. Le poids de cette coiffure était toujours excessif, mais l'effet en était magnifique.

Que l'on se représente une jeune fille belle, comme le sont et surtout comme l'étaient toutes les femmes dans les principautés danubiennes; sa robe est d'un épais tissu blanc en soie; ses cheveux bruns ou noirs sont disposés avec un goût, une adresse, une *science* innée de l'élégance, qui sont l'un des attributs de cette race. Sur cette chevelure on pose cette seconde chevelure d'or, nappe immense, scintillante, qui recouvre son dos, et voile en partie ses épaules, en retombant jusqu'à ses pieds. Pour diminuer un peu le poids du fardeau qui l'accable, on attache une partie de cette pesante parure sur l'épaule gauche; mais partout les fils d'or descendent en cascades brillantes, après avoir formé une coiffure splendide, originale, unique certainement en Europe. Parfois une mèche de fils d'or est réservée pour s'allier aux nattes et aux boucles brunes de la mariée; parfois aussi, mais rarement, et seulement depuis quelques années, la mariée choisit parmi ses amies deux jeunes filles, qui portent en coiffure un seul écheveau de fil d'or, rattaché à l'épaule et retombant sur leur épaule; leur mission, d'origine récente du reste, et tout à fait exceptionnelle, équivaut à celle des demoiselles d'honneur en France.

Les mariages n'ont jamais lieu à l'église, à moins, — cas très-rare, — qu'il n'y ait une chapelle particulière dans la maison habitée par la famille de la mariée. Dans ce pays, où la noblesse a soutenu, subventionné, enrichi le clergé par ses dons et ses donations, l'église est presque toujours traitée en inférieure, et se déplace quand les fidèles ont besoin de son ministère pour eux ou leurs protégés. La cérémonie religieuse a toujours lieu à domicile. La salle de bal, éclairée par les lustres, remplace l'église; une table posée sur un tapis, au milieu de la pièce, tient lieu d'autel; point de carreaux, point de prie-Dieu. Le prêtre revêt ses habits sacerdotaux, et procède à la bénédiction nuptiale.

La mariée, portant les fils d'or, se place debout près de son époux; ils sont assistés par une parente et un parent, ou par une protectrice et un protecteur d'un rang supérieur. Les prières sont accompagnées de plusieurs usages essentiellement symboliques. Pendant la durée de la cérémonie on pose sur les têtes des époux des couronnes en fleurs, ou bien en métal, que l'on échange fréquemment, afin de représenter l'égalité qui doit exister entre eux. On leur offre à boire dans la même coupe, pour figurer la communauté des biens. Guidés par le prêtre, les époux font à plusieurs reprises le tour de la table, et cette marche symbolise le voyage de la vie qu'ils vont faire ensemble. A plusieurs reprises, on lance sur les mariés des poignées de dragées, mélangées de petites pièces d'argent, comme marque de l'abondance et des biens qu'on leur souhaite.

Dès que la cérémonie, très-longue du reste, est terminée, pendant que le prêtre ôte les insignes du sacerdoce, avant même qu'il ait quitté la salle de bal, les domestiques enlèvent la table, le tapis, l'orchestre fait entendre la mélodie d'une danse, et toute l'assistance se forme en quadrilles, ou bien en groupes de valseurs. Le bal commence, et, comme tous ceux qui se donnent dans ce pays, est remarquablement beau, élégant et somptueux. On y voit peu de noces médiocres. Les familles riches et puissantes ont conservé et exercent vis-à-vis des familles plus obscures les habitudes du patriciat romain; on y vient volontiers et généreusement en aide à ceux que la fortune ne favorise pas, et l'on fait pour ses *clients* les frais toujours considérables d'une noce, et du bal qui en est la conséquence inévitable. Les domestiques eux-mêmes sont mariés chez et par leurs maîtres; dans ces cas la coiffure de la mariée n'est plus en fils d'or, mais seulement en fils de cuivre, mais les usages, les cérémonies, restent les mêmes, quelle que soit la position des mariés.

Une mariée fait presque toujours hommage de sa coiffure à une église. Cette offrande *d'argent* est toujours bien reçue; parfois aussi on fait fondre les fils d'or, pour les employer à composer les images byzantines, qui sont entièrement en or ou en argent, et dans lesquelles les têtes seules et les mains sont peintes. Ces images se transmettent de génération en génération, et sont suspendues au-dessus des lits, sur une sorte de couverture en soie, fixée au mur. Mais on a constaté, dit-on, que cet usage des fils d'or porte malheur aux ménages, et peu à peu on l'a laissé tomber en désuétude.

Quand on a vu et admiré la coiffure des mariées en Moldo-Valachie, on ne peut s'empêcher de regretter que cette parure nationale, si poétique, si originale, si riche, soit peu à peu remplacée par le voile parisien. L'amateur du *pittoresque* s'en afflige, les vieux parents branlent la tête en soupirant, et disent que cet abandon des coutumes nationales présage bien d'autres bouleversements; ils se révoltent contre la *mode française* qui les poursuit dans toutes les circonstances de leur vie, et se substitue à toutes leurs traditions. Il est certain qu'en envisageant la question seulement au point de vue de la beauté d'une parure, on reconnaît que les jeunes filles moldaves ont perdu à ce changement plus qu'elles n'y ont gagné: mais on ne remonte pas le cours des temps; on ne reprend plus universellement des usages graduellement délaissés, on ne scinde pas les changements qui se produisent dans les mœurs; on ne conserve pas intacts certains vestiges du passé, parce qu'ils ne peuvent rester debout, au milieu des ruines leurs contemporaines, ni s'allier à des usages avec lesquels ils n'ont aucun point d'analogie. Ainsi tout se transforme ici-bas, tout est jeté à son tour dans l'insatiable gouffre du passé; c'est là qu'il faut aller chercher l'originale *coiffure de la mariée* dont j'ai voulu sauver au moins le souvenir dans ces pages vouées en partie à l'étude de la mode. EMMELINE RAYMOND.

ARMELLE.

Suite.

III.

Il était bien joli à regarder, le vert enclos de Sainte-Bathilde, cette après-midi du dimanche. Le pensionnat, qui était très-nombreux, y prenait ses ébats, et c'était chose charmante de regarder jouer ces femmes en herbe. Elles ne jouaient pas toutes. On est convenu de dire que les générations actuelles se hâtent de devenir sérieuses,



et si ce mot : — Il n'y a plus d'enfants, — n'est pas rigoureusement vrai, Dieu merci, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'enfance a perdu de son entrain, de sa joyeuse pétulance, de sa fougueuse gaieté. L'étude, l'austère étude, pose un peu hâtivement peut-être sa main sèche sur l'épaule ronde du garçon en jaquette; le luxe féminin, la mode ont de traîtres sourires pour la petite fille encore trébuchante, et exercent beaucoup trop tôt leur empire. Le petit garçon pense et pose, imitant les hommes; la petite fille parade, imitant les femmes, et on dit : Il n'y a plus d'enfants.

Dans un pensionnat se conservent tous les priviléges de l'enfance; le jeu libre, bruyant reprend ses droits, la mode gênante n'a pas encore imposé les siens, et dans l'immense jardin de Sainte-Bathilde on s'en donnait à cœur joie. Les grandes faisaient exception, et il y avait des groupes sérieux. En regardant bien on aurait pu apercevoir sur les genoux de ces graves personnes une poupée qui s'était égarée dans ces hautes régions, pour revêtir son uniforme des dimanches; mais la poupée n'est dédaignée que par les personnes inactives ou tapageuses, et s'en occuper n'a rien de déshonorant. Un peu à l'écart des différents groupes, une jeune fille debout, légèrement appuyée contre une charmille épaisse, arrêtait un regard mélancolique sur la grande porte qu'elle apercevait et qui s'ouvrait de temps en temps devant des parents des élèves ou des commissionnaires venus de tous les points de Paris. Elle portait le grand costume pensée, la ceinture du dimanche à longs pans entourait sa taille haute et souple, et les ornements de sa simple toilette eussent révélé à une personne initiée au mystère de ces gracieux emblèmes que cette jeune fille appartenait à la partie la plus distinguée des élèves, et qu'elle avait atteint le sommet des honneurs. Un large ruban bleu moiré était passé en bandoulière, un nœud, d'où partaient des rubans larges et flottants de toutes couleurs, était posé sur l'épaule, et contre ce nœud s'étalait une large rosette blanche.

Cette pensionnaire décorée méritait à peine ce nom. Malgré les nœuds de ruban et les rosettes, c'était une femme, mais il y avait beaucoup de l'adolescente dans l'expression ouverte et pourtant pensive de sa physionomie; ses grands yeux, d'une nuance gris foncé, avaient le regard franc, un peu étonné; ses mouvements une vivacité qui se fût appelée brusquerie sans la grâce naturelle à toute sa personne.

Quand les promeneuses passaient devant elle, elles ne manquaient jamais de lui adresser la parole. Elle leur accordait un demi-sourire, mais ne répondait pas. Alors elles s'éloignaient en disant : « Armelle rêve. »

Et on laissait Armelle rêver.

Ce fut elle qui interrompit volontairement cette rêverie que chacun semblait respecter. Elle se pencha en avant comme pour écouter le bruit de la rue, et ses grands yeux se fixèrent sur la porte. Quand la sonnette retentit, ses joues blanches se colorèrent chaudement, et, la porte s'étant ouverte, elle jeta un cri, s'élança dans la cour, et alla se jeter au cou de Cécile de la Follière qui entrait.

« Enfin, te voilà! » disait-elle.

Mais cet épanchement n'eut que la durée d'un éclair. Ses yeux ayant rencontré le visage d'un homme resté debout sur le seuil de la porte, elle se redressa d'un air grave, rendit brusquement le salut que lui adressait Charles de la Follière, et retourna lentement vers le jardin, sans se retourner, bien que Cécile la rappelât de toutes ses forces.

« Cesse donc tes appels, ils sont inutiles, » dit Charles, qui souriait; « elle s'éloigne majestueuse et fière dans cette robe étriquée qui vous donne à toutes un si singulier aspect quand on entre dans votre pensionnat au sortir d'un salon.

— Oh! je voudrais que tu la visses en toilette; elle n'est plus la même.

— Je t'assure, Cécile, qu'à l'encontre de Mme Duchelau, ta compagne n'a besoin d'aucun des artifices de toilette pour être remarquablement belle.

— Elle te plaît donc aussi?

— Au contraire, elle me plaît peu; sa physionomie m'a paru froide, hautaine; mais sa beauté est incontestable.

— L'as-tu reconnue?

— C'est aujourd'hui pour la première fois que j'ai l'honneur de la voir.

— Ah! c'est vrai; mais Francis n'aura pas manqué de parler devant toi d'Armelle de Boisfort.

— Quoi! c'est là Mlle de Boisfort? » dit le jeune homme visiblement intéressé.

« C'est elle-même.

— J'aurais dû m'en douter. Voilà une nouvelle à annoncer à ma tante Valérie, et je regrette de ne pas l'avoir mieux regardée, car elle me demandera sans doute des détails. De quelle couleur sont ses cheveux? blonds?

— Non, châtain clair.

— Les yeux?

— Ils sont foncés, c'est tout ce que je sais.

— Enfin, elle me paraît ressembler trait pour trait à son père; cela suffit. Elle est intelligente, n'est-ce pas?

— C'est la plus forte de la pension. Quand nous jouons à vendre des qualités ou des avantages, c'est ordinairement Armelle qui a la corbeille de l'esprit; elle en a à revendre.

— Toujours comme son père. Quel homme singulier! N'avoir qu'une fille, et la laisser passer sa jeunesse au couvent! Elle aura, je crois, une existence médiocrement heureuse, ton amie, Cécile.

— Aussi est-elle souvent triste, depuis quelque temps surtout. Si j'osais lui parler de ces choses-là... mais elle n'est pas très-expansive, Armelle; elle a eu un grand chagrin; la religieuse qui l'a amenée ici d'Allemagne, il y a une dizaine d'années, est morte l'année dernière, et elle ne peut se consoler de cette perte, ce qui la rend encore plus morose. Mais je la vois qui me guette là-bas contre la charmille; elle m'attend avec impatience : nous nous aimons beaucoup. Au revoir, mon frère; venez tous me voir le plus souvent possible avant votre départ; qu'au moins j'aie cette consolation. »

Charles lui promit qu'on ne manquerait pas une occasion de venir à Sainte-Bathilde, et ils se séparèrent. Cécile courut déposer en lieu sûr son chapeau et son pardessus, et revint vers le jardin. Elle échangea quelques paroles avec certaines grandes, approuva en passant l'uniforme d'une poupée, baisa au front celles des petites qui étaient ses favorites et demanda :

« Où est Armelle?

— Armelle est dans ses noirs, » lui fut-il répondu; « elle ne bouge pas d'auprès de la charmille. »

Cécile s'empressa de s'y rendre. Armelle avait passé de l'autre côté, ce qui la rendait invisible.

Elle reçut assez froidement son amie. En l'apercevant, elle avait eu un de ces élans de cœur qui lui étaient particuliers et qui laissaient voir combien son âme était aimante; mais, ce moment passé, elle reprenait son air insensible, et recevait, sans les rendre, les plus tendres marques d'amitié.

« Raconte-moi ta journée, Cécile, » dit-elle tranquillement; « je me suis, pour mon compte, parfaitement ennuyée cette après-midi; mais j'avais du moins la pensée que tu t'amusais. »

Cécile raconta. La visite au conseiller d'État tint nécessairement grande place dans son récit. La prodigieuse chevelure de la conseillère, tant admirée par Francis, rompit le sérieux d'Armelle, et un rire éclatant, frais, qu'on connaissait bien à Sainte-Bathilde, mais que les échos répétaient rarement, apprit à la pension entière que la joyeuse Cécile avait mis en fuite les papillons noirs qui voltigeaient autour d'Armelle.

« Qui est ce monsieur avec lequel tu es restée si longtemps? » demanda Armelle quand elle finit.

« C'est mon frère aîné Charles, que nous appelons entre nous — le docteur, — d'abord, parce qu'il est docteur en droit, ensuite parce qu'il est très-grave.

— S'est-il bien moqué de moi?

— Et pourquoi se serait-il moqué de toi?

— Tu sais bien que tous ceux qui viennent à Sainte-Bathilde et qui me voient en pensionnaire s'étonnent et rient.

— Charles n'a pas ri du tout; il m'a même dit des choses que je ne te répéterai pas, car il en serait furieux; il est comme toi, si concentré! mais je dois avouer qu'il s'est beaucoup étonné. Moi qui suis habituée maintenant à te voir, je ne trouve rien de drôle à ce que tu sois en uniforme, parée des rosettes et des rubans; mais cela fait tout un effet sur les étrangers. Il paraît, sais-tu? que tu es mon aînée de près de quatre ans. Ordinairement, à cet âge-là, on a quitté la pension.

— Ordinairement, oui, » murmura Armelle.

« Je t'en supplie, Armelle, ne prends pas l'air si rêveur. Tu me fais l'effet d'une prophétesse, ou de n'importe quoi. Il serait bien plus gentil à toi de me faire tout bonnement tes confidences, ce que tu m'as promis d'ailleurs plusieurs fois.

— Mes confidences, Cécile? Qu'appelles-tu mes confidences?

— Mais le récit de ton passé. Tiens, asseyons-nous ici, la charmille nous cache parfaitement. J'ai acheté un bébé et son trousseau, avec l'intention d'en faire plus tard cadeau à ma petite amie Clara; je vais l'habiller, ce qui ne m'empêchera pas d'être tout oreilles. Asseyons-nous. »

Cécile et Armelle se laissèrent tomber sur l'herbe. Cécile prit dans sa poche un petit bébé de la plus jolie figure, ouvrit une boîte, et dit, en regardant Armelle qui s'amusait à faire frémir les feuilles de la charmille :

« Allons, commence.

— Je ne sais comment commencer, Cécile.

— Par exemple, je ne te regarde pourtant pas, ce qui t'intimide toujours, dis-tu.

— C'est drôle, mais je n'aime pas qu'on me regarde.

— Je le sais bien; tu aimes trop à penser toute seule, vois-tu. Moi, j'aime assez qu'on devine à l'avance ce que je veux dire; nous ne nous ressemblons pas, voilà tout. Si tu commençais ton histoire?....

— Est-ce que j'ai une histoire?

— Toute personne en a une. Veux-tu que, pour te mettre en train, je te raconte la mienne?

— Raconte, cela m'apprendra.

— Eh bien! il y avait une fois une famille de la Follière qui habitait la ville de Plouray, en Bretagne. Dans cette famille il y avait une petite fille appelée Cécile, qui, après s'être longtemps amusée chez elle, a été séparée de sa mère chérie, de ses frères qu'elle aimait tant, et a été envoyée à Sainte-Bathilde, parce qu'elle avait le bonheur de posséder une tante devenue supérieure. Voilà!

— Ce récit n'est ni long ni difficile, » dit Armelle en riant, « et je puis bien essayer de ce genre de narration. Donc, il y avait une fois une petite fille appelée Armelle de Boisfort, qui a passé sa vie à Sainte-Bathilde parce qu'elle avait le malheur de n'avoir plus de mère. Voilà!

— Oh! ma chère, ce n'est pas tout, » dit finement Cécile. C'est bon pour le gros de l'année, mais tes vacances, où les passes-tu?

— Ici et là, de côté et d'autre. En voyageant toujours. J'ai déjà visité avec mon père la Suisse, l'Italie, l'Allemagne.

— Es-tu heureuse, Armelle!

— Ah! Cécile! si on t'offrait mon bonheur, tu le refuserais bien vite.

— Peux-tu parler ainsi! Songe donc que je ne connais que Plouray et Paris. Et quand je dis Paris, je veux modestement dire le faubourg Saint-Germain, où demeure ma tante, et la rue Saint-Antoine. En fait de monuments, je n'ai encore vu que la fontaine de la rue de Grenelle et la colonne de la place de la Bastille avec son génie.

— Je ne dis pas; mais tu as une mère, des frères, une maison.

— Et toi donc, qui as des châteaux!

— Moi, je n'ai au monde que mon père, et une tante que je vois une fois l'an. Ma maison, ma demeure, c'est Sainte-Bathilde. Mais c'est une maison banale que j'ai aimée de tout mon cœur, mais où je me déplais maintenant mortellement.

— Il y a longtemps que je m'en suis aperçue, » dit Cécile finement.

« Je le montre peu, cependant, Cécile, » répondit Armelle en hochant la tête; « mais comme cette contrainte me pèse! A vingt ans, être encore au couvent; à vingt ans, vivre d'une vie cloîtrée, indifférente, avoir toujours des murs devant les yeux, d'éternels jardins à parcourir, et, comme un enfant, vivre au réfectoire, au dortoir, à la classe : c'est affreux. Tant que celle qui m'a reçue ici petite enfant a vécu, j'ai été heureuse, je n'ai pas désiré une autre vie; vivre avec elle me suffisait; mais elle est morte, cette pauvre mère chérie, et l'affection des autres ne peut remplacer pour moi sa tendre affection, et j'ai pris le couvent en dégoût, l'étude en horreur. Je voudrais m'en aller. »

Des larmes perlaient à la frange épaisse de ses longs cils, sa voix était rauque, entrecoupée.

« Armelle, pourquoi ne dis-tu pas cela à ton père? » dit Cécile, qui avait laissé tomber sa poupée.

« Mon père! »

La jeune fille appuya ses deux coudes sur ses genoux, et laissa tomber son front dans ses mains.

« Te souviens-tu de ton père, toi, Cécile? » dit-elle tout à coup en relevant la tête.

« Oh! oui; il n'y a guère que trois ans qu'il est mort.

— Comment était-il? dis.

— Comment il était?

— Oui, te cherchait-il? te caressait-il? aimait-il à causer avec toi?

— Sans doute; nous passions le plus de temps possible ensemble; il ne pensait qu'à me faire de joyeuses surprises. Ah! s'il avait vécu, je crois que ma tante la supérieure aurait eu beau me demander, il ne m'aurait pas laissé partir. Mais tous les pères sont comme cela, ils ont un faible pour leurs filles, c'est reconnu.

— Pas tous, » dit Armelle. « Car enfin mon père, que j'aime de tout mon cœur, me laisse vivre bien loin de lui; la plupart du temps je ne sais pas où il vit lui-même; il est mortellement triste, et il ne m'a jamais confié une seule de ses tristesses; il est souvent malade, et il ne me donne pas le droit d'aller le soigner. »

(La suite au prochain numéro.) ZÉNAÏDE FLEURIOT.

RENSEIGNEMENTS.

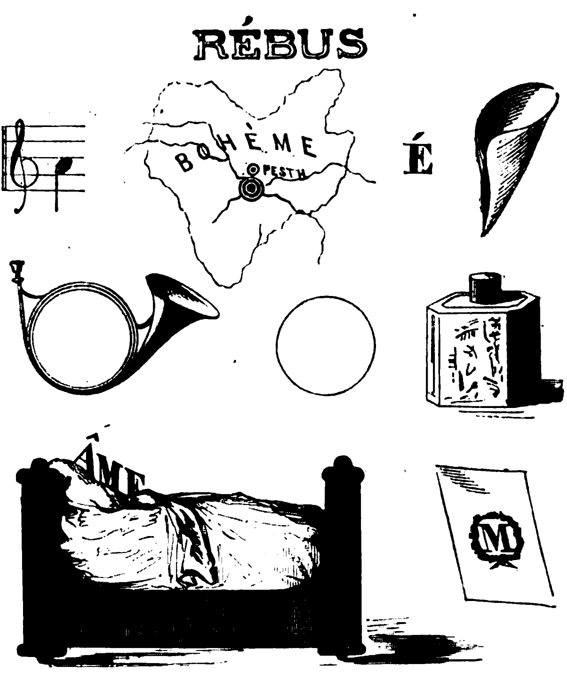
No 29,877. *Constantinople.* La jupe de taffetas rose est d'autant plus indispensable que les dentelles blanches rendent la nuance de la tarlatane rose encore plus pâle. Faire avec la robe bleue une tunique, posée sur une *longue* robe blanche, en satin ou moire. On peut encore garder cette coiffure. — No 59,809, *Seine-et-Oise.* Les *amazones* se coupent en *pointes* comme toutes les autres jupes, se font moins larges (3 mètres d'envergure) et ont en général 2 mètres 25 à 50 de longueur.—No 40,893. *Dordogne.* Paletot en soie ou velours. Robe grise. S'adresser à M. Croisat, rue Richelieu, 76, pour les prix de ces objets. S'adresser à la librairie agricole, rue Jacob.—No 25,732, *Ardèche.* Les rideaux d'étoffe *doublés* durent plus longtemps, mais cette doublure ne dispense nullement des *sous-rideaux* blancs, et des rideaux plaqués aux vitres.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Courbette.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

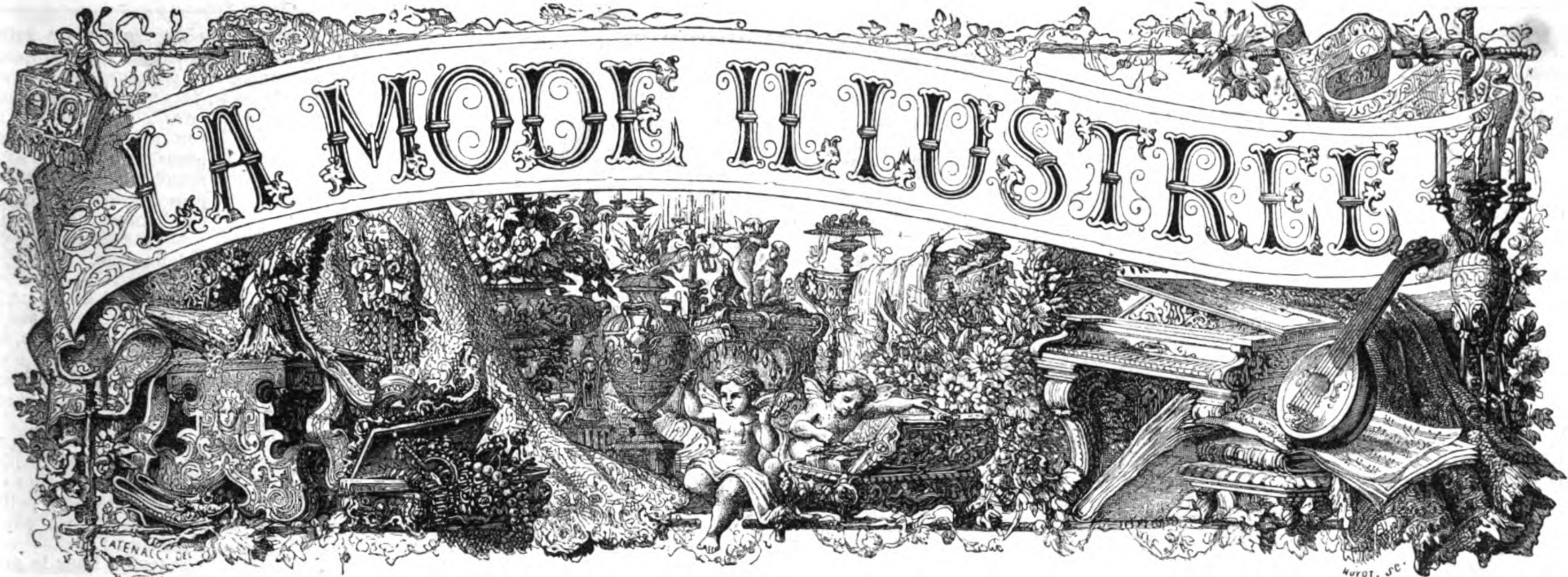
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Des maniaques la famille est grande.

N° 4. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 21 janvier 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —



COIFFURE JOSÉPHINE (DEVANT).

Coiffure Joséphine,

EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Il est pour ainsi dire impossible d'exécuter cette coiffure sans le secours des *accessoires* fabriqués chez M. Croisat, à moins qu'on ne se décide à couper les cheveux placés au-dessus du front, pour les friser en boucles courtes. On laisse par devant les cheveux nécessaires pour former les petits bandeaux à la Valois; on ondule toute la chevelure avec les *fourches ondulatrices*, l'on en recouvre un sous-chignon crêpé en formant les petites boucles composant le chignon, grâce à des épingles très-fines, qui fixent les cheveux ondulés sur le sous-chignon; si l'on préfère employer un chignon tout préparé, on tressera les cheveux naturels, et on les cachera sous le chignon. Quand les boucles de devant sont disposées, on pose le cercle ou diadème de métal, et l'on forme sur les tempes le bandeau Valois, dont les extrémités sont cachées sous le chignon. Un large peigne en métal doré, une touffe d'épis dorés, complètent la coiffure; sur le côté de droite se trouve un seul épi.

Chancelière en tapisserie.

On brode ce dessin sur du canevas n° 18, à la croix ordinaire. On double la chancelière en fourrure.

Bordure tricotée

POUR PÈLERINE, JUPONS, ETC.

MATÉRIAUX : Laine zéphyr blanche; même laine grise, chinée de noir; 2 fines aiguilles à tricoter, en bois; un moule à filet ayant 2 centimètres de largeur.

Cette bordure *bouclée* est faite en laine blanche et laine grise; on la commence avec cette dernière laine, en montant un nombre de mailles pouvant être divisé par quatorze, et suffisant pour la longueur voulue. On tricote toujours en *allant* et *revenant*.

1er *tour* (bouclé). On lève la première maille sans la tricoter, on pose derrière le travail le moule ci-dessus indiqué. — * On pique l'aiguille de droite dans la seconde maille, comme si l'on voulait la tricoter, on tourne le brin autour de l'aiguille, puis de haut en bas autour du moule qui se trouve derrière l'aiguille; on le tourne encore sur l'aiguille (par conséquent *une fois* autour du moule, *deux fois* sur l'aiguille), puis on tricote la maille. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *tour*. Sans retirer le moule, on tricote ce tour entièrement à l'endroit, chaque double maille du tour précédent comptant comme une seule maille. On répète alternativement le premier et le second tour; 10 tours forment la bordure; dans le 3e tour *bouclé* on fait alternativement 12 mailles avec la laine grise, — 2 mailles avec la laine blanche. Le nombre des mailles blanches s'augmente de deux pour chaque division, dans chacun des suivants tours bouclés, tandis que les mailles grises diminuent dans la même proportion; dans le 8e tour bouclé, il y a dans chaque division 12 mailles blanches et 2 mailles grises. Les tours unis sont toujours faits avec la laine grise. Deux tours bouclés tout blancs terminent la bordure.

Réparation du linge damassé.

Les dessins nos 1 à 8 appartiennent à ce travail.

Ces huit dessins représentent une collection de *reprises* à faire dans le linge damassé. Quand on se sera un peu familiarisée avec ce travail, il deviendra très-facile de réparer, en les imitant, tous les dessins de linge damassé.

On doit observer les règles suivantes : le fil employé pour la réparation doit être de la même grosseur et de la



COIFFURE JOSÉPHINE (DERRIÈRE).

même teinte que le linge; il peut être à la rigueur plus fin, — jamais plus gros que celui du linge, la réparation ne pouvant se présenter en relief. La déchirure est *montée* bien tendue sur de la toile cirée. On complète d'abord les fils de la toile usés ou amincis (nos dessins les représentent en teinte plus claire); on tend soigneusement ces fils, et on les conduit à un centimètre environ plus loin que la déchirure, tantôt plus, tantôt moins, afin de ne

point leur donner un point de départ trop régulier. Ces fils sont aussi rapprochés que possible. On observera les mêmes précautions pour les fils qui serviront à exécuter le dessin damassé. La précision minutieuse de nos dessins, qui indiquent la direction des divers fils et celle de l'aiguille, rend toute autre explication superflue. Les dessins 1ª et 1ᵇ représentent le travail vu à l'envers et à l'endroit.

Coussin en tapisserie.

Notre dessin représente le quart d'un coussin en tapisserie, et pourra aussi servir pour tabouret de piano, ou de pieds, ou pouff.

CHANCELIÈRE EN TAPISSERIE. — Explication des signes : □ Ponceau. ■ Noir. ✖ Fauve foncé. ⊠ Même couleur plus claire. ⊡ Bleu bluet. ▣ Vert foncé. ▤ Vert de nuance moyenne. ‾ Jaune d'or (en soie).

Garniture

DE ROBES OU DE LINGERIE.

(Nous publierons le dessin dans le prochain numéro.)

La destination de cette garniture règlera le choix des matériaux qui la composent. Pour corsages blancs on fera le *treillage* avec des bandes étroites en nansouk, ou bien avec des lacets de coton blanc, reposant sur un *fond* en ruban de velours ou de taffetas. Les bandes auront (toutes prêtes) un demi-centimètre de largeur.

Deux bandes pareilles encadrent le treillage sur chaque côté, et se terminent par une guipure étroite.

On peut aussi augmenter les proportions de cette garniture, et s'en servir pour jupon de laine ou de soie. Dans ce cas, on emploiera des lacets en laine ou des rubans en velours noir, qui reposeront sur une bande de cachemire rouge, ou bleu, ou violet, différant de teinte du jupon sur lequel on la pose; cette bande se place au-dessus de l'ourlet du jupon.

Souliers de maison.

La mode touche même à la chaussure. Elle a métamorphosé l'humble pantoufle classique, et, l'ornant de passementeries, de galons, de bouquets de plumes, elle en a fait les souliers à talons dont nous publions deux spécimens.

Nº 1. *Soulier en velours violet*, bordé avec une bande en moire antique grise, brodée, et terminée par une frange étroite. L'empeigne est ornée avec un croissant argenté qui retient un bouquet de plumes de paon et des cordelières grises en soie. Les grelots et les boutons sont en métal argenté.

Nº 2. *Soulier en poult-de-soie brun* garni de galon oriental, terminé par une frange microscopique. Boutons et étoile en métal oxydé; touffes de plumes de faisan.

Mouchoir

AVEC GARNITURE AU CROCHET-GUIPURE.

Quand un beau dessin est exécuté avec du fil très-fin, le crochet soutient la comparaison avec la plus belle dentelle, et l'emporte sur la question de la solidité ; seulement cet ouvrage, très-amusant à exécuter, exige une certaine dose de patience.

GLOSSAIRE DES TERMES EMPLOYES POUR LE CROCHET-GUIPURE.

Demi-bride. On la forme comme la maille simple, avec cette seule différence que l'on jette le brin sur le crochet ; — on pique celui-ci, on tire le brin avec le crochet, — on reprend le brin, on le passe au travers de toutes les bouclettes qui se trouvent sur le crochet.

Petite bride. On jette le brin sur le crochet, on pique celui-ci, on tire le brin au travers de la maille dans laquelle on a piqué le crochet, — on reprend le brin, on le passe dans la bouclette (ou maille) qui vient d'être formée ; on reprend le brin, on le passe au travers de la bouclette et du jeté, on reprend le brin, on le passe au travers de toutes les mailles qui se trouvent sur le crochet.

Bride. On reprend le brin quatre fois pour le passer dans les bouclettes, et, avant de le passer la première fois, on fait une maille en l'air.

Grande bride. On reprend le brin cinq fois, c'est-à-dire qu'avant et après la première fois on fait une maille en l'air. On peut aussi faire 2 mailles en l'air de suite, quand la grande bride doit être longue et mince.

Double bride. On jette deux fois le brin sur le crochet, on le prend six ou sept fois pour le passer dans les bouclettes, c'est-à-dire que l'on fait chaque fois une maille en l'air avant de le passer.

Brides triples et quadruples. Comme la précédente, en élevant le nombre de *reprises* du brin.

La rosette placée à chaque coin du mouchoir se compose de plusieurs étoiles pareilles à celle qu'un dessin spécial reproduit plus grande que nature. Ainsi qu'on le voit sur ce dessin, les branches de l'étoile sont remplies au *point de reprise*, et pour exécuter ce dernier travail on *monte* la rosette sur de la toile cirée.

On prend du fil nº 70 et l'on commence par le milieu de la rosette, en faisant une chaînette de 8 mailles, dont on joint la dernière à la première.

1er *tour*. Dans chaque maille une petite bride, — suivie de 2 mailles en l'air. La première petite bride est formée par 3 mailles en l'air.

2e *tour*. * Dans le premier vide du tour précédent, une petite bride, — 1 picot (c'est-à-dire 5 mailles en l'air, puis une maille-chaînette dans la 1re de ces 5 mailles), — dans le même vide encore 2 petites brides, — un picot, — 2 petites brides dans le vide suivant, — 1 picot, — une petite bride dans le même vide que les deux précédentes. Recommencez trois fois depuis *.

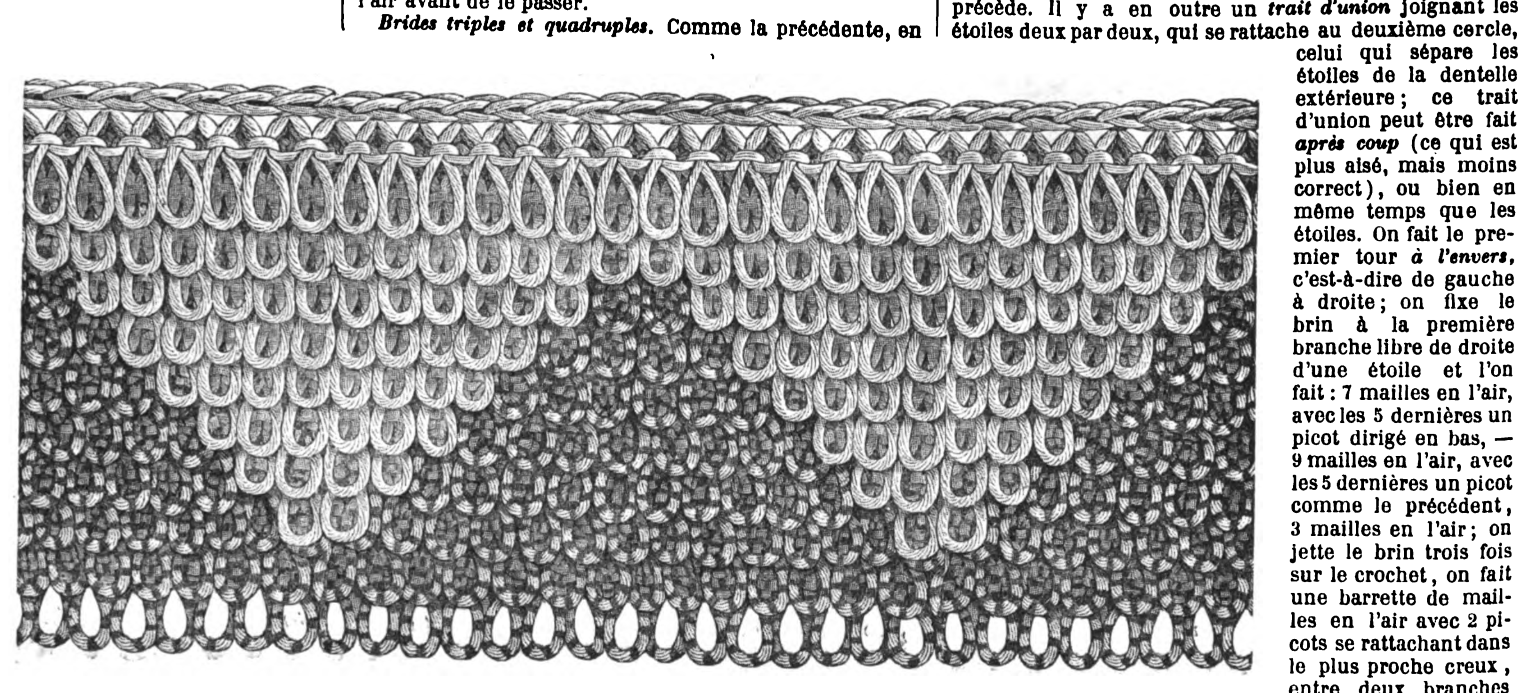
3e *tour*. 3 mailles-chaînettes pour rejoindre le milieu du plus proche picot, — puis * 10 mailles en l'air, on passe les 4 dernières; une maille simple dans la suivante (5e), — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le second picot du tour précédent. Recommencez depuis *, cinq fois encore.

4e *tour*. Mailles-chaînettes jusqu'au milieu du plus proche picot du feston composé de mailles en l'air appartenant au tour précédent. Ensuite : * 8 mailles en l'air; avec les 5 dernières on forme un picot dirigé en bas, — 3 mailles en l'air, — une double bride dans la maille simple située dans le creux, entre deux festons du tour précédent, — 8 mailles en l'air, dont les 5 dernières réunies pour former un picot, — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur la pointe du plus proche feston. Recommencez depuis *.

5e *tour*. Alternativement une bride, — une maille en l'air. Il y a 60 brides dans ce tour.

6e et 7e *tours*. Comme le 5e tour; mais, dans le 7e, on fait toujours après 2 brides un picot pareil à ceux du 2e tour, de telle sorte que le tour compte 60 brides et 30 picots.

Le centre est terminé; on l'entoure avec un cercle de 8 étoiles, faites avec les tours *un à trois* qui viennent d'être décrits. Chacune de ces étoiles est commencée par le milieu, rattachée par deux de ses branches aux 2 picots du centre, entre lesquels on laisse 2 picots d'intervalle; par une autre branche on rattache l'étoile à celle qui la précède. Il y a en outre un *trait d'union* joignant les étoiles deux par deux, qui se rattache au deuxième cercle, celui qui sépare les étoiles de la dentelle extérieure; ce trait d'union peut être fait *après coup* (ce qui est plus aisé, mais moins correct), ou bien en même temps que les étoiles. On fait le premier tour *à l'envers*, c'est-à-dire de gauche à droite; on fixe le brin à la première branche libre de droite d'une étoile et l'on fait : 7 mailles en l'air, avec les 5 dernières un picot dirigé en bas, — 9 mailles en l'air, avec les 5 dernières un picot comme le précédent, 3 mailles en l'air; on jette le brin trois fois sur le crochet, on fait une barrette de mailles en l'air avec 2 picots se rattachant dans le plus proche creux, entre deux branches de l'étoile à laquelle



BORDURE TRICOTÉE.

une nouvelle carrière avec les costumes de printemps, sur lesquels elle *tranchera* moins vigoureusement que sur les velours, les soieries, les tissus de laine, de couleur foncée. Elle servira à garnir les petits paletots pareils, soit qu'on la pose directement sur l'étoffe, soit qu'on la double avec un ruban ou bien une bande de taffetas formant *transparent*. E. R.

MARQUES, CHIFFRES, INITIALES DU LINGE.

Il est des détails qui semblent devoir être si universellement connus qu'on ne songe guère à les indiquer; cependant, si j'en crois les nombreuses questions qui me sont adressées à ce sujet, il ne sera pas inutile de placer les indications relatives à la marque du linge, afin de résoudre tous les doutes d'un seul coup.

Le linge de la maison se marque avec les deux initiales du mari; celui à usage personnel prend les initiales de la personne à laquelle il appartient: initiale du prénom de la femme, avec initiale du nom de famille du mari; le linge personnel de celui-ci est marqué comme le linge de la maison.

Les draps de lit, les taies, les mouchoirs, les nappes et les serviettes, sont les seuls objets qui comportent une marque *décorative*, laquelle devient, si l'on veut, un ornement, vu sa dimension et la richesse de son dessin.

Les draps de lit, dans ce cas, se marquent sur le côté qui est rabattu sur la couverture, et les deux lettres sont placées au milieu du drap en dessous de l'ourlet.

Tous les draps simples, pour lesquels on ne recherche point d'ornements, sont marqués dans le coin supérieur; rien n'est plus convenable pour ce genre de linge que deux lettres unies (caractère d'imprimerie) calquées sur un alphabet, brodées au plumetis en coton blanc ou rouge.

Les taies riches entourées d'une guirlande brodée, ou bien ornées de coins brodés, sont marquées au milieu avec deux initiales ayant de trois à six centimètres de hauteur; cet ornement, parfois remplacé par un écusson armorié, peut être gênant; on le place quelquefois, mais toujours au milieu, près du bord supérieur de la taie.

Toutes les taies simples sont marquées au-dessus de l'ourlet garni de boutonnières, et dans le sens de cet ourlet.

Les mouchoirs ne se marquent plus *du tout* avec le prénom en toutes lettres.

Selon leur finesse, leurs ornements, les initiales sont plus ou moins riches.

Les mouchoirs de toile sont marqués comme les draps de lit simples: petites initiales unies, brodées en coton blanc dans l'un des coins.

Les mouchoirs de grosse batiste ont des initiales plus ornées, et placées en biais dans l'un des coins.

Les écussons, les vignettes de tous genres, les encadrements de fleurs, peuvent sans aucun inconvénient entourer ces initiales.

Les mouchoirs de batiste très-claire, richement brodés, ont des initiales plus riches et plus finement exécutées que les précédentes.

Les nappes richement damassées, avec les serviettes assorties, se marquent avec de grandes initiales au milieu quand le dessin le permet, ou bien en biais dans un coin.

Les nappes et serviettes simples ont la même marque que les mouchoirs simples.

On peut aujourd'hui supprimer les frais de broderie; tous les services de table, quelle que soit leur valeur, sont tissés avec les chiffres ou les armoiries au milieu, et livrés par les *Magasins du Louvre* sans augmentation de prix. La marque ne s'use pas, par conséquent ne se fane pas, ne peut être enlevée, et forme une belle décoration qui n'a rien de banal.

En général on suit les règles suivantes:



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de bal. Robe de dessous en satin cerise, recouverte de crêpe cerise. Cette robe de crêpe s'arrête au-dessus du large volant inférieur, c'est-à-dire qu'elle soutient le bouillonné de crêpe par lequel elle se termine, et l'étroite dentelle blanche posée debout, au-dessus du bouillonné; celui-ci est fixé sur la robe de dessous, et par sa disposition couvre en partie, par derrière, le large volant de dentelle blanche. Corsage décolleté en satin recouvert de crêpe. Ceinture à longs pans arrondis, en satin cerise, avec encadrement et applications de dentelles blanches. Pour coiffure, bandelettes et peigne d'argent.

Toilette de dessous en taffetas bleu. Robe de dessus en tulle blanc, avec entre-deux en dentelle noire. Corsage demi-décolleté fermé devant par des boutons en cristal. Chemisette plissée en tulle blanc.

Linge très-ordinaire: initiales exécutées en coton rouge au point de marque.

Linge de moyenne finesse: lettres simples (caractères d'imprimerie) exécutées en coton blanc au plumetis.

Linge plus fin: initiales gothiques, ou de fantaisie.

Très-beau linge: lettres riches, point d'armes et plumetis mélangés.

Quant au linge de table, il n'est rien de préférable aux initiales tissées dans la nappe et dans chaque serviette. E. R.

LIVRES.

J'ai reçu et lu bien des volumes depuis un mois; je n'ai pu, à mon grand regret, les indiquer plus tôt à nos lectrices; la place me faisant absolumen défaut. Les gravures et les explications qu'elles entraînent forcément à leur suite vous ont composé de riches numéros, Mesdames; mais ne pensez-vous pas que l'on ne doit pourtant pas exclure de ces pages certains autres sujets qui, pour ne pas paraître aussi séduisants à tout le monde, n'en sont pas moins dignes d'intérêt pour un grand nombre d'entre vous? Votre réponse est affirmative, je n'en doute pas, et je vais vous parler sans méthode des volumes divers qui se trouvent réunis sur mon étagère, attendant leur tour d'inscription.

A tout seigneur, tout honneur; donnons le pas à la science, mais à la science se rendant accessible, se faisant aimable et séduisante, s'ornant de mille images pour plaire aux petits, aux jeunes, aux mères, qui apprennent surtout volontiers quand il s'agit d'enseigner à leurs enfants ce qu'elles viennent d'apprendre. Voici *la Vie et les Mœurs des Animaux*, par Louis Figuier*. Ce volume, illustré de figures dessinées d'après les plus beaux échantillons du Muséum d'histoire naturelle, est consacré aux zoophytes et aux mollusques; on les retrouve tous là, ces animaux-plantes, qui ne sont ni animaux, ni plantes, et sont l'un et l'autre à la fois, vivants traits d'union entre deux règnes différents. Aucune lecture n'est mieux faite que celle-ci pour donner le goût de l'histoire naturelle aux gens du monde et à la jeunesse; c'est de plus un curieux album à emporter au bord de la mer.

Tout à côté, j'entrevois quatre volumes que je viens de lire avec un intérêt croissant à chaque page. Est-ce un roman? — Non, certes. — Un livre de science, d'histoire? — Pas du tout. — Un voyage? — Oui, peut-être;

* Chez Hachette.

mais plutôt une promenade enchantée, où la prose et la poésie, habituées à un antagonisme perpétuel, se donnent le bras et nous entraînent à leur suite vers des régions connues sans doute, mais examinées sous un aspect imprévu, à un point de vue tout à fait original.

— De la poésie! s'écrie-t-on peut-être avec dédain. Il y a des vers dans ces volumes?

— Non, rassurez-vous, il n'y en a pas; quand je parle de poésie, c'est simplement un *trope*, une expression prise au figuré; je veux dire seulement que la *Bande du Jura* *, vous prenant, cher lecteur, pour compagnon de route, vous emmène là où vous n'auriez peut-être pas été tout seul; elle évoque pour vous des perspectives radieuses, elle fixe votre attention, peut-être distraite, sur des paysages et des scènes qui sont tour à tour grandioses ou aimables. On aime à voir passer cette compagnie composée de bons esprits et de bons cœurs dans un lointain lumineux qui a sa clarté particulière; ceux qui la composent parlent un langage original, à la fois familier, pittoresque, gai, attendri; on envie cette bande, et, ne pouvant en faire partie, on s'estime heureux de la suivre du moins du cœur et des yeux. Je ne sais pas de plus attrayante lecture à faire en famille pendant les veillées d'hiver; les pensées, les sentiments, s'élèvent doucement sans que l'on s'en aperçoive; on perd de vue les mesquins intérêts auxquels on a actuellement le tort de faire une part trop grande; on redevient jeune de cœur et d'esprit, on va sans effort de la gaieté à l'attendrissement, et l'on se dit, en posant le volume écrit en prose: Dieu merci! la poésie n'est pas morte!

J'avais entrepris aussi de vous indiquer quelques bons romans anglais, et, si je ne me trompe, cette liste n'est pas encore épuisée. Dickens est l'un de ces rares romanciers que l'on peut considérer comme l'un des bienfaiteurs de l'humanité; celle-ci n'est-elle pas éternellement et justement comparée à l'enfance? Quand les marmots sont souffrants, ou quand ils ont peur, que fait la mère? Elle leur raconte une histoire... et les marmots oublient la souffrance en écoutant le récit merveilleux. Tel est Dickens pour nous; sa puissance d'observation est telle qu'il donne la vie à tous les types éclos dans son cerveau; les détails qui les concernent sont si vrais, si réels, si *concordants*, que, toujours à l'instar des marmots, d'autant plus charmés que l'histoire est arrivée *pour de vrai*, vous vous attachez à ces narrations si simples et si émouvantes. J'envie ceux qui n'ont pas encore lu *les Grandes Espérances, Olivier Twist, Bleak-House, la Petite Dorrit*, toutes les œuvres charmantes de Dickens **; il est vrai qu'il me reste la ressource de les relire. Signalons aussi *l'Allumeur de réverbères*, de miss Cumming ***, ravissante narration que peuvent lire toutes les jeunes filles; et pour ne rien omettre, et ne me faire d'ennemi dans aucune famille, je m'engage à m'occuper bientôt de *la Bibliothèque rose*, illustrée, dédiée aux petites filles.

J'ai sous les yeux une œuvre singulière, littéraire et musicale à la fois, qui intéressera vivement nos lectrices et lecteurs, amateurs de bonne musique; le format est celui d'une petite partition; le titre est celui-ci: *Leçons écrites sur les sonates pour piano seul, de L. Beethoven*, par Mme Wartel ****. Ces leçons sont celles d'un grand maître, rédigées par un excellent écrivain. Il est rare qu'un artiste, quelle que soit son habileté, possède, avec la faculté de l'analyse, celle de professer avec élégance et clarté toute cette partie de l'enseignement musical qui reste pour ainsi dire impondérable, qui se transmet un peu, mais incomplétement, par l'exemple; les règles de cet enseignement ne sont inscrites nulle part; à vous de les deviner, de les comprendre, de les appliquer. Mme Wartel a entrepris, et qui mieux est, résolu ce problème; son livre enseignera de la musique ce qui ne s'apprend nulle part. Les pianistes encore dépourvus d'expérience liront attentivement le chapitre consacré à chaque sonate, avant d'étudier cette sonate; ils y trouveront Beethoven dévoilé, l'art des nuances clairement démontré, le sens vrai de chaque morceau, de chaque phrase ingénieusement indiqué.

J'espérais adresser à Mme Wartel ces lignes qui sont l'expression sincère de mon sentiment sur son œuvre; mais, entre la publication et son compte rendu, la mort est venue se placer. Mme Wartel a été enlevée, bien jeune encore, aux amis, aux admirateurs que son esprit et son talent lui avaient donnés.

E. R.

* Chez Michel Lévy, par l'auteur des *Horizons prochains*.
** Chez Hachette, édition à 1 franc le volume.
*** Idem.
**** Chez Girod, boulevard Montmartre, 16.

ARMELLE.

Suite.

Cécile se rappela la manière dont ses frères venaient tout récemment de lui parler du châtelain de la Haute-Butte, et elle ne trouva rien à dire.

« Et cependant il ne manque ni de bonté ni d'intelligence, » reprit vivement la jeune fille. « Dans nos voyages, pendant les vacances, qu'il était affectueux! et combien sa conversation m'intéressait! Nous passions des semaines entières parfaitement heureux; et puis il redevenait sombre, silencieux, souffrant, et nous nous quittions. La maladie produit-elle donc de ces effets-là?



PÊCHE ET PRÉPARATION DE L'HOLOTHURIE DANS L'OCÉAN INDIEN. (Extrait du volume de M. Figuier.)

— Je crois que oui, » répondit Cécile. » N'as-tu jamais entendu parler de l'hypocondrie?

— Si. Mais, en supposant que mon père soit atteint de ce mal, pourquoi m'éloigne-t-il de lui? Si je ne l'aimais pas tant, je n'éprouverais pas une telle souffrance à la pensée de cette espèce d'abandon. Mais je l'aime, je l'aime uniquement, Cécile. J'ai été heureuse et gaie jusqu'au jour où je me suis figuré qu'il était affreusement malheureux.

— Il est malheureux?

— Oh! oui; et je me creuse en vain la tête pour deviner la cause de la tristesse qui l'accable. Peut-être n'est-il pas consolé de la mort de ma mère; peut-être ses souffrances physiques l'ont-elles tout à fait démoralisé. Je ne sais que penser.

— Tais-toi un peu, Armelle, » dit tout à coup Cécile, « il me semble que j'entends pleurer. »

Elles prêtèrent l'oreille, et elles entendirent très-distinctement un bruit de sanglots.

Elles se levèrent et coururent vers l'endroit d'où ils partaient.

C'était un rond-point où toutes les élèves étaient rassemblées dans des poses diverses, mais évidemment affligées; les unes pleuraient, d'autres sanglotaient: grandes et petites paraissaient frappées de stupeur.

Armelle et Cécile prirent des informations à voix basse. On disait que deux élèves malades à l'infirmerie venaient de mourir.

Une religieuse qui s'avançait rectifia ce que la nouvelle avait d'exagéré; il y avait une mort, mais trois autres élèves, qui étaient atteintes du même mal, donnaient de sérieuses inquiétudes.

« La position est grave, » ajouta-t-elle, « et on va sans doute donner, avant l'heure, l'ordre de rentrer au pensionnat. En attendant, mes enfants, récitons la prière des morts pour le repos de l'âme de votre petite compagne. »

Elle s'agenouilla, les élèves l'imitèrent, et dans le frais enclos, tout à l'heure si retentissant d'éclats de rire, se psalmodièrent par des voix pleines de larmes les stances funèbres du *De profundis*.

Ce devoir était à peine accompli que la cloche rappelait les élèves au réfectoire. Le souper était avancé, le coucher le fut aussi, et, en s'endormant, les voisines échangèrent à voix basse cette question:

« Qu'arrivera-t-il demain? »

IV.

Le surlendemain, le couvent de Sainte-Bathilde était vide, ou à peu près. Le médecin de l'établissement avait donné l'alarme. Le typhus ne pouvait plus être méconnu; une autre élève était tombée malade dans la nuit, et, par ordre supérieur, les portes de la cage avaient été ouvertes. Les élèves de Paris étaient retournées dans leur famille; le télégraphe avait porté l'avis dans les départements, et des religieuses reconduisaient elles-mêmes les jeunes filles qui habitent aux environs de Paris. Une seule restait encore, c'était Armelle de Boisfort, et son sort se débattait en ce moment dans le cabinet de la supérieure, où Mme de la Follière et Cécile venaient d'entrer.

« Cécile ne faisant que me tourmenter, je suis venue vous trouver, » disait Mme de la Follière. « Il serait bien imprudent de laisser cette jeune fille exposée à la contagion. Ne pouvez-vous me la confier? je pars demain.

— Vous me voyez très-embarrassée, ma chère Louise, » répondit la supérieure; « je suis désolée de la savoir ici; et envoyer une religieuse conduire si loin une seule élève n'est pas possible; malheureusement cette pauvre Armelle a un père si original!

— Je le sais bien; mais devant un danger pareil il me semble qu'il n'y a pas à hésiter. M. de Boisfort est-il prévenu?

— Non; sa dernière lettre à Armelle était datée de Cologne, et il n'annonçait pas l'époque de son retour à la Haute-Butte.

— Enfin, je vous propose de l'emmener et de la garder jusqu'à l'arrivée de son père, s'il n'y a vraiment personne à la Haute-Butte. Nous ne sommes pas des inconnus pour M. de Boisfort; il ne nous devra aucune reconnaissance pour ce léger service, et j'agis en ceci comme je désirerais qu'on agît pour ma fille en pareille circonstance.

— Armelle va décider elle-même de son sort, car je l'entends venir, » répondit la supérieure; « elle touche à ses vingt ans, elle peut prendre la responsabilité de cette décision. »

Armelle entrait en effet. Elle n'avait pas bien franchi le seuil de la porte que Cécile, qui s'était élancée au-devant d'elle, lui soumettait le plan dressé par son affection.

Armelle rougit d'émotion; mais elle hocha tristement la tête.

« Maman, elle refuse, mais c'est malgré elle, » s'écria Cécile.

Alors, Mme de la Follière se leva, et, prenant la main d'Armelle, elle lui refit son invitation.

La douceur affectueuse de son regard et de sa voix agit sur Armelle.

« Oh! Madame, que vous êtes bonne, et que je vous remercie! » dit-elle de sa voix la plus pénétrante.

Et par un mouvement involontaire elle lui offrit son front à baiser.

Se tournant alors vers la supérieure, elle lui dit: « qu'elle se chargeait d'expliquer à son père sa brusque arrivée en Bretagne, et qu'elle s'estimerait très-heureuse de sortir ainsi d'une position embarrassante, si elle le lui permettait. »

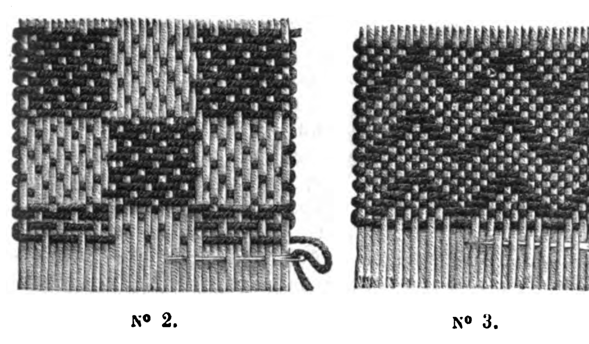
Une heure plus tard les deux pensionnaires repassaient le seuil de cette maison paisible où s'étaient nouées leurs relations d'amitié. Avant de fermer la porte, Armelle se détourna et jeta un long regard sur l'établissement.

« Adieu! » murmura-t-elle presque tout haut.

— Sans regrets, j'espère? » dit Cécile en l'entraînant.

« Je n'y laisse qu'une tombe, c'est vrai, » répondit la jeune fille avec un soupir; « s'il en était autrement,

on a fixé le brin en commençant; — cette barrette se compose de 2 mailles en l'air, on passe le brin au travers de la dernière et du plus proche jeté, on fait un picot de 5 mailles (dirigé en bas) on démonte le 2e jeté, — on fait un picot en sens inverse, — 2 mailles en l'air, et l'on démonte le 3e jeté, puis on démonte la barrette; 6 mailles en l'air, avec les 5 dernières un picot dirigé en bas, — une maille en l'air, — une barrette avec 2 picots, comme la précédente, dans le creux le plus proche de l'étoile qui doit être réunie à celle-ci; — 8 mailles en l'air, — avec les 5 dernières un picot dirigé en bas, — 9 mailles en l'air, avec les cinq dernières un picot, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur la pointe de la plus proche branche de l'étoile à rattacher. On retourne l'ouvrage, et l'on fait un second tour en arrière se composant de 25 à 26 mailles simples, faites sur les mailles en l'air qui séparent les picots dirigés en bas, jusqu'à la pointe d'où part le 1er de ces deux derniers



No 2. No 3.

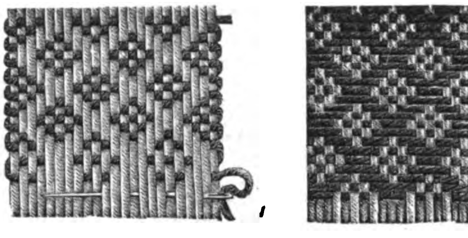
tours. Ici le brin est coupé, ou bien l'on continue l'étoile. Le dessin représentant la rosette indique la continuation de ce travail isolé qui vient d'être décrit; quand il est terminé on exécute le cercle de brides; il se trouve 14 brides, chacune suivie d'une maille en l'air, sur chacun des *traits* d'union que nous venons de décrire, et de l'un à l'autre 3 picots dirigés en bas, chacun suivi de 2 mailles en l'air; avant et après ces 3 picots on fait 2 mailles en l'air; les 2 tours suivants se composent d'une bride, — une maille en l'air faites alternativement; vient ensuite un tour comme le dernier du centre, c'est-à-dire qu'après 2 brides on fait toujours un picot; il y a 75 picots dans ce tour. On commence la dentelle extérieure.

1er tour de la dentelle. On fixe le brin au milieu de l'un des picots, et l'on fait l'une des feuilles posées en biais : * 7 mailles en l'air, et dans la 4e une bride que l'on ne termine pas et dont on garde la dernière bouclette sur le crochet, — une bride pareille dans la suivante maille en l'air, — on a par conséquent 3 bouclettes sur le crochet, — une double bride dans la 7e maille en l'air; on reprend le brin 6 fois pour le passer dans deux bouclettes, — six fois aussi pour le passer dans les trois dernières bouclettes. La petite feuille est terminée; on en commence aussitôt une seconde, on fait une maille-chaînette dans le 3e picot (en en passant deux) et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e tour. * Une maille simple au milieu de deux feuilles, — 5 mailles en l'air, — un picot tourné en bas, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

3e tour. * Maille simple au milieu de l'un des festons composés de mailles en l'air du tour précédent, par conséquent au-dessus du picot, — 3 mailles en l'air, — une bride dans la suivante maille simple du tour précédent; — un picot (c'est-à-dire 5 mailles en l'air, une maille simple dans la bride précédente), — 3 mailles en l'air,

DESSINS POUR LA RÉPARATION DU LINGE DAMASSÉ.



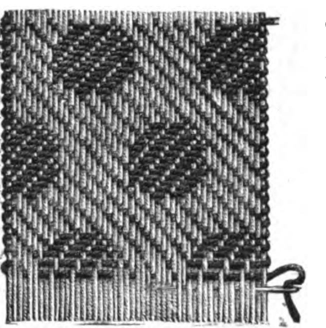
No 1a. No 1b.

— dans la même bride que la maille précédente on fait deux grandes brides séparées par un picot, — 3 mailles en l'air, encore une bride dans la même bride qui en contient maintenant quatre, un picot, — une maille en l'air. Recommencez depuis *. La rosette est terminée, moins les *reprises* des branches des étoiles; ces reprises sont faites avec du fil pareil à celui qui vient d'être employé pour l'étoile. On tend un brin depuis la pointe de la branche, jusqu'au picot qui se trouve directement au-dessous, on revient vers la pointe en tournant plusieurs fois autour de ce brin, puis on exécute la reprise (voir le dessin spécial); quand le vide de la branche est comblé, on tourne le brin (au lieu de le couper) autour des mailles en l'air, pour atteindre la pointe de la branche suivante.

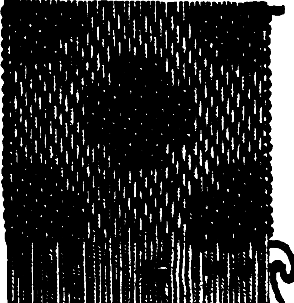
Bordure. — Entre-deux. 1er tour. 3 mailles en l'air; — * un picot dirigé en bas, — une maille en l'air, — un picot dirigé en haut, — 4 mailles en l'air, — un picot dirigé en bas, — une maille en l'air, — un picot dirigé en haut. Recommencez depuis*, jusqu'à ce que la bordure ait la longueur suffisante.

2e tour. * Une bride, pour laquelle on jette trois fois le brin sur le crochet et l'on reprend huit fois le brin avec le crochet, posée entre 2 picots séparés par 4 mailles en l'air, — une petite feuille pareille à celle de la dentelle extérieure de la rosette, mais pour laquelle on fait une chaînette de 9 mailles, et chacune des 3 brides est exécutée en reprenant le brin 5 fois, — une maille simple entre les suivants picots, séparés par 4 mailles en l'air, — une petite feuille. Recommencez depuis *.

3e tour. * Une maille-chaînette dans la triple bride du tour précédent, — 10 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 1re de ces 10 mailles, ce qui forme une boucle, — 12 mailles en l'air, et dans la 1re une maille-chaînette, — 12 mailles en l'air, et dans la 1re une maille-chaînette, — 10 mailles en l'air, et dans la 1re une maille-chaînette, — enfin une maille-chaînette dans la même triple bride, en sorte que ces 5 boucles forment une sorte de feuille, — 9 mailles en l'air, avec les 5 dernières un picot, —



No 4.



No 5.

2 mailles en l'air, — une bride triple entre deux feuilles du tour précédent, — 7 mailles en l'air, avec les 5 dernières un picot, — 4 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

On répète les deux derniers tours sur l'autre côté du 1er tour, en posant symétriquement les divers détails comme l'indique notre dessin.

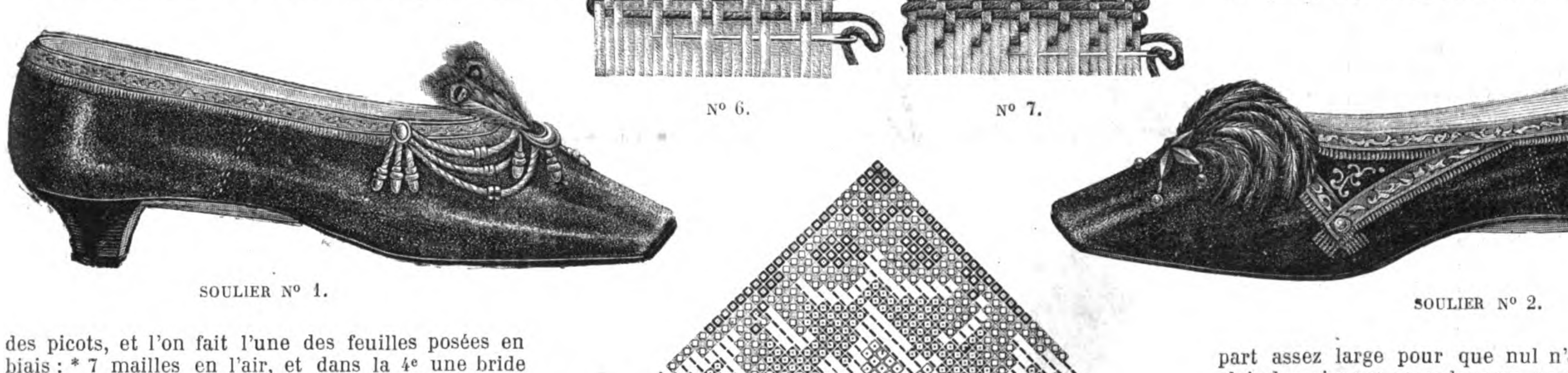
En appliquant ce travail sur le mouchoir on doit le poser de telle sorte que le bord du mouchoir atteigne la première ligne droite, formée par les mailles en l'air. (Voir le dessin du mouchoir.)



Réparation des bas.

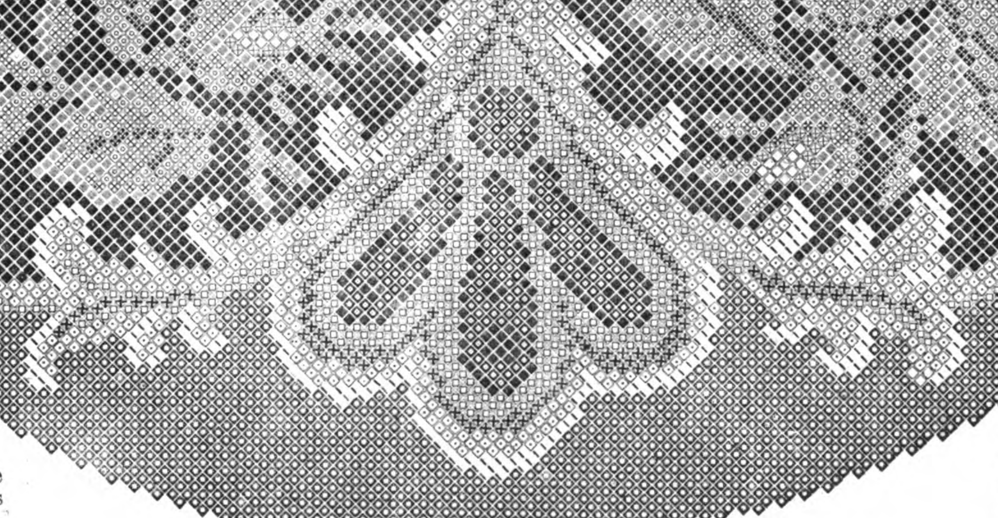
Nos précédents numéros ont fait à la toilette une part assez large pour que nul n'ait le droit de se plaindre si nous accordons un peu de place au plus humble des travaux utiles. Il s'agit, en effet, de la réparation d'un talon de bas.

Le *premier détail* de ce travail indique le talon qui vient d'être *fendu*, c'est-à-dire que l'on a coupé un côté de maille dans le plus proche tour du bas avoisinant le talon; on défait avec une aiguille à tricoter ce tour, dans lequel on vient de couper un côté des mailles, jusqu'à ce que l'on ait atteint, toujours défaisant, les deux petites coutures du côté du talon. Le dessin indique cette fente ainsi que le *remmaillage*. On prend le brin appartenant au talon, et l'on défile entièrement celui-ci, ou bien on le coupe sur les deux petites coutures de côté. On enlève les brins du pied, qui ont été originairement pris dans les mailles de lisière du talon; on relève tout autour les mailles sur quatre ou cinq aiguilles (voir le dessin représentant le premier détail). Ces mailles sont désignées sur notre dessin par des lettres; celles qui sont destinées au talon sont marquées *a b*, — celles des coutures de côté du talon défait por-



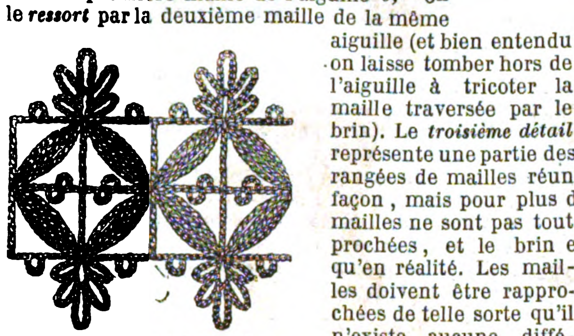
No 6. No 7.

SOULIER No 1. SOULIER No 2.



QUART D'UN COUSSIN ROND EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ◘ Bleu (nuance moyenne). ◘ Ponceau. ▪ Noir. ◘ Fauve foncé. ▪ Même couleur moins foncée. ◘ Même couleur moyenne. ◘ Même couleur claire. ‾ Même couleur plus claire, en soie. ▪ Vert foncé. ◘ Vert moins foncé. ⊞ Vert plus clair. ▪ Vert clair. ▪ Rose foncé. ▪ Rose moins foncé. ◻ Rose plus clair.

tent les lettres *c* et *d*; enfin, celles du pied marquées *e* sont les mailles d'où l'on a commencé à défaire le talon. Sur les mailles *a* et *b*, on exécute le talon de la façon ordinaire, mais à la fin des tours à l'*endroit* on tricote toujours la dernière maille de l'aiguille *a* avec la plus proche maille de l'aiguille *c*, en croisant les deux mailles (voir le dessin). Il résulte de ceci que le nombre des mailles à tricoter pour les petites coutures de côté est égal à celui qui se trouve sur les aiguilles *c* et *d*. Quand on a obtenu la hauteur voulue pour le talon que l'on réunit aux mailles de côté, on tricote comme d'habitude; quand le dessous est terminé, on doit avoir sur l'aiguille le même nombre de mailles que la rangée *e*. On est arrivé au point représenté par le *second détail*, et l'on réunit les deux côtés en les démontant ensemble (voir le 3me détail). Les deux côtés à réunir sont marqués *a* et *b*. On coupe une aiguillée de 50 centimètres du coton ou du fil que l'on emploie pour tricoter, on l'enfile dans une aiguille à repriser, que l'on passe de haut en bas dans la maille touchant à la rangée *b* (c'est-à-dire dans la dernière maille réunie au talon); on conduit le brin de la même façon de bas en haut dans la première maille de l'aiguille *b*, puis dans la première maille de l'aiguille *a*; — on *ressort* le brin par la deuxième maille de l'aiguille *a*, — on le passe dans la première maille de l'aiguille *b*, — on le *ressort* par la deuxième maille de la même aiguille (et bien entendu on laisse tomber hors de l'aiguille à tricoter la maille traversée par le brin). Le *troisième détail* représente une partie des rangées de mailles réunies de cette façon, mais pour plus de clarté ces mailles ne sont pas tout à fait rapprochées, et le brin est plus fin qu'en réalité. Les mailles doivent être rapprochées de telle sorte qu'il n'existe aucune différence entre ce travail et le reste du tricot. Les petites coutures du talon et du petit talon doivent se trouver les unes au-dessus des autres. Les brins seront assujettis à l'envers, en les conduisant au travers de quelques mailles.



BORDURE DU MOUCHOIR EN GRANDEUR NATURELLE.

ROSETTE AU CROCHET-GUIPURE (GARNITURE DE MOUCHOIR).

MOUCHOIR AVEC GARNITURE AU CROCHET.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

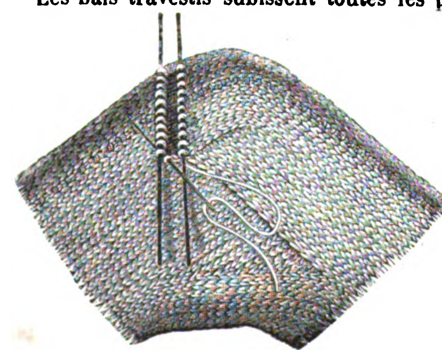
Robe en poult-de-soie verte de forme princesse, c'est-à-dire coupée en fourreau, boutonnée depuis le col jusqu'aux pieds avec de gros boutons en filigrane d'argent. Sur le corsage plat et montant, veste en velours vert, de nuance plus foncée que la robe, garnie de passementerie *espagnole*, c'est-à-dire en *résille* avec mélange de grelots en filigrane d'argent. Col en toile, garni de point d'Alençon, de chez Mmes Pottier et Laborie, rue Villedo, 3.

Robe de dessous en poult-de-soie blanc, bordée d'un étroit volant tuyauté, ayant 3 centimètres de largeur, surmonté de trois biais en satin jaune; le premier a 2 centimètres 1/2 de largeur, les deux suivants, chacun 1 centimètre de largeur. Robe de dessus en gaze de Chambéry, à rayures bleues et blanches assez larges; devant, les deux lés n'ont pas plus de 40 centimètres de longueur; le lé suivant a 50 centimètres, et ainsi de suite, de façon à former *escalier;* mais les plus longs lés (ceux de derrière) ne couvrent pas cependant la garniture de la robe de dessous; celle de dessus a une garniture identique en satin jaune; à chaque coin des lés, un gland en soie jaune. Corsage froncé à la grecque, en gaze de Chambéry; sur les épaules cordelière en soie jaune.

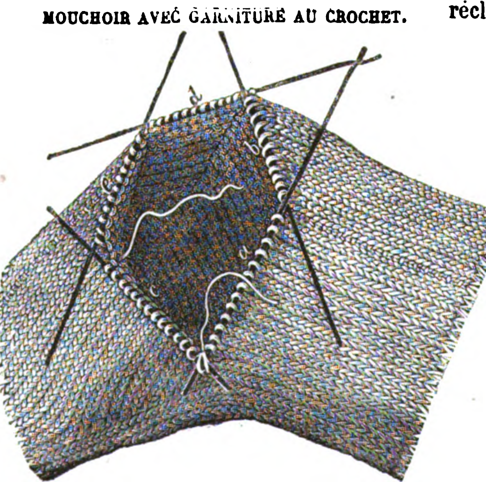


MODES.

Les bals travestis subissent toutes les phases d'une décadence due à diverses causes: la première de toutes est bien certainement le travestissement arrivé à l'état chronique. Autrefois on se déguisait une ou deux fois l'an pendant quelques jours de carnaval; aujourd'hui on se travestit à toute heure du jour, en toute saison et en tout costume. Vit-on jamais cohue carnavalesque comparable aux modes qui défilent sous nos yeux? Il résulte de cet état de choses que, lorsqu'un bal est *officiellement* travesti, on recourt forcément à ces déguisements de *fantaisie* qui n'ont point de signification, point de caractère, et sur lesquels il faut absolument coller un titre quelconque, tant il serait impossible de deviner sans ce guide, qui rappelle les naïfs décors de Schakspeare (un écriteau portant ces mots: La scène représente une forêt), que cette dame est déguisée en *Progrès*, tandis que cette autre représente l'*Industrie*. Que sont devenues les *Suissesses* d'autrefois? On les représentait avec un jupon garni de velours, avec un corselet et un chapeau rond. Les jupons garnis de rubans en velours, les corselets et les chapeaux ronds, sont devenus nos toilettes quotidiennes; on ne serait pas travesti en les arborant.



DÉTAIL N° 2.



RÉPARATION DES BAS. — DÉTAIL N° 1.

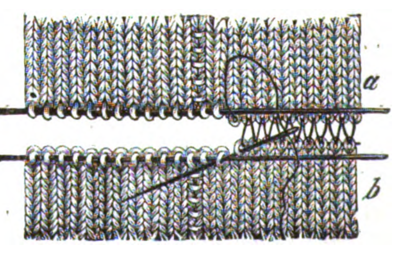
Dans cet état de choses, je n'ai qu'un conseil à donner aux personnes qui m'interrogent sur ce sujet: on ne peut plus sauver un travestissement que par l'exactitude de l'imitation..... Une réflexion soudaine m'oblige à une digression; en effet, ce conseil a l'allure d'une maxime, et nos imitateurs vont peut-être l'apprendre par cœur pour en faire leur règle de conduite. Rien n'est plus gênant que les imitateurs; ils sont nécessairement maladroits en arborant les idées, les sentiments d'autrui, les phrases par lesquelles on exprime tout cela, et vous renvoient ainsi une image déplaisante, grimaçante, dans laquelle on a la confusion de reconnaître quelques-uns de ses traits. O la Fontaine! tu as traité ce sujet! Ton esprit nous a légué *l'Ane et le petit Chien*..... Mais tu as négligé de nous dire ce que ce dernier quadrupède pensait de son imitateur.

ÉTOILE DE LA ROSETTE AU CROCHET-GUIPURE.

Revenons-en à nos travestissements. J'engage nos lectrices à copier bien exactement, pour elles ou leurs enfants, le costume de fête des paysans et paysannes de leurs départements, ou quelque costume étranger, ancien ou moderne. Quant à leur indiquer les détails des travestissements qui s'appellent la *Locomotive*, le *Télégraphe*, le *Commerce*, et autres sujets à la mode du même genre, j'y renonce forcément; chacun peut composer ces costumes avec une, deux, trois robes, y placer un affiquet emblématique, ou même se borner à faire broder en lettres d'or ou d'argent le nom de la chose que l'on représente.

On me demande si Mme Hénard, rue de Provence, 73, continue à faire des robes, des confections pour femmes et enfants, et toutes les broderies, les garnitures du costume moderne. Ma réponse est affirmative; si je n'ai pas répété cette indication, c'est parce que je pensais que nos abonnées, appréciant l'habileté de Mme Hénard, qui ne peut se comparer qu'à la modicité de ses prix, avaient appris le chemin qui conduit chez elle, et lui envoyaient leurs robes, jupons, casaques, etc. Comme la *Mode illustrée* n'insère point de réclames *payées*, je suis affranchie de la dure obligation d'une louange hebdomadaire à tant la ligne; mais, ce renseignement pouvant être précieux pour nos abonnées de Paris et des départements, je le répète ici bien volontiers.

On va voir reparaître, dès les premiers beaux jours de printemps, le pardessus pareil à la robe; cette mode si jolie, si gracieuse, a devant elle un long avenir. On portera cependant beaucoup de petits pardessus en taffetas noir, avec capuchon. La guipure Cluny va aussi fournir



DÉTAIL N° 3.



Gilquin fils imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56. Rue Jacob Paris

Toilettes de Melle RABOIN, 67 r. Nve des Pts Champs

Coiffures de Mr CROISAT, 76, rue de Richelieu.

Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION Gle 53 r. d'Hauteville.

je n'aurais jamais désiré quitter cette maison. L'inconnu m'attire, mais il y a des moments où il me fait peur aussi. »

Cécile se retint pour ne pas éclater de rire, et la plaisanta le reste de la route sur cette phrase qu'elle feignit de ne pas comprendre; elle la connaissait, elle connaissait sa mère et ses frères, tout cela était donc du connu, du très-connu.

Chez la tante Sophie, ce que l'arrivée d'Armelle pouvait avoir de déconcertant pour elle fut adouci par la nouvelle que Charles venait d'apporter. Mme Duchelau, ayant ce soir-là une loge aux Italiens, offrait deux places à ces dames, et elle poussait la gracieuseté jusqu'à prévenir qu'elle viendrait les prendre.

« Pourquoi n'y en a-t-il pas trois? » s'écria Francis en regardant Armelle.

Et poussant sa sœur du coude :

« Si tu lui offrais ta place? » insinua-t-il.

Cécile aimait beaucoup Armelle, mais la perspective d'une soirée aux Italiens lui causait un tel éblouissement que le sacrifice lui paraissait au-dessus des forces humaines. Elle s'éloigna avec un peu d'humeur de son frère et ne répondit pas.

« Aimez-vous la musique, Mademoiselle? » demanda Charles à Armelle.

Un éclair jaillit des yeux d'Armelle.

« Beaucoup, Monsieur, » répondit-elle.

— Vous êtes allée au Théâtre-Italien sans doute, ma chère enfant? » dit à son tour Mme de la Follière.

« Non, Madame; mon père n'aime pas le théâtre.

— Alors, j'ai bien envie d'accumuler de nouveaux griefs sur ma tête en vous y envoyant avec Cécile, » ajouta l'excellente femme.

« Madame, je n'accepterai pas cela! » s'écria Armelle vivement.

« Et pourquoi donc, mon enfant? Croyez-vous qu'à mon âge on ne s'amuse pas, surtout en voyant s'amuser les autres?

— Non, Madame; ou du moins ce n'est plus la même chose. Il n'y a qu'une manière de jouir de la musique, c'est de l'entendre.

— Aussi, la jouissance que j'éprouverai sera-t-elle d'une nature tout à fait différente de la vôtre; cela ne veut pas dire qu'elle ne me rendra pas également heureuse.

— Je vous en avertis, Mademoiselle, » dit Charles, qui regardait tendrement sa mère, « ma mère a d'excellentes théories contre l'égoïsme, et il vous sera difficile de lutter contre elle sur ce terrain.

— Je lutterai pourtant, Monsieur, » répondit Armelle, « je n'accepterai pas ce sacrifice.

— Oh! vous le ferez! » insista Mme de la Follière, « si je vous demande de le faire pour l'amour de moi. »

Il n'y avait que quelques heures qu'Armelle connaissait cette douce femme, et déjà son cœur s'en allait vers elle avec cette impétuosité naturelle aux cœurs ardents, auxquels l'aliment a été en quelque sorte mesuré par une destinée avare.

« Oh! Madame, » dit-elle d'une voix singulièrement émue, en se couvrant la figure de ses deux mains, « quand vous parlerez ainsi, je n'aurai rien à vous refuser.

— A la bonne heure. C'est donc arrangé. Si Mme Duchelau y consent, vous accompagnerez Cécile, Charles sera votre cavalier, et vous serez chaperonnée par Mme Duchelau. Que donne-t-on ce soir aux Italiens, mon fils?

— Linda de Chamouni.

— Ah! de la musique de Donizetti, » s'écria Armelle.

— Avec la fameuse Patti pour interprète, » ajouta Charles.

Les jeunes filles échangèrent un regard ravi.

« Il y a une question que nous avons un peu mise en oubli, » dit Mme de la Follière, « c'est celle de la toilette. C'est là cependant une question assez embarrassante pour vous, mesdemoiselles. Cécile n'a que sa robe de sortie, qui n'est pas brillante.

— Madame, ne vous inquiétez pas de cela, » dit vivement Armelle, « j'ai dans mes caisses mes toilettes de vacances, que j'ai à peine portées. Cécile et moi sommes à peu près de la même taille.

— Eh bien! je vous laisse arranger cela entre vous; il faut, autant que possible, avoir une toilette convenable, et, à votre âge, la chose est facile. Le Théâtre-Italien est un théâtre paré, n'est-ce pas, Charles?

— Oui et non, Maman. Dieu merci, malgré ce que certaines gens ont voulu tenter, on y jouit toujours d'une liberté relative. Une seule chose obligera peut-être ces demoiselles à se mettre un peu en frais, ce sera la toilette de leur chaperon. Mme Duchelau, qu'elles s'y attendent, sera splendide, et Croisat fera merveille. »

Armelle et Cécile chuchotèrent un instant.

« Maman, Armelle réclame un coiffeur, » dit tout à coup Cécile; « elle a tant de cheveux qu'elle craint de ne pas les arranger convenablement.

— Armelle a raison; c'est beaucoup d'être bien coiffée, et un coiffeur ne te sera pas inutile non plus. Francis, si tu te chargeais des menues commissions de ces demoiselles? »

Rien ne pouvait être plus agréable à Francis; il partit bientôt muni d'un petit papier qui pouvait au besoin lui rafraîchir la mémoire.

Cécile et Armelle passèrent dans l'appartement où avaient été déposées leurs malles, et Armelle en ouvrit une.

Là se trouvait une garderobe complète de femme du monde, qui remplaçait pendant les vacances l'uniforme violet de Sainte-Bathilde. On examina, on essaya, on arrangea, et, de l'après-midi, les jeunes filles ne reparurent pas dans le petit salon.

Mme de la Follière quittait parfois sa vieille parente pour aller donner un coup d'œil à ce qui se préparait, son approbation ou sa désapprobation faisant naturellement loi.

On dîna un peu à la hâte, et, comme les jeunes filles devainet se servir mutuellement de femme de chambre, elles quittèrent la table avant les autres et allèrent commencer leur toilette.

Elles n'avaient pas encore reparu, quand M. et Mme Duchelau furent introduits. Le conseiller d'État avait forcé sa femme à descendre de voiture; évidemment il tenait à adoucir, à force de gracieusetés, la déception éprouvée par sa parente.

Mme Duchelau ne se laissait pas voir. Sa toilette et sa personne disparaissaient sous un léger bournous blanc d'une élégance suprême.

Mme de la Follière lui proposa la substitution convenue, et, son consentement donné, on avertit les deux jeunes filles. Cécile, qui était prête, arriva aussitôt. Le plaisir la rendait presque jolie, et sa toilette, simple, mais gracieuse, lui valut un petit compliment de la part de Mme Duchelau.

« Je suis vraiment enchanté de voir la fille de Marcellin de Boisfort, » dit le conseiller d'État. « Ma chère amie, la mère de cette jeune fille était une Broussaye-Châteauroux, » ajouta-t-il, sachant qu'il flattait une des petites faiblesses de sa femme.

Mais Mme Duchelau commençait à s'impatienter du retard causé par Armelle, et elle répondit à cela en disant à Cécile d'aller presser cette petite fille, qui se faisait attendre.

Cécile se leva et se rassit.

« La voici, » dit-elle.

Armelle entrait en effet. Elle avait une robe en gaze de Chambéry, à fines rayures satinées; le corsage, décolleté, était recouvert d'un fichu Marie-Antoinette à longs pans croisés, garnie d'une ruche en taffetas rose. Sa coiffure était des plus originales pour l'époque. Le coiffeur, trouvant sous sa main un sujet digne selon lui de porter la coiffure Empire, timidement inaugurée encore, la lui avait à peu près imposée. Cette coiffure, très-ingrate pour un visage ordinaire, rehaussait singulièrement la beauté d'Armelle, et lui donnait un cachet tout particulier.

La conseillère ouvrit de grands yeux devant cette femme ravissante, et, se souvenant du Broussaye-Châteauroux, elle se leva machinalement pour lui rendre son timide salut. Le conseiller d'État adressa à Armelle quelques-unes de ces phrases charmantes, bien arrondies, dont il avait le secret, et l'on descendit. Francis avait disparu, mais Charles était condamné à servir de cavalier à sa prétentieuse parente, et il aida ces dames à monter dans l'élégante calèche où elles s'établirent non sans peine.

On roula en silence vers la salle Ventadour; le silence est le frère de la nuit, et le voyage commençait dans les rues assez mal éclairées du faubourg Saint-Germain. Armelle et Cécile se pressaient l'une contre l'autre sur le banc de devant. Toujours sous l'influence des Broussaye-Châteauroux, Mme Duchelau avait prié Armelle de s'asseoir à ses côtés, mais elle s'était contentée d'un premier refus, et avait mis fin aux protestations polies du conseiller d'État en le forçant à s'asseoir près d'elle. Une fois assis, on n'aperçut plus que sa tête et son cou cravaté de blanc; mais il savait le respect dû aux toilettes de sa femme, et il supportait philosophiquement ce poids de jupons.

Les deux jeunes filles se sentaient très-émues, mais d'une manière différente. Cécile jouissait de ce plaisir tout à fait inespéré en véritable enfant. Armelle était plus grave; cette soirée lui paraissait une brillante inauguration de la liberté après laquelle elle soupirait depuis si longtemps, et elle se sentait seule responsable de cet acte. Le ravissement des deux pensionnaires dégénéra en une sorte d'extase quand elles se trouvèrent dans la salle. Cécile regardait autour d'elle sans songer à déguiser sa naïve admiration. Armelle baissait les yeux pour ne pas être éblouie par ces lumières, ces dorures, ces cristaux. Le premier moment passé, elle se décida, suivant le conseil de Cécile, à examiner un peu la salle, qui était alors la plus belle salle de spectacle de Paris. Les statues allégoriques qui soutiennent dans des poses différentes sur leurs bras d'albâtre le dôme peint, ces grandes figures immobiles au-dessus de cette foule vivante, remuante, animée, forment un remarquable effet de contraste. Le public, moins pittoresque qu'aux autres théâtres, n'est pas moins intéressant à étudier. L'assemblée fait partie de ces trois aristocraties : la naissance, la fortune, le goût. Au parterre et au paradis, ces deux refuges de la partie populaire des spectateurs, pas un habit ostensiblement râpé, pas une blouse, pas une face patibulaire. Il y a plus ou moins d'aisance dans l'aspect extérieur, plus ou moins d'intelligence sur tous les fronts, dans tous les yeux. Il faut même l'avouer, plus la tenue est modeste, plus le regard rayonne; car il faut payer cher sa place à l'artistique festin.



TEMPLE DE SÉRAPIS, A POUZZOLES. (Extrait du volume de M. Figuier.)

Belles dames, qui vous asseyez si nonchalamment sur vos canapés de velours, et qui arrivez tard, couvertes de diamants étincelants, permettrez-vous qu'on émette une pareille idée? Je le sais bien, vous êtes là chez vous, ô duchesses par droit de conquête ou par droit de naissance! Mais vos oreilles sont un peu blasées; l'impression ne vous visite plus guère, encore moins l'enthousiasme: l'impression, l'enthousiasme, sont ailleurs; ils sont chez les musiciens fanatiques, chez les hommes qui ont à un certain degré la passion du beau, chez ces femmes moins brillantes que vous, qui ont dû faire un sacrifice d'argent pour venir là. Tandis que vous agitez votre riche éventail, et que votre lorgnette d'ivoire fait le tour de la salle, elles sont là immobiles, l'œil fixe, aspirant ces sons perlés qui ravissent leur oreille neuve encore, écoutant avec leur âme ce langage musical qui s'adresse à l'âme.

Mme Duchelau avait choisi Cécile pour voisine de loge. L'attention qu'Armelle éveillait ne lui avait pas échappé, et elle n'eut pas un instant la pensée de la placer avec elle sur le devant de la loge. Son amour-propre, un peu froissé, ne gagna rien à cette petite mesure prudente. Le regard des spectateurs sut aller trouver derrière elle cette belle et rayonnante figure qui se détachait sur le velours sombre.

Elles étaient à peine assises que M. Duchelau apprenait à Armelle que la loge en face appartenait à un des membres de sa famille maternelle.

« Je ne me trompe pas, n'est-ce pas, Aurélie? » ajouta-t-il en se penchant vers sa femme. « Cette loge est bien la loge de la duchesse de Broussaye-Châteauroux?

— Oui, » répondit assez sèchement Aurélie, qui commençait là en avoir assez des Broussaye-Châteauroux.

Armelle, vivement intéressée, braqua sur cette loge, qui



venait d'être occupée, la lorgnette que lui passa Charles.

Une très-jolie femme blonde, en robe de satin blanc, se trouvait seule sur le devant; plusieurs hommes de l'aspect le plus aristocratique se tenaient derrière elle, et comme Armelle abaissait sa lorgnette, l'un d'eux s'avança sur le devant de la loge, et se mit à les lorgner avec une persistance qui dépassait certainement les bornes de la politesse.

« Quel magnifique collier a ce soir Mme de Châteauroux! » s'écria Mme Duchelau presque malgré elle.

« Et quelle dose d'impertinence possède M. Gaëtan de Châteauroux! » riposta Charles de la Follière. « On ne peut abuser ainsi du droit qu'avec celui de siffler on achète en entrant. »

Armelle, en jetant les yeux sur le groupe brillant, avait éprouvé une sensation singulière, quelque chose comme un souffle d'orgueil avait traversé son cerveau. La remarque de Charles lui déplut : c'était elle que M. Gaëtan lorgnait; elle se détourna vers Charles.

« Il me semble que M. de Châteauroux n'est pas le seul à se donner cette licence, » dit-elle.

Les paroles n'étaient rien, mais, presque sans le savoir, elle avait pris en les prononçant un air hautain qui blessa le jeune homme.

« J'avais oublié la parenté qui vous unit à cet admirateur quelque peu hardi, Mademoiselle, » répondit-il froidement en s'inclinant cérémonieusement; « daignez excuser ma maladresse. »

Armelle rougit et se mordit les lèvres. Mais en ce moment la toile se leva, et elle eut un prétexte pour se retourner vers la scène. Au bout de quelques instants la salle n'existait plus pour elle; elle oubliait ses compagnons de loge, elle était tout entière à la musique et à la pièce. La pièce elle-même l'intéressa vivement, elle en suivit attentivement tous les développements, sans songer à dissimuler les signes extérieurs de sa naïve émotion. Quand les Savoyards, fléchissant tous le genou, implorèrent pour Linda les bénédictions du ciel, elle se sentit pâlir; quand Linda, cette touchante Linda, après avoir chanté son éloquent adieu et embrassé ses vieux parents, s'éloigna en pleurant, et, que jetant loin d'elle le paquet qu'elle portait, elle rebondit vers eux pour avoir un dernier baiser; quand le bon et fidèle Pierrot apparut dans le sentier abrupte, soutenant la pauvre Linda, folle de désespoir, et lui faisant entendre par intervalles, pour la forcer à le suivre, la ballade mélancolique qui avait été son adieu au pays, des larmes roulèrent dans les yeux d'Armelle et elle les laissa couler sur ses joues sans fard. A ce moment-là cependant son émotion lui fit honte. Arrachée à sa contemplation par les bravos frénétiques qui, à tous propos et sans égard pour la marche de l'action, saluaient l'apparition de la Patti, elle se détourna vivement vers un homme placé dans une stalle voisine, qui criait bravo d'une voix à jeter à bas une muraille. Sa figure était encore inondée de larmes, et le sourire involontairement ironique qui plissa les lèvres du conseiller d'État le lui apprit. Légèrement décontenancée, elle tourna les yeux vers Charles, qui la regardait sans sourire. Elle lui sut gré du sérieux qu'il gardait en cette circonstance; elle essuya furtivement ses larmes, et pendant les entr'actes regarda moins dans la loge en face, d'où le petit jeune homme blond, que Charles avait appelé Gaëtan, continuait à l'honorer d'une attention toute particulière.

(*La suite au prochain numéro.*) ZÉNAÏDE FLEURIOT.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Pour tous les ouvrages, fournitures, *montures* de travaux, s'adresser à Mme Michaud-Joly, boulevard Sébastopol, 14, qui fera les expéditions contre remboursement.

MUSIQUE.

M. Maho, éditeur, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25, vient de publier la partition à quatre mains du *Freischutz* de Weber, admirablement transcrite pour le piano. Je recommanderai aux personnes qui chantent une scène de Beethoven, à peu près inconnue malgré ses beautés sublimes : *Ah spergiuro perfido*, suivie de *Dite mi;* ce morceau est publié à Londres, chez Sold. On peut le demander à M. Maho.

Toute lettre demandant des renseignements sera considérée comme non avenue, et ne recevra pas de réponse, si elle n'est accompagnée de la bande du journal portant le nom de l'abonnée.

Il ne peut être fait, en aucun cas, aucune réponse *directe*. Les timbres-poste envoyés pour affranchir la réponse de Mme Raymond sont perdus, puisqu'ils ne peuvent être renvoyés.

Je dois signaler un nouveau mode de *tirettes* invisibles, pour relever les robes ; on l'appelle l'*indispensable ;* on le trouve dans tous les grands magasins de Paris, le Louvre, etc. Ce procédé dispense de nouer les cordons par-dessus la robe et d'avoir recours à une aide pour baisser la robe. Selon toute probabilité, nous publierons des dessins explicatifs de ces *tirettes*.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

No 16,813, Paris. Si l'on faisait les camisoles longues, on les transformerait en peignoir; je n'en ai jamais vu de ce genre, mais rien ne s'oppose à ce que l'on allonge à volonté nos patrons de camisole. La mère de la mariée n'est nullement obligée d'envoyer du linge à son futur gendre. On déjeune *après* la cérémonie du mariage, mais l'on ne sert, *avant*, aucune collation. — *No* 59,830, *Bas-Rhin*. La *Civilité non puérile, mais honnête;* prix, 4 francs, chez MM. Firmin Didot. — *No* 22,597, *Bas-Rhin*. La feuille d'alphabets est réimprimée ; on y trouvera des lettres de toutes dimensions. Merci pour la fidélité. — *No* 27,510, *Pas-de-Calais*. Une bordure au-dessus de chaque ourlet; *idem* pour les taies. Oui, pour les coussins recouverts en mousse. Pour le tapis de table, drap brun orné de lacets verts, et soutache ou broderie verte. — *No* 16,530, *Naples*. Impossible de publier des explications de travaux sans y joindre des dessins explicatifs. Le journal publie tant de travaux de ce genre ! — *No* 16,359, *Paris*. Le mardi ou le vendredi à 3 heures, et avec le plus grand plaisir..... toutes deux. — *Aveyron*. La nouvelle *Une Femme élégante* est actuellement incomplète, quelques numéros étant épuisés. Sera prochainement publiée en volume. Nous ne publions aucune initiale particulière, mais des alphabets dans lesquels chacun choisit ses initiales. — *Somme*. On ne porte pas de jupons garnis de bandes en broderie anglaise. — *Portici*. Voile carré, long ou moins long, en tulle de même couleur que le chapeau. On porte les boucles simples plus que les agrafes de ceinture. — *Belgique*, 252. S'adresser à Mme Fladry, rue du Faubourg-Poissonnière, 14. On porte du satin *sérieusement* cette fois; s'adresser pour ces emplettes aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli, ainsi que pour la sortie de bal. Ces mêmes bijoux de fantaisie se trouvent partout, entre autres dans les galeries du Palais-Royal. — *Novare, Italie*. Il m'est *impossible*, à mon extrême regret, de m'occuper ici d'affaires *particulières*, étrangères au journal. — *No* 41,139, *Gard*. On peut broder une vignette sur trois des coins du mouchoir, les initiales dans le quatrième coin. Pour les autres questions, voir l'article spécial paru récemment, ou devant paraître bientôt. On ne marque pas les jupons. Les tableaux sans cadre ne peuvent prendre place dans un salon. Merci pour cette bonne lettre. — *Mme la comtesse de C.* Faire teindre la blonde chez Mme Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. — *No* 12,262, *Aisne*. Ganse ronde en coton ou ficelle, sur laquelle on exécute les mailles au crochet, en *enfermant* cette ganse dans les mailles. Oui pour le plein. On exécute cette initiale comme tout le reste de l'alphabet, c'est-à-dire au plumetis. — *No* 64,284, *L. D. Algérie*. Rien ne s'oppose à ce que l'on fasse une *amazone* en alpaga gris, ou feutre ; corsage à basques garni de frange à boules (on en trouvera un patron dans le no 6, très-probablement). Chapeau de paille à calotte basse, à bords un peu proéminents ; voile bleu ou vert. La jupe, coupée en pointe, aura 2 mètres 50 centimètres de longueur. — *No* 3,953. La demoiselle d'honneur se borne à accompagner la mariée à l'église et à quêter ; elle n'a (à Paris du moins) aucune autre obligation. L'*Art de la couture* sera publié dans la *Mode illustrée*. — *No* 83,066, *Haut-Rhin*. On ne porte comme fourrure de deuil que l'astracan noir. — *No* 68,450, *Haute-Saône*. Comme je n'ai jamais vu un seul *tricorne* à Paris, je ne saurais conseiller cette mode, ni indiquer comment on la porte. Je sais que l'on teint tous les taffetas en noir, avec impressions blanches (rayures ou carreaux), mais j'ignore si l'on pourra faire une impression noire sur un taffetas que l'on ne teint pas. S'adresser pour cet objet comme pour le suivant à la maison de teinturerie de Mme Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46 ; on y tient parfaitement les châles en *réserve ;* si la bordure de ce châle est étroite, il n'est plus à la mode, et doit être converti en châle carré. — *No* 77,243. *Loire*. Le voile de fauteuil que l'on me demande se trouve justement dans le numéro du 17 septembre que l'on m'indique. — *No* 22,283, *Sarthe*. Je n'ai garde non plus d'oublier ma filleule et la remercie pour son active propagande ; nous nous opposons à ce qu'on *nous prête*. On évitera d'une part de posséder une collection déchirée, et d'une autre on augmentera indéfiniment le nombre de nos abonnées. Prêtez un numéro, un seul ! — *No* 16,448, *Montrouge*. Oui pour la garniture de cygne. On ne donne pas de linge au futur. Merci mille fois pour cette approbation. — *No* 60,791, *Marne*. Si la température le permet, pardessus pareil à la robe. On porte de l'acier, puisqu'on porte tous les métaux. Point de bottes, rien n'est plus mal vu. — *No* 4,609, *Lot-et-Garonne*. Les *Patrons illustrés* sont un complément de la *Mode illustrée* qui, malgré tous nos efforts, et une notable augmentation du nombre des planches, ne peut contenir tous les patrons qui nous sont demandés. On a reçu, on recevra bien des patrons de costume d'enfant. On renouvelle souvent le fond d'un châle; mais il est difficile de renouveler la bordure..... c'est ce qui a la plus grande valeur. L'auteur d'*Une Femme élégante* remercie sa lectrice avec une vive satisfaction. — *No* 45,714, *Orléans*. Merci pour ces vœux, pour cette affectueuse approbation, dont la compétence est des plus réelles à mes yeux. L'auteur d'*Une Femme élégante* est bien charmée de ce jugement. — *Mme de L...., Dordogne*. J'ai possédé un bien joli chien qui s'appelait *Masco ;* je vous soumets ce nom, et je serai satisfaite si je le sais porté par ce nouveau filleul..... à quatre pattes. — *Ardennes*. Border la robe trop courte avec une bande de velours noir, ou de moire antique, dont le côté supérieur sera découpé en dents carrées ; garnir celles-ci avec une étroite dentelle noire, ou bien un liséré. Nous apprenons avec satisfaction l'heureux résultat dû à l'emploi de l'eau de feuilles de noyer, pour arrêter la chute des cheveux. — *No* 33,178, *Haute-Loire*. On ne porte jamais de chapeaux en crin, fussent-ils noirs, pendant l'hiver. On répond à la première personne. — *No* 51,469, *Var*. Pour faire des fruits en cire, il faut posséder des moules spéciaux ; d'un autre côté cet ouvrage n'offre aucune utilité à nos abonnées, nous ne pourrons en faire paraître l'explication. — *No* 64,599, *Gard*. Voir tous nos dessins représentant des chapeaux. On y trouvera l'indication des chignons tels qu'on les porte avec les chapeaux. On porte les vestes à volonté, avec ou sans basques. — *No* 72,833, *Lot*. A Paris, les enfants de deux ans ne portent jamais de corsages montants à manches longues, mais uniquement les corsages décolletés à manches courtes avec chemisette montante à manches longues. — *Mme P...., Belgique*. Des tabourets carrés plus bas que des siéges ordinaires, plus élevés que les tabourets de pied. Garnir la robe avec trois biais de taffetas noir, liséré en même bleu que le dessin de la robe. Nous ne saurions nous engager à faire paraître les dessins que l'on désire. — *No* 6,151, *Montmartre*. Les ourlets ou faux ourlets des robes actuelles doivent naturellement suivre la courbe inférieure de ces robes ; ou plisse de distance en distance, chaque fois que cela est nécessaire, le côté supérieur de l'ourlet. — *No* 19,575. *Finistère*. Ainsi que nous l'avons déjà dit, on pose des voiles au crochet ou filet, seulement sur les *dossiers* des siéges, quand ces dossiers sont rembourrés ; le voile tombe moitié devant, moitié derrière ; on le met comme un fichu, s'il est carré. La circonférence du moule dépend de la grosseur du coton que l'on emploie et de la dimension du tabouret, qui sont choses facultatives, et sujettes à changer suivant chaque abonnée ; la frange retombe autour du tabouret sans le dépasser. On ne coupe pas du tout le filet, puisqu'on le fait d'après le dessin, au point *compté*, comme de la tapisserie. Le rouge ou le jaune sont toujours les nuances employées pour mobilier de salon. — *No* 66,093. *Calvados*. Je ne comprends pas la question dans les termes où on me la pose : *Quel présent un garçon d'honneur peut faire à la mariée et à son garçon d'honneur ?* A Paris on ne fait aucun présent. On recevra des gravures de mariée. Le gris ou le feutre. — *No* 73,845, *Angoulême*. Merci mille fois pour cette bienveillante appréciation. On recevra bientôt une double planche de lingeries. Quant aux pantoufles, j'ai le regret de refuser un dessin très-*passé de mode* ici. — *No* 73,913, *Rochechouart*. Les petits volants ne se voient plus ; les enlever, en former de petites ruches à la vieille, les replacer sur leur ancienne couture pour en cacher la trace. Point de cachemire de l'Inde en toilette de demi-deuil. — *No* 68,889, *Meurthe*. Soutacher le jupon en brun, ou bien exécuter en noir l'une des bordures *imitation de Cluny*, paraissant sur la planche de broderie no 6. Faire une haute ceinture avec ou sans bretelles, pour remplacer le corsage devenu trop étroit. Les enfants comme les grandes personnes portent des corsages *clairs* avec toutes les jupes. Les châles ne peuvent se porter longs quand la bordure en est étroite ; dans ce cas, on les transforme en châles carrés.

AVIS IMPORTANTS.

Les fêtes de Noël et du jour de l'An ont apporté quelque retard dans l'expédition des numéros de la Mode, les ateliers d'imprimerie, de gravure et de coloriage ayant été fermés, comme c'est l'usage à Paris, à cette époque de l'année.—Nous prions nos abonnées d'excuser ce retard involontaire, qui n'existera pas pour les numéros suivants.

Nous publions avec le présent numéro la 1re livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants : Corsage-veste pour dame ou jeune fille. — Pantalon pour petit garçon de deux à trois ans. — Fichu *Gabrielle*. — Manche accompagnant le fichu Gabrielle. — Fichu Elvire. — Manche accompagnant le col du fichu Elvire. — Dessin pour cache-nez.

Notre prochaine planche de patrons contiendra une feuille de beaux dessins pour broderies, et les objets suivants : Petit manteau de printemps à capuchon. — Corsage montant à basques et ceinture. — Canezou en tulle noir. — Pèlerine. — Mantelet pour dame âgée. — Corsage de nansouk pour petite fille de quatre à six ans. — Corset pour fillette de dix à douze ans. — Porte-montre. — Ceinture Armide. — Berthe en blonde. — Plateau de lampe. — Voile de lampe. — Coiffure. — Crête. — Poignet de manche.

La planche suivante, en double format, sera consacrée à des modèles de linge et lingerie, commodes et *inédits*.



BOG 3'YR7O4.

4u 7l88ocgl4 g'u89 6y8 eg b7io3 u9 ryog y79o89u
Heo 8'u2ie9u 2dyg9u7 3'egu i7uo44u ucio89u,
U5u7ruo44u 3e 90517u u9 3u 4'y564ue7 3u8 8ig8 :
Ro79ei8u 3'y5ie7, 6ie7 2dy75u7 8y 2ierue8u,
8e7 4u go3 7u89yg9 8ue4u, o55i1o4u u9 7urue8u,
O4 nu99u y 64uog ci8ou7 4y b4ue7 3u 8u8 2dyg8ig8.

yog8o byo9 4u 6m9u og86o7u. — 3oue 4'ugriou
6i e7 he'yek de514u8 3u 2me7 o4 ru78u eg 6ue 3u niou :
2'u89 eg 2ig8i4y9ue7 u5e. — 3u 9u568 ug 9u568,
4y 6yer7u de5ygo9u, 6y9oug9u u9 7i1e89u,
3yg8 8ig 7e3u 4y1ue7 yo5u he'egu riok ne89u
4eo 2dyg9u 4y 2dyg8ig 3orogu 3e 67og9u568.

yg37u 4u5iagu.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

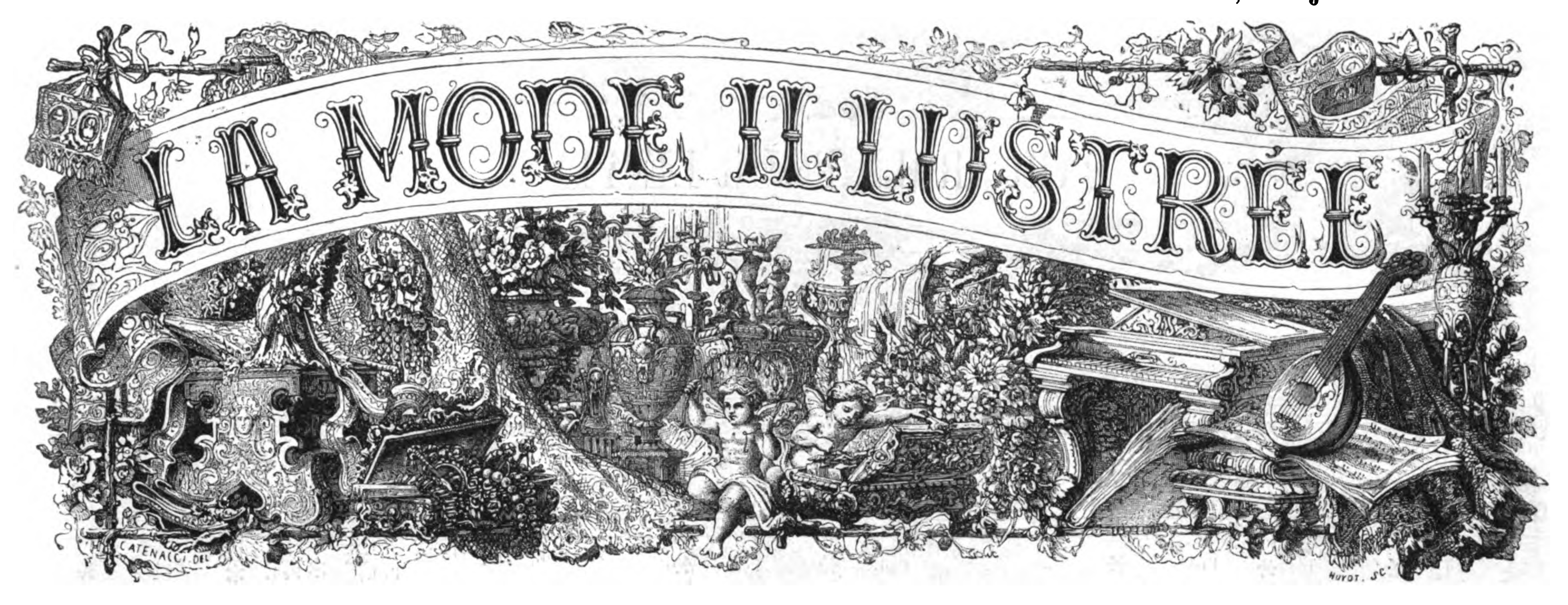
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'abus des plaisirs corrompt et amollit les masses.

N° 5. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 28 janvier 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Voile de fauteuil,

APPLICATION DE CROCHET.

MATÉRIAUX Tulle de coton blanc; fil n° 40.

Voici un travail de genre nouveau et qui ouvre des horizons inconnus : il se compose de losanges en tulle (tulle coupé en biais) ornées et réunies par un travail au crochet. Notre dessin représente ce voile de fauteuil en dimension réduite; on l'agrandit soit en augmentant les proportions des losanges, soit en élevant leur nombre, de telle sorte que six losanges à tête de cerf forment d'abord une première étoile, autour de laquelle rayonnent d'autres étoiles de même composition.

Chaque losange est coupée isolément, puis encadrée avec un ourlet aussi étroit que possible, sur lequel on fait un second encadrement, au crochet cette fois, et se composant de brides *à jours* (c'est-à-dire alternativement une bride, une maille en l'air). On exécute ensuite les *applications*.

Tête de cerf. On fait une chaînette de 12 mailles un peu *lâches*, on passe les deux dernières, et dans la suivante on fait une demi-bride, — dans chacune des deux suivantes une petite bride, — dans la suivante une bride (pour laquelle on reprend le brin 4 fois); ceci forme le museau; dans le côté supérieur de la dernière bride qui vient d'être exécutée, on fait une maille-chaînette, puis, pour la mâchoire inférieure, 4 mailles en l'air, dont on passe la dernière pour faire dans chacune des suivantes une maille-chaînette, — dans la suivante 2 mailles simples, — puis 5 mailles simples, en piquant le crochet seulement dans la dernière bride; — une maille-chaînette dans chacune des deux autres mailles en l'air. Nous appelons ceci le *premier tour*, fait sur l'*endroit* de l'ouvrage. On travaille désormais *en allant et revenant*, piquant pour l'*endroit* dans le côté de derrière, pour l'*envers* dans le côté de devant de chaque maille.
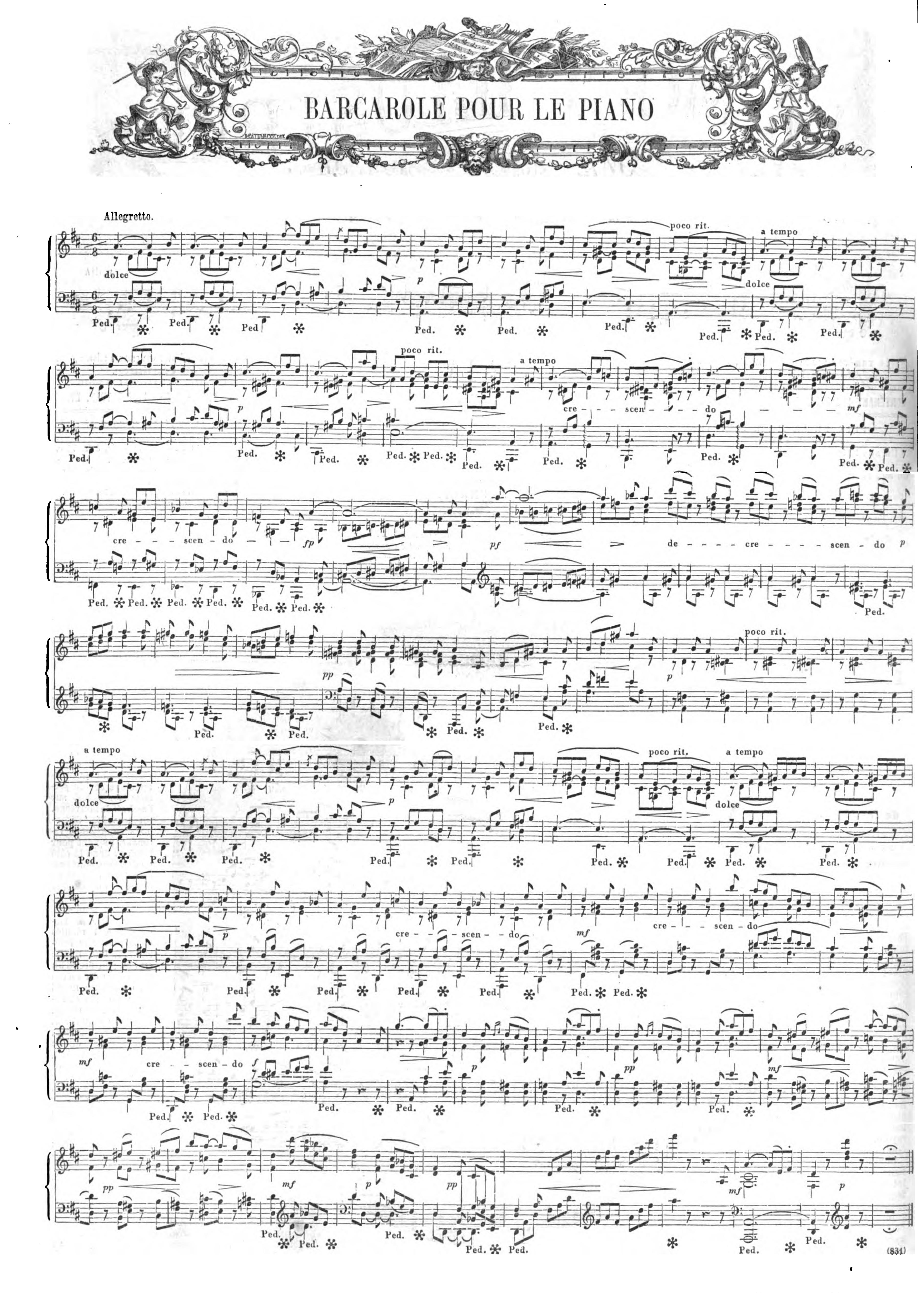
2e *tour.* 6 mailles simples (il reste encore 3 à 4 mailles de la mâchoire inférieure), une maille en l'air; on prend un autre brin du même fil, on fait un nœud à l'une de ses extrémités, on le passe, jusqu'à ce qu'il soit arrêté par le nœud, dans la maille qui se trouve sur le crochet, et l'on fait avec ce nouveau brin 11 à 12 mailles en l'air, formant le contour inférieur du cou. L'extrémité de ce brin est passé dans la dernière maille; quand celle-ci est terminée on reprend l'ancien brin.

3e *tour.* 8 mailles simples; la première sur la maille en l'air isolée à la fin du tour précédent, — une maille-chaînette dans chacune des deux mailles suivantes.

4e *tour.* 9 mailles simples, — une maille-chaînette dans la 1re maille en l'air du contour du cou.

5e *tour.* 9 mailles simples, — une maille-chaînette dans la dernière maille de la chaînette.

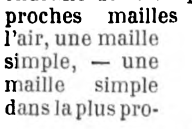
VOILE DE FAUTEUIL, APPLICATION DE CROCHET SUR TULLE.


BARCAROLE POUR LE PIANO
Allegretto.
dolce
poco rit.
a tempo
cre - - scen - - do
mf
fp
pf
de - - - - cre - - - - scen - do
pp
Ped.
(831)

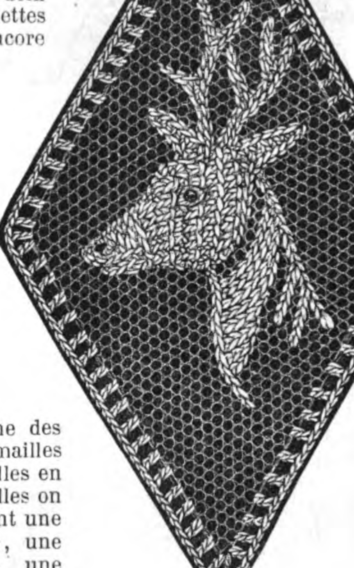
6e *tour*. Une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille, — 7 mailles simples.

7e *tour*. 5 mailles simples; avec la dernière on commence l'oreille gauche en passant le brin au travers de la plus proche maille de la tête, et l'on fait une seule maille avec les deux bouclettes qui se trouvent de nouveau sur le crochet. * Entre ces deux bouclettes, on lève le brin qui les unit, et l'on fait encore une seule maille, avec les 2 bouclettes qui se trouvent de nouveau sur le crochet. On recommence encore deux fois depuis *. On fait une maille en l'air, puis on revient en arrière sur ce qui vient d'être fait, et l'on exécute 2 mailles-chaînettes, — 2 mailles simples, — encore une ou deux mailles simples jusqu'à la tête.

Pour le premier côté de la ramure, on fait une chaînette de 10 mailles, dont on passe la dernière; on fait sur les autres : 2 mailles-chaînettes, une maille simple, — 4 mailles en l'air, sur lesquelles on fait, en revenant en arrière, 2 mailles-chaînettes, une maille simple, — une demi-bride dans la maille qui précède les 4 mailles en l'air, — une maille simple, sur chacune des plus proches 3 mailles en l'air — 3 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant une maille-chaînette, une maille simple, une demi-bride dans la maille précédant les 3 mailles en l'air; sur chacune des trois plus proches mailles en l'air, une maille simple, — une maille simple dans la plus proche maille de la tête. On exécute la seconde ramure comme celle-ci, et près de la seconde, la deuxième oreille. Il est désormais facile de compléter le cou, d'après le dessin; le contour supérieur du cou et les traits isolés sont faits avec des brins ajoutés *à part*. En cousant ces têtes sur le tulle, on leur donne les courbes indiquées par le dessin. On coud une perle noire pour chaque œil, que l'on encadre avec quelques points de soie noire, employée aussi pour marquer le museau, sur la partie supérieure de la mâchoire.



VESTE EN VELOURS GARNIE DE GUIPURE CLUNY.

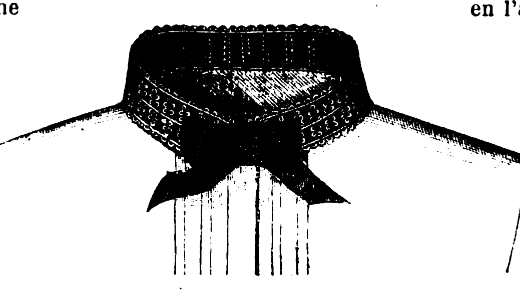


PREMIÈRE LOSANGE DU VOILE DE FAUTEUIL.

DEUXIÈME LOSANGE DU VOILE DE FAUTEUIL.

Branche (2e losange). * 6 mailles en l'air, on en passe trois; dans la 4e une grande bride (pour laquelle on reprend cinq fois le brin, — dans la suivante une petite (pour laquelle on reprend le brin 3 fois), dans la dernière une maille simple. Ceci forme l'une des quatre petites feuilles du trèfle à quatre feuilles; chacune des petites feuilles suivantes doit se placer à la droite de celle qui la précède; on recommence trois fois depuis*. La tige est formée avec des mailles en l'air, puis on fait le trèfle suivant. Le troisième est exécuté isolément avec la tige principale; on les assemble en les cousant sur le tulle.

COL AU CROCHET (VU A L'ENDROIT), GRANDEUR NATURELLE.



COL AU CROCHET AVEC GARNITURE DE RUBAN.

Quand on a fait un nombre suffisant de losanges, on les réunit au moyen de l'entre-deux ; pour celui-ci on entoure chaque losange avec 20 petits festons, composés chacun de 11 mailles en l'air; il y a 5 festons sur chaque côté de la losange. Sur ce tour on fait alternativement une bride, — une maille en l'air, et depuis la bride du milieu de chaque feston une maille simple qui se rattache à la plus proche losange (voir le voile de fauteuil). Quand toutes les losanges sont réunies, on encadre tout le travail avec une dentelle composée de 5 tours.

1er *tour de la dentelle*. * Dans le milieu de chaque feston une maille simple, suivie de 7 à 9 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

2e *tour*. Alternativement une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille.

3e *tour*. * Dans chacune des 4 premières mailles, une maille simple, — 11 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles. Recommencez depuis*.

4e *tour*. * 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles du tour précédent. Sur le feston suivant on fait : une maille simple, — 3 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — une maille simple. Recommencez depuis*.

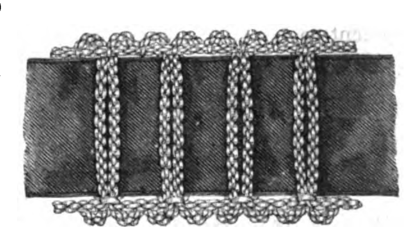
5e *tour*. Mailles-chaînettes jusqu'au milieu du premier des 3 picots du premier feston : * 5 mailles en l'air, dont on passe les 2 dernières; dans la troisième une maille-chaînette, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le picot suivant. Recommencez depuis *. Les 3 mailles en l'air du tour précédent, qui se trouvent entre 2 festons, sont toujours passées.



JUPON PIQUÉ POUR ENFANT.

Étoile du centre du voile. 1er *tour*. * 10 mailles en l'air, on passe la dernière, on fait une maille simple, — 7 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la première des 10 mailles en l'air, ce qui forme une boucle. Recommencez 5 fois depuis*. On fait ce tour de gauche à droite, de telle sorte que chaque boucle nouvelle se trouve placée à droite de la précédente.

2e *tour*. * Toujours dans la même direction de gauche à droite, on fait sur le côté de droite de la boucle de droite 12 mailles simples, — une maille simple sur la pointe de la boucle, — 2 mailles en l'air, et dans la première de ces 2 mailles une maille simple, — 12 mailles simples sur l'autre côté de la boucle, — une maille-chaînette qui enserre la racine de la boucle. Recommencez 5 fois depuis *. On coud l'étoile par chacune de ses pointes au centre du voile de fauteuil.



COL AU CROCHET (VU A L'ENVERS) GRANDEUR NATURELLE.



SUITE ET FIN DE L'ALPHABET PUBLIÉ DANS LE No 49 DE L'ANNÉE 1865.

Suite et fin de l'alphabet

PUBLIÉ DANS LE N° 49 DE L'ANNÉE 1865.

Ces lettres serviront pour linge de table, de lit, mouchoirs d'homme, etc.

Toilette duchesse.

On nous a exprimé le désir de trouver ici les dessins d'une toilette duchesse, élégante et peu coûteuse, pouvant à la rigueur être fabriquée par un frère ou bien un mari, à la fois adroit et complaisant; nous pensons avoir atteint le but que l'on nous indiquait.

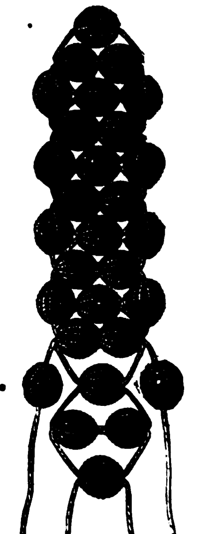
La petite table est faite en bois de sapin; deux lattes ayant chacune 80 centimètres de longueur y sont clouées et maintenues de distance en distance par des lattes transversales.

On fixe à leur sommet deux demi-cercles en gros fil de fer, qui soutiennent un cadre de même matière.

On recouvre cette charpente à sa guise: en percaline rose, recouverte de mousseline blanche, unie ou brochée; volants pareils; le *dôme* est, bien entendu, habillé comme le reste de la charpente. On peut aussi employer, pour recouvrir la toilette, de la perse glacée ou cretonne, à bouquets sur fond de nuance claire; volants pareils; pour faire ces volants on emploie des bandes ayant 1 mètre 1/2 de longueur pour former 1 mètre de volant.

Bandeau grec

EN PERLES.



BANDEAU GREC EN PERLES.

Ce travail, qui servira de bandelette pour les coiffures de jeunes personnes, peut être exécuté en perles de toutes couleurs comme en perles de métal; on forme ainsi un ou plusieurs cordons en suivant les indications du dessin. L'on prend du cordon élastique très-fin et l'on travaille d'abord avec les deux brins *a*, sur lesquels on enfile alternativement une, puis deux perles pour la partie intérieure; les brins *b* servent pour l'encadrement extérieur; après y avoir enfilé une perle on passe toujours ces brins dans les deux perles des brins *a*, où les précédents se trouvent croisés.

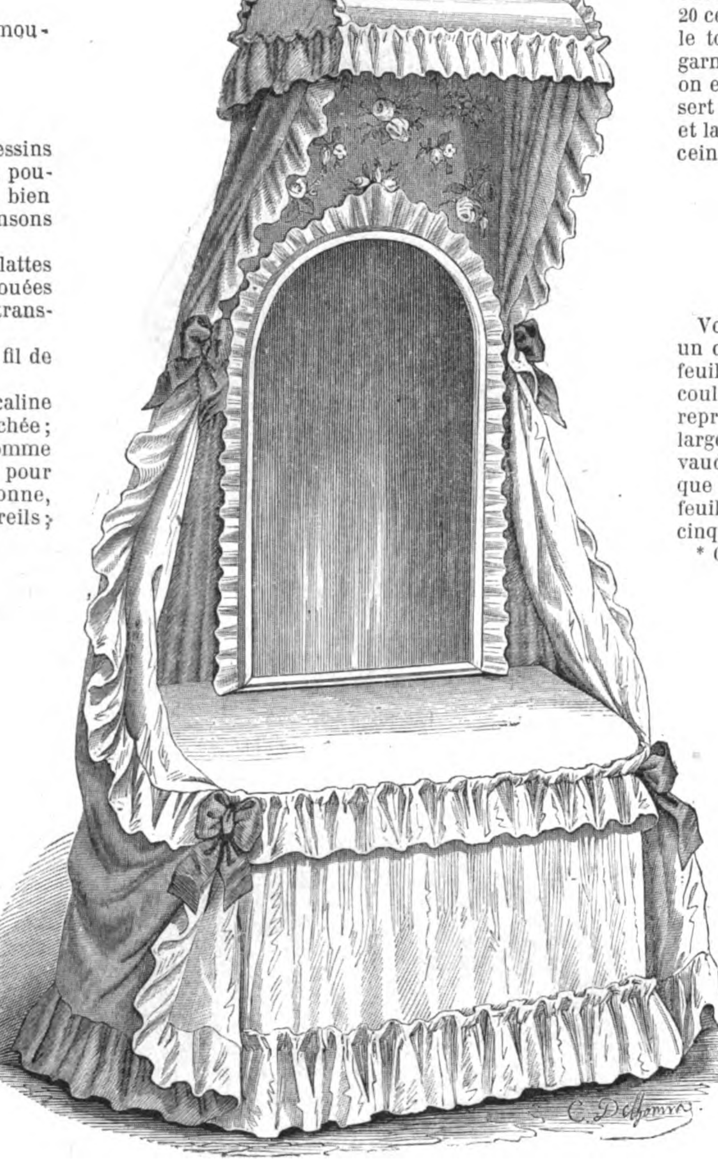
Bouquet de roses en papier de soie.

MATÉRIAUX : Papier de soie rose; fil d'archal très-fin; fil d'archal plus gros; mousse teinte.

Pour faire l'un des boutons presque épanouis qui composent ce bouquet, on coupe trois à quatre bandes de papier ayant 4 centimètres de hauteur et de toute la longueur du cahier; sur l'un des côtés longs de chaque bande, on découpe le bord comme l'indique le *patron en grandeur naturelle;* on pose la bande sur la paume de la main gauche, on l'y presse avec un dé pour lui donner la forme arrondie des feuilles de roses. On prend un morceau de gros fil d'archal ayant 12 centimètres de longueur, on fixe à l'une de ses extrémités le fil d'archal fin, on saisit avec la main droite le plus gros, celui qui sert de tige, et l'on y enroule une bande de papier dont le bord dentelé est, bien entendu, du côté opposé à cette tige. On tourne toujours celle-ci à gauche, jusqu'à ce que l'on ait enroulé environ 8 centimètres de la bande de papier; le bord inférieur de la bande (côté non dentelé) est *enserré* avec le fil d'archal très-fin, et l'on recommence une ou deux fois ce qui vient d'être fait en tournant toujours la tige vers la gauche; en laissant doucement glisser la bande de papier pendant qu'elle s'enroule, on forme çà et là quelques petits plis; en prenant une nouvelle bande de papier, il n'est pas nécessaire de la coller à la précédente. Quand la rose a atteint la dimension voulue, on la serre autour de la tige, et l'on colle çà et là quelques brins de mousse.

BOUTON DE ROSE EN GRANDEUR NATURELLE.

Ces roses composeront un ornement d'église frais et peu coûteux.



TOILETTE DUCHESSE.

Veste garnie de guipure Cluny.

Le patron de cette veste a été publié dans le journal dès l'origine de cette mode, et à plusieurs reprises. Le dessin actuel a surtout pour objet d'indiquer l'effet de la guipure Cluny blanche, posée directement sur une veste de velours violet.

Jupon piqué pour enfant.

Ce joli modèle est fait en cachemire ponceau, doublé en mousseline de laine de même nuance, orné sur son bord inférieur de losanges en velours anglais noir et de soutache blanche. Cette disposition convient aussi aux jupons de jeune fille et de dame; dans ce dernier la largeur sera de 2 mètres 30 ou 50 centimètres.

Notre modèle a 1 mètre 50 centimètres de largeur; la hauteur dépend de la taille de l'enfant. On pose trois losanges l'une au-dessus de l'autre (voir le dessin); elles sont séparées des trois suivantes par un intervalle de 9 à 10 centimètres; chacune a 14 centimètres de longueur, 6 centimètres 1/2 de hauteur. On pique la doublure et la ouate, depuis le bord inférieur, sur une hauteur de 18 à 20 centimètres; on pose l'étoffe sur la ouate, et l'on pique le tout ensemble, depuis le bord supérieur jusqu'à la garniture. On borde le jupon avec un cordon noir, puis on encadre les losanges avec de la soutache blanche, qui sert en même temps à réunir l'étoffe de dessus, la ouate et la doublure. On fronce le jupon, on le *monte* sur une ceinture.



BOUQUET DE ROSES EN PAPIER DE SOIE.

Col au crochet

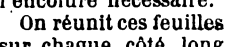
AVEC GARNITURE DE RUBAN.

MATÉRIAUX : Fil n° 50 ou 60.

Voici un joli travail, très-aisé à exécuter, et composant un col élégant et solide; il représente une rangée de feuilles posées sur un ruban de velours ou taffetas, de couleur vive, qui traverse ce travail. Deux dessins spéciaux représentent l'envers et l'endroit. Le col peut être plus large, selon que l'on prendra du fil plus gros, ou, ce qui vaudrait mieux, eu égard à la beauté du résultat, selon que l'on augmentera le nombre des bouclettes de chaque feuille; dans ce cas, on en fera sept ou neuf au lieu de cinq, nombre figurant sur notre dessin.

* On fait une chaînette de 11 mailles; avec les cinq dernières on forme une bouclette en faisant dans la 5e maille une bride ordinaire, — 5 mailles en l'air et une bride dans la première, pour former une seconde bouclette; on fait de la sorte encore 8 bouclettes (ou 10, ou 12, si l'on veut avoir un col plus *haut*). Ces 10 bouclettes qui viennent d'être faites sont pliées en deux, et réunies par une maille-chaînette, pour laquelle on pique le crochet, à la fois dans la première maille de la *sixième* et dans la première maille de la première bouclette. On recommence depuis *, jusqu'à ce que le col ait l'encolure nécessaire.

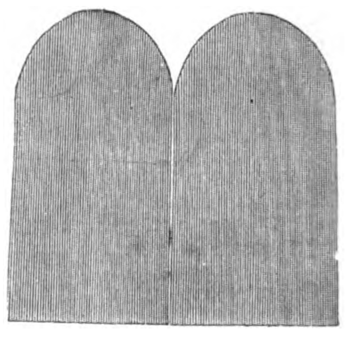
CHARPENTE DE LA TOILETTE DUCHESSE.



On réunit ces feuilles sur chaque côté long de la façon suivante: * une maille simple dans le milieu de la plus proche bouclette, puis deux fois de suite, — 4 mailles en l'air, une bride dans la première de ces 4 mailles. Recommencez depuis *. On continue ce tour sur les côtés transversaux du col.

On fait une chaînette ayant la hauteur des feuilles, on la fixe à l'envers par une maille simple aux distances indiquées par le dessin (voir envers du col), c'est-à-dire à intervalle régulier de deux petits festons. Il ne reste plus qu'à passer le ruban entre l'*endroit* et l'*envers* du col. Il est superflu d'ajouter que l'on fait des manchettes assorties.

Exécuté avec du fil très-fin, ce travail est aussi beau et plus solide que la dentelle.



PATRON D'UNE FEUILLE DE ROSE EN GRANDEUR NATURELLE.

Chapeau

de chez

Mme Aubert,

rue Neuve-des-Mathurins, 6.

Ce chapeau à fond mou est fait en velours vert foncé, orné çà et là d'une grosse perle. La passe, plissée, est en satin blanc recouvert de tulle de dentelle noir; au-dessus du front, garniture plissée en tulle noir et tulle blanc, posée sur un *bouillonné* de velours qui remplace la garniture intérieure. Oiseau de couleurs vives; brides en satin blanc.

La forme de ce chapeau convient à tous les âges. Les personnes qui ne portent pas de chignon sont priées d'en avertir Mme Aubert, qui, dans ce cas, dispose le fond de telle sorte qu'il puisse être porté sans chignon.

Écran de chez Mme Decan,

RUE DROUOT, N° 32.

MATÉRIAUX : Un manche en bois, os ou ivoire, ayant 19 centimètres de longueur; quatre nuances de laine ponceau; même laine blanche; coton à crochet n° 20; fil d'archal noir; chenille rouge fine, montée sur fil d'archal.

Cet écran se compose de neuf feuilles disposées en rayons, faites au crochet et fixées sur une *charpente* en fil d'archal. Une rosette de laine blanche et de chenille rouge occupe le centre de l'écran à l'endroit comme à l'envers.



Leroy, Imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, rue Jacob, Paris

Toilettes des MAGASINS DU LOUVRE, rue de Rivoli.

Coiffures de Mr. CROISAT, rue de Richelieu, 76.

On commence par disposer la charpente. On prend un morceau de fil d'archal, on forme un cercle à trois rangs, ayant 6 centimètres de diamètre. Avec le troisième rang, on forme neuf boucles employant chacune 19 centimètres de fil d'archal, et séparées par un intervalle de 2 centimètres 1/2. On fixe dans le milieu du cercle, perpendiculairement, un double fil d'archal, ayant 8 centimètres de longueur, dépassant le cercle de 2 centimètres environ, et se fixant au manche de l'écran par deux petites vis en cuivre. Mais, avant de réunir tout cela, on entoure le cercle et le double fil d'archal avec de la laine rouge, les neuf boucles avec de la chenille rouge.

Chacune des neuf feuilles est faite de la façon suivante : on prend le fil blanc, on fait une chaînette de 32 mailles sur laquelle on revient en exécutant de chaque côté, par conséquent tout autour, alternativement une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille. Dans la première maille de la chaînette, qui devient la pointe de la feuille, on fait 4 brides séparées chacune de la suivante par une maille en l'air. Ceci forme la nervure de la feuille, autour de laquelle (à l'exception du côté transversal inférieur) on exécute un rang de frange avec la laine ponceau, en commençant par la nuance la plus claire, et changeant les nuances de telle sorte que la plus foncée soit placée sur la pointe, et que sur l'autre côté les nuances s'éclaircissent graduellement, afin que la plus claire se trouve, comme précédemment, sur le côté opposé à la pointe. Pour faire cette frange on pose à l'envers de l'ouvrage un moule de bois (ou bien un morceau de gros carton) ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; on fixe le brin à la première maille du tour formé de brides, et l'on forme avec le brin une bouclette que l'on garde sur le crochet. * On tourne le brin autour du moule, on pique le crochet dans la maille suivante, on y fait une maille. On recommence depuis*. Quand le tour est terminé on coupe la frange au milieu, on la raccourcit un peu sur les côtés inférieurs, on la peigne soigneusement. Dans le tour formé de brides (nervure) on passe une chenille rouge alternativement *sur* et *sous* chaque bride.

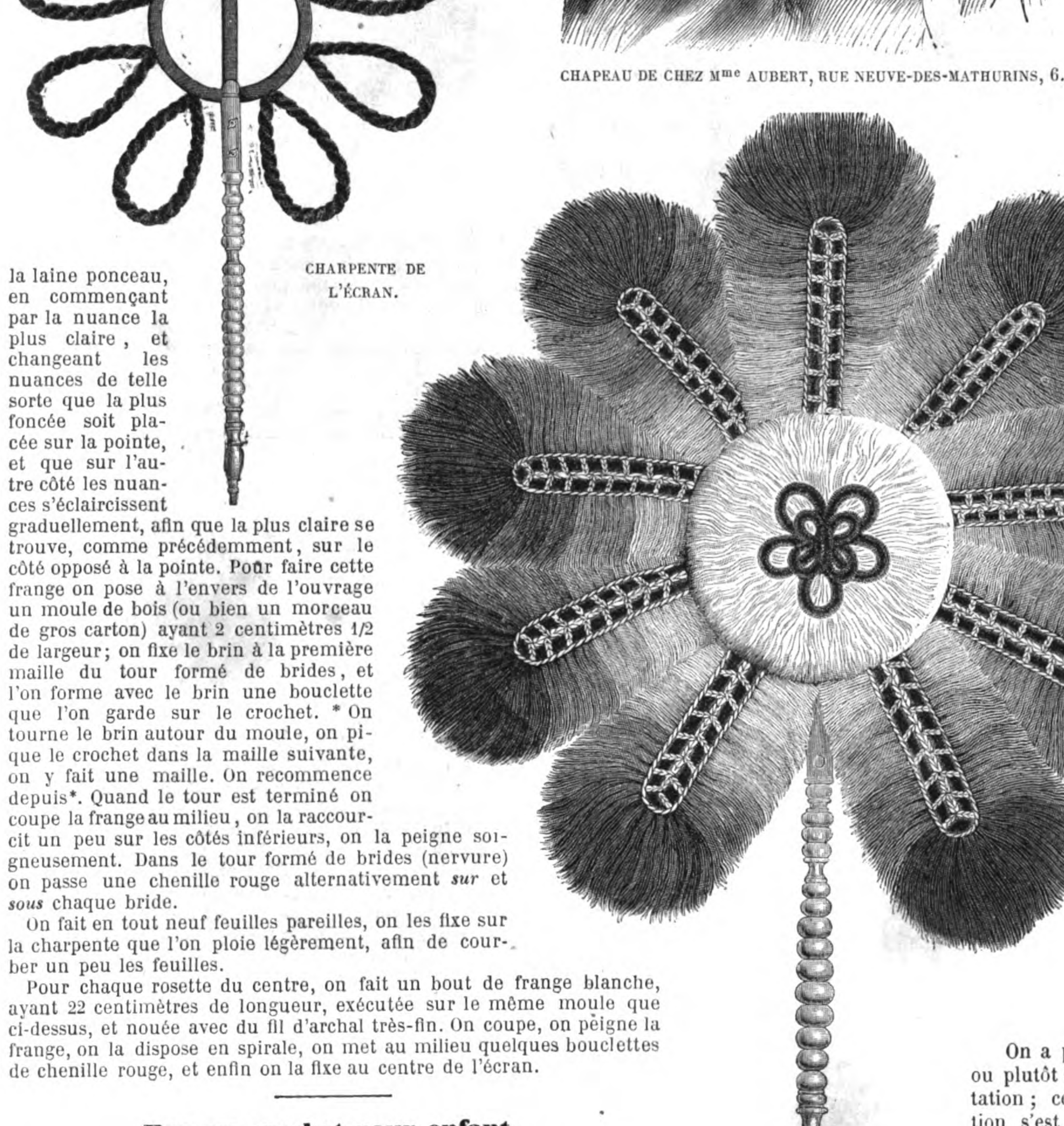
On fait en tout neuf feuilles pareilles, on les fixe sur la charpente que l'on ploie légèrement, afin de courber un peu les feuilles.

Pour chaque rosette du centre, on fait un bout de frange blanche, ayant 22 centimètres de longueur, exécutée sur le même moule que ci-dessus, et nouée avec du fil d'archal très-fin. On coupe, on peigne la frange, on la dispose en spirale, on met au milieu quelques bouclettes de chenille rouge, et enfin on la fixe au centre de l'écran.

CHARPENTE DE L'ÉCRAN.



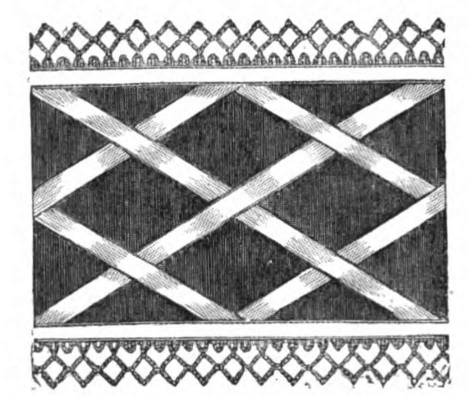
CHAPEAU DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.



ÉCRAN DE CHEZ MADAME DECAN, RUE DROUOT, 32.

Boa au crochet pour enfant.

MATÉRIAUX : 112 grammes de laine zéphyr blanche ; 32 grammes de même laine noire.



GARNITURE DE ROBES OU DE LINGERIE. Voir l'explication dans le no 4.)

Ce boa se compose d'une bande droite faite au crochet, ou point écaille, puis légèrement tournée sur elle-même, et retenue çà et là par quelques points qui fixent les bords opposés. Un gland est posé à chaque extrémité. Ce travail peut tenir lieu de cravate d'hiver pour dame ou jeune fille.

Nous publions en grandeur naturelle le point écaille, qui représente une sorte de fourrure mouchetée de noir; on l'exécute avec des nuances très-claires, — du blanc ou du gris clair, ou du *fauve* clair. Ce travail pourra être utilisé pour bordure de jupon, de petit châle, de veste ou pèlerine.

On fait une chaînette lâche, ayant la longueur voulue pour le boa.

1er *tour*. * Une maille simple dans chacune des trois premières mailles; dans la suivante une *écaille* faite ainsi : on jette le brin sur l'aiguille comme si l'on voulait faire une bride, on pique le crochet dans la maille, on en retire le brin, on jette encore celui-ci sur le crochet, on pique le crochet dans la même maille que ci-dessus; on procède encore deux fois comme cela vient d'être indiqué (en jetant toujours le brin sur le crochet), jusqu'à ce que l'on ait 7 boucles en tout sur le crochet, y compris les jetés. On démonte six de ces boucles (ou mailles) isolément, comme si l'on faisait du crochet tunisien, et sur ce petit tour tunisien on fait un second tour, c'est-à-dire que l'on relève 5 mailles, puis on démonte ensemble, d'un seul coup, les 7 boucles qui se trouvent sur le crochet (voir le dessin du point écaille). Recommencez toujours depuis*, de telle sorte que chaque écaille est séparée de la suivante par 3 mailles simples. A la fin du tour on fixe ce brin, on le coupe, on le rattache au commencement.

Chaque tour est fait comme le 1er tour, mais en *contrariant* les *écailles*, c'est-à-dire en les faisant toujours dans la 2e des 3 mailles simples et piquant toujours le crochet sous la maille entière. On trouvera sur le dessin la désignation de l'écaille suivante par une croix. On fait 5 à 6 tours pour le boa, puis on forme les *mouches* en faisant avec de la laine noire quelques points à la pointe de chaque écaille.



BOA AU CROCHET POUR ENFANT.

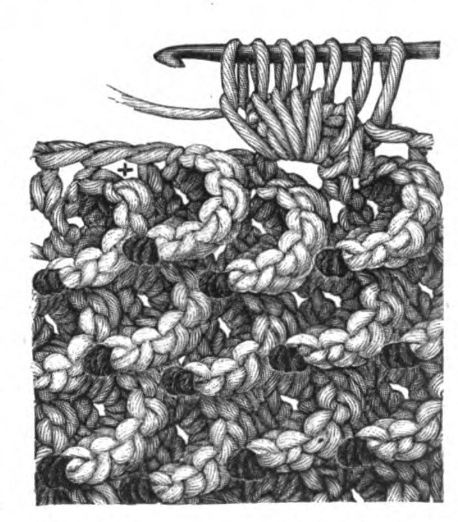
DESCRIPTION
DE TOILETTES.

Robe de dessous en satin blanc. Robe de dessus en tulle blanc, un peu plus courte que la précédente, découpée en dents très-larges bordées d'un volant de dentelle; au-dessus de ce volant est une légère passementerie d'or, surmontée d'une dentelle très-étroite posée debout. Dans le creux de chaque dent, le volant de dentelle est relevé par quatre longues boucles, et deux pans de ruban de velours bleu, mélangés de légers épis d'or. Corsage décolleté à draperies formant, à la taille, trois pointes arrondies sur le devant; deux rubans de velours bleu sont fixés sur l'épaule gauche par un bouquet d'épis en or; un même bouquet fixe ces rubans au bas de la taille, sous le bras gauche, puis encore une fois un peu plus bas, où ces rubans se terminent en boucles et pans. Diadème de pierreries dans les cheveux; en guise de collier une chaîne ronde en or soutenant trois médaillons.

Robe de satin noir. Sortie de bal des ***Magasins du Louvre.*** Ce riche manteau fait en drap velours rouge reproduit la forme du bournous, mais en plis *arrêtés*. La passementerie et la broderie sont en soie rouge et fil d'or. Les cordelières et les glands sont assortis.

MODES.

On a pendant bien longtemps annoncé l'avénement du satin ou plutôt sa réhabilitation; cette prédiction s'est enfin réalisée; le satin a repris dans la toilette féminine la place qu'il n'eût jamais dû perdre; on le porte à toute heure, par conséquent en toute nuance. On voit de belles robes en satin noir, garnies avec une étroite bande de fourrure (martre, ou petit-gris, ou fourrure de plumes grises). Une deuxième bande *figure* une tunique ouverte devant ou derrière; enfin la toilette est complétée par un paletot de velours noir garni de même fourrure que la robe. Pour le soir, les satins sont à rayures larges ou fines, mais de couleur claire, rose,



POINT ÉCAILLE (BOA) EN GRANDEUR NATUREL[LE]

ou cerise, ou blanc, ou jaune d'or sur fond blanc.

On voit des manchons dits *brésiliens*, à longs poils noirs; cela est bien laid; il semble que l'on cache ses mains sous une perruque; ces manchons doivent être préparés, non par des fourreurs, mais par des coiffeurs, si je ne me trompe.

Toujours force vestes, corsages blancs, corselets et ceintures avec ou sans basques ou pans.

La toilette des petites filles est toujours la miniature des toilettes de leurs mères; jusqu'à huit ans on leur fait porter des costumes qui, vu leurs ornements, pourraient fournir l'un des plus violents chapitres des livres et brochures qui s'élaborent contre le luxe des femmes. Passé cet âge, les toilettes deviennent plus simples; les garnitures (quand on en met) se réduisent à quelques rubans de velours, à quelques biais de taffetas, un ou deux tout au plus. Les personnes qui désirent avoir ces petites toilettes, très-riches ou extrêmement simples, mais toujours élégantes, peuvent s'adresser à Mme Hénart, rue de Provence, 73; cette adresse doit être considérée comme un vrai *présent* que la *Mode illustrée* fait à ses lectrices, car il est rare de trouver réunis le bon goût et la modération des prix.

La toilette des petits garçons subit bien moins de variations que celle de mesdemoiselles leurs sœurs; le pantalon bouffant fixé au-dessous du genou, ou long, le gilet, la veste ou la jaquette, le tout en même étoffe, composent uniquement leurs costumes; ils portent aussi, jusqu'à huit ans, les pantalons courts, mais non bouffants.

On affirme que l'on portera cet été beaucoup de pardessus à manches, faits en piqué blanc et associés à toutes les robes : cela est bien *camisole*, et cela ne sera guère joli.

La mode du costume complet (jupon, robe et pardessus de même étoffe) reprendra ce printemps avec une intensité nouvelle; c'est tout au plus si l'hiver a pu réprimer son ardeur, car certains jours très-doux du mois de janvier ont permis l'apparition des costumes complets en *knikerboker*, ce tissu qui pourrait être appelé un favori sans mérite, et qui représente très-exactement l'envers d'une vilaine étoffe; mais le monde l'a adopté : inclinons-nous, et laissons passer le *knikerboker*, aussi raboteux que son nom; il va beaucoup sévir au printemps. Je me permets de lui préférer les belles popelines, et, si l'on m'objecte son bas prix, je répondrai en indiquant les toiles de laine qui ne coûtent pas plus cher, et sont bien plus jolies.

Toutes les femmes sont vouées au même uniforme : le blanc et le noir. On a toujours dit que l'harmonie naissait des contrastes, et que les meilleures unions sont celles qui assemblent les deux extrêmes; la carrière fournie par ces deux tons dissemblables est une nouvelle et irrécusable preuve à l'appui de tous ces dictons; toutes les robes en laine, ou laine et soie, ou soie, sont faites avec ces deux teintes réunies. En hiver le noir domine dans l'alliance, tandis qu'en été le blanc passe de l'état d'accessoire à celui de principal.

La guipure se mélange plus que jamais à tous les objets de lingerie; les cols absolument plats, sans aucun ornement, ne se portent plus guère; bientôt ils ne se porteront plus du tout; la broderie, la dentelle surtout, reprennent leurs droits, trop longtemps méconnus.

Les enfants seuls portent des bottes; on n'en voit jamais (à Paris du moins) à une femme un peu distinguée; ceci répond à quelques lettres qui me questionnent sur ce point. E. R.

LA BONNE MÉNAGÈRE.

XX.

POMMADE GUÉRISSANT LES BRULURES. — TERRE A DÉTACHER. — CIRAGE DES PLANCHERS. — VEAU MARINÉ. — CUISSON DES JAMBONS (RECETTE DE MAYENCE). — POUDDING AUX POMMES DE TERRE. — BOULETTES DE SEMOULE.

Tandis que d'une part j'ai reçu quelques lettres votant pour la rareté des articles d'économie domestique, qui, me disait-on, se trouvent partout, et seraient avantageusement remplacés par des articles *Variétés*, je recevais en même temps des plaintes assez nombreuses, et parfois un peu acrimonieuses, sur l'irrégularité des chapitres de la *Bonne Ménagère*, que l'on voudrait voir paraître deux fois par mois. Tant il est vrai qu'il est décidément impossible de mettre tout le monde d'accord, et qu'il faut se résigner, comme nous l'avons fait jusqu'ici, à contenter tantôt les uns, tantôt les autres.

Il nous est impossible de faire paraître ces articles à date fixe et régulière; on ne peut *inventer* les détails dont ils se composent sous peine de les copier çà et là, ou d'enseigner ce que tout le monde sait, ou bien enfin de donner légèrement des recettes impraticables. Je prétends former ici une collection de recettes *garanties* par les personnes qui veulent bien me les communiquer et contrôlées par ma propre expérience. On le voit, les articles de la *Bonne Ménagère* ne peuvent s'improviser, et je renouvelle l'appel déjà adresé à toutes nos abonnées : je leur demande de vouloir bien me communiquer toutes les recettes qui se trouvent en héritage dans certaines familles, et qui concernent la bonne administration du ménage et de la cuisine.

Aujourd'hui j'ai passé la frontière pour vous présenter quelques procédés usités en Allemagne, et précieux à connaître; une chère et bonne parente me les fait connaître.

Pommade guérissant les brûlures. Prenez 250 grammes d'axonge (graisse de porc bien épurée), 125 grammes de cire jaune; faites fondre les deux substances ensemble dans un pot de terre n'ayant pas encore servi; ajoutez 125 grammes de blanc de céruse, autant de cadmie (*); quand le tout est fondu, remuez, retirez du feu; continuez à mélanger toutes ces substances jusqu'à ce que la mixture soit refroidie.

Emploi. On étend la pommade, en couche aussi mince que possible, sur un morceau de toile dans lequel on a fait au préalable quelques fentes; on renouvelle la couche de pommade soir et matin : la douleur est instantanément calmée.

Terre à détacher. On enlève toutes les taches d'huile ou de graisse sur le papier, les étoffes, les planchers, en couvrant ces taches de la *terre de foulon*, connue dans quelques départements sous le nom de terre de *Sommières*; on la pulvérise, et on saupoudre la partie tachée; on laisse la terre et la tache en contact pendant vingt-quatre heures; si la tache n'est pas entièrement disparue après ce laps de temps, on répète l'opération.

Cirage des planchers. Cette recette sera particulièrement bonne pour les planchers exécutés en bois un peu *mou* (sapin, etc.); il colore le bois qu'il pénètre, et peut durer pendant plusieurs mois.

On lave soigneusement le plancher qu'il s'agit de cirer, on le laisse sécher.

On prend 500 grammes de cire jaune, — 4 litres de lessive (ou de la potasse dans de l'eau), — 4 litres d'eau de pluie.

On fait cuire ce mélange pendant une heure dans un vase d'étain ou de terre (dans ce dernier cas il doit n'avoir jamais contenu de graisse). Après trois quarts d'heure de cuisson, on ajoute 125 grammes de colle-forte, que l'on aura fait dissoudre dans de l'eau, et l'on fait cuire le tout pendant un bon quart d'heure.

On ajoute 125 grammes d'ocre jaune, on retire du feu, on remue ce mélange jusqu'à ce qu'il soit seulement tiède. Le plancher doit être parfaitement sec; on y applique ce cirage en employant un large pinceau, que l'on a soin de diriger toujours dans le même sens; on laisse sécher; on répète la même opération. Quand le cirage est bien sec, on frotte avec une brosse : il devient clair et luisant.

CUISINE.

Veau mariné. On choisit le morceau qui sert à faire des fricandeaux; on le place dans une terrine, on l'arrose de vinaigre, on y ajoute des oignons découpés, poivre, sel, quatre épices, et tous les assaisonnements du même genre. On retourne la viande soir et matin; on laisse mariner pendant six à huit jours, selon l'épaisseur du morceau; on le fait cuire dans ce jus, en ajoutant de l'eau, ou mieux encore du vin blanc et un pied de veau. Quand le tout est cuit à point, on enlève la viande, on la pose sur un plat; on passe le jus au tamis, on le verse sur le morceau de veau. Ce plat doit être mangé froid.

Cuisson des jambons (recette de Mayence). Après avoir bien battu le jambon, on le fait cuire dans de l'eau (de pluie filtrée au charbon, si c'est possible) pendant quinze à dix-huit heures; on jette cette eau et l'on en remet d'autre pour le faire cuire tout doucement; le vrai *point* de la cuisson est que l'eau n'arrive jamais à ébullition et soit toujours maintenue dans le *frémissement;* cela s'obtient facilement en ajoutant un peu d'eau froide dès que l'on aperçoit un commencement d'ébullition.

Cette cuisson dure de la sorte pendant quatre à cinq heures, suivant la grosseur du jambon; on s'assure du bon degré de cuisson en y enfonçant une fourchette, qui doit pénétrer facilement, mais ressortir avec un peu de résistance. S'il en était autrement, le jambon serait difficile à découper.

Tandis qu'il est encore chaud, on détache la peau jusqu'à l'os, on la remet en place, pour mieux assurer la conservation du jambon.

Beaucoup de personnes profitent du moment où cette peau est enlevée pour saupoudrer la graisse avec des clous de girofle et du poivre réduits en poudre, qui lui communiquent un très-bon goût.

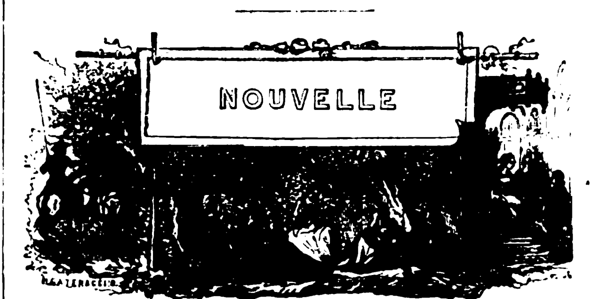
Autre procédé. Quand on enfourne le pain, on met aussi au four le jambon, enveloppé d'un morceau de pâte; pain et jambon sont cuits en même temps, c'est-à-dire que la durée de la cuisson du jambon est la même que celle du pain.

Poudding aux pommes de terre. Prenez 185 grammes de sucre pilé et neuf jaunes d'œuf; tournez le tout ensemble pendant un quart d'heure; ajoutez l'écorce râpée d'un citron et le jus de ce citron, puis 375 grammes de pommes de terre râpées, qui auront été cuites la veille sous la cendre ou bien au four; battez le blanc des œufs en neige, ajoutez aux autres substances; graissez un moule avec du beurre, ajoutez de la chapelure, versez-y le poudding qui vient d'être préparé, faites-le cuire au bain-marie pendant une heure et demie.

Boulettes de semoule. Prenez 500 grammes de semoule que vous ferez cuire à moitié dans un litre et demi de lait; retirez du feu, laissez refroidir; ajoutez l'écorce d'un citron (râpé), un morceau de beurre très-frais, du sel; on forme avec cette pâte de petites boules que l'on fait cuire dans l'eau; quand les boules remontent à la surface, on en prend une que l'on coupe en deux morceaux pour s'assurer du degré de cuisson à l'intérieur.

EMMELINE RAYMOND.

(*) *Cadmie*, oxyde de zinc impur, tel qu'on l'obtient dans les fourneaux où l'on chauffe les minerais de zinc. C'est une poudre blanche, brunie par les matières étrangères, surtout par le noir de fumée, qui s'y trouvent mêlées.



ARMELLE.

Suite.

V.

Le lendemain de cette brillante soirée, qui s'était inscrite en caractères ineffaçables dans la mémoire des deux pensionnaires, dont la mémoire d'ailleurs ressemblait assez à une page de vélin encore à peu près blanche, la famille de la Follière quitta le petit appartement de la rue de l'Université, et se dirigea vers la gare du Mont-Parnasse. Au moment de prendre des billets Mme de la Follière appela ses fils.

« Je me vois forcée, à cause d'Armelle, de prendre les premières, » dit-elle; « ainsi donc, mes enfants, nous ne voyagerons pas ensemble. L'économie exige de nous ce petit sacrifice. »

Suivant cet arrangement, les trois femmes se trouvèrent seules dans un wagon de première classe, et elles purent tromper les ennuis du voyage par une conversation dont rien ne gênait l'intimité. Mme de la Follière écoutait jaser les deux jeunes filles, et essayait de saisir le véritable caractère d'Armelle. Son ignorance profonde de la vie, de ses usages, de ses habitudes, de ses chaînes, la surprenait. Elle dépassait Cécile en naïveté quand elle se laissait aller à dire le fond de sa pensée. Elle portait sur chaque chose un jugement souvent juste, mais qui manquait toujours du poids que donnent aux opinions la simple expérience.

En avançant vers la Bretagne elle témoignait une sorte de joie enthousiaste. C'était le pays natal de son père; elle en connaissait l'histoire, sa jeune imagination s'exaltait à la pensée d'aller y vivre.

« La Haute-Butte sera cependant, je le crains, un séjour bien triste pour vous, mon enfant, » lui dit Mme de la Follière. « Ce vieux château n'a pas l'aspect bien gai entre ses grands rochers, et il touche à la mer.

— Oh! Madame, vous ne savez pas combien j'aime la mer! » répondit Armelle; « courir librement sur les grèves, grimper sur les falaises, vivre là, près de mon père, quel bonheur! »

Elle se pencha à la portière, y resta quelques minutes silencieuse, et se détournant vers ses compagnes de voyage :

« Que ce pays que nous traversons si rapidement est beau! » s'écria-t-elle. « Cécile, comment peux-tu rester dans ce coin à passer de la soie dans ces vieux gants? On dirait qu'un fleuve a débordé ici; venez donc voir, c'est charmant! » Cécile et Mme de la Follière se rapprochèrent de la portière et sourirent. Il n'était pas question d'inondation, seulement il avait beaucoup plu les jours précédents, et le chemin de fer côtoyait en ce moment une sorte de pays plat à demi noyé. Les petites rivières et les ruisseaux s'étaient gonflés et avaient épanché leur trop-plein sur leurs rives. L'eau, dans les prairies, était à fleur d'herbe, et ces clairs miroirs formaient à la campagne, sous le soleil, une parure vraiment éblouissante. L'eau, d'ailleurs, est la grande coquetterie du paysage. Jetez au milieu du pays le plus plat, le plus laid, le plus stérile, le plus terne, un étang solitaire, une rivière limpide, des prairies submergées, dont les larges rigoles seront devenues autant de canaux où se refléteront les nuages et les arbres, et vous aurez donné à cette nature pauvre et morte l'éclat, la couleur, le charme.

La petite ville qu'habitait Mme de la Follière ne se trouvait pas sur le passage du chemin de fer; il fallut descendre à une station. Une diligence faisait le service entre cette gare et Plouray. Pendant que les caisses prenaient le chemin de l'impériale de la pittoresque voiture, naguère l'ornement de nos grandes routes, Mme de la Follière, ayant froid, rentra dans le vestibule de la gare. Une

femme au teint hâlé, qui portait en bandoulière un long panier aux parois gluantes, s'y trouvait, et la reconnut.

« Ah! c'est vous, Madame, » dit-elle avec un sourire; « vous voilà revenue; tant mieux.

— La pêche a-t-elle été bonne ces temps-ci, Louison? » demanda Mme de la Follière avec sa bonté ordinaire.

« Comme ça, Madame. Il a joliment venté sur nos côtes. Vous ne sentiez pas cela à Paris, mais à Plouray on le sentait bien. On dit que plus d'une barque a été en danger. Allez, Madame, c'est un dur métier que le nôtre, et c'est encore avec beaucoup de peine qu'on peut gagner son pain. Pendant la dernière tempête, nos hommes n'ont embarqué que quelques heures, et ils n'ont pris que du poisson qui ne valait pas gros d'argent. Avant-hier pourtant ils nous ont rapporté une grosse barbue et un beau turbot. Justement, le préfet avait un grand dîner, et sa cuisinière n'a pas marchandé pour le prix du turbot. La barbue n'a pas été mal vendue non plus. A la Haute-Butte il y a de drôles de maîtres, et on dit Monsieur un peu fou; mais jamais on ne les a vus chicaner l'argent au pauvre monde.

— Mais il n'y a personne à la Haute-Butte, Louison, » répondit Mme de la Follière, étonnée pourtant qu'un gardien achetât pour se nourrir le poisson le plus délicat d'une pêche.

— C'est-à-dire que tout le monde y est, Madame.

— Monsieur de Boisfort aussi?

— Est-ce Boisfort qu'il s'appelle? Nous autres pêcheurs nous l'appelons le Monsieur de la Haute-Butte, et les autres l'appellent le vieux fou d'ermite. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est chez lui, et sa sœur aussi, la sainte âme, car c'est elle-même qui m'a payé ma belle barbue. Nous nous entendons joliment toutes deux à présent. Vous savez qu'elle est sourde comme un pot, et qu'il faut lui parler par une espèce de cornet qu'elle plante dans son oreille. Je ne peux pas envoyer mes petites filles, qui ont envie de rire quand elles voient le cornet, et qui ne savent pas parler dedans, et je vais toujours moi-même porter le poisson. Mademoiselle regarde s'il est frais, et je compte sur mes doigts, et comme ça nous nous comprenons sans avoir dit ouf. »

Mme de la Follière avait attendu avec une certaine impatience la fin de ce long discours, et elle s'empressa de quitter la pêcheuse loquace pour se rapprocher des deux jeunes filles qui s'amusaient à regarder les allées et les venues continuelles qui avaient lieu au dehors.

« Cette femme vient de m'apprendre une nouvelle du plus haut intérêt pour vous, ma chère Armelle, » dit-elle à la jeune fille. « Votre père, que vous croyiez à Cologne, est tout simplement à la Haute-Butte. »

Une joie vive fit étinceler les yeux d'Armelle.

« Il n'en fait jamais d'autres, » dit-elle; « mais cette fois nous nous serons également surpris. Il ne se doute guère que, pendant que la lettre qu'il m'a sans doute écrite pour m'annoncer ce retour subit court vers Paris, je touche à sa maison. Mais, » ajouta-t-elle vivement, « cette nouvelle paraît vous avoir attristée.

— Dites préoccupée, mon enfant; en vérité, je suis très-préoccupée, je dirai même très-embarrassée. »

L'air heureux d'Armelle disparut.

« Ah! je devine, » dit-elle, « il faudra bientôt vous quitter, Madame.

— C'est-à-dire, chère enfant, qu'il faut nous quitter tout de suite. Vous connaissez les habitudes de votre père. Il y a vingt ans que nous ne nous sommes vus, et, le sachant chez lui, je ne puis vous garder une heure de plus. Je vous ramène de Paris; je n'ai pas d'autre mission que celle-là. Il faut que, d'une façon ou d'une autre, je vous fasse conduire ce soir même à la Haute-Butte. »

Elle regarda son fils aîné, et dit: « Comment faire?

— Prendre une voiture, ma mère; il n'y a pas, que je sache, d'autre moyen.

— Quelqu'un veut aller à la Haute-Butte ce soir? » dit la pêcheuse, intervenant dans la conversation.

« Moi, » dit Armelle; « je suis la fille de M. de Boisfort.

— Est-ce vrai, Madame? »

Et la pêcheuse incrédule regardait Mme de la Follière.

« C'est vrai, Louison.

— Eh bien! rien n'est plus simple, et Mademoiselle n'aura qu'à monter dans sa propre voiture. Le cocher, qui est le domestique de confiance de M. de Boisfort, va passer ici, et il m'a même dit: « Attendez moi là une demi-heure, Louison, et je vous ferai monter auprès de moi. » C'est un brave homme, bien obligeant, que Germain.

— Et il va passer, dites-vous? » demanda Armelle.

« Il va passer. Tenez, le voilà. Germain! Germain! »

Elle s'était élancée au dehors, et jetait cet appel en courant vers un break traîné par un seul cheval.

Celui qui le conduisait se détourna.

« Ah! c'est vous, » dit-il en serrant ses rênes; « dépêchez-vous. »

Pendant que la pêcheuse essoufflée lui racontait ce qu'elle venait d'apprendre, on tenait conseil dans le petit groupe. Cécile et Francis voulaient qu'on avertit simplement M. de Boisfort; Mme de la Follière et Charles inclinaient pour que la jeune fille profitât de l'occasion qui s'offrait. Armelle s'étant elle-même décidée pour ce dernier parti, Charles alla faire porter ses bagages dans la salle des consignations, et les dames s'approchèrent de la voiture.

« Je vous dis que c'est sa fille, sa propre fille! » criait Louison de sa voix rauque.

L'arrivée d'Armelle mit fin à la contestation. Germain avait plusieurs fois accompagné ses maîtres dans leurs voyages, et il connaissait parfaitement la jeune fille.

« Je crois pouvoir vous laisser partir ainsi, ma chère Armelle, » dit Mme de la Follière. « Louison est une très-honnête femme; et en définitive vous usez de votre propre voiture. J'aurais désiré vous garder au moins jusqu'à demain, et aller vous reconduire moi-même; mais cette façon d'agir, fort naturelle avec un autre, ne l'eût pas été avec votre père, qui ne voit personne. J'ai choisi ce qui me paraissait devoir lui convenir, et j'ai, avant tout, craint d'être indiscrète. »

Armelle l'embrassa en la remerciant, et prit congé de Cécile et de Francis. Elle chercha Charles des yeux, mais, ne le voyant pas, elle monta en voiture. Louison monta auprès d'elle. Elle cria une dernière fois adieu, et la voiture partit, mais elle s'arrêta presque aussitôt. Armelle, d'une voix brève, avait donné l'ordre d'arrêter; elle venait d'apercevoir Charles dans le groupe qui la regardait s'éloigner. Ce fut lui qui vint s'informer de cette halte subite:

« Avez-vous oublié quelque chose, Mademoiselle? » lui demanda-t-il.

— Non, Monsieur; mais je n'ai pas voulu partir sans vous remercier. » Et, s'inclinant gracieusement, elle envoya de la main un dernier adieu à Mme de la Follière et à Cécile, et dit à Germain:

« Vous pouvez partir maintenant, et aller aussi vite que vous voudrez. »

VI.

Le château de la Haute-Butte empruntait son nom de hauts rochers de forme pyramidale qui élevaient vers le ciel leurs pics aigus, et qui le défendaient du vent d'ouest. Le château, d'un peu loin, semblait appuyé sur ces rudes voisins dont l'ombre le couvrait parfois. C'était une maison haute, solide, sans aucun mérite architectural. Toutes les fenêtres du lourd pavillon carré étaient, suivant une mode ancienne, garnies de barreaux de fer, et cela lui donnait un peu l'aspect sinistre d'une prison. Mais, devant le château, s'étendait une des belles grèves du pays. La mer, qui venait au moment du flux battre les premiers murs de l'habitation, ne se retirait jamais loin; on distinguait à l'œil nu le gonflement de ses dernières vagues, on entendait toujours son solennel murmure, et, des fenêtres de l'habitation, l'œil ne rencontrait que cette immensité. C'était beau, mais souverainement triste.

Une large terrasse s'élevait au bas de la vaste cour et aboutissait aux rochers. Sur cette terrasse un homme se promenait solitairement les bras croisés derrière le dos. Il s'arrêtait de temps en temps pour suivre du regard le flot qui se retirait: il n'y avait pas autre chose à voir. Le hameau voisin, habité par des pêcheurs, disparaissait dans le pli profond d'une vallée; à droite et à gauche, sur les falaises désolées, ne se montrait aucune habitation humaine, et il n'y avait d'autre horizon que la mer calme ou orageuse, mais toujours la mer, l'étendue sans limites visibles.

Le soir venait, le soleil semblait s'enfoncer peu à peu dans les flots, et il allait s'y noyer tout à fait; ses derniers rayons jetaient sur ce coin de paysage ces nuances splendides que ne sauraient rendre la plume ou le pinceau.

Un moment le promeneur s'arrêta, ses yeux se fixèrent vers le couchant, et il assista à cette majestueuse finale du jour.

Et quand les dernières lueurs s'éteignirent, sur la terrasse solitaire une voix forte s'éleva, et dit:

« C'est toujours beau! »

Comme le promeneur nocturne prononçait ces mots, il crut entendre un bruit derrière lui; le bruit d'un pas léger. Il se détourna brusquement. Deux bras caressants l'enlaçaient, des lèvres se posèrent sur sa joue, et une voix mélodieuse s'écria:

« Cher père! bonsoir! »

Et la voix forte qui s'était fait entendre dit:

« Ma fille!

— Oui, votre fille qui a voulu vous surprendre. Ma présence vous fait l'effet d'un rêve, n'est-ce pas?

— Mais oui, Armelle, toi ici, sans y avoir été appelée? » ajouta-t-il d'un ton qui devint bref.

« Je vais vous raconter ce qui s'est passé, mon père; je n'ai pas eu du tout l'intention de vous désobéir, et on ne m'a pas, croyez-le bien, renvoyée de Sainte-Bathilde. Comme on est bien ici! » ajouta-t-elle en dénouant son chapeau et en le rejetant en arrière. « Comme cet air pur rafraîchit! Comme la mer est belle sous ces rayons pâles de la lune! Cher père, restons ici.

— Non; tes mains sont glacées, rentrons. »

Il lui prit le bras, et ils retournèrent vers la maison. Dans la cour ils rencontrèrent Germain, M. de Boisfort l'appela d'un geste.

« Ce soir, ferme tout, » dit-il à voix basse.

Et il suivit sa fille qui montait lestement le sombre escalier.

Au premier étage il s'arrêta.

« Attends-moi un instant, » dit-il.

Il appela Marie, et l'écho qui dormait dans les obscurs corridors répéta « Marie! »

Une vieille femme parut.

« Conduisez ma fille dans la chambre jaune, » dit-il; « quand elle se sera débarrassée de ses vêtements de voyage, vous la ramènerez dans la bibliothèque. »

Il mit un baiser sur le front d'Armelle, monta, et ouvrit une porte qui se trouvait devant lui. Il traversa d'un pas sûr, malgré l'obscurité, deux ou trois grandes pièces, et entra dans un appartement. Il était éclairé par la double lueur d'une lampe et d'un feu clair, dont les lueurs capricieuses allaient parfois porter la lumière jusque dans les coins les plus reculés, et caresser les reliures ternes des livres correctement alignés sur leurs planches et qui semblaient former au sombre appartement une boiserie singulière. Auprès de la cheminée travaillait une femme d'une cinquantaine d'années. Son costume noir et suranné, son bonnet de forme vieillie, lui donnaient un air antique parfaitement convenable à la gardienne de cette poudreuse bibliothèque peuplée de muets habitants. Contre une table à ouvrage, à riches ornements en cuivre, il y avait une table ronde chargée de journaux et de livres. En entrant, M. de Boisfort alla droit à la porte du fond, et porta la main sur la clef.

« C'est fait, Marcellin, » dit une voix tranquille. Il revint vers la cheminée.

La lueur de la lampe éclaira un beau visage d'homme, mais tellement pâle, tellement amaigri, tellement sillonné de rides, que la perfection de ses traits en était altérée. Une épaisse barbe à peine grise cachait le bas de son visage; les yeux étaient clairs, expressifs; mais les cheveux étaient blancs comme ceux d'un vieillard.

« Tu as vu Armelle? » dit-il en se rapprochant de sa sœur et en élevant sa voix brève et forte.

« Oui, elle a failli me faire mourir de peur.

— T'a-t-elle expliqué cette arrivée étrange qui, maintenant que la première stupeur est passée, me bouleverse? »

— Oui, c'est la chose du monde la plus naturelle. »

Elle redit ce que lui avait dit Armelle. Il répondit:

« Ce n'est la faute de personne, nous n'avions pas prévu ce cas. »

Et il se mit à marcher de long en large dans l'appartement, en proie à la plus vive agitation.

« Si je partais avec elle? » dit-il tout à coup.

« Ce serait lui donner des soupçons. Elle a déjà bien de la peine à s'expliquer notre conduite envers elle.

— C'est vrai, et d'ailleurs une nuit est bientôt passée; ce soir nous aviserons. »

Il se tut, et s'avança vers Armelle qui entrait.

Il lui prit la main, l'entraîna tout près de la lampe, et la regarda en face. Armelle soutint en souriant cet examen. Comme ils se ressemblaient en ce moment! Oui, mais comme le fruit flétri ressemble au fruit vermeil, comme la fleur desséchée d'un herbier ressemble à la fleur vivante et parfumée qui s'épanouit au soleil.

Mademoiselle de Boisfort avait levé la tête, et quelque chose comme un sourire passa sur son impassible figure.

« Comme Armelle te ressemble, Marcellin! » dit-elle.

« De traits, » s'écria Armelle; « mais je suis plus grande que vous, cher père. »

Et elle s'approcha de lui en se grandissant encore.

C'était vrai; M. de Beaufort était d'une taille moyen ne et Armelle était très-grande.

« Mais je ne pouvais tout tenir de vous, » dit-elle avec tendresse, « et j'ai peut-être la taille de ma mère? »

Ses grands yeux foncés interrogeaient le visage de son père qui s'était subitement assombri.

« Oui, » répondit-il.

« Ma mère était grande aussi?

— Très-grande.

— Le souper est servi, je crois, » dit Mlle de Boisfort en se levant toute droite; « si nous passions dans la salle à manger? »

Ils y passèrent. Le souper fut court. La salle à manger avait encore l'aspect plus lugubre que la bibliothèque. Tous les domestiques étaient vieux et avaient l'air morne. Mais ce soir-là rien ne pouvait avoir de prise sur Armelle, folle de bonheur de revoir son père, de n'avoir pas été grondée et de se sentir libre. Après souper, on retourna dans la bibliothèque, et la causerie recommença au coin du feu. C'eût été un tableau à faire que celui de ces trois personnages. D'un côté de la cheminée, cette vieille femme aux traits ascétiques, à la physionomie impassible; de l'autre, cet homme usé, vieilli, accablé par le poids de la vie plutôt que par celui des années, avec ses cheveux blancs, ses yeux jeunes, son large front sur lequel des rides profondes dessinaient des espaces bombés et réguliers comme des sillons, et, entre eux, comme un trait d'union, cette charmante fille de vingt ans, répandant le trop plein de son esprit, de sa grâce, de sa jeunesse, de sa gaieté.

A une heure peu avancée M. de Boisfort se leva, et engagea sa fille à aller se coucher.

« Tu n'es pas peureuse, Armelle? » dit-il tout à coup.

« Non; pourquoi, mon père?

— Parce que tu entendras la mer mugir, sans doute.

— Oh! qu'elle mugisse, cela me bercera.

— Tout n'est pas mélodie au bord de la mer, Armelle; il y a aussi des bruits sinistres, discordants, des cris d'oiseaux de mer, des rafales de vent qui imitent des gémissements humains.

— Tout cela sera de la musique pour moi, papa, tout cela m'endormira, sois-en sûr.

— Tant mieux, ma fille, dors bien. »

Il l'embrassa, et alla la conduire jusque sur le palier.

Puis il revint trouver sa sœur dans la bibliothèque, et Armelle, dont la chambre était placée au-dessus, entendit longtemps le bruit de son pas sonore sur le parquet.

VII.

Jamais Armelle n'avait eu un sommeil aussi agréable que celui dont elle jouit le lendemain de son arrivée à la Haute-Butte. De son lit elle entendait sous ses fenêtres le clapotement doux des vagues; par la haute fenêtre sans persiennes le soleil entrait en maître; elle jeta autour d'elle un regard heureux. Le vieil ameublement lui parut joli; elle admira les longues glaces enchâssées dans les boiseries grises; elle trouva tout riant, tout charmant; elle fut sur le point de bénir cette terrible maladie que venait rendre de nul effet l'étrange résolution qu'on semblait avoir prise de lui interdire la maison paternelle. Son père lui-même lui paraissait changé à son avantage. Deux fois elle avait vu passer sur sa figure l'expression singulière qui la couvrait ordinairement d'un sombre voile; mais cela n'avait eu que la durée d



éclair, et elle se le rappelait écoutant son babil avec un demi-sourire qui, sur ce visage habituellement mélancolique, produisait l'effet d'un rayon de soleil dans un ciel d'orage.

Elle se leva de bonne heure et alla ouvrir sa fenêtre. La mer était là à ses pieds, miroitante, bleue, caressante, imperceptiblement agitée. Des larmes mouillèrent ses paupières; elle joignit les mains et s'écria :

« Que c'est beau ! »

La ressemblance qui existait entre le père et la fille ne s'arrêtait pas aux traits, ils avaient également le goût du vrai et l'intelligence du beau.

Cette exclamation venait d'échapper à Armelle, quand elle aperçut son père qui descendait des rochers sur la terrasse. Elle le suivit quelque temps des yeux dans sa promenade, qui consistait à marcher lentement d'un bout de la terrasse à l'autre, et, éprouvant soudain le désir d'aller le rejoindre, elle fit à la hâte une toilette, et quitta sa chambre. Elle rencontra Marie, qui semblait guetter sa sortie.

« Puis-je maintenant aller souhaiter le bonjour à ma tante? » demanda-t-elle.

« On ne va jamais dans la chambre de Mademoiselle avant dix heures, » répondit la servante.

« C'est bien, alors je vais rejoindre mon père. »

Et elle courut sur la terrasse comme elle était, les cheveux au vent, les bras à peu près nus.

Sa joie diminua quand elle jeta les yeux sur son père, dont le teint était plombé, et dont la physionomie avait l'expression redoutée.

« Vous avez mal dormi, cher père? » dit-elle en essayant de prendre un air gai.

« Je dors toujours mal, Armelle, ou plutôt je ne dors pas du tout. Et toi?

— Oh! moi, j'ai parfaitement dormi, suivant mon habitude. Une fois seulement j'ai cru entendre des cris étranges, le vent et le rêve sans doute. Ce matin en me réveillant que je me suis assurée avec bonheur que j'étais bien vivante et que je n'étais pas dans mon dortoir de Sainte-Bathilde. »

Ils firent quelques pas en silence.

« Tu viens de dire « avec bonheur », reprit M. de Boisfort; «tu n'as donc plus envie de retourner à ton couvent?

— Non.

— Pourquoi?

— Je touche à mes vingt ans, papa. »

Elle le regarda craintivement.

« Cependant je ferai, comme toujours, votre volonté, » ajouta-t-elle avec effort; « vous êtes le maître.

— Certainement. »

Et la promenade se continua.

— Ne crains rien, » reprit M. de Boisfort d'un ton plus doux, « tu ne retourneras pas à Sainte-Bathilde. »

Armelle, qui s'était insensiblement éloignée de lui, se rapprocha et reprit son bras.

« J'ai bien entendu? » dit-elle joyeusement.

« Oui.

— Merci, mon père. »

Elle l'aurait bien embrassé; mais, quand il avait sa figure sombre, elle devenait craintive et réprimait toute marque extérieure de tendresse.

« Tu habiteras Reffelec avec nous, » reprit-il; « je vais faire meubler l'hôtel.

— Nous quitterons la Haute-Butte, mon père?

— Oui.

— Pourquoi? »

M. de Boisfort la regarda.

« Tu sais, Armelle, » dit-il sérieusement, « que je t'ai, une fois pour toutes, priée de ne jamais m'adresser de questions inutiles. J'ai la curiosité en horreur. Cependant pour cette fois je veux bien te dire que je ne puis songer à t'enfermer l'hiver ici.

— Et si je veux y être enfermée? » s'écria Armelle vivement. « Vous aimez la Haute-Butte, papa; cette solitude vous plaît. Je ne veux pas qu'à cause de moi vous changiez de résidence.

— Tu es une généreuse enfant.

— Nous resterons ici, n'est-ce pas? Pour l'amour de vous et pour l'amour de la mer je supporterais beaucoup de choses. L'hiver ne m'effraye pas; je lirai, je travaillerai, et, si on ne peut visiter alors cette méchante et froide grondeuse, j'aurai le plaisir, à travers mes carreaux, de la voir se fâcher. »

Elle riait, et étendait par un geste de menace son bras vers la mer.

« Allons, ma fille, tu parles comme une enfant, et on dirait que tu ne connais pas encore ton père. A quoi bon échafauder toutes ces petites raisons? J'ai résolu de partir, je partirai. La Haute-Butte ne convient, comme résidence, qu'à un ours de mon espèce. J'y reviendrai souvent d'ailleurs, très-souvent; un trajet de deux lieues est bien vite fait. »

Armelle baissa la tête et garda le silence. Toute protestation, elle le savait, était inutile désormais.

« Aujourd'hui même je vais donner des ordres pour que des réparations urgentes soient faites à ma maison de ville, » reprit M. de Boisfort. « Je n'y vais jamais, et elle doit être en très-mauvais état. Il serait bon que je fisse aussi sans tarder une visite de remercîment à Mme de la Follière. »

Il s'arrêta, et reprit :

« Ne m'as-tu pas dit qu'elle et sa fille désiraient te garder quelques jours?

— Oui, mon père.

— Veux-tu que je te conduise à Plouray? »

Armelle ne put dissimuler l'étonnement que lui causa cette proposition.

« C'est que, vois-tu, » reprit M. de Boisfort avec un certain embarras, « ces réparations nécessiteront souvent notre présence à Reffelec.

— Je resterai à la Haute-Butte, mon père; je vous l'ai dit, je ne suis pas peureuse.

— Je le sais, mais je ne trouverais pas cela convenable. M'accompagneras-tu à Plouray?

— J'irai où vous voudrez, » répondit froidement Armelle, que l'idée d'une séparation si prompte blessait jusqu'au fond du cœur.

Elle le quitta pour aller faire ses petits préparatifs de départ. En route elle rencontra sa tante, et elle se plaignit amèrement de la résolution prise par son père. Mais se plaindre à Mlle Marthe, c'était se plaindre à un roc. Rien n'ébranlait son impassibilité; et d'ailleurs, après Dieu, elle ne respectait rien tant que la volonté de son frère.

« Qui sait? » dit-elle en manière de consolation, « c'était peut-être pour t'épargner de souffrir des petites bizarreries causées par son état maladif que Marcellin t'a laissée si longtemps au couvent. Mais tu t'y feras : on se fait à tout en ce monde. »

Tel n'était peut-être pas encore l'avis d'Armelle; mais elle ne pouvait rien changer à l'état des choses, et elle remonta triste dans cet appartement d'où elle était partie si joyeuse.

A l'issue du déjeuner, la calèche se trouva au pied du perron à l'heure indiquée par M. de Boisfort. Le père et la fille y montèrent. Ils étaient à peine sortis de la cour, que le visage maladif et chagrin de M. de Boisfort sembla se rasséréner. Il fit parler Armelle, plongée dans un triste silence; il lui nomma les villages qu'ils traversaient, lui indiqua la situation de certaines maisons de campagne, et lui fit l'historique de leurs propriétaires.

La tristesse d'Armelle ne tint pas devant ce changement de manières. Bientôt elle s'intéressa vivement aux récits de son père et accorda son attention aux beautés pittoresques de la route. A mesure qu'elle se rapprochait de Plouray, d'ailleurs, le souvenir des membres de la famille de la Follière lui revenait plus vif, et elle éprouvait à se rapprocher d'eux un sentiment plein d'une grande douceur. Retrouver Cécile, Mme de la Follière, lui causait une joie intime et profonde. Elle pensait aussi qu'elle serait bien aise de revoir Charles de la Follière et de l'entendre causer dans l'intimité de la famille. Francis, dans ce rappel rétrospectif, fut un peu oublié, malgré toute la peine qu'il s'était donnée pour se faire remarquer. Ce fut lui qui se présenta le premier aux yeux d'Armelle quand elle arriva à Plouray. Elle avait mis la tête à la portière pour regarder la petite ville. Elle vit quelques centaines de maisons jetées sans la moindre symétrie sur les bords d'une assez large baie. Ce qu'on appelait la Basse-Ville était composé des quelques rues mal alignées qui touchaient au port. Plus haut se trouvait la Ville-Haute, c'est-à-dire de jolies maisons bourgeoises entourées de jardins, à demi cachées dans la verdure. Cette dernière portion de la ville lui donnait l'aspect très-riant. La voiture passa sur un pont, et Armelle, en baissant les yeux, aperçut trois jeunes gens occupés à faire manœuvrer une petite embarcation; Francis de la Follière était l'un d'eux. Il levait en ce moment la tête, et, en reconnaissant Armelle, il fit un tel saut qu'il manqua faire chavirer le frêle bateau.

Quand il reprit l'équilibre la voiture était déjà loin, mais il la vit prendre le chemin du quai et s'arrêter devant une large maison blanche, la maison de sa mère.

Si Armelle avait été seule, elle eût, en franchissant le seuil de cette maison, couru immédiatement elle-même à la recherche de ses habitants; mais avec M. de Boisfort les choses se passaient autrement, et elle dut mettre un frein à son impatience. Le domestique qui se présenta fut frappé du grand air de ces visiteurs, et les fit solennellement entrer dans un salon dont les persiennes étaient soigneusement fermées. Il les ouvrit, sans se presser, et alla avertir ses maîtres.

Mme de la Follière travaillait paisiblement avec sa fille dans un petit appartement qui était de plain-pied avec un grand jardin en terrasse. Elle fut prévenue de l'arrivée d'Armelle par Francis, qui se précipita dans la chambre comme un ouragan en criant :

« Les châtelains d'Udolphe, maman! les châtelains d'Udolphe!

— Est-ce possible? » s'écria Cécile, « Armelle serait ici?

— Oui; je l'ai vue, de mes yeux vue, ce qui s'appelle vue. »

En ce moment entrèrent, par deux côtés différents, le domestique qui venait annoncer les visiteurs, et Charles qui revenait du jardin.

« Charles, Armelle est ici! » s'écria Cécile; « n'en es-tu pas ravi? » ajouta-t-elle naïvement.

« J'avoue que cela m'est à peu près indifférent, » répondit le jeune homme; « mais tu parais si heureuse que je veux être ravi.

— Et son père l'accompagne, » ajouta Francis.

— Il agit simplement en homme bien élevé, il devait cette visite à maman.

— Oui, mais qu'il la fasse le lendemain même de l'arrivée d'Armelle, je suis surprise, » dit Mme de la Follière en se levant; « il y a quelque chose là-dessous. Venez-vous, mes enfants?

— Une seconde, s'il vous plaît, maman; seulement le temps de passer mon paletot, » dit une voix.

Et un jeune homme au teint hâlé, aux formes athlétiques, parut poussant son bras gauche dans la manche étroite d'un paletot. C'était René, le troisième fils de Mme de la Follière.

« Je ne veux pas manquer le célèbre ermite ni son admirable fille, » ajouta-t-il en regardant Francis d'un air comique.

Zénaïde FLEURIOT.

(La suite au prochain numéro.)



Province au doux climat, de Balzac la patrie,
Mon sol est un jardin, une fraîche prairie;
On trouve en mes huit pieds un animal rongeur;
Le travail amusant d'un habile jongleur;
La couleur d'un grand deuil; un mal; une rivière;
L'heure où Phœbé répand sa rêveuse lumière;
Le siége d'une reine; un beau département;
Une cité normande; un liquide élément;
La ville du Piémont rivale de Florence;
La muse qui chérit la céleste science;
De l'aveugle déesse un mouvant piédestal;
L'oiseau du capitole; un monarque; un métal;
Une ville d'Afrique; un adroit exercice.
Ai-je mis, chers lecteurs, votre esprit au supplice?

Caroline.

Explication de la Clef diplomatique.

FIN D'AVRIL.

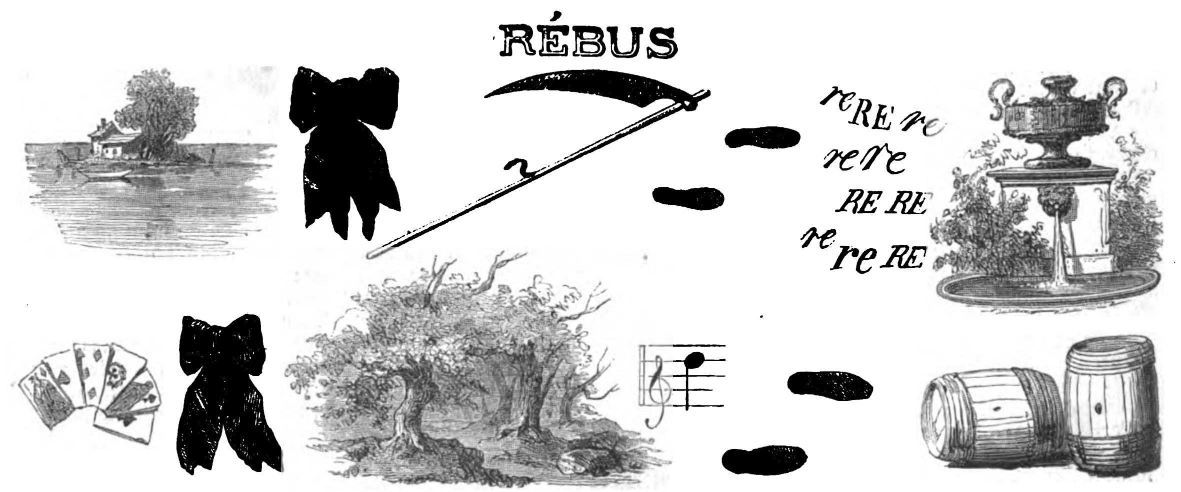
Le rossignol n'est pas un froid et vain artiste
Qui s'écoute chanter d'une oreille égoïste,
Émerveillé du timbre et de l'ampleur des sons:
Virtuose d'amour, pour charmer sa couveuse,
Sur le nid restant seule, immobile et rêveuse,
Il jette à plein gosier la fleur de ses chansons.

Ainsi fait le poëte inspiré. — Dieu l'envoie
Pour qu'aux humbles de cœur il verse un peu de joie:
C'est un consolateur ému. — De temps en temps,
La pauvre humanité, patiente et robuste,
Dans son rude labeur aime qu'une voix juste
Lui chante la chanson divine du printemps.

André Lemoyne.

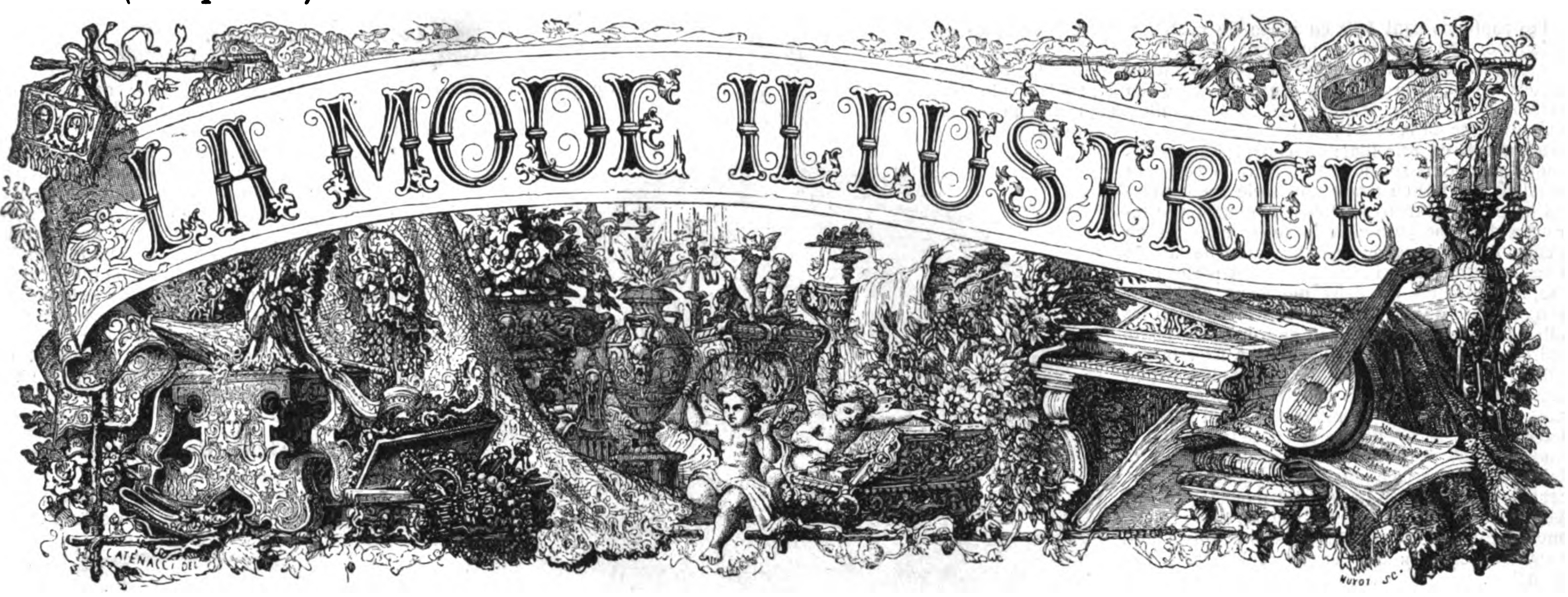
Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
C'est en pleurant que le vieillard pense à sa mère.

N° 6 (*avec patrons*). SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 4 février 1866.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
- Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Canezou en tulle noir.

MODÈLE DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORIE, RUE VILLEDO, 3.

Les figures 11 à 13 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce canezou, fait en tulle de soie noire, à dessins, est orné de ruches en taffetas noir, au milieu desquelles brillent, comme des gouttes de rosée, quelques grelots en cristal. On porte ce canezou sur un corsage décolleté en taffetas noir, pour toilettes de spectacle, et aussi pour toilettes de deuil pas trop sévère; on peut l'exécuter en tulle blanc avec ruches de taffetas de teinte vive.

On coupe en tulle roide (qui sert de doublure au tulle de soie) deux morceaux d'après la figure 11, pour les devants; le dos, sans couture, d'après la figure 12, qui représente *seulement* la moitié du dos. On coud les pinces de la poitrine point avec point jusqu'à l'étoile; on recouvre les divers morceaux avec des bouillonnés en tulle de soie à dessins, qui sont cousus au milieu de chaque ligne unie (ces lignes indiquent la place réservée aux bandes de taffetas noir), depuis le bord inférieur jusqu'à la ligne ponctuée. Les bandes de taffetas sont coupées *doubles* et en biais. On prend ensuite du tulle à dessins; on y fait des plis ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, séparés par un espace de 5 centimètres, et l'on se sert de ce tulle plissé pour couvrir la partie supérieure du corsage jusqu'à la ligne ponctuée. Sur le bord de chaque devant, on fait un ourlet de 3 centimètres. On réunit les divers morceaux en rapprochant les lettres pareilles. On ourle l'encolure, on *monte* le corsage sur une double ceinture droite, ayant 5 centimètres de hauteur, faite en tulle roide; enfin on pose quelques petits boutons sur les devants, et l'on fait des boutonnières en soie. On découpe le tulle roide en dessous de la partie supérieure et des bouillonnés; on le laisse à toutes les places qui doivent être occupées par les bandes de taffetas. Les manches (tulle à dessins) sont coupées chacune d'après la figure 13, sans couture; sur leur bord inférieur on laisse, en plus, du tulle ayant la hauteur indiquée pour les pattes, et l'on forme, avec cet excédant, des bouillonnés entre chaque patte. On coud ensuite chaque manche ensemble, depuis E^a jusqu'à F^a, — depuis G^a jusqu'à H^a; on y coud les pattes, qui sont chacune *double* et coupée en biais, et l'on y pose, en guise de poignet, une

CANEZOU EN TULLE NOIR.
Modèle de chez Mmes Potier et Laborie, rue Villedo, 3.

étroite bande de taffetas. On fronce le bord supérieur de la manche, depuis l'étoile jusqu'au point, enfin on la fixe dans l'entournure H^a sur H^a; en dernier lieu, on garnit le canezou en suivant la ligne ponctuée des figures 11 et 12, avec une ruche déchiquetée ayant 3 centimètres de largeur, plissée à plis triples; entre chaque pli on pose un grelot fait avec une petite et une grosse perle blanche, en cristal. Une même ruche borde le poignet de la manche et l'encolure. Sur chaque épaule on place trois rosettes, faites en taffetas déchiqueté, ornées de grelots en cristal, ayant chacune 6 centimètres de diamètre, autour desquelles on fronce une dentelle noire; ces rosettes sont disposées en demi-cercle; celle du milieu un peu plus haut que les deux autres.

Voile de lampe.

La figure 32 (*verso*) appartient à cet objet.

MATÉRIAUX : Soie d'Alger de deux nuances ponceau, de deux nuances lilas, blanche, jaune, de chaque teinte par un écheveau; crêpe jaune; crêpe gris; petits morceaux de velours de nuances vives; un peu de soie brune, lilas; taffetas blanc; tulle blanc; ruban de taffetas vert de deux nuances, chacune par 3 mètres 25 centimètres; perles blanches; feuillage artificiel vert et brun (3 douzaines 1/2 de feuilles); fil d'archal; coton, etc.

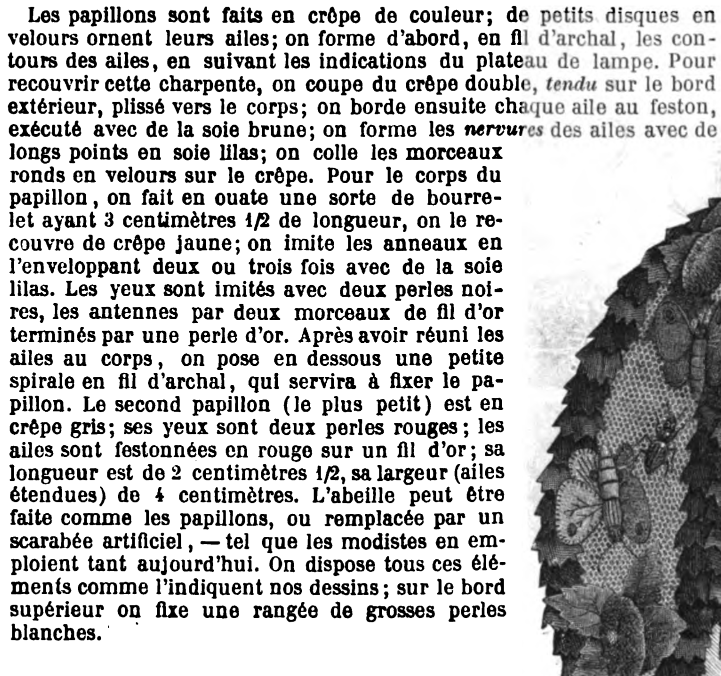
Ce voile de lampe se compose de cinq parties ovales, en tulle blanc, doublées de taffetas blanc. Sur chacune de ces cinq parties, garnies avec des ruches de ruban vert de deux teintes, sont groupés deux papillons, une abeille et deux marguerites entourées de feuillage.

On coupe en taffetas et en tulle cinq morceaux d'après la figure 32 (qui représente la moitié d'un ovale) sans couture; on replie les deux étoffes l'une contre l'autre, on les coud ensemble, puis on assemble les cinq ovales, depuis le bord supérieur, sur un espace de 5 centimètres environ.

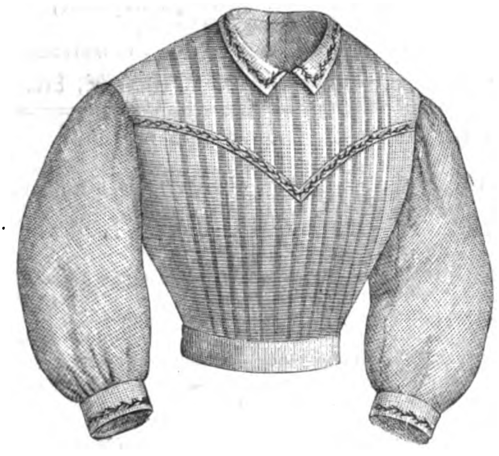
La ruche se compose de feuilles retombant les unes sur les autres; chaque feuille a 3 centimètres de longueur, 2 centimètres 1/2 de largeur; on arrondit un peu l'un des côtés, on le découpe, on plisse le côté opposé, et l'on pose alternativement une feuille claire, — une feuille plus foncée, sur la couture réunissant deux ovales. Il n'y a qu'un seul rang de feuilles.

Pour faire les marguerites (la plus petite ponceau, l'autre lilas pour chaque ovale), on dévide sur une navette à filet, d'abord un peu de soie jaune; on monte sur un morceau de fil solide, et sur un moule ayant 1 centimètre 1/2 de circonférence, environ 26 mailles pour la plus grande marguerite; on travaille ensuite avec la soie lilas la plus claire, en mailles très-serrées, jusqu'à ce que l'on ait couvert un espace de 8 centimètres 1/2 du fil. — On prend la soie plus foncée et l'on couvre un espace de 14 centimètres; on noue les bouts du fil afin que les mailles ne puissent *couler*. On coupe ces bouclettes d'un côté, on les coud en spirale sur un morceau de tulle rond, ayant 3 centimètres de diamètre, en commençant par le milieu, la soie jaune formant le cœur de la fleur. Pour les petites marguerites, le diamètre sera de 2 centimètres, et le nombre des mailles moindre. Le dessin représentant le plateau de la lampe, assorti à ce *voile*, indique la grandeur naturelle des papillons et des marguerites; on entoure celles-ci avec quatre à cinq feuilles artificielles.

Les papillons sont faits en crêpe de couleur; de petits disques en velours ornent leurs ailes; on forme d'abord, en fil d'archal, les contours des ailes, en suivant les indications du plateau de lampe. Pour recouvrir cette charpente, on coupe du crêpe double, *tendu* sur le bord extérieur, plissé vers le corps; on borde ensuite chaque aile au feston, exécuté avec de la soie brune; on forme les *nervures* des ailes avec de longs points en soie lilas; on colle les morceaux ronds en velours sur le crêpe. Pour le corps du papillon, on fait en ouate une sorte de bourrelet ayant 3 centimètres 1/2 de longueur, on le recouvre de crêpe jaune; on imite les anneaux en l'enveloppant deux ou trois fois avec de la soie lilas. Les yeux sont imités avec deux perles noires, les antennes par deux morceaux de fil d'or terminés par une perle d'or. Après avoir réuni les ailes au corps, on pose en dessous une petite spirale en fil d'archal, qui servira à fixer le papillon. Le second papillon (le plus petit) est en crêpe gris; ses yeux sont deux perles rouges; les ailes sont festonnées en rouge sur un fil d'or; sa longueur est de 2 centimètres 1/2, sa largeur (ailes étendues) de 4 centimètres. L'abeille peut être faite comme les papillons, ou remplacée par un scarabée artificiel, — tel que les modistes en emploient tant aujourd'hui. On dispose tous ces éléments comme l'indiquent nos dessins; sur le bord supérieur on fixe une rangée de grosses perles blanches.



VOILE DE LAMPE.



CORSAGE DE NANSOUK POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

Ceinture Armide.

La figure 29 (*verso*) appartient à cet objet.

On peut faire cette ceinture soit en poult-de-soie noir, pour accompagner toutes les robes, soit de même couleur qu'une robe; si celle-ci est en laine, la ceinture devra être en soie.

La ceinture est droite; sa largeur est de 6 centimètres; des agrafes la ferment par devant, et ce point de jonction est caché par une rosette en ruban noir. La ceinture et ses basques sont doublées en gaze roide et florence. La figure 29 représente l'une des basques; on plie les étoffes les unes contre les autres, on forme un pli dans chaque basque en posant la croix sur le point; on pose les deux basques de telle sorte qu'elles occupent le milieu de la ceinture par derrière. La garniture se compose de corde en soie et de frange à grelots. La corde forme par derrière un nœud terminé par des glands.

Plateau de lampe

ASSORTI AU VOILE.

La figure 31 (*verso*) appartient à cet objet.

Nous avons peu de chose à ajouter aux explications données ci-dessus. Le fond du plateau est fait en cachemire blanc; ses ornements sont pareils à ceux du voile de lampe; on coupe le plateau en carton, doublure et cachemire, d'après la figure 31 qui en représente le quart.



CEINTURE ARMIDE.

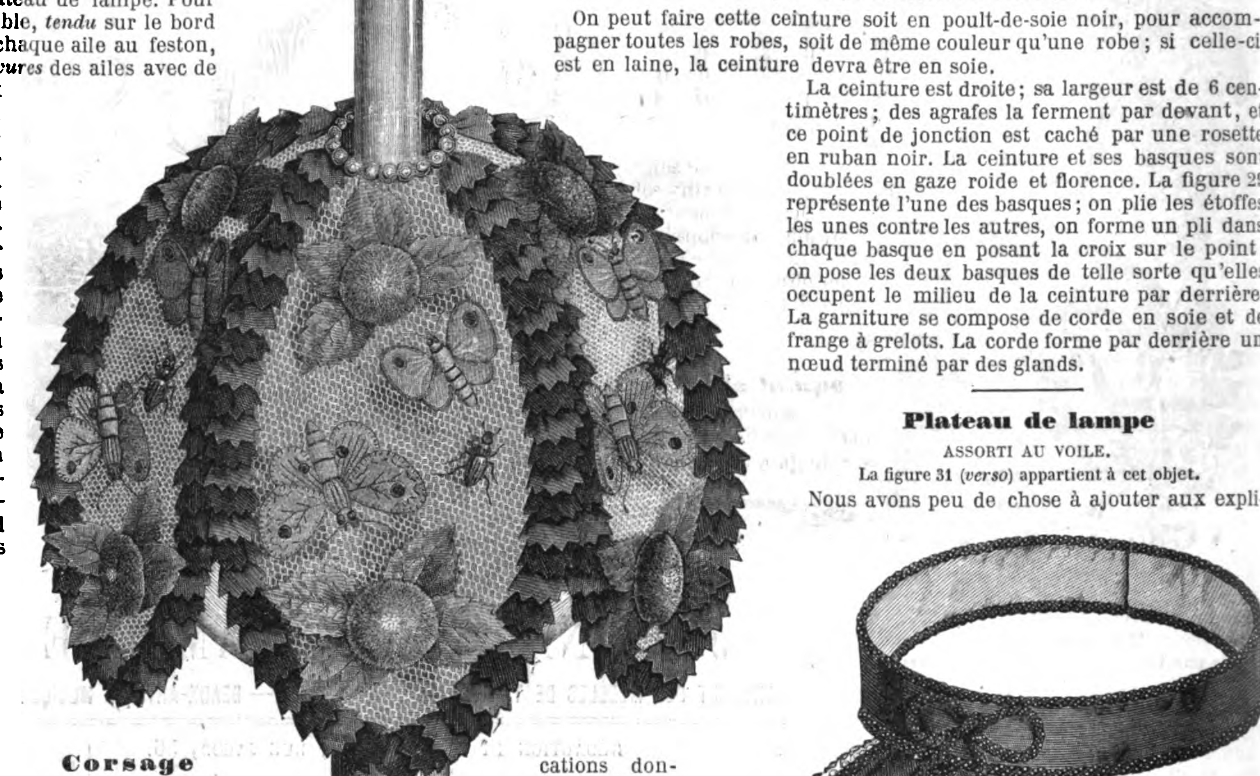
Corsage

DE NANSOUK POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

Les figures 17 à 22 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On sait que les petites filles, comme les jeunes filles, portent avec toutes les jupes des corsages de nansouk, avec ou sans corselets et vestes.

On forme dans un morceau de nansouk des plis ayant 1 centimètre de largeur (voir les figures 17 et 18); dans ce morceau plissé on coupe le devant sans couture, d'après la figure 17, qui en représente la moitié, — les deux moitiés du dos d'après la figure 18, mais en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire des ourlets de 2 centimètres. On coupe en nansouk, non plissé, deux morceaux d'après la figure 19, chacun en nansouk pris double, — un morceau sans couture d'après chacune des figures 20, 21, 22 (les fig. 20 et 22 en nansouk double). Après avoir fait les ourlets des deux moitiés du dos, on exécute les boutonnières sur la moitié de droite, on pose les boutons sur celle de gauche. Sur le devant on coud à *points d'arêtes* une bande de nansouk coupée en biais, ayant 1 centimètre de largeur, posée sur la ligne unie; les points d'arêtes sont faits avec de la soie ou de la laine anglaise noire. Dos et devant sont cousus ensemble, en rapprochant les lettres pareilles. On fronce un peu le bord inférieur; on le monte entre les deux *doubles* d'une ceinture ayant 3 centimètres de largeur. On coud ensemble le dessus et le dessous du col (fig. 21), puis on le retourne et on l'orne à l'endroit avec des points d'arêtes; on le joint au tour du cou (fig. 20) que l'on attache au corsage, en rapprochant les lettres pareilles. La manche est cousue ensemble, depuis T[a] jusqu'à U[a], froncée à chaque extrémité; le bord inférieur est cousu entre les deux *doubles* du poignet (fig. 22), depuis U[a] jusqu'à V[a], en rapprochant les lettres pareilles. Le poignet est ensuite orné de *points d'arêtes;* la manche est cousue dans l'entournure, garnie d'un passepoil, T[a] sur T[a].



PLATEAU ASSORTI AU VOILE DE LAMPE.

Porte-montre.

Les figures 26 à 28 (*verso*) appartiennent à cet objet.

MATÉRIAUX : Taffetas vert; 2 écheveaux de soie de cordonnet, nuance fauve; 3 fils de perles d'acier; carton; un moule à filet ayant 1 centimètre de contour (mesuré avec un bout de fil) portant le n° 1; un moule ayant 1 centimètre 1/3 de contour portant le n° 2; un moule ayant 3 centimètres de contour, portant le n° 3.

Ce porte-montre, en forme de carnassière, se compose du *fond* qui repose contre le mur, et de deux poches faites en carton mince, recouvert de taffetas vert, et *habillées* avec le filet, qui est fait en soie nuance fauve, pour imiter la carnassière. Les figures 26 à 28 doivent être coupées en carton; on coupe ensuite, en taffetas, deux morceaux pour chacune de ces figures, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les remplis.

On recouvre chaque morceau de carton avec le taffetas et sur le contour; on coud des perles d'acier à distances régulières. On exécute ensuite, avec le moule n° 1, un morceau de filet pour la figure 26, un semblable pour la figure 28; le premier est *tendu* sur l'envers du fond, le second sur le devant de la poche de dessus; pour *habiller* la partie inférieure de la poche, on monte, sur le moule n° 1, 52 mailles.

1[er] *tour.* — Dans chaque maille, une maille.

2[e] *tour.* — Moule n° 2; dans chaque maille, 2 mailles.

3[e] *et* 4[e] *tours.* —

Comme le 2e tour; mais, dans le 3e tour, on prend avec une seule maille, 2 mailles du tour précédent.

5e *tour*.—Moule n° 3; dans chaque maille, 2 mailles. Les mailles de ce tour sont coupées au milieu pour former la frange. On coud ce morceau de filet avec le tour se rattachant à la frange, par conséquent sur le contour de la figure 27, de telle sorte que la frange de celui-ci *déborde;* on le coud encore sur la ligne fine de la figure 27, en même temps que sur les mailles par lesquelles on a commencé le travail. On coud ensuite la figure 28, *g* et *h* sur les mêmes lettres de la poche inférieure, et celle-ci sur la ligne de la figure 27, puis on réunit le contour de la poche inférieure avec le fond du porte-montre, *i* avec *i*, K avec K. Les breloques et la chaîne de montre prennent place dans ces poches. On suspend la montre à un crochet recouvert de soie verte (voir le dessin). La poignée, cousue sur chaque côté de la poche, se compose d'une bande de taffetas vert, ayant 2 centimètres de largeur, 21 centimètres de longueur, pliée en deux dans le sens de sa longueur, et ornée sur l'une de ses moitiés avec de longues croix faites en soie de cordonnet, nuance fauve, destinées à imiter les mailles du filet; en cousant ensemble les deux bords de cette poignée, on y place des perles d'acier.

Corset pour petite fille

DE DIX A DOUZE ANS.

Les figures 23 à 25 (*verso*) appartiennent à cet objet.

Ce corset, en forme de ceinture, maintient la taille sans comprimer le corps. Il est fait en coutil gris, bordé de chaque côté avec un ruban rouge; en laine, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; un busc mécanique le ferme par devant, tandis que des lacets croisés le fixent par derrière.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 23 à 25, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour des remplis de 1 centimètre. On assemble dos et devants de puis *e* jusqu'à *f*, en piquant les coutures à l'endroit, et les ourlant à l'envers avec de la soie rouge ou du fil gris; on en fera autant pour les goussets de la poitrine. On pique à l'endroit, dans chaque devant, le pli depuis *b* sur *b* jusqu'à l'*a*, et l'on pose les goussets; à leur extrémité ils doivent être coupés en pointe, cousus sans remplis, par une couture en croix à *l'envers*, festonnés à *l'endroit*. Sur les lignes ponctuées des figures 23 et 25, on pose un cordon de fil, destiné à contenir les baleines et le busc mécanique; ce cordon est *piqué* à l'endroit. Les œillets sont posés comme l'indique la figure 25.

PORTE-MONTRE.

Poignet-manchette.

La figure 34 (*verso*) appartient à ce modèle.

Le poignet, fait en toile très-fine, est orné d'une application de tulle, brodé en soie noire et coton blanc. Le tulle est festonné sur la toile, puis ce feston se répète à un demi-centimètre d'intervalle. Entre les festons se trouvent des étoiles faites au point russe avec de la soie noire. On peut orner de la même façon les pointes d'un col.

CORSET POUR PETITE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.

POIGNET-MANCHETTE.

Mantelet-pèlerine pour dame âgée.

MODÈLE DE CHEZ Mme GÉRARD, RUE DU FAUB.-SAINT-HONORÉ, 40.

Les figures 14 à 16 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce patron conviendra aux dames âgées comme à celles qui ne veulent ou ne peuvent porter des vêtements ajustés, et qui désirent cacher leur taille. On le fait en toute étoffe, suivant sa destination; pour bals, le mantelet-pèlerine sera fait en tulle noir ou blanc, à dessins, garni de dentelles; pour toilettes plus simples, on l'exécutera en taffetas ou velours; on peut enfin le faire de même tissu que la robe. J'ajouterai que le modèle sera peut-être plus gracieux si l'on supprime le col, et si l'on se borne à le *figurer* avec une garniture quelconque. Celui que représente notre dessin est garni de frange lama.

On coupe deux morceaux d'après la figure 14,—le dos sans couture d'après la figure 15 (qui en représente la moitié), en étoffe et doublure; on les replie l'une contre l'autre, on assemble les figures 14 et 15 en rapprochant les lettres pareilles, et laissant *libre* l'un des côtés de la doublure, que l'on ourle ensuite sur la couture. Le col est coupé sans couture, d'après la figure 16, qui en représente la moitié; on le coud sur l'encolure, et l'on couvre cette couture avec une bande d'étoffe coupée en biais. On ferme la pèlerine devant avec une agrafe ou bien un bouton.

Berthe en blonde blanche.

COIFFURE DE M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

La figure 30 (*verso*) appartient à ce modèle.

Cette berthe se compose de deux rubans bleus, recouverts d'entre-deux en blonde blanche, et séparés sur les épaules par des bandes en tulle de soie plissé.

Pour faire cette berthe on emploiera 2 mètres 50 centimètres d'entre-deux de blonde ayant 6 centimètres 1/2 de largeur; 2 mètres 65 centimètres de blonde ayant 8 centimètres de largeur; 5 mètres de ruban ayant 3 centimètres de largeur; six glands en soie de même couleur que le ruban, ayant 5 centimètres de longueur; une bande de tulle ayant 80 centimètres de longueur, 14 centimètres de largeur.

On coupe d'abord la forme de la berthe en tulle roide, c'est-à-dire deux morceaux sans couture, d'après la figure 30, qui représente la moitié de l'un de ces morceaux. Sur les lignes de chacun de ces morceaux, on coud une bande de tulle ayant 80 centimètres de longueur, 7 centimètres de largeur, après l'avoir plissée, bien entendu, sur chaque côté long; on pose ensuite les rubans d'après les indications du patron; on les recouvre avec l'entre-deux. On assemble les deux moitiés de la berthe devant et derrière, on garnit avec de la blonde le bord inférieur. Pour la garniture de ruban de chaque épaule, on coupe un morceau de ruban ayant 45 centimètres de longueur,—deux morceaux, chacun de 38 centimètres de longueur; on les fixe sous le bord inférieur de l'épaulette à 2 ou 3 centimètres d'intervalle, de telle sorte que la partie supérieure de chaque ruban forme une sorte d'agrafe ayant 9 à 10 centimètres de longueur, qui passe par dessus la blonde, pour





MANTELET-PÈLERINE POUR DAME AGÉE, MODÈLE DE CHEZ Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 40.

se rattacher sous l'entre-deux. L'extrémité du ruban est coupée en pointe et garnie d'un gland. Au milieu de la berthe, devant et derrière, on pose *debout* une blonde large. Le tulle roide est découpé sous les bandes de tulle plissé.

La coiffure exécutée par M. Croisat est à peu de chose près semblable à celle qui a paru dans le nº 52; celle-ci, plus parée, se complète par une plume légère placée à gauche, par quelques boucles ornant le côté de droite.

Corsage montant à basques et ceinture.

MODÈLE DE CHEZ Mme BRÉANT-CASTEL, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

Les figures 7 à 10 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La robe dont nous publions le corsage est faite en popeline à rayures grises et noires, sans aucune garniture; jupe très-longue, coupée en pointes. Le corsage est orné d'une frange à grelots, noire et grise, qui *figure* un col rabattu, et un revers sur les manches. La ceinture en gros grain, assortie à la popeline, a 5 centimètres de largeur.

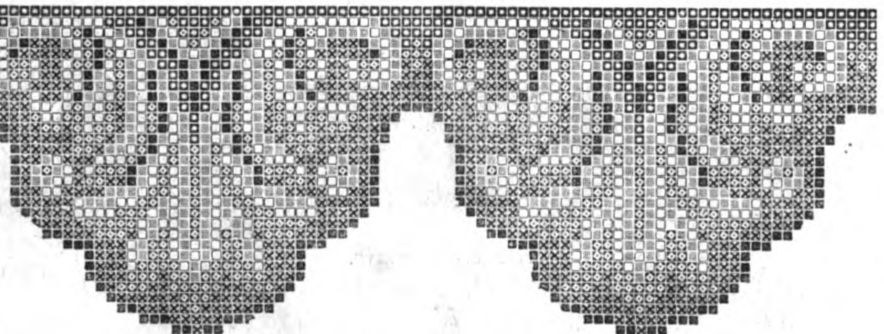
On coupe en étoffe et doublure de percaline deux morceaux d'après chacune des figures 7 à 9; le dos, sans couture, d'après la figure 10, qui en représente la moitié. Sous les bords des devants on pose une bande d'étoffe, coupée en biais, ayant 4 centimètres de largeur; on fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose les boutons sur le devant de gauche. On coud les pinces de la poitrine point sur point jusqu'à l'étoile; on assemble tous les morceaux en rapprochant les lettres pareilles. Le petit côté du dos (fig. 9) est piqué sur la figure 10 (dos) depuis Q jusqu'à R, puis sur la basque, en suivant la ligne unie, étoile sur étoile. Toutes les autres coutures sont faites à points arrière, et garnies en dessous de baleines courtes et flexibles. Sur l'épaule on réunit dos et devants depuis W jusqu'à X; on pose un passe-poil sur l'encolure et sur le contour inférieur du corsage, puis on coud la garniture se composant, ainsi que nous l'avons dit, d'une frange à grelots, à laquelle on peut substituer une ruche de ruban étroit, des galons, etc.

Le patron de la manche est celui du pardessus de printemps (fig. 4). Pour chaque manche on coupe deux morceaux, en étoffe et doublure, en tenant compte de la différence de contour pour la moitié de dessous. On les coud ensemble depuis H jusqu'au J, depuis K jusqu'à L; on garnit à l'intérieur le bord inférieur de la manche avec une bande d'étoffe ayant 6 centimètres de largeur, puis on coud la manche dans l'entournure bordée avec un passe-poil.

La jupe est plissée à gros plis (celui de devant a 12 à 15 centimètres de largeur), puis on la monte sur une ceinture agrafée sous le bras gauche.

BERTHE EN BLONDE
ET COIFFURE EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT.

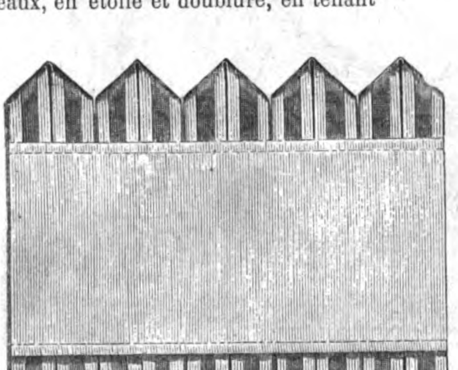
CORSAGE MONTANT AVEC BASQUES ET CEINTURE, MODÈLE DE Mme BRÉANT-CASTEL, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.



LAMBREQUIN. — Explication des signes : ■ Noir. □ Brun. ✖ Ponceau. ▣ Jaune d'or. ▦ Gris clair. ○ Blanc. Le tout en soie ou laine.

Lambrequin.

Ce dessin servira pour garniture d'étagère, de corbeilles, etc.



Nº 1. GARNITURE DE JUPONS OU DE ROBES.

Deux garnitures de jupons ou robes.

Nº 1. — Une bande de cachemire, — ou de taffetas, bordée de chaque côté avec du ruban étroit ou du galon oriental, posé comme le dessin l'indique.

Nº 2. — Ruban de satin gris ayant 3 centimètres de largeur, et ruban de velours violet ayant 1 centimètre de largeur; celui-ci est disposé en festons traversés par le ruban gris, comme le dessin l'indique. On peut substituer au ruban gris un entre-deux noir ou blanc en guipure Cluny.

Coiffure-crête de chez Mme Aubert,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

La figure 33 (*verso*) appartient à ce modèle.

Cette simple et gracieuse coiffure, qui convient aux jeunes filles comme aux jeunes femmes, se compose de deux demi-cercles de fil d'archal recouverts de velours bleu; la figure 33 représente la moitié de l'un de ces demi-cercles; l'un, garni d'une *crête*, est placé en guise de diadème au-dessus du front; il est fixé sous le chignon par deux longs rubans de taffetas bleu, ayant 3 centimètres de largeur; l'autre demi-cercle, partant des extrémités du précédent, est posé *à plat* sur le chignon; les demi-cercles sont recouverts de velours coupé en biais; la *crête* qui le surmonte a un peu plus d'un centimètre de largeur, et diminue de moitié vers ses extrémités. Une fine soutache d'argent est cousue sur les demi-cercles, et peut être supprimée.

Pardessus

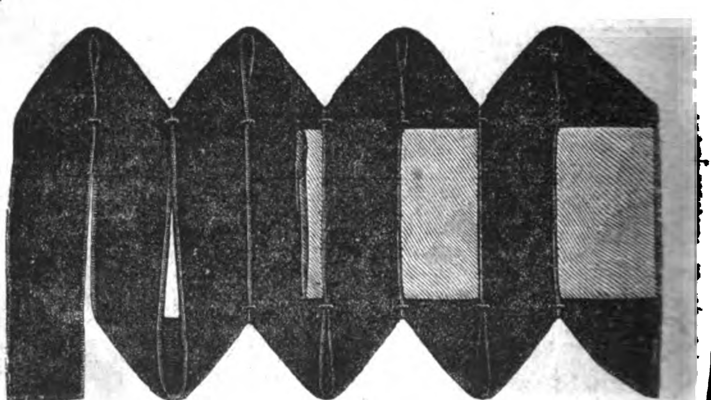
DE PRINTEMPS.

Les figures 1 à 6 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On fera ce pardessus en toute étoffe : en flanelle légère, mouchetée ou rayée, — en cachemire, en taffetas, — ou bien en étoffe pareille à la robe.

Notre modèle est en poult-de-soie noir, avec garniture de guipure Cluny blanche, ayant 3 centimètres de largeur, à laquelle se rattache un ruban de velours noir ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, orné de petits boutons en filigrane argenté. Mêmes boutons, mais plus grands, pour fermer le pardessus.

On coupe en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 1 et 2, — un morceau sans couture pour



Nº 2. GARNITURE DE JUPONS OU DE ROBES.

le dos, d'après la figure 3, qui en représente la moitié, et enfin deux morceaux pour chaque manche, d'après la figure 4, en tenant compte de la différence de contour pour la moitié de dessous. On coupe, pour le capuchon, un morceau sans couture, d'après chacune des figures 5 et 6, qui en représentent la moitié.

On coud dans la figure une les pinces de la poitrine, depuis le point jusqu'à la croix; on fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose les boutons sur le devant de gauche; on assemble ensuite les divers morceaux en réunissant les lettres pareilles. Le petit côté (fig. 2) doit dépasser le dos depuis B jusqu'à la croix; sur le bord inférieur, depuis C jusqu'au point. Étoffe et doublure sont repliées l'une contre l'autre sur le contour extérieur. On coud chaque manche ensemble, depuis H jusqu'au J, — depuis K jusqu'à L; on pose sous le bord inférieur une bande de taffetas, on fixe la manche dans l'entournure, L sur L, et l'on y forme deux plis en réunissant les deux croix sur le point intermédiaire. On coud le capuchon ensemble en réunissant les lettres pareilles, et soutenant un peu la figure 6, depuis M jusqu'à l'étoile. On coud le capuchon sur l'encolure en rapprochant les lettres pareilles, et posant un passepoil. La garniture est posée comme l'indique le dessin.

Bordure

DE TAPIS EN BRODERIE ORIENTALE.

On exécutera ce travail avec plusieurs couleurs vives, divisées par quatre nuances se succédant comme l'indiquent les diverses teintes du dessin. Les contours sont faits au point chaînette, les *pleins* au passé. Le tout en soie ou laine fine (anglaise).

COIFFURE CRÊTE

DE CHEZ Mme AUBERT,

Rue Neuve-des-Mathurins, 6.

CRÊTE DE LA COIFFURE EN GRANDEUR NATURELLE.

PARDESSUS DE PRINTEMPS, MODÈLE DE Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 40.

pendiculairement par des points en soie noire; on peut aussi se borner à marquer les contours de l'arabesque sans *l'appliquer*. Les nervures sont faites au point chaînette en soie blanche ou noire; la bordure grecque en soutache jaune d'or ou bleu, — le bord pareil; les bouclettes à l'intérieur du médaillon, autour de l'arabesque, en soutache blanche ou noire. La répétition du dessin se fait aux places marquées A B, les diverses figures se *regardant*, bien entendu, c'est-à-dire en sens inverse.

No 2. — Cravate sur mousseline ou soie, faite en application, point russe, passé et plumetis.

No 3. — Coin de mouchoir. Application sur tulle, — ou dentelle pour l'encadrement extérieur; à l'intérieur point d'échelle, plumetis, point d'armes.

No 4.—Dentelle en application sur tulle, ou point de *reprise*.

Nos 5 et 6. — Dessins pour robes ou rideaux.

Nos 7 et 8. — Imitations de guipure Cluny. On les exécute au point russe et feston, en soie blanche sur tissus foncés, — soie noire sur tissus clairs. Ces broderies servent pour garnitures de robes, pardessus, jupons, et dans ce dernier cas se font en laine.

Nos 8 à 11. — Semé et deux bordures; même travail, même emploi que les dessins ci-dessus.

No 12. — Bordure au point russe.

Nos 13 et 14. — Deux larges bordures au point russe pour jupons, robes d'été.

No 15. — Broderie en soutache; même emploi que le dessin ci-dessus.

Nos 16 et 17.—Cravates.

Nos 18 et 19. — Bordures de couvre-pieds avec glands et grelots en coton.

Nos 20 à 44. — Bordures et entre-deux pour lingerie.

Nos 45 à 50.—Vignettes de mouchoir; plumetis.

Nos 51 et 52. — Couronnes pour initiales; plumetis.

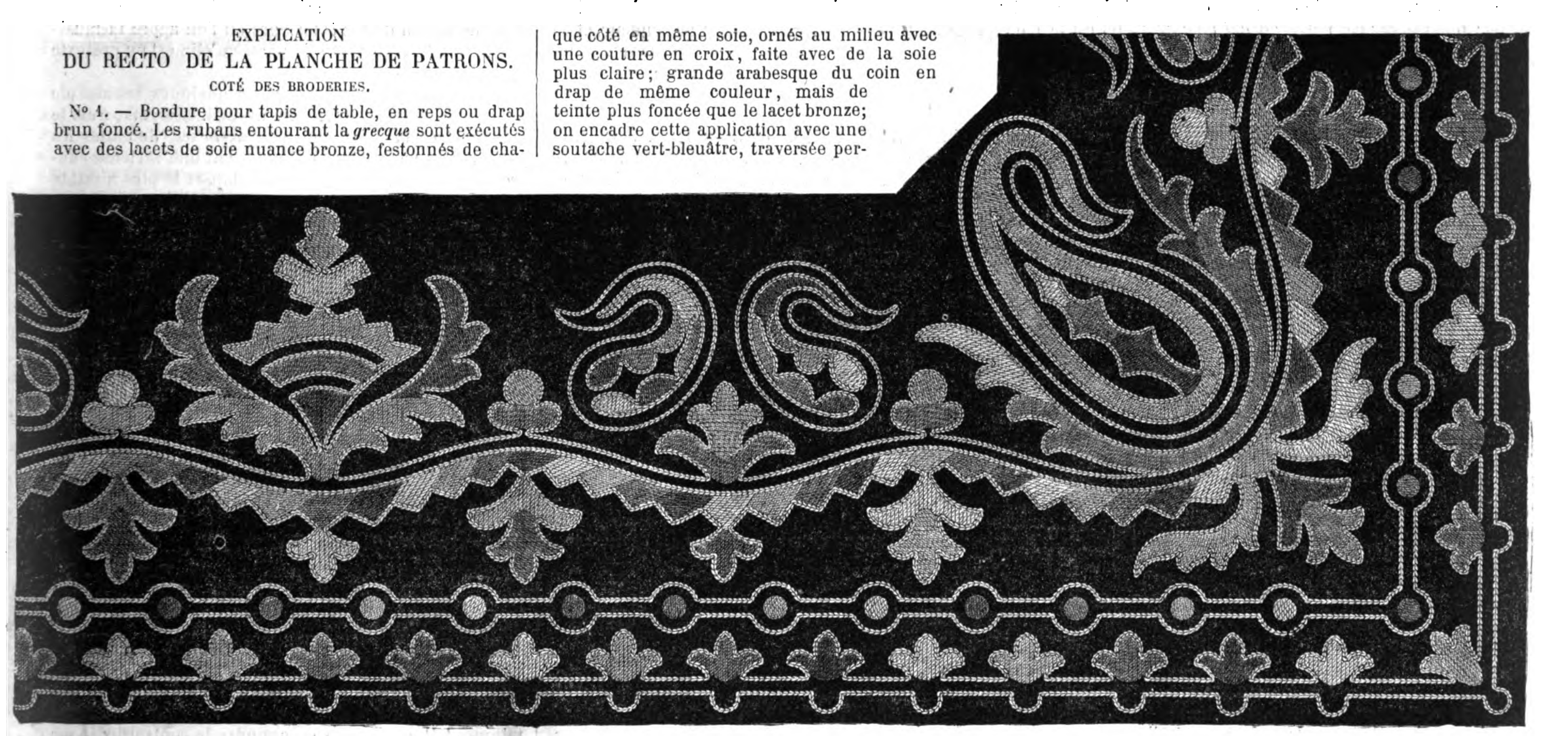
No 53. — Alphabet et chiffres; plumetis.

EXPLICATION

DU RECTO DE LA PLANCHE DE PATRONS.

COTÉ DES BRODERIES.

No 1. — Bordure pour tapis de table, en reps ou drap brun foncé. Les rubans entourant la *grecque* sont exécutés avec des lacets de soie nuance bronze, festonnés de chaque côté en même soie, ornés au milieu avec une couture en croix, faite avec de la soie plus claire; grande arabesque du coin en drap de même couleur, mais de teinte plus foncée que le lacet bronze; on encadre cette application avec une soutache vert-bleuâtre, traversée per-



BORDURE DU TAPIS.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas vert d'eau, garnie sur le bord inférieur avec trois grosses ruches *chicorées*, séparées par des entre-deux en guipure Cluny (deux en tout). Seconde robe en forme de tunique, faite en crêpe vert d'eau, garnie de légères franges en soie verte, et relevée de façon à former des pointes un peu aiguës, dont chaque *creux* est orné de longues *demoiselles* vertes. Ceinture-corselet en taffetas vert, bordée d'une étroite guipure Cluny; au-dessus de la ceinture, draperie en crêpe vert; au-dessus de la draperie, chemisette plissée en tulle blanc, retenue par un étroit ruban de velours vert; manches très-courtes, composées d'un bouillonné de tulle blanc et de trois *pointes* en crêpe vert. Dans les cheveux, peigne doré orné de pierreries vertes.

Toilette de visite. Robe en velours violet, bordée avec une bande de chinchilla ayant 4 centimètres de hauteur; paletot pareil à la robe, découpé en *feuilles*, garni aux entournures, à l'encolure et sur le bord inférieur avec une bande de chinchilla, ayant 2 et 3 centimètres de largeur. Chapeau en velours violet, sans aucun ornement.

MODES.

Cet article sera pour ainsi dire une succursale de l'article *Renseignements*. La réponse faite à certaines interrogations pouvant, en effet, servir à plusieurs personnes, je pense qu'il peut être utile de la placer ici.

Les robes de *soirées* et de bals sont aussi longues que toutes les autres, c'est-à-dire à *queue*. On s'arrange comme on peut. La mode n'a jamais eu pour habitude de se préoccuper de l'incommodité de ses arrêts. On m'attribue, en général, une autorité que je suis loin de posséder. Je ne tiens pas entre mes mains les destinées de la mode, et j'ajouterai que j'en suis bien aise. Comment m'y prendrais-je, grand Dieu! pour concilier les requêtes opposées qui me seraient adressées? C'est toujours l'éternelle histoire du potier demandant à Jupiter la sécheresse, tandis que son voisin le jardinier sollicite de la pluie.

Vous n'aimez pas la crinoline, Madame, et vous faites une longue liste des inconvénients qui y sont attachés. En raison de vos griefs particuliers, vous attendez de moi la destruction de cette institution. Il serait plus aisé et plus juste d'y renoncer si elle vous déplaît, que de vouloir *obliger* les autres, — celles à qui la crinoline plaît, — de s'en dépouiller pour vous contenter. Aucune loi ne nous oblige à porter aucune mode. Il faut donc nous en prendre à nous-mêmes quand nous y trouvons plus d'inconvénients que d'agréments. Point de fanatisme, je vous en conjure, ni *pour* ni *contre* la crinoline; agissons comme nous l'entendons, mais évitons de vouloir imposer nos goûts à autrui.

J'en dirai autant pour les garnitures, ornements, broderies, etc., qui font partie du costume féminin actuel; rien n'oblige à les adopter. Nos patrons peuvent servir quand bien même on supprimerait tous les ornements. Dès lors, pourquoi nous engager à les faire disparaître, tandis qu'il y a des personnes qui désirent, au contraire, les trouver sur nos dessins?

Et pendant que je plaide tous ces petits procès, je ne veux pas omettre certain détail relatif aux demandes de renseignements. Tous les jours..... que dis-je? vingt fois par jour, on me demande ou même on *exige* des passe-droit: *faites passer ma réponse avant les autres*, tel est le refrain général. Ce ne sera pas une injustice, ajoute-t-on, car la réponse que j'attends m'est bien nécessaire. Nous sommes ainsi faits, que nous considérons le privilége comme *juste* tant qu'il s'exerce en notre faveur; il commence à nous sembler injuste seulement quand il est dirigé contre nous. Supposons une lettre encore plus instante que la vôtre, — supposons que j'y réponde en retardant votre réponse; diriez-vous encore: Ce n'est point une injustice? Dans le cas dont il s'agit, il y avait d'ailleurs double impossibilité, puisqu'on voulait une réponse avant le 20, c'est-à-dire dans le numéro paraissant immédiatement après la lettre. Il sera donc inutile de répéter sans cesse que cela est IMPOSSIBLE?

Dans toutes les occasions où l'on ne veut pas porter un corsage décolleté, on met un fichu, ou bien un corsage montant en mousseline, avec corselet. Les corsages montants en tissus pareils à la robe ne peuvent convenir aux jeunes femmes quand il s'agit de faire partie d'une réunion composée de femmes portant des robes à corsage décolleté. Le corselet se fait de même nuance que le dessin ou les ornements de la robe.

Les vêtements à manches pas très-longs se porteront universellement pendant la saison prochaine. J'ai le regret de devoir constater que les châles légers, à l'exception toutefois de ceux en dentelle et des cachemires de l'Inde, forment aujourd'hui une faible minorité; le pardessus pareil à la robe pour les toilettes d'été, celui en molleton pour le printemps, en taffetas noir pour toilettes plus parées, règne en maître absolu. On portera l'été prochain beaucoup de robes en jaconas.

J'ai prononcé tantôt le mot de *molleton*. Je ne saurais négliger de narrer les perfectionnements apportés à la fabrication de cette étoffe. Aujourd'hui le molleton n'a plus cet aspect rugueux, pelucheux, qui établissait sa parenté trop directe avec la flanelle: on l'appelle *veloutine*, et il a le droit de porter ce nom, car il est devenu une sorte de velours de printemps, d'automne et d'été; ses dispositions sont toujours des rayures très-fines, ou moins fines, ou larges d'un centimètre environ; ses teintes les plus heureuses sont le bleu très-beau et très-doux, ou le violet formant *rayures* sur un fond blanc. J'ai vu ces *veloutines* dans les *Magasins du Louvre;* leur largeur est d'un mètre 30 centimètres; leur prix de 7 francs 75 centimes le mètre. On pourra faire en *veloutine* le pardessus de printemps publié dans le présent numéro. Les rayures rouges conviennent surtout pour pardessus d'enfants. Des rayures noires conviennent à tout le monde. On trouve aussi cette étoffe à pois, à mouches, au prix de 9 francs 50. Un vêtement en veloutine est peu coûteux, très-commode, utile enfin, car on le porte en moyenne pendant neuf mois de l'année. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Il est peu d'entreprises plus téméraires, plus ardues, plus ingrates, que celles de *raconter Paris* une fois par mois. Les faits grands ou petits, les événements, quelle que soit leur portée, les deuils comme les joies, tout cela disparaît sans laisser de trace, et le souvenir s'en perpétue pendant huit jours à peine. La chronique du mois n'est donc autre chose qu'une nécrologie, et quand on veut un peu trier les sujets, écarter ceux qui sont devenus tout à fait insignifiants, rejeter bien loin ceux qui ne peuvent figurer ici, il ne reste plus d'autre ressource que celle de parler *sur* Paris au lieu de parler *de* Paris.

Je pourrais bien suivre des exemples nombreux et raconter les sujets des pièces de théâtre représentées dans le courant du mois; mais cela n'est pas aussi aisé qu'on pourrait le croire. D'une part, on fait aujourd'hui beaucoup de pièces qui n'ont point de sujet, et d'une autre il est tel sujet qu'il vous conviendrait peu de connaître, et qu'il ne me conviendrait pas du tout de vous raconter; je l'éviterai à tout prix, dussé-je remplir la place consacrée à la chronique des faits qui me sont personnels, ainsi que j'en ai reçu récemment l'aimable mais bizarre invitation.

Oui, je préférerais encore, le cas échéant, vous entretenir de mes pacifiques soirées consacrées au whist, vous confier que je joue aux échecs, mais, hélas!... en y étant à peine de première faiblesse..... vous soumettre un projet de mobilier, une nuance de robe, que sais-je?..... plutôt que de vous raconter les bals donnés par Mlle ***, les splendides équipages, les toilettes Benoiton de Mmes les comtesses, marquises, duchesses ***. Ce genre de littérature doit être soigneusement évité, car, s'il est fort ennuyeux pour les personnes raisonnables, sérieuses et spirituelles, il est des moins salutaires pour les femmes et les jeunes filles qui auraient le malheur de s'y intéresser.

La Comédie-Française a fait une perte dont je ne me consolerai jamais. Les soirées passées à ce théâtre sont celles que je préfère à toutes les autres; mais celui qui en était l'âme, l'esprit, l'attrait toujours nouveau, Provost, en un mot, vient de mourir, emportant avec lui des qualités si nombreuses, si opposées, qu'il est à peu près impossible d'espérer en retrouver la réunion: la profondeur et la bonhomie, la finesse et la simplicité, l'art de renfermer des traits de caractère, des nuances multiples, en un seul mot, en un regard..... Hélas! qui nous rendra tout cela! Qui nous rendra l'oncle Van Buck, d'*Il ne faut jurer de rien*, M. Maréchal du *Fils de Giboyer*, M. Poirier, et tant d'autres créations qu'il a laissées dans la mémoire de ses contemporains, comme autant de types vivants et parfaits? L'homme, en Provost, était aussi honorable que l'artiste était admirable..... et, quoi qu'en puissent dire les gens directement intéressés dans cette question, pour qu'un artiste parvienne haut et loin dans sa carrière, la condition indispensable est l'*accord d'un beau caractère* avec un *beau talent*.

Nous sommes en plein carnaval non-seulement sur le calendrier, mais un peu partout. Les déguisements et les masques circulent de tous côtés, à toute heure. Les jeunes femmes se costument à l'antique, les vieilles femmes s'habillent en jeunes femmes, et l'on parle beaucoup de la mode des *loups*, ou masques de velours noir, se montrant en plein jour et remplaçant les voiles. C'est un aimable tohu-bohu des modes du Directoire, alliées à celles de la régence, un mélange des extravagances de tous les temps, bien consolant, du reste, pour le moraliste. Chacun sait, en effet, qu'en France, on procède toujours par l'exagération. Le seul remède que l'on sache appliquer à un excès quelconque est un excès opposé. Les modes, les habitudes et les plaisirs seront bien simples, bien convenables, bien modestes dans deux ou trois ans, si l'on en juge d'après ce que l'on voit aujourd'hui. Allons! on peut avoir un peu de patience, et laisser passer tranquillement ce carnaval revêtu de velours Benoiton, c'est-à-dire pailleté, brodé de perles, couvert de cuivre, de grelots, de sonnettes, coiffé d'un pain de sucre horizontal, tendant à devenir perpendiculaire, sous prétexte de chignon antique. On retrouve dans les plaisirs et dans les conversations le pêle-mêle des costumes, c'est-à-dire les oppositions les plus heurtées, les dissonances les plus criantes. En ce moment, du reste, la réalité fait tort à la fiction. Les drames réels tuent les mélodrames imaginaires. Les procès détrônent les feuilletons. On s'occupe beaucoup des assassinats, plus encore des assassins, très-peu des assassinés; ceux-ci ne sont que l'accessoire de la chose, et d'ailleurs on leur sait mauvais gré d'avoir été les plus faibles. *Væ victis* est un mot essentiellement gaulois, ainsi que l'on peut s'en convaincre chaque jour, en assistant aux diverses appréciations émises sur les sujets qui alimentent toutes les conversations.

Le Théâtre-Italien a vu revenir, sur les pas de Mlle Patti, le public qui s'obstinait à lui faire défaut. Aujourd'hui la salle Ventadour est comble. Mais il est des succès qui sont de tristes enseignements. Celui-ci prouve que l'Opéra-Italien n'existe plus maintenant; il a abdiqué, du jour où il s'est incarné en une seule chanteuse, si charmante, si adorable, si adorée qu'elle soit. Ce n'est plus qu'une salle de concert, dans laquelle on va entendre la *soliste* préférée, et qui pourrait fermer ses portes quand on ferme les malles de Mlle Patti. Où sont ces beaux soirs où l'on entendait simultanément Lablache, Rubini, Mlle Grisi, Mme Persiani, Mario, plus tard Mlle Alboni, etc.? Aujourd'hui Mlle Patti absorbe, à son profit, toutes les dépenses de l'administration, qui ne peut plus grouper autour d'elle des talents semblables à ceux dont la réunion a laissé d'impérissables souvenirs aux *dilettantes* du temps passé. Alors on aimait la musique; aujourd'hui l'on aime la cantatrice, un peu pour elle, mais beaucoup aussi parce qu'elle coûte cher à son directeur et à son public. Le fanatisme professé à propos de Mlle Patti n'est autre chose que l'une des manifestations du culte voué par nos contemporains à la religion du veau d'or.

Paris danse, Paris se déguise, mais je n'oserais affirmer que Paris s'amuse. En tous cas, il n'a pas le plaisir gai, et cela se conçoit aisément. Il faut aujourd'hui beaucoup d'argent pour se divertir, et quand, après une vie de labeur acharné, l'argent est venu, il se trouve que la saison de s'amuser est passée. Il y a bien, il est vrai, quelques privilégiés qui ont en même temps l'argent et la jeunesse; mais à ceux qui, dans une ville comme Paris, ont pu goûter à toutes les jouissances, il manque cette fraîcheur d'impressions, cette simplicité de cœur et d'esprit, qui sont indispensables pour s'amuser. Ne disons donc plus qu'on s'amuse à Paris, disons, et cela sera plus exact, qu'on y dépense beaucoup d'argent pour s'amuser.

J'entends d'ici cette jeune et curieuse lectrice qui m'engageait naguère à remplir la chronique de mes *faits* et *gestes*. Et vous, me demande-t-elle, ne vous amusez-vous pas? Quelles sont les distractions que vous préférez?

J'en ai quelques-unes, vous avez raison de le soupçonner, et vous pouvez vous les procurer même loin de Paris.

J'aime beaucoup à lire un bon livre au coin de mon feu;

A entendre de bonne musique, pas dans un salon rempli de dames qui arborent d'éclatantes parures, mais dans l'un de ces intérieurs où l'on adore la musique pour elle-même, et non parce qu'elle est un prétexte à toilettes et compliments.

J'aime aussi beaucoup à jouer quelques sonates de Beethoven, Mozart, ou Haydn, avec M. Bessems; c'est le maître d'accompagnement, *par excellence*, de toutes les jeunes filles parisiennes qui reçoivent une sérieuse éducation musicale. C'est le plus habile et le plus aimable de tous les professeurs, et sans vous, Mesdames..... sans les travaux du journal, je pourrais profiter plus souvent de la bonne volonté qu'il veut bien me témoigner. M. Bessems fait partie de cette excellente école belge qui nous a donné tant de violonistes illustres; il va tous les ans donner dans son pays quelques concerts, il va y faire entendre ses compositions, exécuter ses *messes*, puis il revient à Paris, où il réside ordinairement. Il y est!.... Et je n'ai pas même eu le temps de jouer avec lui une pauvre petite sonate! Ah! ne touchons pas à cette corde.

Mais j'y songe! Ne dois-je pas vous faire connaître un projet dont Paris s'est occupé, — et égayé, — tout récemment? Les femmes, exaspérées par certaines habitudes masculines toujours plus envahissantes et destructives de toute société, ont résolu de prendre pour cri de guerre la devise d'Hahnemann: *Similia similibus!* Cercle contre cercle! Elles veulent fonder un cercle, deux cercles, trois cercles, autant qu'il en faudra pour recueillir les femmes délaissées par leurs maris trop amateurs de cercles.

Ce projet, si aisé à concevoir en théorie, me semble devoir être hérissé de difficultés dans la pratique.

Et d'abord, est-il bien certain que les choses se passent pacifiquement dans ces réunions exclusivement féminines? Il est permis de craindre le contraire. Je me suis laissé raconter qu'il existait, de par le monde, des





LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 r. Jacob Paris

Toilettes de Melles RABOIN, r. Nve des Pts Champs 67

Coiffures de Mr CROISAT rue de Rivoli.

femmes qui, par le seul fait du rapprochement avec une voisine plus jeune et mieux faite, atteignaient aisément aux plus singuliers paroxysmes d'irritation. Songez qu'elles ne se dominent pas toujours même devant témoins; que sera-ce quand les choses se passeront en famille, c'est-à-dire entre femmes? Cette vision fait frémir.

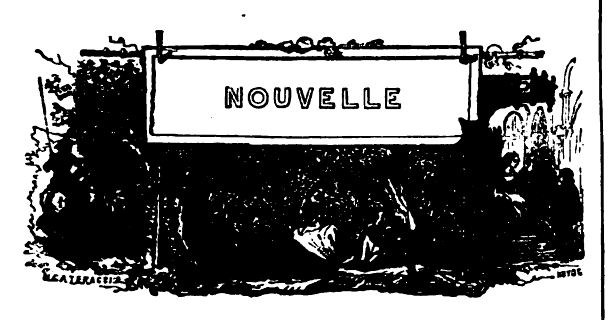
Puis, quels seront les divertissements de la soirée? Les hommes ont le jeu, les paris, les cigares, les soupers. Mais les femmes? La nature les a créées de telle sorte qu'il n'y a place en elles pour aucune de ces distractions. Là est en effet l'infériorité, ou si vous voulez, ami lecteur, la supériorité de l'homme; il peut porter allègrement le poids de ses petits défauts, et n'être pas complétement perverti. Mais une femme! Elle est, elle ne peut être qu'exclusive dans le mal comme dans le bien; elle est forcée d'être parfaite, elle est obligée d'avoir toutes les vertus, car le moindre de tous les mauvais penchants la jette bien loin sur la pente descendante.

Et les enfants? Que deviendront-ils tandis que les pères et les mères seront au cercle?

On fondera peut-être un cercle pour les enfants, un baby-club, avec adjonction des nourrices.

Il serait difficile de trouver une transition convenable pour noter, après ces sujets burlesques, le succès de la comédie en vers de M. Ponsard; aussi n'en chercherai-je pas. Je dirai seulement que le *Lion amoureux* a le rare privilége de satisfaire tout le monde. Cette œuvre est arrivée à une époque où l'on juge avec calme, par conséquent avec équité, les fanatismes les plus opposés, où l'on applique une égale indulgence aux erreurs commises par tous les partis, où l'on comprend que, pour estimer les individus, il ne s'agit plus de regarder la couleur de leur drapeau, mais de juger leur bonne foi, leur désintéressement, et d'apprécier leur courage. Des sentiments honnêtes, exprimés en beau langage, ont fait la fortune du *Lion amoureux;* oserai-je ajouter que cette pièce, quoique jouée au Théâtre-Français, est médiocrement jouée?

EMMELINE RAYMOND.



ARMELLE.

Suite.

Mme de la Follière, sans s'arrêter à écouter les réflexions plaisantes qu'échangeaient ses enfants, se dirigea vers l'appartement où Armelle et son père l'attendaient. Elle ne pouvait se défendre d'une certaine émotion, en se retrouvant, après une séparation de vingt ans, devant un homme qui avait tenu une grande place dans sa jeunesse, et qui s'était trouvé mêlé à un de ces drames intimes qui se passent même dans l'intérieur des familles les plus calmes en apparence. Un avenir avait été détruit, un cœur avait été brisé, et tous les torts étaient du côté de M. de Boisfort.

« Je vais l'accueillir bien amicalement, par égard pour sa fille, » pensait l'excellente femme; « je ferai comme si rien de désagréable ne s'était passé entre nous, je lui dirai : Bonjour, Marcellin, absolument comme autrefois, afin de le mettre tout de suite à son aise. »

Mais quand elle entra, et qu'elle se trouva en présence de ce vieillard sombre, qui s'avança sans empressement vers elle, et qui répondit à son gracieux salut par un salut profondément respectueux, mais profondément glacé, elle perdit presque contenance. Son « Bonjour, Marcellin, » lui resta dans la gorge en entendant M. de Boisfort lui dire gravement :

« J'ai à vous remercier, Madame, d'avoir bien voulu me ramener ma fille, et je n'ai pas voulu retarder d'un jour de venir vous exprimer toute ma reconnaissance. »

Mme de la Follière s'inclina, embrassa bien vite Armelle, pour n'avoir rien à dire, et, ce premier moment passé, elle put soutenir convenablement l'entretien avec ce solennel personnage. Le nom de Marcellin passa machinalement par ses lèvres plusieurs fois; mais M. de Boisfort ne parut pas s'en apercevoir.

Ce fut Cécile qui provoqua l'explication du véritable but de cette prompte visite.

Cécile était une fille rieuse et intrépide qui ne subissait en aucune façon l'impression de malaise que la seule vue de M. de Boisfort faisait généralement éprouver.

« Ne nous la donnerez-vous pas pour quelques jours, Monsieur? » dit-elle gentiment en s'adressant à M. de Boisfort.

« Voulez-vous la garder, Mademoiselle? » répondit-il sérieusement.

« Je crois bien; maman, gardons-la.

— Pour moi, je ne demande pas mieux, » répondit Mme de la Follière en dirigeant vers Armelle le doux rayon de son regard aimant. « Est-ce que vraiment vous auriez, Mar..., Mar..., Monsieur, la bonne pensée de vous rendre à la prière, peut-être indiscrète, de ma fille?

— Oui, car je sais qu'Armelle en serait bien heureuse. J'ai précisément en ce moment quelques réparations à faire à ma maison de ville, et pendant ces quelques jours elle serait obligée de mener la vie d'hôtel, une vie ennuyeuse et pleine de désagréments. Je me suis donc permis de penser qu'il valait mieux qu'elle acceptât maintenant l'invitation que vous avez eu la bonté de lui faire; et, comme elle vous devait aussi bien que moi une visite, je l'ai emmenée. Mais, si sa présence parmi vous en ce moment pouvait vous occasionner le moindre dérangement, quelques jours désagréables passent vite.

— Elle est la très-bien venue, Marcel..., Monsieur, et je vous déclare que nous ne vous la rendrons que le plus tard possible. »

Sur cette aimable parole M. de Boisfort se leva et prit congé. Pour descendre l'escalier il s'appuya sur le bras d'Armelle dont la tristesse s'était complétement évanouie. Toute la famille le reconduisit à sa voiture. Il y monta et donna l'ordre de partir. Comme la voiture s'ébranlait, il se pencha par le store ouvert pour regarder une dernière fois le visage rayonnant d'Armelle. La jeune fille voulut lui sourire, mais ce sourire s'effaça soudain. En voyant ce vieillard triste et maladif s'éloigner seul, son cœur s'était tout à coup serré.

Par un mouvement aussi imprudent qu'irréfléchi, elle s'élança, se dressa debout sur le marchepied replié, et couvrit de baisers la joue hâve de M. de Boisfort. La voiture s'était ébranlée, et Mme de la Follière ne put retenir un cri d'effroi en la voyant dans cette position dangereuse. Charles fut d'un bond auprès d'elle, et lui tendit la main; elle s'y appuya, et sauta légèrement à terre.

« Une autre fois il ne faudra pas vous exposer ainsi, » lui dit-il d'une voix émue.

Elle le regarda : il y avait des larmes dans ses yeux; mais elle ne répondit rien, et suivit du regard aussi longtemps qu'elle le put la voiture qui s'éloignait. Quand elle eut disparu au tournant du pont, elle se retourna vers ses hôtes. Sur son visage attristé était répandue l'impression mélancolique qui faisait dire aux pensionnaires de Sainte-Bathilde :

« Armelle est dans ses noirs. »

« Viens prendre possession de ta chambre! » s'écria Cécile en passant son bras sous le sien.

Elles disparurent toutes les deux.

« L'amie de Cécile a plus de cœur que je ne le pensais, ma mère, » dit Charles gravement.

« Comment, Charles! je n'ai jamais douté qu'elle eût du cœur.

— Son air froid, quelque peu hautain même, m'avait, je l'avoue, donné à penser qu'elle était fort éprise d'elle-même et des avantages qu'elle possède.

— Il est certain que sa position de fortune et de famille est très-belle, et que personnellement elle est bien douée.

— Admirablement. »

Mme de la Follière soupira.

« Sa vie sera brillante sans doute, » dit-elle; « sera-t-elle heureuse? Si elle doit ressembler à ce qu'elle a été, à ce qu'elle est, on ne peut s'empêcher de le demander. »

Armelle fut assez triste le reste de cette journée. Elle parla plusieurs fois de son père, et, sachant que Mme de la Follière et lui s'étaient connus jeunes, elle s'étonna du silence qu'elle garda. Elle ne fit allusion ni à sa froideur, qu'elle aurait pu trouver choquante, ni au changement qui avait dû nécessairement s'opérer en lui.

Le soir, l'impression s'effaça un peu au contact de la gaieté générale; Charles, Francis, René et Cécile rivalisèrent d'amabilité pour la distraire. Charles surtout déploya une verve et un esprit vraiment étourdissants. Il harcelait ses frères, et leur faisait dire les choses les plus réjouissantes.

Quand Armelle se trouva dans la chambre qu'elle partageait avec Cécile, elle se rappela la chambre nue, froide, solitaire de la Haute-Butte.

« Te trouves-tu bien? » lui demanda Cécile de son lit.

Elle soupira, et répondit :

« Trop bien.

— Et pourquoi trop bien, mon enfant? » dit la voix douce de Mme de la Follière.

Elle était entrée sans bruit, et s'était dirigée vers le lit d'Armelle.

Rien ne dispose aux confidences comme de se sentir la tête sur un oreiller. On dirait que l'âme, délivrée de ses entraves, comme le corps des entraves de la toilette, s'étend et se repose comme lui.

« Parce que je ne sentirai que plus vivement peut-être l'isolement et l'abandon qui m'attendent, » répondit franchement Armelle.

« Cet isolement et cet abandon n'auront qu'un temps, ma chère enfant.

— Qui sait, Madame? et, d'ailleurs, que m'importe l'avenir? C'est le présent qui est triste, amèrement triste. Ah! Madame, pourquoi ne suis-je pas votre fille! »

Et Armelle se couvrit le visage de ses deux mains.

« Ordinairement on ne choisit pas ses parents, » dit doucement Mme de la Follière, « et il faut bien accepter la position que le bon Dieu nous donne. La vôtre est très-belle, mon enfant. Vous touchez par votre mère aux plus grandes familles de France, et vous serez riche.

— J'aimerais mieux plus d'affection et moins d'argent. Que me font ces parents inconnus, qui, du haut de leur grandeur, dédaignent mon père?

— Que dites-vous, Armelle?

— Ne le savez-vous pas, Madame? Je sais peu de chose de ma famille, mais je sais cela. Mon père n'a jamais eu de relations avec la famille de ma mère; il était trop pauvre et trop obscur pour elle.

— Ce mariage a dû certainement soulever l'orgueil des Broussaye-Châteauroux. Ah! comme la fierté de Marcellin a dû être blessée!»

Mme de la Follière baissa la voix, et ajouta, en se penchant vers Armelle, et en lustrant de la main ses larges bandeaux :

« Je venais ce soir vous parler un peu de votre père, ma chère Armelle. Je vous en prie, pardonnez-lui ses bizarreries, les moments d'indifférence qui vous froissent; restez, de caractère, fille tendre et soumise; car, je vous le déclare, pour avoir subi la transformation qu'il a subie, il faut qu'il ait affreusement souffert.

— Vous l'avez trouvé bien changé, Madame?

— Dites méconnaissable, mon enfant. Si je n'avais pas su que c'était lui, je ne l'aurais jamais reconnu. Et ce changement radical n'est pas seulement dû à la marche du temps: le temps seul ne produit pas chez un homme de cet âge une pareille transformation. Non, dans ce vieillard usé, chancelant, je n'aurais jamais reconnu votre père. Il porte plus qu'aucun autre le stigmate de la souffrance, et cela doit vous disposer à tout endurer sans vous plaindre et sans trop murmurer. Vous êtes jeune et sans expérience des tristesses de la vie; j'ai voulu vous dire cela, vous parler de l'impression pénible que j'ai ressentie, afin que vous en fassiez votre profit, et que vous vous mettiez à la hauteur de votre mission filiale. Il vous faudra consoler ou, tout au moins, calmer ce pauvre cœur; il est bien malade, mon enfant!

— Je le ferai, Madame, je vous promets de le faire, » répondit Armelle avec émotion. « Ne m'épargnez pas vos conseils, je vous aime trop pour ne pas les suivre.

— Je désirerais très-vivement ne plus vous entendre chuchoter, » dit la voix de Cécile. « Maman, que peux-tu donc raconter ainsi mystérieusement à Armelle?

— Je lui répète que je suis très-heureuse de la posséder sous mon toit, » répondit Mme de la Follière.

Et, après avoir embrassé les deux jeunes filles, elle regagna la chambre voisine, qui était la sienne.

VIII.

La pluie fouette avec violence les carreaux des fenêtres, le vent arrache les feuilles flétries et les sème dans l'espace. La cheminée, autrefois remplie de mousse, est maintenant remplie de charbons ardents. C'est la saison où chacun jette au dehors un regard mélancolique, regard d'adieu à l'été qui est parti : plus de ciel haut et bleu, de feuillages touffus et verts, de rayons et de bruits mélodieux.

Mme de la Follière est seule dans son salon modestement meublé, mais où rien ne semble manquer.

Elle pose sur une table brillante des tasses de porcelaine; elle va jeter un coup d'œil sur de petits ustensiles rangés symétriquement autour du feu, et puis elle retourne à la porte vitrée, et dit tout haut :

« Quel temps! »

Elle commence à s'inquiéter. Le matin, ses enfants sont partis avec une famille amie pour faire une petite excursion en mer. Le temps, qui avait été assez menaçant la veille, promettait de se remettre au beau; mais, ces jours-là, avaient lieu les dernières convulsions de l'été. Vers dix heures le ciel s'était chargé et comme abaissé, le vent s'était mis à souffler avec rage, et la pluie, une de ces pluies lourdes et continues d'automne, dont on n'espère pas voir de sitôt la fin, avait commencé. Les plaisirs que donne la mer sont des plaisirs vifs, d'un charme tout particulier; rien ne vaut le mouvement doux d'un bateau qui glisse sur une mer paisible; on ne s'ennuie pas à suivre de l'œil son blanc sillage d'écume, à voir se lever toutes dégouttantes de perles liquides les rames fines qui coupent l'eau en cadence. Mais ces plaisirs ont pour compagnon possible le danger, et c'est pourquoi Mme de la Follière, familiarisée avec les plaisirs mais aussi avec les dangers de la mer, tremblait un peu en voyant le subit changement de temps.

N'y tenant plus, elle quitta le salon, abandonnant ses préparatifs, et se rendit dans un petit appartement qui donnait sur la baie. La mer, soulevée, grondeuse, écumante, bondissait sous le vent comme un coursier pur sang sous le fouet, et nul bateau ne se montrait; toutes les embarcations étaient prudemment rentrées.

Enfin, avec l'aide d'une petite lunette d'approche, elle crut apercevoir à l'horizon un point noir presque imperceptible. Son œil exercé le lui disait : c'était un bateau; mais était-ce celui qu'elle attendait avec une si fiévreuse impatience? Elle ouvrit la fenêtre, et son œil ne quitta plus l'embarcation qui avançait lentement, péniblement, mais qui avançait. Elle arriva enfin à portée de son regard, et un sourire éclaira sa physionomie inquiète.

C'était celle dont elle désirait si vivement le retour. A mesure qu'elle se rapprochait, elle pouvait, grâce à sa lunette d'approche, voir ce qui s'y passait. Elle distinguait parfaitement les personnages. Ses trois fils aidaient à la manœuvre, qui était très-difficile; un groupe compacte se pressait à l'arrière, et contre le mât, debout, tête nue, se tenait Armelle. Le vent avait dénoué ses cheveux, la pluie l'inondait; mais elle restait là, se roidissant contre le vent qui secouait le frêle esquif à donner des craintes sérieuses, car il était un peu chargé.

Mme de la Follière resta à son observatoire tant qu'elle crut qu'il y avait l'ombre d'un danger; mais, une fois le petit navire parvenu au port, elle retourna dans la salle à manger.

Bientôt un bruit de voix, des éclats de rire, lui apprirent l'arrivée des promeneurs. Elle ouvrit la porte. Ils arrivaient, ruisselants, transis, pareils à de véritables naufragés. Elle baisa le front humide de Cécile et d'Armelle, et donna l'ordre suivant :

« Chacun dans sa chambre, bien vite; il y a partout du feu. »



Ce furent les hommes qui reparurent les premiers.

Les trois fils de la maison étaient accompagnés par un vieillard à barbe grise et un gros jeune homme de petite taille, qui avait le teint et la tournure d'un marin.

« Je commençais à trembler, » dit Mme de la Follière. « Le temps des parties de mer est désormais passé.

— Bah! Maman, c'est le plaisir, ça, » répondit René gaiement.

« Un plaisir bien dangereux, mon fils.

— Il est certain, » dit Charles, « que si nous n'avions pas été accompagnés par M. du Rosmeur, qui est un vrai loup de mer, et Armand, qui est un excellent marin, nous eussions eu de la peine à nous tirer de là.

— Parce que nous étions chargés à couler bas, » dit Francis.

« Et que ces dames étaient bien la cargaison la plus difficile à arrimer, » ajouta René en riant. « Les femmes sont-elles poltronnes, mon Dieu!

— Pas toutes, » dit Charles.

« Non. Mlle Armelle s'est conduite vaillamment. Elle n'a pas crié, elle n'a pas une seule fois gêné la manœuvre; elle a le pied marin, allez. Mais les autres! Maman, ta fille, je t'en avertis, s'est très-mal conduite.

— Ne le croyez pas, Madame! » s'écria Armand avec feu.

« Ah ça! tu perds donc la mémoire, Armand? Ne l'as-tu pas vue s'accrocher à mes habits, en criant comme une mouette en temps d'ouragan? N'as-tu pas été obligé de la maintenir de force pour l'empêcher d'aller d'un côté où le bateau penchait, ce qui pouvait nous faire chavirer?

— Je l'ai un peu soutenue, c'est vrai, mais le tangage était si violent! Non, Cécile n'a fait que ce que toute femme eût fait à sa place, et je trouve qu'elle a été très-courageuse.

— Merci, Armand, vous me défendez! » s'écria Cécile elle-même en apparaissant tout à coup. « On m'accusait de poltronnerie, n'est-ce pas?

— Oui, mais j'étais là pour dire le contraire. »

Ils se regardèrent d'un air fort content.

« Approche-toi du feu, » dit Mme de la Follière. « Comme tu es pâle!

— Je crois bien, Maman, » répondit Cécile, dont les dents claquaient. « J'ai eu la crainte de me noyer, d'abord, et puis il fait un temps affreux, épouvantable; si cela continuait, ce serait à ne pas mettre le nez dehors de tout l'hiver. Pour moi, cette grosse pluie, ce vent fou, me rendent malade et me font peur.

— Peur! » s'écria Armelle, qui venait aussi de faire son entrée.

Elle avait l'air gai, les yeux brillants, les joues couvertes d'une fraîcheur éclatante, et elle riait en voyant Cécile si transie et si effrayée. Jamais elle n'avait paru plus charmante à Mme de la Follière; les jeunes gens la regardaient avec une sorte d'admiration naïve, et Charles avec le regard sérieux et tendre qu'il tenait de sa mère.

« Oui, j'aime ce temps-là, » reprit Armelle, « j'aime à me roidir contre l'orage et à me sentir plus forte que lui; j'aime à être secouée par le vent, à laisser la pluie battre mon front. C'est charmant, le beau temps; mais, de temps en temps, une petite révolte des éléments plaît assez. »

Et elle ajouta, en allant s'asseoir près de Mme de la Follière :

Et comme un bon appartement chaud et lumineux paraît bon après cela!

— Vous êtes digne de devenir la femme d'un marin, Mademoiselle! » s'écria Francis avec enthousiasme.

« Vous n'êtes pas, comme Cécile, une poule mouillée, » ajouta René.

« Puisque nos femmes ne voyagent pas avec nous, je ne vois pas à quoi leur servirait de s'aguerrir contre la tempête, » dit Armand avec une sorte d'humeur, en regardant Cécile qui avait l'air humilié.

« Votre remarque est parfaitement juste, » dit Charles. « Une femme de marin, plus que toute autre, doit redouter la tempête; mais il n'est pas à regretter non plus qu'une femme sache à l'occasion montrer un peu d'énergie et de sang-froid.

— Oh! je sais bien qu'il n'y a pas en moi l'étoffe d'une héroïne, » dit Cécile avec une tristesse comique.

« Je n'aime pas les héroïnes, » repartit brusquement Armand, « au contraire.

— Prends garde, Maman, Armand fait des déclarations à notre poltronne! » s'écria Francis. « Charles, arrange-lui son syllogisme, et tires-en la conclusion.

— Cécile déclare qu'elle n'est pas du bois dont on fait les héroïnes, » dit Charles sentencieusement; « Armand déclare qu'il ne les aime pas; donc.... »

La main de sa sœur se plaça devant sa bouche.

« Donc, Armand aime Cécile, » finit Francis.

« Mon fils ne protestera pas, » dit gaiment M. du Rosmeur.

Cécile et Armand rougirent un peu et se regardèrent franchement d'un air de plus en plus content.

« Allons, c'est assez plaisanter, » dit Mme de la Follière. « Au thé, maintenant. »

Elle se mit à préparer les tasses que les jeunes filles se chargèrent d'offrir aux messieurs, et la conversation changea.

Le thé pris, les messieurs du Rosmeur se levèrent et voulurent emmener les jeunes gens. Ils voisinaient ainsi sans cesse, et Mme de la Follière pria ses fils de lui rapporter des nouvelles de ces dames. Ils partirent, moins Charles. Charles résista, et déclara qu'il ne se sentait plus le courage de sortir.

« J'ai d'ailleurs une sorte d'intérêt personnel à passer cette soirée en famille, » dit-il; « Francis et René ne seront pas là à faire du tapage, et Mlle Armelle, encore sous l'impression de la beauté et de la poésie de la tempête, va, j'en suis sûr, nous faire de merveilleuse musique. »

Charles n'était pas musicien, mais son goût était délicat et sûr. S'il ne cultivait pas les arts, ses facultés ayant reçu une destination spéciale, il les aimait et les comprenait en artiste. La musique de Cécile le faisait fuir, et il ne goûtait pas toujours celle d'Armelle. Il se montrait même beaucoup plus sévère pour elle que pour sa sœur. Il lui disait le plus gravement du monde qu'elle possédait ce qu'il fallait pour bien chanter, et qu'il ne s'expliquait pas qu'elle chantât mal.

Aussi l'espèce de compliment renfermé dans la phrase par laquelle il exprimait son refus d'accompagner ses frères la toucha. Il était très-avare de compliments envers elle, et dans la famille de la Follière, il était le seul qui ne parût pas subir l'ascendant qu'exerçaient autour d'elle ses brillantes qualités. Mme de la Follière recherchait sa conversation, parfois sérieuse, parfois enjouée, mais toujours spirituelle. Cécile, Francis et René, d'une commune voix, la proclamaient un phénix; Charles maintenait vis-à-vis d'elle sa supériorité intellectuelle, et ne se gênait pas pour contrôler ses opinions. Elle se piquait, se défendait. Il répliquait; mais, quand elle s'était bien enferrée, avec une douceur et un tact qui rappelaient sa mère, il la réconciliait avec ses propres idées, il rendait hommage à son intelligence, et lui faisait toucher, en quelque sorte du doigt, la petite pierre d'achoppement que lui avaient cachée son inexpérience et son ignorance relative. Cependant, comme ils luttaient souvent, ils passaient dans la famille et chez les amis intimes pour des ennemis déclarés, irréconciliables; et les jeunes gens disaient là-dessus des naïvetés dont Mme de la Follière souriait souvent.

Ce soir-là toute discussion dormit. Après le souper, Cécile, Armelle et Charles se mirent à faire de la musique, et la conversation ne fut plus qu'un chant. Mme de la Follière, les voyant si occupés, crut pouvoir se délivrer de son rôle de mentor, et alla donner ses ordres pour le lendemain. Quand elle rentra, elle trouva Cécile paisiblement assise au coin du feu. La musique ne tenait dans la vie de la jeune fille qu'une place tout à fait insignifiante et tout à fait secondaire. Son bonheur était de s'occuper de ces ouvrages utiles que ses mains adroites confectionnaient si bien.

« Armelle est une femme bien distinguée, » disait parfois Mme de la Follière; « mais quelle femme de ménage ma petite Cécile fera! »

(La suite au prochain numéro.) ZÉNAÏDE FLEURIOT.



No 13,384 *Charente.* On trouvera des garnitures de jupons blancs dans nos prochains numéros. Merci pour les vœux. — *No* 32,716. *Haut-Rhin.* Complétement ignorante, à mon grand regret, du sujet sur lequel on m'interroge. — *No* 33,036. *Vaucluse.* Je ne connais pas cette adresse. Deuil de mère : un an. On peut le prolonger à volonté, et, entre autres, adopter les teintes de demi-deuil, seulement après l'année révolue. Pourquoi s'abstenir? On demande toujours des nouvelles de la santé d'autrui. — *No* 66,950, *Isère.* J'avoue ne pas comprendre ces questions. On n'a pas de dispositions particulières à prendre en ces circonstances, les lits se faisant toujours de la même façon; on y met le nombre de coussins adopté par les personnes qui doivent y dormir. — *No* 68,724, *Nord.* Non. Les noms doivent être précédés des mots Monsieur et Madame. — *No* 73,147, *Ille-et-Vilaine.* La grenadine de laine noire (châle) se porte seulement en toilette de deuil. — *Saône-et-Loire.* Je n'ai jamais vu de rideaux de filet brodés en couleur. Une nappe est indispensable pour déjeuner comme pour dîner. — *No* 6,938, *Creuse.* Cette publication m'est complétement inconnue. Mille regrets de ne pouvoir rendre ce petit service. — *No* 74,098, *Ardennes.* Jamais une lettre *accompagnée de la bande du journal* n'est demeurée sans réponse quand elle nous est parvenue. Je ferais, avec les rubans de moire noire, une ruche tuyautée, cousue à bord des rubans de velours noir; je poserais un rang de cette garniture à 15 centimètres de distance du bord par devant; je l'inclinerais peu à peu de telle sorte que par derrière son bord inférieur atteigne presque celui de la robe; je poserais en dessous, par devant, une deuxième garniture pareille suivant la même inclinaison, mais s'arrêtant sur les côtés quand elle a atteint le bord de la robe. — *No* 69,265, *Pas-de-Calais.* On a reçu, on reçoit sans cesse des étoiles au crochet. Nous ne publions jamais d'*initiales*, car elles ne peuvent servir qu'à *une seule* abonnée. Nous les remplaçons par des alphabets.

No 16,035, *Savoie.* On ne peut réparer soi-même ces accidents, et je n'oserais même affirmer qu'un nettoyeur pût y réussir. S'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. — *No* 6,024. *Vincennes.* La liste des divers objets composant une layette est la même, soit qu'on achète cette layette, soit qu'on la prépare soi-même; cette liste a déjà été publiée plusieurs fois (voir nos tables des matières). On en recevra de nouvelles prochainement. — *No* 73,398. *Indre-et-Loire.* Comme on ne pourrait plus se servir des patrons s'ils étaient reliés, il faut les conserver séparément dans un carton. — *No* 60,023. *Ille-et-Vilaine.* Ainsi qu'on a pu le voir souvent dans les articles de modes, les petits carreaux et les rayures sont les dessins préférés maintenant. On fait une visite après la première et après la dernière soirée. A cet âge on porte encore un corsage décolleté, avec une veste ou bien un fichu. — *No* 48,336. *Rhône.* La nuance grise est trop foncée pour toilettes du soir. Quant aux dentelles, de quoi s'agit-il? Est-ce de volants? Impossible pour le jour. Rien ne s'oppose à la combinaison pour la robe noire. La robe marron n'est pas trop *âgée*, s'il s'agit d'une toilette *de jour*. — *No* 77,276. *Cher.* Erreur; voir aux prospectus et annonces. Nous ne nous sommes jamais engagés à publier cela, et l'on ne trouvera, du reste, *nulle part*, ces collections pour un ameublement complet. Nous avons publié un dessin pour prie-Dieu en tapisserie dans l'année 1864. Bandes de velours noir anglais liséré de blanc, coussins dissemblables. — *No* 84,171, *Lozère.* Rideaux en velours pareil à celui du meuble, ou bien en reps de laine; tapis à fond brun avec fleurs. — No 16,618. *Ariège.* Nous ignorons comment on a pu s'y prendre, mais nous devons, en ce qui nous concerne, nous conformer aux prescriptions de la loi, qui nous interdit les souscriptions de toute nature. Mille regrets.

Explication du dernier rébus.

Il ne faut pas dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

Explication du logogriphe.

Le mot du logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *Touraine*, dont les lettres diversement groupées feront : *rat, noir, taie, Orne, nuit, trône, Tarn, Rouen, eau, Turin, Uranie, roue, oie, roi, or, Oran, tir.*

AVIS.

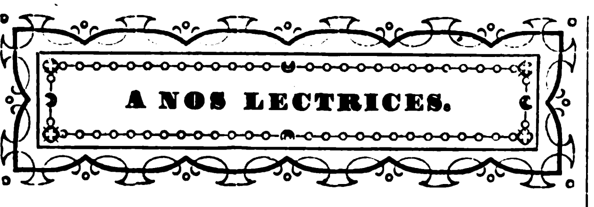
Nous prions nos abonnées de *Paris* qui désirent changer leur édition contre une autre à l'expiration de leur abonnement, de vouloir bien en donner avis *directement* à l'Administration, et de refuser simplement la quittance de renouvellement qui est toujours présentée quinze jours à l'avance.

Nous rappelons à nos abonnées qu'il est indispensable d'envoyer une des dernières bandes d'adresse, toutes les fois qu'il s'agit d'un renouvellement, d'un changement quelconque ou d'une réclamation.

Nous publierons avec le prochain numéro, la 2e livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants : Veste en cachemire bleu. — Pèlerine en cachemire blanc. — Fichu en tulle. — Col en toile pour enfant. — Chemisette montante pour petite fille. — Col avec ornements en guipure. — Manche assortie à ce col. — Col avec ornements en lacets. — Manche assortie à ce col. — Écharpe cache-nez.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



Sous le titre de *Télégramme* nous soumettons aujourd'hui à nos lectrices une nouvelle Clef diplomatique. — Sauf les signes qui ont été remplacés par de nouveaux, imitant du mieux qu'on l'a pu faire les anciens signaux du télégraphe aérien, cette clef est presque semblable à toutes celles qui ont déjà paru dans la *Mode illustrée*.

Dans sa construction, deux choses seulement ont été observées. Pour faire droit aux nombreuses réclamations de nos habiles devineresses, qui, loin de s'effrayer du travail que nous leur donnons parfois, demandent au contraire que nous leur offrions des difficultés encore plus grandes à résoudre, nous avons :

1° Évité de signer ce *Télégramme* et de livrer ainsi un premier point de départ pour son déchiffrement;

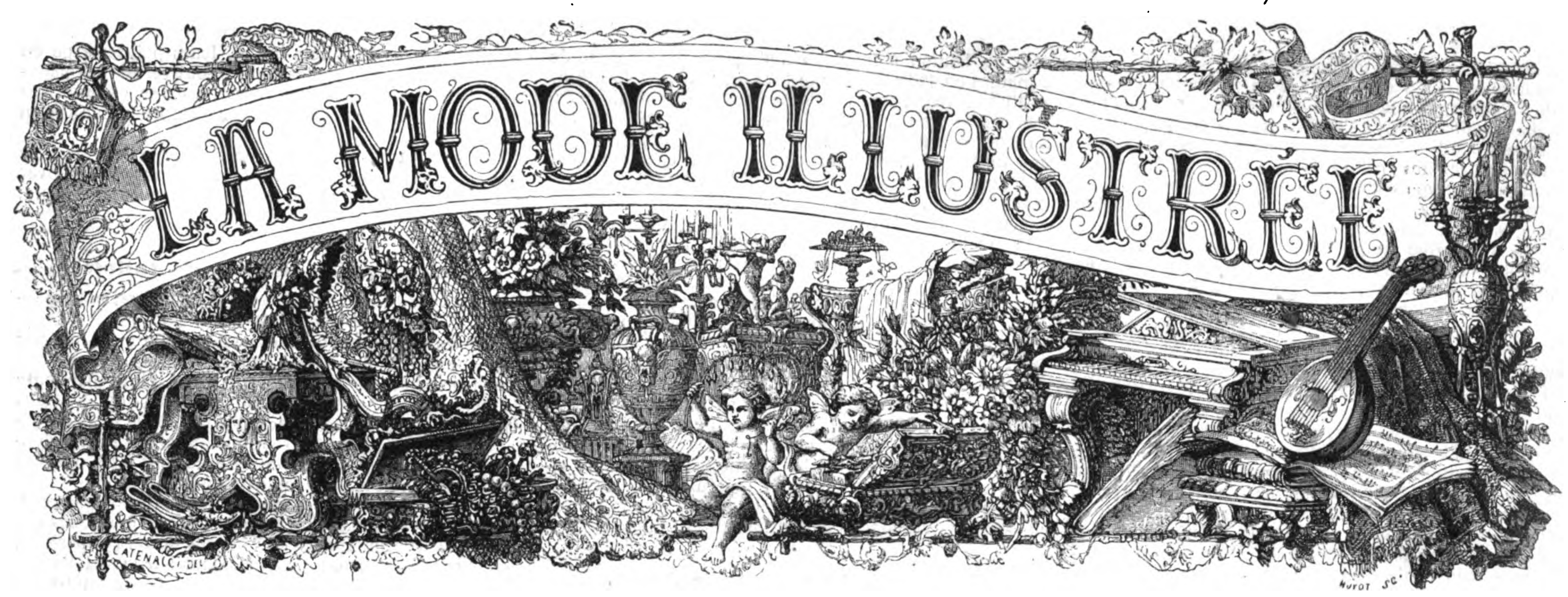
2° Augmenté sa difficulté en ne proposant que quatre lignes à trouver. Cependant nous avons laissé subsister la ponctuation. Seuls, les points et les accents qui auraient nui à la formation des signes ont été supprimés.

Comme on le voit, cette fois, il ne s'agit plus d'une clef aussi facile à trouver que celles que nous publions habituellement. — Pour la posséder, il faudra que nos lectrices appellent plus que jamais la patience à leur aide, qu'elles cherchent presque au hasard, longtemps peut-être. Il est vrai que, lorsqu'elles nous auront deviné, — et plus d'une nous devinera, nous en aurons bientôt la preuve, — leur mérite n'en sera que plus grand.

A. MOISY.

TÉLÉGRAMME.

N° 7. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 11 février 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Coiffure en dentelle

DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Cette coiffure est destinée à *imiter* la disposition des nattes diadème, et à les remplacer pour les personnes qui, par goût, âge ou nécessité, ne veulent pas copier exactement les coiffures en cheveux telles qu'on les fait maintenant.

Cette couronne de dentelle noire repose sur un cercle en fil d'archal recouvert de taffetas noir ayant 50 centimètres de longueur, un centimètre de largeur; dans le milieu on forme deux *coins* qui composent une pointe ayant 6 centimètres de largeur; le cercle est ensuite courbé de façon à suivre la forme de la tête. On fait une ruche de dentelle noire, on la coud sur ce cercle, on l'orne, de distance en distance, avec de petites étoiles en métal doré ou paillettes. La ruche se compose de deux dentelles ayant chacune 3 centimètres de largeur, cousues *pied* contre *pied* sur une bande de tulle noir ayant 1 centimètre de largeur; on forme dans cette bande des plis doubles de 2 centimètres. Une dentelle pareille, légèrement froncée, est posée sous la ruche, et retombe devant sur les cheveux. A droite, près de la pointe de devant, se trouve une touffe de roses moussues; derrière, grand nœud de ruban ayant 4 centimètres de largeur de même nuance que les fleurs.

Bordure au crochet

POUR NAPPE D'AUTEL, COUVRE-PIED, ETC.

MATÉRIAUX : coton n° 40.

On fait ce beau dessin isolément, et l'on commence par les courbes inférieures, qui offrent une rosette en relief.

Rosette. Une chaînette de 9 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er tour. * 4 mailles en l'air, — une maille simple sur la 2e maille de la chaînette (on en passe une par conséquent). Recommencez trois fois depuis *; 4 mailles en l'air.

2e tour. Sur chacun des festons composés de mailles en l'air dans le tour précédent, on fait: une maille simple, — une demi-bride, — 4 brides, — une demi-bride, — une maille simple, le tout posé *à cheval.*

3e tour. * Une maille simple dans la plus proche maille simple de l'avant-dernier tour, en piquant le crochet derrière le travail dans le côté de derrière de cette maille, — 6 mailles en l'air, qui doivent se trouver *derrière* le feston du tour précédent. Recommencez depuis *.

4e tour. Sur chaque feston de 6 mailles en l'air du tour précédent: une maille simple, — une demi-bride, — 6 brides, — une demi-bride, — une maille simple.

On a formé deux cercles chacun de six feuilles; on fait encore deux cercles, en répétant deux fois les 3e et 4e tours; mais dans le 5e tour on fait 7, dans le 7e tour 9 mailles en l'air chaque fois; dans le 6e tour on porte à 10 le nombre des brides, — à 14 dans le 8e tour, en outre des mailles simples et des demi-brides. La rosette est terminée; on commence le fond *à jours.*

COIFFURE EN DENTELLE DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

9e tour. Une maille simple dans la plus proche demi-bride du 1er feston, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles; — * une bride, pour laquelle on pique le crochet derrière le travail, sous les deux côtés supérieurs de la maille, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

10e tour. Une maille-chaînette dans la 3e maille du premier feston de mailles en l'air du tour précédent, — une maille simple posée à cheval sur le feston; — * 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant. Recommencez depuis *.

11e tour. Une maille simple sur chaque feston du tour précédent; — après chaque maille simple 5 mailles en l'air; à la fin du tour on fait une maille simple dans le milieu du premier feston du tour actuel. On fixe et l'on coupe le brin.

Les 6 tours suivants sont faits comme le 11e, mais non sur toute la circonférence du travail. Le 12e tour commence le premier des quatre derniers festons du tour précédent. On fait 6 mailles en l'air pour chaque feston. On termine le tour sur le 19e feston du 11e tour, de telle sorte qu'il reste 6 festons de ce tour. Pour le 13e, dont les festons se composent également de 6 mailles en l'air, on attache le brin au 4e feston du tour précédent, on termine le tour à la même place sur le côté opposé. On retourne l'ouvrage et l'on fait en allant et revenant les 5 derniers tours qui commencent et finissent au même point que le 13e. Les festons du 17e tour ont chacun 7 mailles en l'air; ceux du 18e 6 mailles en l'air.

Quand on a préparé un nombre de ces rosettes suffisant pour la longueur de la bordure, on les entoure sur le bord inférieur en faisant une maille dans chaque maille, et réunissant les rosettes de la façon suivante: quand on a fait les mailles simples sur le bord de l'une des rosettes, on attache un nouveau brin (voir dans le n° 5 la *tête de cerf*, voile de fauteuil) avec lequel on fait une chaînette de 5 mailles, — une maille en l'air; on retourne et l'on fait, sur l'autre côté de cette nouvelle chaînette, 5 mailles *derrière* l'ouvrage; on rattache en même temps la seconde rosette, et l'on continue le tour de mailles simples. On attache plus tard les trois festons qui entourent la double chaînette, ou bien on les fixe, tout en travaillant, de la façon suivante: après avoir fait les 5 mailles en revenant sur la chaînette, on retourne l'ouvrage, on fait 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des dernières mailles en l'air, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe les 4 mailles formant la pointe supérieure de la double chaînette, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles en l'air, — une maille simple; on démonte la maille qui est sur le crochet, on la conduit sous les mailles simples de la 1re rosette, et l'on continue le tour de mailles simples.

1er tour du bord dentelé. Une maille simple, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe toujours 3 mailles du tour précédent.

2e tour. Sur chaque feston de mailles en l'air du tour précédent on fait: 2 mailles simples, 1 picot (c'est-à-dire 3 mailles en l'air, une maille simple dans la 1re de ces 3 mailles), — 2 mailles simples, — 9 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — 1 picot, — 2 mailles simples. On fait toujours un picot entre deux *dents.*

Guirlande. Feuilles et boutons sont faits isolément. Pour une feuille on fait une chaînette de 20 mailles, — une maille simple dans la 6e de ces 20 mailles, en comp-



tant depuis la dernière (cette boucle représente la pointe de la feuille); — * 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une bride, — Recommencez trois fois depuis *; une maille en l'air, — une maille simple dans la première de la chaînette; on revient sur cette nervure en faisant 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le premier vide formé par 2 mailles en l'air; ensuite sur les 3 mailles en l'air qui viennent d'être faites: une maille simple, — une demi-bride, — 2 brides; — * 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le vide suivant. Sur le feston de 4 mailles en l'air qui vient d'être fait: une maille simple,—une demi-bride,—3 brides. Recommencez depuis*; une fois encore : 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le vide suivant de la nervure. On revient sur les 3 mailles en l'air, en faisant une maille simple, — une demi-bride, — 2 brides; — 6 mailles simples sur la pointe de la feuille. On répète tout ce qui vient d'être fait sur l'autre côté de la nervure, on attache la dernière maille à la première de la chaînette, et l'on fait une tige plus ou moins longue avec une nouvelle chaînette.

Pour le bouton qui tient à quelques petites feuilles, on fait une chaînette de 13 mailles; avec les 6 dernières on forme une bouclette, en faisant une bride dans le milieu de la chaînette, — 6 mailles en l'air, la dernière rattachée à la première maille de la chaînette; ensuite une maille simple, — une demi-bride, — 6 brides, — une demi-bride, une maille simple, le tout à *cheval* sur les premières 6 mailles de la chaînette, — 3 mailles simples sur les 6 mailles en l'air formant une bouclette. — Pour chacune des deux petites feuilles se rattachant au bouton, on fait: 8 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant une maille simple, — une demi-bride, — 3 brides, — une demi-bride, — une maille simple, — encore 3 mailles simples dans la bouclette du bouton, — 13 mailles en l'air formant une bouclette à la pointe du bouton; sur l'autre côté du bouton 6 mailles simples, sur la bouclette de 6 mailles en l'air; — sur le plus proche vide formé de mailles en l'air : une maille simple, — une demi-bride, 4 brides, — une petite feuille comme les précédentes, — 2 brides, — une demi-bride, — une maille simple. On fait ensuite la tige du bouton avec une double chaînette dont la longueur est indiquée par le dessin. En même temps que cette tige, on exécute la double feuille du bord supérieur; sur une nouvelle chaînette de 13 mailles, on fait une maille simple, — une demi-bride, — 2 brides, — une demi-bride, — une maille simple ; depuis cette maille on fait une nouvelle chaînette de 6 mailles, sur lesquelles on revient en faisant une maille simple, — une demi-bride, — 3 brides, — une bride, celle-ci dans la plus proche maille simple ; ensuite : 3 brides, — une demi-bride, — une maille simple, sur les autres mailles de la chaînette.

On réunit feuilles et boutons en suivant la disposition indiquée par notre dessin, et en travaillant sur une bande de toile cirée, pour coudre ensemble les feuilles composant la guirlande. Une double chaînette forme le bord supérieur reliant les branches. En dernier lieu on noue dans le bord dentelé des houppes composées de 8 brins de coton, ayant chacun 15 centimètres de longueur.

Pantoufle brodée pour dame.

MATÉRIAUX : Fin drap noir; soie de cordonnet brune, grise; soies d'Alger de diverses teintes vives; fin cordonnet d'or.

La broderie est exécutée sur fond noir, au passé, avec des soies de nuances vives et du cordonnnet d'or. Nos dessins représentent, outre la pantoufle entière, l'empeigne et la moitié du quartier en grandeur naturelle. Le dessin du quartier se répète depuis le milieu en sens inverse.

La broderie est faite au métier. Les branches de corail sont faites avec de la soie brune, leurs pointes avec du cordonnet d'or. Les petites feuilles sont vertes; les papillons de toutes couleurs, leur corselet en soie brune. Les anneaux du corselet sont en soie noire, les antennes en soie grise.

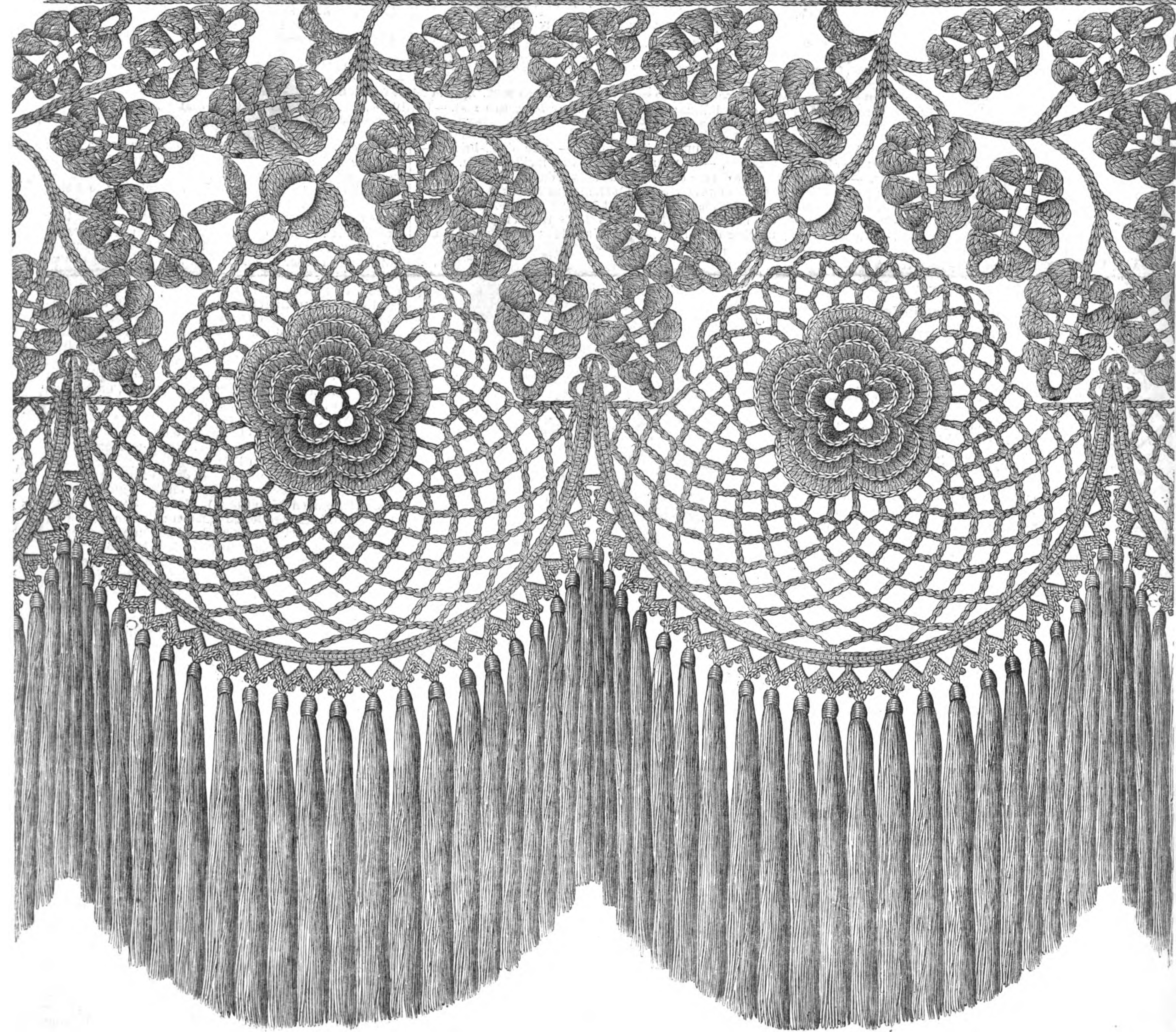
Quand le travail est terminé, on l'enduit à l'envers avec une dissolution de gomme arabique, avant de l'enlever du métier. On borde la pantoufle avec une corde de soie, ou bien une ruche de ruban étroit.

Panier pour cabinet de toilette.

MATÉRIAUX ; 2 mètres 50 centimètres de percaline rose; quelques baleines; gros coton blanc.

Ce panier, vu son élégance, peut prendre place non pas seulement dans un cabinet de toilette, mais encore dans une belle chambre à coucher; il sert à renfermer toute la lingerie du soir et du matin. On peut le faire entièrement soi-même, sans avoir cependant à manier le jonc. Le panier est fait en percaline rose; quelques baleines lui donnent sa forme; on les glisse dans la percaline, qui est coupée double pour chaque côté du panier.

Le fond du panier a 24 centimètres de longueur, 14 centimètres de largeur; les deux côtés les plus longs ont chacun 33 centimètres de largeur sur le bord supérieur; leur bord inférieur est pareil au fond sur lequel ils doivent reposer; les deux autres côtés ont 24 centimètres de largeur sur leur bord supérieur ; bord inférieur pareil au fond sur lequel ils reposent; la hauteur de ces quatre morceaux est de 18 centimètres. On laisse partout, en plus, l'étoffe nécessaire pour les coutures. Les deux *doubles* de percaline sont partout pliés l'un contre l'autre. On forme les coulisses pour les baleines; on met une baleine à chacun des quatre coins — une au milieu des côtés transversaux (qui sont les moins larges), — trois au milieu de



BORDURE AU CROCHET POUR NAPPE D'AUTEL, ETC.

cesse à résoudre, selon les prescriptions du bon goût.

Beaucoup d'entre elles sont d'habiles et excellentes ménagères; beaucoup cumulent dans leur intérieur les fonctions de couturière, de modiste et de lingère; mais on ne connaît leurs talents et leur habileté que par les résultats; nul ne les voit à l'œuvre. Tandis qu'en certain pays, les femmes considèrent comme un titre de gloire et un brevet de capacité de se montrer affairées, mettant elles-mêmes la *main à la pâte*, ou retranchées derrière d'énormes corbeilles de bas à raccommoder, de linge à réparer, la Parisienne au contraire dissimule tous les rouages de ce genre, qui sont, quoi qu'on en dise, déplaisants à constater. Elle distribuera l'emploi de ses heures de telle sorte qu'on ne pourra la voir qu'aux heures où elle sera *femme*, c'est-à-dire élégante, quel que soit le chiffre de sa fortune; jamais on ne l'apercevra vaquant à des travaux grossiers, lesquels exigent une toilette sordide; elle s'acquittera cependant de ces travaux s'il le faut, mais seulement aux heures de solitude. Elle ne se croira pas dispensée de soigner sa toilette pour son mari, sa famille, et réservera pour les moments où le mari est occupé, la famille absente, certains travaux d'intérieur auxquels il est peu agréable d'assister; elle compte, reçoit, raccommode, range le linge, quand elle est seule; elle n'élit pas domicile au milieu des casseroles et des bassines, et sait s'en occuper discrètement à certaines heures réservées pour ces occupations; en un mot, tout en étant tour à tour lingère ou couturière, voire même cuisinière, si cela est utile au bien-être général, elle ne se croira pas dispensée de rester femme du monde, d'offrir en elle et autour d'elle un aspect élégant, agréable à l'œil. Quand son mari, las du labeur de la journée, regagne le foyer domestique, il ne trouve pas sa femme retranchée derrière une forteresse de nippes à raccommoder. Il se repose dans un logis rangé avec goût et propreté, en face d'une femme occupée à quelque travail gracieux, disposée à causer avec lui sans le parquer sur le terrain des conserves, des confitures, et des petits tracas domestiques. La Parisienne ne met pas les rouages du ménage au grand jour; elle se préserve soigneusement de les exposer dans une cage de cristal, et s'applique à les dissimuler avec le soin que l'on prend, sous d'autres latitudes, pour les signaler à l'attention générale.

C'est que, il faut bien le dire, toute Parisienne est atteinte d'un défaut, qui, dirigé en un certain sens, peut se transformer en une aimable qualité. Toute Parisienne est coquette. Or, la coquetterie peut être, selon le but qu'elle se propose, blâmable, méprisable, ridicule, ou aimable. S'agit-il de jouer de petites comédies de fausseté, de chercher à se rendre *intéressante*, de *poser*, selon l'expression parisienne, pour la grâce ou pour l'esprit, pour les goûts artistiques, pour l'aimable étourderie, pour le caprice, pour les exagérations romanesques? Cela est toujours blâmable ou ridicule, très-souvent l'un et l'autre à la fois. Est-on atteinte de cette coquetterie féroce qui aspire à accaparer l'attention générale et les attentions de tous, qui voit en toute femme une rivale, par conséquent une ennemie qu'il faut déchirer? On devient bien vite méprisable, car on obéit à un instinct purement égoïste, ignorant des sentiments d'honnêteté et de délicatesse.

Mais quand la coquetterie a pour mobile le désir de plaire à tout le monde, de se rendre agréable à la famille, aux vieilles femmes, aux vieillards, même aux parents pauvres, je ne saurais la condamner, quoiqu'elle émane d'un sentiment un peu personnel. Je m'avoue désarmée par l'agrément qu'elle répand dans les relations, par les résultats qu'elle obtient; je ne me demande plus si l'art y a plus de part que la nature, car je reconnais que ce *défaut* est plus agréable que certaines qualités revêches, hérissées, moroses.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de taffetas nuance orange foncé, garnie d'une bande dentelée de même couleur, mais de teinte plus claire, traversée par un ruban de velours. Corsage à basques carrées par derrière, garni comme la robe. Une boule de jais noir est posée à l'extrémité de chacune des dents du bord inférieur.

Robe de dessous en tarlatane blanche, garnie de cinq bouillonnés. Robe de dessus en satin blanc à rayures *cerise;* cette seconde robe est relevée par devant avec des rubans *cerise* retenus par des torsades de perles blanches, mais elle retombe sur les cotés, de façon à cacher presque complétement la robe de dessous, et par derrière cette seconde robe forme la *queue*. Écharpe de dentelle blanche mise en *sautoir*, sur le corsage décolleté, et retenue sur l'épaule gauche par de petites plumes *cerise*.

Il est difficile, en effet, d'évaluer la dose d'alliage que peuvent contenir certaines qualités parisiennes. Nous n'avons pas entrepris un examen de conscience, mais bien une esquisse de mœurs. En étudiant sous tous ses aspects la forme parisienne, je n'entends pas d'ailleurs la préconiser aux dépens du fond: pourquoi celui-ci ferait-il absolument défaut? Le modèle que j'ai toujours présent à la pensée, quand je rêve le perfectionnement de la femme, est orné de toutes les grâces bienveillantes dont les Parisiennes se montrent si prodigues; seulement, ce sentiment bienveillant ne s'évapore pas en discours stéréotypes, ne se concentre pas en eau bénite de salon, ne se dépense pas en quelques formules laudatives. Je voudrais voir allier cette coquetterie louable dont je parlais tantôt, et qui est comme la parure de l'âme, avec une certaine solidité de caractère, avec une équité naturelle et inébranlable, avec une bonté infatigable et même avec le respect de la vérité. La coquetterie parisienne se sert trop souvent d'éloges excessifs, prodigués à tort et à travers et presque toujours en complet désaccord de proportion avec l'objet loué. Elle dépense trop de superlatifs, et manque trop souvent son but à force d'exagération. De tous ces efforts, de toutes ces accumulations d'éloges, de toute cette prodigalité de paroles gracieuses, je voudrais conserver seulement la pensée première, qui est le désir de se rendre agréable; avec ce désir qui émane de la bienveillance, on trouve aisément un point quelconque sur lequel l'éloge peut porter sans se trouver en désaccord flagrant avec la vérité.

Les Parisiennes possèdent presque toutes un don inné, ou acquis, à peu près indéfinissable, et qui s'appelle le tact. C'est la mesure exacte qui nous enseigne à ne franchir aucune limite confinant à l'indiscrétion, qui nous apprend à éviter avec certaines personnes certains sujets de conversation, à effleurer seulement ceux qui seraient peu intéressants pour les uns, à développer au contraire ceux qui peuvent être plus particulièrement agréables. C'est là un grand art qui exige une continuelle présence d'esprit, — ou bien une extrême délicatesse de cœur, et j'ajoute que, pour être parfait, le tact doit même s'appuyer sur ces deux qualités. Personne ne saura mieux qu'une Parisienne bien douée *glisser sans appuyer* sur certains sujets, écarter absolument ceux qui seraient intempestifs, ramener au contraire sur le premier plan les sujets *neutres* ou flatteurs.

Elles n'ont pas non plus le grave défaut de l'indiscrétion, s'appliquant à creuser la vie d'autrui, à faire l'inventaire des ressources dont les autres disposent, à examiner, compulser, peser, discuter les moindres faits et gestes de leur prochain, pour en tirer des conclusions

désobligeantes; ces habitudes regrettables dénotent infailliblement un esprit étroit, et contiennent l'envie en germe. Je ne prétends pas affirmer que toutes les Parisiennes aient l'intelligence large, et uniquement occupée de pensées élevées; je note seulement un fait dû probablement en partie à la disposition de la vie parisienne, dispensant de chercher des distractions dans les incidents qui composent la vie privée du prochain. Mais enfin, si quelques Parisiennes ont quelque inclination pour les *infiniment petits* du commérage, elles savent les réprimer ou les voiler. Le fait est qu'à Paris on ne s'occupe jamais du chiffre représentant l'avoir du voisin; est-il riche, est-il pauvre? Cela le regarde; de même que l'on tient compte de ce qu'il dit, plutôt que de ce qu'il pense, on accepte les apparences comme tenant lieu des réalités en ce qui concerne sa fortune. D'où vient, d'ailleurs, et où aboutit cette inquisition chicanière, qui examine le contenu des casseroles, l'intérieur des armoires à linge, des buffets, qui tient exactement compte de tout ce que fait le voisin, pour le rapprocher de ce qu'il devrait faire? Je l'ai déjà indiqué : cette inquisition vient de la petitesse de l'esprit, d'un certain levain d'envie, et aboutit à une insupportable indiscrétion. On ne procède pas ainsi à Paris, soit par esprit de réciprocité, soit par un naturel sentiment de réserve, soit enfin parce que les intérêts quotidiens de la grande ville, représentés par le mouvement des arts, de la science, de l'industrie, suffisent à nourrir l'imagination et la préservent de tout mesquin passe-temps.

Le langage de la Parisienne est banal sans doute, mais il est rarement méchant. Ce n'est pas tant la conscience que le bon goût qui réprouve les médisances trop directes. On observe généralement la mesure et la courtoisie connue sous le nom de *langage parlementaire*. Tout le monde est intéressé à faire ce que j'appellerai la police des salons, car chacun sait qu'il pourrait à son tour prêter le flanc à quelque critique acerbe. A Paris, un chat n'est pas un chat, et surtout Rollet n'est pas un fripon. On est journellement exposé à parler devant des gens que l'on ne connaît pas, de gens qu'ils ne connaissent pas; il faut donc à tout prix leur éviter une conversation fastidieuse, à laquelle ils ne pourraient prendre aucun intérêt, ou bien des allusions blessantes, qui pourraient se transformer en attaques directes. De là vient que l'on se conforme à des règles, du reste, approuvées par le bon goût, et que l'on parle beaucoup des choses, fort peu des gens. On ne blâme jamais positivement les individus, on s'abstient même de flétrir les plus condamnables; si l'on commettait cette maladresse, on entendrait s'élever un murmure désapprobateur, on verrait surgir des défenseurs..... non peut-être désintéressés dans la question, mais d'autant plus vifs pour la riposte, d'autant plus ardents pour la défense. La défense, à laquelle on est si maladroit pour son propre compte, constitue toujours un fort beau rôle quand on l'exerce au profit d'autrui; le blâme que vous avez exprimé s'est-il produit à propos de faits ayant acquis la notoriété publique, on niera absolument ces faits, on plaindra la crédulité qui les a accueillis, on glissera quelques légères insinuations sur l'envie et la calomnie qui s'acharnent contre les réputations; d'accusateur on devient insensiblement accusé, et l'on se sent bientôt tout confus de se voir métamorphosé en adversaire haineux d'un individu, que l'on condamnait uniquement au point de vue de la probité et de la morale. Le mal, en effet, n'existe pas à Paris dans son acception absolue; le mal, c'est ce que font nos adversaires. Le bien, c'est ce que font ceux auxquels nous lient de près ou de loin les intérêts de notre fortune, ou ceux de notre vanité.

Il n'entre pas dans le plan de cette étude d'examiner jusqu'à quel point cette façon d'être se trouve d'accord avec le sens moral; constatons seulement ses résultats quant à l'agrément des relations sociales. Il est certain que l'habitude invariable de mitiger, d'atténuer les jugements trop acerbes, de mettre une sourdine à notre indignation, est très-favorable à la vie mondaine; elle est tout à fait d'accord avec le précepte du sage, qui nous conseille de tourner sept fois notre langue avant de parler; elle nous évite la confusion de nous faire trop légèrement l'écho d'assertions peut-être exagérées, sinon absolument controuvées; elle nous garantit contre des représailles parfois cruelles, et qui, pour être injustes, n'en sont pas moins pénibles; enfin, elle nous fait vivre dans la tranquillité, en nous obligeant à laisser les autres tranquilles. Est-ce à dire que je prétende vanter la quiétude que donnent la lâcheté et l'égoïsme se réunissant pour considérer avec une égale indifférence le bien et le mal en lutte ici-bas? Je n'ai pas besoin de réclamer pour que l'on comprenne bien ma pensée, qui se réduit à affirmer seulement ceci : le langage parisien avec ses habitudes parlementaires est éminemment favorable aux relations sociales; mais, tout en évitant d'y désigner les choses, ou plutôt les gens par leur nom, on peut garder intacte en soi et pour ses amis la nette appréciation du bien et du mal. Il est inutile, en certains cas, il est même nuisible de stigmatiser trop ouvertement les individus..... Mais on peut toujours sauvegarder les principes, en ne se prêtant jamais aux lâches compromis dont ils sont trop souvent l'objet. Élevez vos jugements, portez-les dans le domaine des principes; laissez de côté les individus, si vous ne voulez courir le risque de voir amoindrir le mobile qui vous dirige, de vous entendre accuser de partialité, d'animosité, d'envie même; ceux qui estiment le succès par-dessus tout sont probablement de bonne foi, et certainement logiques, en attribuant à l'envie le blâme qui, en certains cas, flétrit certains succès.

On incline donc généralement vers l'indulgence à Paris, et l'on y est moins médisant que partout ailleurs, parce que l'on n'a guère le temps de s'occuper d'autrui; j'aime le résultat sans pouvoir vanter sa cause; je voudrais que chaque femme fût assez occupée, assez instruite, assez bonne pour n'avoir point à chercher la pâture de son esprit dans les commérages et les médisances; je désirerais qu'elle fût éloignée de ces mesquines habitudes, non par un cas de force majeure comme cela arrive aux Parisiennes, mais par la seule force de son raisonnement, de sa conscience, de son esprit. Je souhaiterais, en un mot, que certains bons résultats, dus à la prudence des Parisiennes, à leur bon goût, fussent chez toutes les femmes l'œuvre de leur bon esprit et de leur bon cœur.

Est-ce donc un rêve irréalisable? Je ne le crois pas, car j'ai eu le bonheur de rencontrer quelques êtres qui possédaient la discrétion des Parisiennes sans avoir leur sécheresse, leur indulgence sans la devoir à l'indifférence, qui en est trop souvent l'origine à Paris; ils avaient la bienveillance sans avoir la fausseté, et, en se montrant aimables, ils ne jouaient pas un rôle. La forme est nécessaire, indispensable même, dans la vie mondaine, mais elle peut se modeler sur un fond qui a toute la réalité dont elle montre l'apparence; si elle est la monnaie, on peut la puiser dans une mine d'or, et la frapper sans alliage avec une effigie bien nette. La vie de Paris est trop active, trop pressée, pour permettre d'examiner toujours scrupuleusement la valeur, l'authenticité de tous les gracieux discours, de toutes les jolies protestations que l'on y échange; mais on ne court pas le risque d'être dupé, même quand on donne l'or pour du cuivre; la bienveillance pour notre prochain, l'indulgence, la générosité, ne tarissent jamais dans les âmes qui les possèdent; ce sont des biens qui s'augmentent à mesure qu'on les exploite, et qui, par un rare privilége, permettent toutes les prodigalités sans que celles-ci aboutissent jamais à la ruine. EMMELINE RAYMOND.



ARMELLE.

Suite.

Elle reprit sa place sans rien dire. Charles et Armelle chantaient toujours. C'était Charles qui était au piano.

La tête légèrement penchée à gauche, il écoutait avec un ravissement qu'il ne cherchait pas à maîtriser la voix mélodieuse qui s'élevait à ses côtés.

Armelle avait une de ces belles voix de contralto qui ont sur les âmes une si grande puissance; elle chantait sans grimaces, sans efforts; c'était un véritable plaisir de l'entendre.

« Vraiment, Armelle se surpasse ce soir; ne trouves-tu pas, maman? » dit tout à coup Cécile.

« Oui, » répondit Mme de la Follière.

« Et Charles, donc! jamais son jeu n'a été si savant, si brillant, il me semble. »

Mme de la Follière ne répondit pas cette fois.

Cécile la regarda et lui trouva un air singulier.

« A quoi penses-tu? » demanda-t-elle.

« Je pense, » dit Mme de la Follière en baissant la voix, « qu'il est peut-être temps qu'Armelle parte, pour notre repos à tous. Jusqu'ici nous avons fait des instances pour la retenir; mais, au premier appel de son père, je désire que tu ne t'opposes pas à son départ. »

Cécile saisit naturellement tout de suite le sens du désir exprimé par sa mère, et sa physionomie exprima un étonnement profond.

« Je t'assure, maman, » dit-elle, « qu'Armelle se plaint toujours de Charles, et que Charles fait ordinairement bien peu d'attention à Armelle. ».

Mme de la Follière haussa légèrement les épaules en souriant, mais ne jugea pas à propos de répondre autrement à sa fille.

« Au reste, » ajouta Cécile avec un hochement de tête où se révélait sa petite vanité, « je ne vois pas pourquoi ce serait si malheureux qu'ils se convinssent; Charles vaut bien Armelle, il me semble?

— Allons, Cécile, ne porte pas ainsi un jugement catégorique sur ce que tu ne peux pas juger. Par son mariage M. de Boisfort s'est beaucoup élevé dans l'échelle sociale, et il peut avoir de hautes prétentions pour sa fille. On la dit riche; sa mère était une Broussaye-Châteauroux; elle est, moralement et physiquement, remarquablement douée. Sans méconnaître le mérite incontestable de mon fils, je ne puis croire que le père d'Armelle regarde un mariage entre eux comme possible. Or je ne veux pas la garder assez longtemps pour laisser croître ou seulement se développer chez l'un d'eux un sentiment qui ferait leur malheur. Cela ressemblerait à une captation. »

Comme Mme de la Follière prononçait ces mots, des pas bruyants se firent entendre sur l'escalier. C'étaient les jeunes gens qui rentraient. Armand, sa mère et ses sœurs les accompagnaient.

« De la musique encore? » dit René, qui n'aimait que celle produite par le vent dans les cordages.

« Qu'as-tu donc dans la poche de ton paletot, Francis? » demanda Cécile, dont les petits yeux vifs voyaient tout.

« Ah! j'oubliais. En entrant, j'ai rencontré le facteur, qui m'a remis tout un courrier. Maman, une lettre pour vous; Mademoiselle Armelle, celle-ci est à votre adresse; Charles, des paperasses.

— J'espère que je n'aurai pas besoin de vous permettre à tous de prendre connaissance de votre correspondance, » dit Mme du Rosmeur, la distribution faite.

Il y avait entre les deux familles des relations d'intimité telles, que, sur cette simple invitation, Mme de la Follière, Armelle et Charles ouvrirent leurs lettres. Ce fut Armelle qui finit la première, et elle alla s'asseoir toute pensive dans un coin.

« Vous n'avez pas reçu de mauvaises nouvelles, j'espère? » dit Mme de la Follière, qui remarqua tout de suite son changement de physionomie.

« Non, Madame; c'est-à-dire ces nouvelles ne sont mauvaises que pour moi. Mon père m'envoie chercher demain.

— Demain. C'est un bien court délai.

— Maman, tu renverras la voiture de M. de Boisfort, » s'écrièrent Francis et René.

Charles ne disait rien; il tournait et retournait sa lettre entre ses doigts.

« Je n'oserais pas, mes enfants.

— Et ce serait inutile, » dit Armelle.

Elle se leva et alla embrasser Mme de la Follière.

« Ah! pourquoi n'ai-je pas une mère comme vous? » s'écria-t-elle.

« L'aimable souhait! » s'écria étourdiment René. « Mais en cherchant bien, on trouverait peut-être moyen de le réaliser. »

Sa mère le regarda avec une gravité qui le déconcerta.

« Et toi, Charles, as-tu reçu aussi de mauvaises nouvelles? » dit Armand, en faisant ainsi remarquer l'air singulièrement préoccupé du jeune homme.

« Mais non, au contraire, » répondit-il, « mon oncle m'écrit que, non-seulement il m'a fait inscrire sur le tableau des avocats de Reffelec, mais qu'un avoué de ses amis lui a déjà promis deux causes qui doivent être plaidées prochainement. Il faudra que j'aille bientôt m'installer à Reffelec; mes vacances sont finies.

— C'est donc bien décidément à Reffelec que tu débutes? » demanda Mme du Rosmeur.

« Oui, Madame.

— Quel bonheur! Je vous verrai de temps en temps, » dit Armelle; et elle ajouta vivement en se mordant les lèvres : « Je serai si heureuse de voir un habitant de Plouray! »

Il y eut quelques malins regards d'échangés, et on parla d'autre chose. Ces nouvelles abrégèrent la soirée, et on se sépara d'assez bonne heure.

Quand Cécile et Armelle se trouvèrent seules dans leur chambre, elles se jetèrent, par un mouvement spontané, dans les bras l'une de l'autre en fondant en larmes.

Il y avait un an qu'elles vivaient ensemble, et un mois qu'elles se voyaient à tout instant, qu'elles échangeaient en toute liberté leurs pensées les plus intimes. Avec l'insouciance propre à la jeunesse, elles avaient joui de cette douce société sans arrière-pensée, et l'heure de la séparation ayant sonné, elles éprouvaient un grand déchirement. Armelle sécha la première ses larmes, et se mit à consoler Cécile, ce qu'elle fit sans trop de peine. Ce soir-là, la causerie dura plus longtemps que d'habitude, et revêtit un cachet tout à fait intime. Cécile avoua à Armelle que pendant la tempête Mme du Rosmeur lui avait dit une parole des plus significatives, et qu'elle allait décidément tourner à la femme sérieuse et raisonnable. Ce fut sur cette tardive et explicite confidence, qui n'apprenait rien de très-nouveau à Armelle, que la conversation fut close. Cécile, qui avait plus longtemps pleuré qu'Armelle, s'endormit la première, mais longtemps après que sa respiration calme et régulière eut révélé que le sommeil lui faisait tout oublier, un bruit de soupirs étouffés annonçait qu'Armelle se livrait encore à des regrets dont elle avait essayé de dissimuler la profondeur. Pauvre fleur solitaire, elle avait pris racine dans ce terrain fertile bien abrité, et on l'en arrachait; elle avait vécu là dans une atmosphère tiède et embaumée, ce qui lui faisait paraître beaucoup plus redoutable la tristesse de la maison paternelle. Il fallait dire adieu à ce milieu jeune, heureux; sa vie isolée et triste allait recommencer.

Le lendemain de bonne heure la voiture de M. de Boisfort, conduite par un domestique de confiance, s'arrêtait devant la maison de Mme de la Follière.

Mme de la Follière, dont les inquiétudes de la veille avaient surexcité les nerfs, gardait la chambre. Elle était entourée de ses trois garçons qui lui offraient successivement des bols de tisane, quand Armelle entra pour lui dire adieu.

Elle était très-pâle, elle avait les yeux humides, mais elle paraissait calme. A son entrée, tous les visages devinrent tristes. Elle embrassa Mme de la Follière, et ten-





Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56 r. Jacob, Paris

Coiffures de Mons.r CROISAT, rue de Richelieu, 76.

Ameublements et Bronzes de la M.on de COMMISSION G.LE r. Hauteville, 53

chaque côté long. Pour le couvercle comme pour le reste du panier, on coupe deux morceaux pareils ; on s'occupe ensuite de *revêtir* le panier.

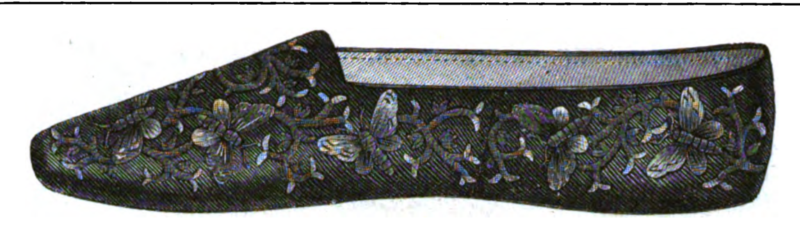
On prend du gros coton blanc; on fait une chaînette ayant la longueur voulue pour entourer le panier, ce travail se faisant en rond en commençant depuis le bord inférieur. On exécute le dessin que nous publions en grandeur naturelle, et qui se compose de brides et de mailles en l'air; on augmente à chacun des quatre coins. La disposition et le nombre des brides sont indiqués par le dessin, ainsi que la répétition des carreaux par rangées *contrariées*. Pour le dessus, couvercle, on fait au crochet un morceau carré, — deux morceaux arrondis sur un côté pour ses parois. On fixe ce travail sur le panier, de façon à pouvoir l'enlever facilement pour le nettoyer.

Nous publions un des lambrequins servant à garnir le bord supérieur du panier. On exécute cette garniture en brides carrées; le fond se compose alternativement d'une bride, — 2 mailles en l'air; ces 3 mailles représentent l'un des carreaux du dessin; le dessin est fait en brides serrées (trois brides représentent un carreau). On fait une chaînette de longueur suffisante pour tous les lambrequins; on réunit la dernière maille à la première, et l'on fait les premiers tours *en rond* sur cette chaînette; depuis le point où les lambrequins se séparent, on fait chaque lambrequin isolément, par tours, qui vont toujours se raccourcissant, et pour lesquels on coupe le brin à la fin de chaque tour, et on le rattache à la place où commence le tour suivant. Les brins sont toujours *pris* et cachés dans le travail au crochet. Les lambrequins terminés sont bordés de la façon suivante: * une bride, — 5 mailles en l'air, et dans la première de ces 5 mailles, une maille simple. Recommencez toujours depuis *. On fait toujours les brides dans les *degrés* du lambrequin, et l'on veille à ce que cet encadrement ne soit ni *lâche* ni serré.

Cette garniture en lambrequins peut aussi servir pour border des rideaux, des couvre-pieds, etc.

Les petits glands sont faits en coton blanc. Les anses sont faites au crochet; chacune a 15 centimètres de longueur.

Sur le milieu du couvercle on pose une pelote carrée ayant 15 centimètres de longueur, 9 centimètres de largeur, faite en ouate, recouverte avec un morceau de taffetas blanc, ayant 17 centimètres de longueur, 12 centimètres de largeur. Une patte faite au crochet est fixée au couvercle, et s'attache à un bouton cousu sur le panier. Les ruches ornant le panier sont faites soit en ruban, soit en taffetas découpé, soit même en percaline rose. Le panier repose sur quatre disques en liége, recouverts de percaline rose.



PANTOUFLE POUR DAME.

Bas en laine.

Ce bas est destiné à être porté *sur* ou *sous* un bas de coton; il est sans talon, mais très-élastique, de telle sorte qu'il ne forme aucun pli. On le tricote comme les bas ordinaires, mais sans talon, avec de la laine très-fine, dite laine *édredon*, sur des aiguilles de bois, ou de grosses aiguilles d'acier; dans le dernier cas, on jette toujours deux fois le brin sur l'aiguille, après avoir tricoté une maille, et, dans le tour suivant, la boucle est tricotée comme une seule maille. Notre modèle est monté sur 40 mailles qui forment une envergure de 26 centimètres. On augmente ou l'on diminue à volonté cette envergure.

Bourse à fermoir.

MATÉRIAUX : 3 écheveaux de soie de cordonnet bleu bluet; une *masse* de perles d'acier de moyenne grosseur; un fermoir d'acier.

Ce modèle, plus commode que riche, est fait entièrement au crochet en mailles simples. Le semé est formé par des perles d'acier; on les enfile sur le peloton de soie, et l'on commence par le bord supérieur de l'une des moitiés de la bourse; à la fin de chaque tour on coupe le brin pour le rattacher au commencement. On fait une chaînette de 40 mailles.

1er tour. (sans perles). Dans chaque maille une maille.

2e tour. Alternativement 3 mailles sans perles, une maille avec perle (celle-ci doit apparaître à *l'envers* du travail qui plus tard devient *l'endroit*).

3e tour. Alternativement une maille *sans*, 3 mailles *avec* perles, et celle du milieu doit se trouver au-dessus de la perle du tour précédent.

Le *4e tour* comme le *2e tour*, mais, au commencement et à la fin de ce tour, on augmente d'une maille; on en fait autant dans les 7e, 11e, 14e, 17e tours, et ce dernier se compose de 50 mailles. Après le 17e tour, on exécute l'autre moitié pareille à celle qui vient d'être faite. Quand cette seconde moitié est terminée, on travaille *en rond* sur les deux moitiés. On fait 19 tours sans augmentation ni diminution, — puis 8 tours, durant lesquels, pour arrondir les coins, on diminue sur chaque côté de la bourse, de la façon suivante: on diminue une maille dans chacun des 20e et 21 tours, — 2 mailles dans chaque tour du 22e au 26, — 4 mailles dans le 27e. On ferme la bourse sur le bord inférieur, en prenant 2 mailles ensemble (une de chaque côté). La frange de perles se compose de bouclettes, comptant chacune 9 perles. En cousant le fermoir on enfile une perle pour chaque point.



EMPEIGNE DE LA PANTOUFLE.

Lingerie

MODÈLES DE CHEZ Mmes POTTIER ET LABORIE, RUE VILLEDO, 3.

Col avec pans. Il se compose d'une bandetunie en mousseline, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, coupée en forme de col, bordée et couverte avec une guipure ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, légèrement froncée et fixée par une étroite bande en biais, piquée. Chaque pan est coupé en biais et arrondi sur son bord inférieur; la longueur est de 10 centimètres; la largeur de 2 centimètres. Il est encadré avec une guipure pareille au col, fixée sous des bandes étroites, coupées en biais, piquées, et soutenant de petites bandes pareilles, horizontales, et posées un peu en biais. Sous ces petites bandes on passe un ruban de velours ou de taffetas terminé par une boucle de 4 centimètres et un bout de 9 centimètres. Les pans sont *piqués* sur le col du côté supérieur, et restent *flottants*. La manche est préparée comme le col.

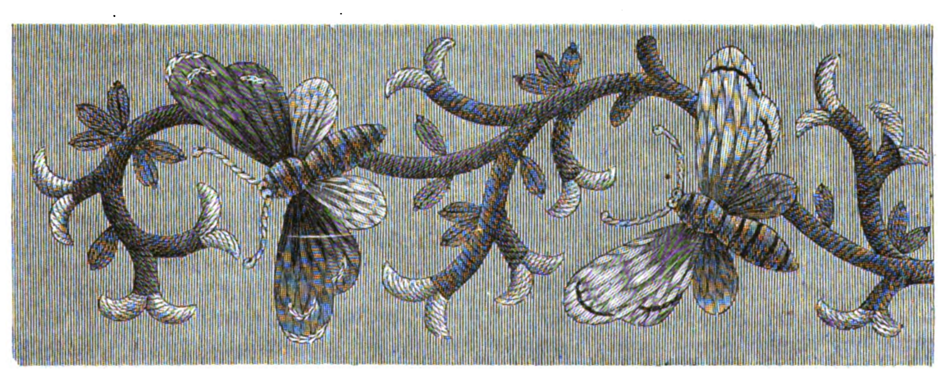
Col brodé. Il est fait en batiste et brodé en coton blanc et fine soie noire, suivant le dessin que nous publions en grandeur naturelle. On prépare l'ourlet (dont la largeur est d'un centimètre 1/2) avant d'exécuter la broderie. Manches pareilles au col.

Col à crevés. Ce col *droit* est fait en fine toile double. On prépare une bande droite (double) ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; entre les deux bords on pique, à distance d'un demi-centimètre, des bouclettes coupées en biais, en toile double, *piquées* au milieu, ayant 2 centimètres de longueur; leur largeur est indiquée par notre dessin en grandeur naturelle. On y passe ensuite un ruban qu'on fait *bouffer* dans chaque intervalle. Manche assortie.

DESCRIPTIONS DE TOILETTES.

Robe de taffetas à très-larges rayures vertes et blanches, entièrement coupée en pointes, et de forme *princesse* (c'est-à-dire corsage non séparé de la jupe); depuis le col jusqu'aux pieds des *pattes* en taffetas vert uni, fixées à chaque extrémité pointue par un bouton de nacre blanche, sont disposées en brandebourgs; ces pattes se répètent sur chaque couture joignant le lé de devant, mais leur forme et leur dimension n'ont que la moitié des précédentes; par conséquent : *carrées* d'un côté, pointues de l'autre, et sur celui-ci fixées par un bouton de nacre. Sur la manche, trois bandes pointues de chaque côté, toujours en taffetas vert uni, sont disposées en chevrons, avec grelots de nacre; épaulettes composées de trois bandes de taffetas vert, formant bouclettes et pans, avec des boutons et des grelots en nacre.

Robe de satin maïs. Sur le bord inférieur, trois bouillonnés en tulle maïs, garnis de chaque côté avec une étroite dentelle noire; un même bouillonné, terminé par un volant de tulle, bordé d'une plus large dentelle noire, forme une tunique. Très-longue ceinture de satin garnie de chaque côté avec trois *pattes* encadrées de dentelle noire. Corsage décolleté. En guise de berthe, bouillonné de tulle maïs. Nœuds maïs sur les épaules. Coiffure en fleurs et fruits ponceau.



MOITIÉ DU QUARTIER DE LA PANTOUFLE.

MODES.

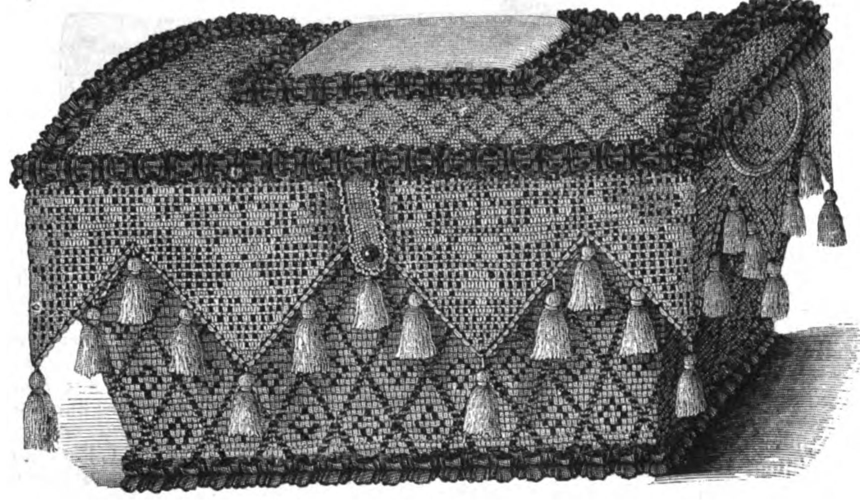
Aujourd'hui où l'on porte toute chose, où les combinaisons les plus compliquées président à certaines toilettes, où le clinquant, le bizarre, sont à l'ordre du jour, on propage sur le compte de la mode les renseignements les plus controuvés, et il importe de rétablir la vérité vraie.

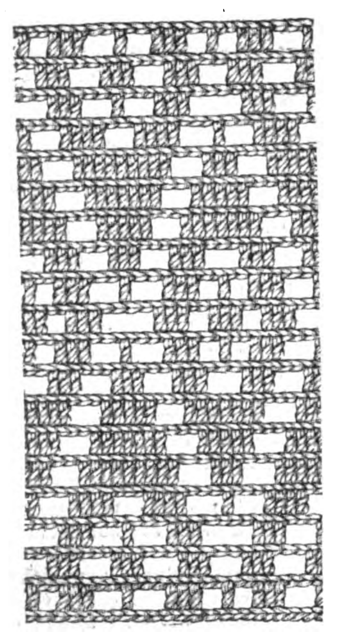
La mode doit être étudiée non dans quelques coteries, mais dans son aspect général; non chez quelques dames possédant six cent mille francs de rente, mais chez toutes les femmes. Quand on procède en sens inverse, quand on veut conclure de quelques exceptions clair-semées à une règle générale, on est en désaccord avec la réalité. C'est de la mode surtout que l'on peut dire en ce moment: Vérité en-deçà de ces murs, mensonge au delà.

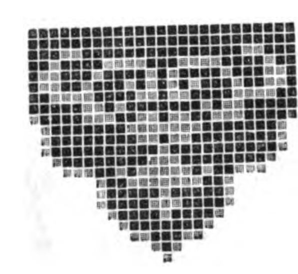
Calmez donc les craintes que vous

m'exprimez, mes chères lectrices; cessez de croire que, pour être à la mode, vous deviez porter en plein jour des costumes multicolores, et que pour être élégantes vous soyez forcées de ruiner votre famille.

Si l'on vous affirme, ainsi que l'une de vous me l'écrit, que l'on ne peut plus faire de visite avec le costume *de ville* tel qu'on le porte à pied, on se trompe, ou l'on vous trompe. La conséquence de cette mode serait d'obliger toutes les femmes à avoir leur voiture. Nous n'en sommes pas là, et nous n'avons pas à nous occuper de quelques modes exclusives, adoptées par quelques personnes excentriques; s'il leur plaît de revêtir trois ou quatre robes de teintes différentes, étagées, découpées, portées avec un corsage pourvu de deux manches, l'une rouge, l'autre bleue, nous n'avons pas à nous en préoccuper; de pareilles choses ne se rencontrent ni dans la rue, ni dans les salons habités par une compagnie sensée, digne, honorable de tous points.

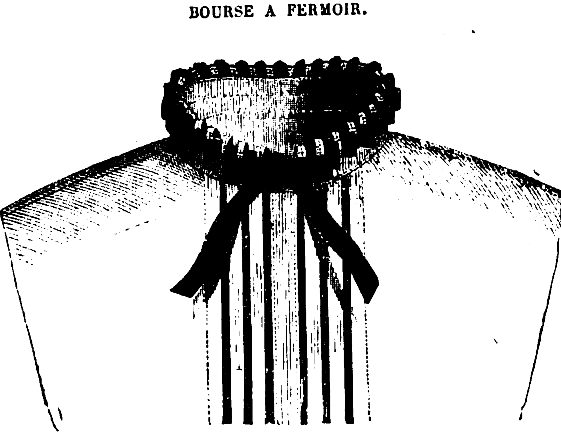

PANIER POUR CABINET DE TOILETTE.


DESSIN COURANT POUR REVÊTIR LE PANIER.

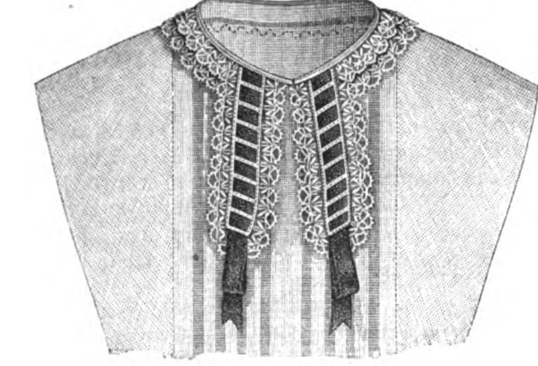

LAMBREQUIN DU PANIER.

Vous n'êtes pas non plus forcées de ruiner vos familles pour vous habiller. Ceux qui vous disent que l'élégance est incompatible avec l'économie ont, sans nul doute, un intérêt quelconque à pousser *à la consommation*; rétribués par quelques fournisseurs, il faut bien que ces organes de publicité vous excitent à la dépense.

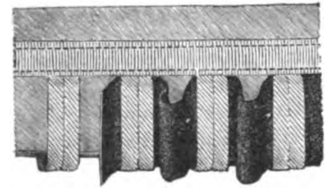
Vous n'êtes pas du tout obligées d'avoir des crinolines de plusieurs degrés. Quand la toilette du soir demande un développement plus considérable, vous l'obtenez avec des jupons de percale blanche, garnis de volants fortement amidonnés.


BOURSE A FERMOIR.

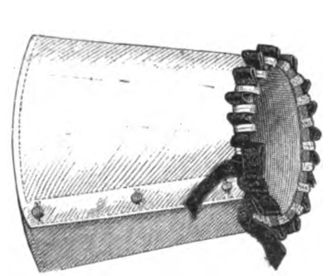
La mode des bottes vous répugne, dites-vous, parce que vous la trouvez à la fois inconvenante et coûteuse. Rassurez-vous, on n'en voit dans les rues de Paris qu'aux petites filles et aux petits garçons, à tout ce petit monde court-vêtu. Pourquoi porter des bottes en effet? Pour les faire voir sans doute; il faut donc raccourcir les jupons; fi donc!... Veuillez croire que je ne connais pas une seule femme *à bottes*.


MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL AVEC PANS.

COL AVEC PANS.


GARNITURE DU COL A CREVÉS.

COL A CREVÉS.

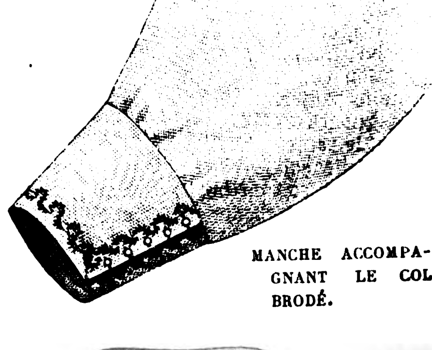

POIGNET ACCOMPAGNANT LE COL A CREVÉS.

L'extrême douceur de la température a permis de porter jusqu'à présent les paletots pareils aux robes. Les jupes de ces costumes *de rue* se font sans aucune garniture. Les paletots n'ont d'autre ornement que de gros boutons en nacre blanche ou noire. On peut être assuré dès à présent de la longévité de cette mode, qui reparaîtra au printemps plus universelle que jamais. Cherchez, préparez l'élégance, non par la dépense, ainsi qu'on vous en donne le conseil peu désintéressé, mais par le choix d'association, l'harmonie des teintes qui composeront les toilettes de printemps; que votre robe, votre jupon sur lequel vous la relèverez, que votre paletot, soient aussi simples que le commandent vos goûts ou vos ressources; mais appliquez-vous à atteindre la recherche qui peut être obtenue sans sacrifices ruineux. Votre jupon sera violet, je suppose. Votre robe de mohair ou d'alpaga sera grise, mais avec des ornements violets de même teinte que le jupon, tandis que votre pardessus à manches, fait en veloutine à raies blanches et violettes, contribuera à compléter une toilette simple et de bon goût, en dépit de toutes les déchiquetures, de tout le clinquant, de toutes les combinaisons baroques que l'on s'applique à vous vanter.

J'ignore la destinée réservée aux chapeaux *Paméla*. On n'en voit nulle part, et jusqu'ici ils représentent un mythe, ou bien une exception tellement isolée que nous n'avons pas encore à nous en occuper.

On porte beaucoup de tuniques en satin sur robe de dessous en crêpe ou tulle, pour réunions du soir. En tout ce qui concerne les toilettes de ce genre, le mélange des tissus et des couleurs est parfaitement adopté et très-favorable à l'économie. Une robe d'étoffe trop courte et trop étroite se transforme en tunique et compose à peu de frais une toilette élégante. On voit peu de fleurs employées pour coiffure du soir. Les rubans, les galons, les sequins, les camées, les torsades de perles, les pierreries, vraies ou fausses, ont remplacé les classiques guirlandes d'autrefois, toujours accompagnées de leur bouquet pareil. On s'adresse en général plutôt aux fondeurs en métaux qu'aux fleuristes, pour orner les costumes de bal et de soirées.

E. R.


BAS EN LAINE.

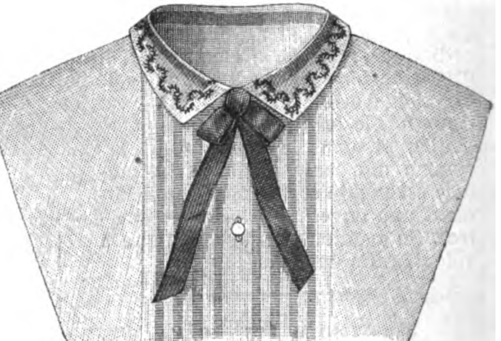
LE SECRET DES PARISIENNES.

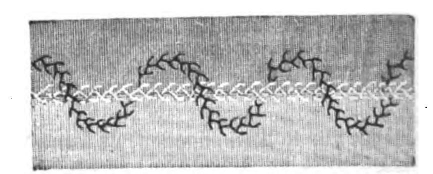
VIII.

Ce n'est pas seulement dans les ingénieuses combinaisons présidant à l'emploi des ressources attribuées à la toilette et à l'ameublement, que les Parisiennes méritent d'être étudiées; elles peuvent servir de modèles sur d'autres points encore, ainsi que je vais essayer de le démontrer.

Le bon goût ne préside pas toujours aux diverses créations de l'industrie. On voit parfois des lampes ou des pendules dont les rouages sont enfermés dans une cage de cristal, et dont les moteurs fonctionnent sans vergogne au grand jour. A quoi bon laisser voir ce mécanisme? Ne vaut-il pas mieux jouir de l'effet sans toucher du doigt la cause, c'est-à-dire les engrenages, les poids et les ressorts? Telle est la question que les Parisiennes se sont posée, et qu'elles s'appliquent sans

MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL BRODÉ.


COL BRODÉ.


DESSIN POUR LE COL BRODÉ.

dit la main aux jeunes gens. Francis et René la pressèrent chaleureusement, Charles la toucha à peine d'une main glacée. Elle descendit avec Cécile et Mme de la Follière, qui voulut aller la conduire. Francis, agité, sentimental, balbutiait mille paroles incohérentes à son oreille; René l'accablait de petits soins; Charles marchait derrière elle les yeux baissés, sans prononcer un mot. A peine fut-elle montée en voiture, qu'à chaque portière surgirent les figures des deux jeunes gens.

L'un demandait qu'elle fixât la date de son retour, l'autre lui promettait force promenades en mer.

« Merci, merci, je me souviendrai, » répondit Armelle.

« Otez-vous donc de là que je voie une dernière fois votre mère, » ajouta-t-elle avec une certaine impatience.

Ils descendirent docilement, et Armelle se pencha pour envoyer un dernier adieu à Mme de la Follière. Ce ne fut pas elle qu'elle aperçut, ce fut Charles qui venait remplacer Francis. Ils échangèrent un regard, et la voiture partit.

« Mon Dieu! mais il me semble que je laisse là une partie de mon cœur, » murmura Armelle en se couvrant le visage de ses deux mains.

« Charles, mon fils, sais-tu ce que tu as maintenant à faire? » disait tout bas à Charles Mme de la Follière en lui prenant le bras.

« Quoi, maman?

— L'oublier. »

Charles pâlit comme s'il éprouvait une vive souffrance; mais arrêtant son regard réfléchi sur le visage de sa mère:

« L'oublier! » répéta-t-il, « jamais! »

IX.

L'entrée d'Armelle dans la maison qu'elle allait habiter à Reffelec ne contribua pas à lui faire envisager sous un jour moins sombre la vie qui l'attendait chez son père. Elle trouva là une habitation aussi triste, aussi vieille que le château de la Haute-Butte, et la mer splendide et les falaises pittoresques n'étaient pas là.

Dans le quartier le moins animé de la ville, au fond d'une cour vaste et tristement pavée, s'élevait le vieil hôtel qui devenait sa demeure. On avait remplacé les carreaux, rajusté les volets, frotté les parquets, réparé la toiture délabrée, meublé les grands appartements; mais on n'avait pris aucun soin d'égayer la maison par des peintures fraîches et des tapisseries nouvelles. Elle entra en frissonnant dans un vestibule obscur, et, sur les indications d'une servante, se rendit dans le salon. Sa tante s'y trouvait avec sa table à ouvrage aux ornements de cuivre; cette table et elle ne faisaient plus qu'un. Elle reçut Armelle avec sa placidité ordinaire, et lui annonça que son père avait dû partir pour la Haute-Butte, mais qu'il lui avait bien recommandé de l'envoyer chercher quand même.

« Comme il a bien fallu laisser des gardiens à la Haute-Butte, » ajouta-t-elle, « nos domestiques ordinaires, qui sont vieux et incapables, y resteront, et nous serons servis par de nouvelles gens. Maintenant, tu peux visiter la maison et te faire montrer ta chambre. »

Armelle, suivant ce conseil, passa le reste de cette première journée à visiter dans tous ses coins l'hôtel, qui avait un faux air de prison. Elle traversa les grands corridors sonores, les appartements à moitié meublés; elle s'arrêtait parfois pour prêter l'oreille; elle entendait le tintement des cloches, les horloges de la ville, sonnant les heures, ou le bruit d'une charrette, et moins souvent celui d'un sabot ou d'un soulier ferré sur le pavé de la rue: et c'était tout. En accomplissant sa visite domiciliaire, elle se rappelait la maison riante de Mme de la Follière, ses confortables appartements; elle se rappelait même les grands dortoirs de Sainte-Bathilde, les gaies salles d'étude; mais elle avait voulu venir là, elle y était, et sans son père, avec cette tante qui jouait dans une maison le rôle qu'y aurait joué une morte, tant elle était immobile, silencieuse, peu vivante.

Un grand terrain s'étendait derrière l'hôtel, mais il était enclos de vieux murs couverts de lichens; il avait des allées interminables, bordées correctement de buis taillé court; pour arbres des pommiers moussus, et un grand noyer de proportions gigantesques, dont les rameaux pendants couvraient un immense espace.

« Prison pour prison, je préférerais cent fois la Haute-Butte, et j'aimerais autant Sainte-Bathilde, si mon père s'absente aussi souvent, » pensait Armelle.

En rentrant dans le salon elle offrit à sa tante le cornet acoustique placé dans la boîte à ouvrage, et lui demanda combien de temps durerait l'absence de son père.

« Je ne sais pas, » répondit mademoiselle Marthe, et elle ajouta: « Comment trouves-tu la maison?

— Bien triste; c'est un cloître, et un cloître sans habitants.

— Ton père l'a justement choisie autrefois à cause de son éloignement du centre de la ville. Il a une si mauvaise santé que le moindre bruit l'incommode.

— Mais enfin, c'est pour vivre avec lui que j'ai tant désiré quitter Sainte-Bathide, ma tante. Ira-t-il souvent à la Haute-Butte?

— Souvent. Il aime beaucoup la mer.

— Je l'aime bien aussi.

— Et des affaires particulières le réclament. Il n'étudie bien que là, et il a toujours voulu la solitude parfaite.

— Mais en quoi ma présence le gênerait-elle?

— Armelle, il est inutile d'analyser ainsi les habitudes et les goûts de Marcellin. Il a beaucoup souffert, il souffre beaucoup; tu ne changeras rien à sa manière de vivre. Cependant, il m'a promis de te faire faire quelques visites à la société.

— Est-elle vieille comme l'hôtel, ma tante?

— Je ne sais pas; je ne m'occupe pas de ces choses-là; mon infirmité m'éloigne du monde, que je n'ai jamais aimé. »

L'arrivée subite de M. de Boisfort mit plus tôt qu'elle ne l'espérait un terme à l'ennui d'Armelle. Son père arrivé, il lui sembla que sa vie reprenait son mobile, avait un but, et son humeur s'en ressentit. M. de Boisfort, d'ailleurs, paraissait moins accablé quand elle était présente. Tous les jours ils passaient tous les deux au moins une heure dans le jardin; elle lui donnait le bras, et elle ne trouvait plus les allées droites trop longues. Quand il lisait, il interrompait sa lecture si Armelle venait à rentrer, il l'engageait à faire de la musique, et lui donnait des conseils. Son visage maladif avait des sourires pour elle, et il s'informait avec sollicitude des sujets qui pouvaient diminuer sa gaieté. Elle accompagnait sa tante aux offices le dimanche; mais tout son temps se passait avec M. de Boisfort. Ils faisaient de longues promenades, toujours hors ville, M. de Boisfort fuyant systématiquement toute réunion. Cependant, une quinzaine de jours après son arrivée, il dit à Armelle:

« J'ai promis à ta tante de te présenter dans quelques maisons. L'hiver te semblerait long si tu ne voyais absolument personne. Je puis, d'un moment à l'autre, avoir la fantaisie de retourner à la Haute-Butte; si tu y consens, nous allons faire ces quelques visites aujourd'hui. »

Armelle, au fond du cœur, n'était pas fâchée de voir rompre sa complète solitude; elle n'aurait pas osé, connaissant les goûts de son père, lui rappeler la promesse qu'il avait faite, mais elle ne laissa pas échapper l'occasion, et répondit qu'elle était prête.

« Va donc t'habiller; dans dix minutes je serai à ta disposition, » dit-il avec un demi-soupir qui témoignait qu'il considérait comme une véritable corvée ce simple devoir de politesse.

Armelle monta dans son appartement, mit sa toilette la plus fraîche, et trouva, en descendant, son père qui l'attendait dans une tenue irréprochable. Elle trouva que cette toilette soignée le rajeunissait; mais elle n'eut garde de lui soumettre cette frivole remarque, et ils partirent. Ils passèrent successivement quelques minutes dans huit ou dix salons où on témoigna à Armelle la plus flatteuse attention. On parla des plaisirs de l'hiver, on donna à entendre qu'on espérait qu'elle serait l'ornement des fêtes qui ne manqueraient pas d'avoir lieu. A toutes ces délicates allusions Armelle rougissait, et M. de Boisfort répondait invariablement « que sa fille n'aimait pas le monde. » Bien que quelques-unes des personnes chez lesquelles se présentait M. de Boisfort lui fussent parfaitement connues, et qu'il retrouvât parmi elles des connaissances de jeunesse, il se montra partout froid, indifférent, glacialement poli, ce qui rendait très-embarrassant le rôle qu'Armelle avait à jouer.

Ils s'arrêtèrent en dernier lieu devant une maison d'une apparence modeste, qui se cachait silencieuse et antique contre le vieux Palais de justice.

« Je trouve convenable de te présenter à la mère de Mme de la Follière, » dit M. de Boisfort.

Quand il eut soulevé le petit marteau de la porte d'entrée, il se mit à examiner la façade grise, et ajouta presque involontairement:

« J'ai bien souvent fait retentir ce petit marteau dans ma jeunesse. Alors ma main ne tremblait pas. »

Comme il prononçait cette réflexion la porte s'entr'ouvrit, et une vieille servante scrupuleusement propre, mais dont le costume n'avait rien emprunté aux élégances modernes, se présenta.

« Madame l'Hérilleux? » demanda M. de Boisfort.

« Entrez, Monsieur; Madame est dans le salon, » répondit-elle

M. de Boisfort et Armelle entrèrent et avancèrent dans une allée obscure au bout de laquelle ouvrait une petite cuisine dont chaque dalle eût pu à la rigueur servir de miroir. La vieille servante y rentra fort paisiblement, sans plus se soucier des visiteurs.

M. de Boisfort se détourna pour l'interpeller; puis, se ravisant, il dit à Armelle: « Suis-moi, » et, faisant quelques pas à gauche, il trouva un escalier dont on voyait reluire dans l'obscurité la rampe et les degrés. Au premier étage ils s'arrêtèrent à un palier sur lequel ouvraient quatre portes. M. de Boisfort frappa à l'une d'elles. Une voix de femme, une voix au timbre grave et sympathique, répondit: « Entrez. »

Armelle vit son père baisser la tête, puis il recula vivement et lui dit: « Entre. » Elle entra dans un de ces petits salons de province qui rappellent le parloir monastique par l'ordre parfait, le calme profond, la propreté minutieuse qui y règnent. L'appartement donnait sur un jardin, pas un bruit n'arrivait du dehors, chaque objet avait l'air d'avoir été rivé à sa place, et les deux personnes qui s'y trouvaient ne rompaient en aucune façon l'harmonie de cet ensemble. L'une était une vieille dame assise dans un fauteuil soigneusement rembourré, et occupée à parfiler; l'autre était une femme, jeune encore, ce qu'on aurait pu appeler l'ombre d'une très-jolie femme. Son teint avait une de ces blancheurs douces, satinées, qui ne se voient guère que derrière les grilles des cloîtres; ses traits fins et purs ne portaient que très-légèrement l'empreinte du passage du temps, et sa chevelure blonde, arrangée avec art mais sans prétention, était d'une épaisseur et d'une nuance peu communes. Elle portait une simple robe noire, et une veste de velours de même couleur dissimulait un peu la maigreur excessive de sa taille. Autour de son cou élégant s'arrondissait un étroit col de toile, et des manchettes pareilles tombaient sur ses minces poignets. En voyant entrer les visiteurs elle se leva et dirigea sur eux des yeux bleus, sur lesquels s'abaissèrent à demi, par une contraction des paupières particulière aux personnes atteintes de myopie, les franges soyeuses de ses longs cils dorés. Ce regard, passant sur Armelle, s'arrêta sur M. de Boisfort. Une rougeur délicate et fugitive passa sur ses joues blanches, et on aurait pu voir trembler la main qui tenait la bande de tapisserie déroulée sur ses genoux. M. de Boisfort s'approcha, salua et présenta sa fille. Armelle trouva que ses manières avaient je ne sais quelle aménité qui leur manquait totalement ailleurs, que sa voix était adoucie, pénétrante. La vieille dame se fit répéter deux fois son nom, deux fois la voix légèrement tremblante de Mlle Valérie s'éleva pour dire:

« Monsieur de Boisfort et mademoiselle de Boisfort. »

Quand elle eut bien entendu, l'espèce de malaise qui se devinait chez M. de Boisfort et chez sa fille se lut sur son visage vénérable, et elle se redressa sur son fauteuil avec une sorte de dignité offensée, que ne put vaincre complètement l'amabilité véritablement surprenante de M. de Boisfort.

La conversation trouvait cependant dans ce salon un élément nouveau. On avait à parler de la famille de la Follière, et Armelle, qui s'était mis un peu l'esprit à la torture dans le cours de ses visites, et qui n'avait guère ouvert la bouche, retrouva toute sa facilité pour vanter ses amis de Plouray. En parlant de Mme de la Follière, de son exquise bonté, de son affection pour elle, elle avait des larmes dans les yeux, et Mlle Valérie suivait avec intérêt, sur ce jeune et expressif visage, les émotions qui s'y reflétaient. L'attention qu'elle accordait à Armelle avait d'ailleurs, à son insu peut-être, une vivacité toute particulière. Son regard, doué de cette pénétration que donne l'intelligence, et aussi, hélas! l'expérience, s'était attaché sur elle avec une fixité qui lui était étrangère. Valérie l'Hérilleux avait un charmant regard, un regard rêveur, incertain, fuyant, mais non par peur ou par trouble. Elle avait une manière à elle de baisser ses longues paupières, comme elle avait aussi un port de tête à elle; hautain sans roideur, gracieux sans prétention; quelque chose de fier et de penché qui lui était parfaitement naturel, et qui semblait ne devoir convenir qu'à elle. Mais elle ne regardait pas Armelle, elle l'étudiait. Elle n'adressa pas la parole à M. de Boisfort, dont l'attention d'ailleurs se concentrait poliment sur Mme l'Hérilleux.

« J'attends un de mes petits-fils ces jours-ci, » dit la vieille dame dont l'amour-propre maternel avait été flatté et qui se déridait un peu.

« Celui qui s'établit avocat à Reffelec, Madame? » demanda M. de Boisfort.

« Lui-même, Monsieur.

— Je ne l'ai vu qu'une fois; c'est un jeune homme distingué.

— Charles est remarquablement intelligent, » dit Mlle Valérie, non sans orgueil.

« Et bon, et doux comme sa mère, » ajouta la grand'mère.

Armelle, qui n'avait pas songé à s'intimider d'être regardée par Mlle Valérie, se sentit rougir à en perdre contenance quand, à cet éloge de Charles, elle rencontra son regard profond.

« Logera-t-il chez vous, Madame? » demanda M. de Boisfort.

« Non, malheureusement; il lui faut un cabinet de consultation, et je ne puis le lui donner. »

Armelle, qui n'avait pas encore remarqué que cette visite avait duré trois fois plus que les autres, s'en aperçut alors, et se leva. Des saluts cérémonieux furent échangés; mais à la porte du salon, quand elle se détourna pour la dernière fois, Mlle Valérie lui tendit la main, et il y avait dans son regard une telle expression d'affectueuse sympathie, qu'Armelle serra cette main étrangère comme elle aurait serré une main amie.

Quand une porte se ferme entre des gens qui se visitent pour la première fois, chacune des parties s'occupe naturellement de l'autre. Ce fut ce qui arriva en cette occasion. Dans le petit salon paisible Mme l'Hérilleux dit à sa fille:

« Comme il est changé!

— Horriblement.

— Tu as maintenant l'air d'une jeune femme auprès de lui, et cependant il n'y a guère que quatre ans entre vous. Je ne l'ai pas reconnu; et toi?

— Je l'ai reconnu tout de suite.

— Il paraît que l'arrivée de sa fille le force à s'humaniser. Comment la trouves-tu, elle?

— Charmante. Elle ressemble à son père.

— Tu crois?

— Trait pour trait. Elle n'a rien pris de sa mère, qu'une taille élevée, peut-être. C'est son visage, à lui, son timbre de voix, son regard, son sourire, son expression quand il était jeune.

— Je ne pensais pas qu'il eût osé se présenter ici.

— Pourquoi, maman? Un grief qui remonte à vingt ans, c'est si vieux; il n'y a plus que vous et moi pour nous en souvenir. D'ailleurs le hasard, en le mettant en relations forcées avec Louise, a nécessairement amené cette visite.

— Tu ne lui en veux donc plus, Valérie?

— Je ne lui en ai jamais voulu, maman, » répondit Valérie avec effort. « Marcellin m'aimait, il avait le cœur loyal, le caractère élevé. Dans son abandon, je n'ai jamais, le premier moment passé, vu une trahison. Son mariage est un mystère, et un mystère douloureux à coup sûr. Lui en vouloir, mon Dieu! Peut-on en vouloir à un homme dont le visage n'exprime qu'un mot: Souffrance!

— Mais tu as souffert aussi.

— Pas comme lui. Non, je ne lui en veux pas; on n'en veut pas à un homme qui inspire tant de compassion. »

La raison parut bonne à la vieille dame, qui se remit paisiblement à parfiler. Mlle Valérie, prétextant un point difficile, transporta sa chaise et sa corbeille à ouvrage près de la fenêtre. Le rideau bleu cachait sa blanche figure dont l'expression était parfaitement calme, mais sur laquelle roulaient discrètement, silencieusement, de



grosses larmes qui remontaient une à une du fond de son cœur.

« Mon père, Mlle l'Hérilleux a dû être bien jolie, » dit Armelle en reprenant le bras de M. de Boisfort; « quelle pureté de lignes ont ses traits, quelle admirable transparence de teint, quelle grâce, quelle distinction ! Elle a été charmante, n'est-ce pas?

— Oui.

— Tenez, elle ressemble beaucoup à cette ravissante madone du Musée de Florence, devant laquelle vous restiez si volontiers en contemplation. Ne trouvez-vous pas qu'elle lui ressemble?

— Beaucoup.

— Et puis elle a, comme Mme de la Follière, une physionomie si charmante, quelque chose de si calme, de si doux, de si intelligent!

— Elle est très-intelligente.

— Vous l'avez connue autrefois?

— Oui.

— On l'aime beaucoup dans la famille de la Follière. Quand M. Charles veut parler d'une femme parfaite, il cite sa tante Valérie, et il est très-difficile. Elle a quelque chose d'idéal, cette femme; seulement je lui trouve l'air assez triste, ce que n'a pas Mme de la Follière, qui sourit toujours. »

Le silence que garda M. de Boisfort montra à Armelle qu'il désirait cesser la conversation, et ils montèrent la rue en silence. Une voiture était arrêtée à leur porte. A la Haute-Butte on avait besoin de M. de Boisfort.

Il quitta le bras de sa fille et monta rapidement dans son appartement. Il en descendit au bout de cinq minutes dans son costume ordinaire.

« Déjà? » dit Armelle, qui avait guetté son passage.

Et elle ajouta plus bas et comme involontairement:

« Cher père, je vous en prie, emmenez-moi. »

Il la regarda avec cette expression désolée, qui assombrissait si souvent ses traits.

« Que t'ai-je dit une fois? » répondit-il d'une voix concentrée; « ton père est un homme maniaque, bizarre, aigri, auquel il faudra beaucoup pardonner. Il a besoin d'une maison solitaire où il puisse aller passer ses mauvais moments, ses heures de souffrance, de malaise moral, une maison où il n'entende que le bruit de la mer, rien que cela. Si tu veux lui plaire, ne désire jamais l'y suivre.

— Pardon, j'avais oublié, » murmura Armelle, étrangement impressionnée, sans savoir pourquoi. « Je ne vous demanderai plus cela, je vous le promets. »

Il l'embrassa.

« Pourrai-je voir quelquefois les dames l'Hérilleux? » demanda-t-elle.

— Certainement; ta tante, d'ailleurs, a toute autorité sur toi. »

Il monta en voiture.

Armelle, le front appuyé contre les vitres, le regarda partir.

La voiture avait à peine tourné l'angle de la rue qu'un homme d'assez piètre mine entra dans la cour et demanda M. de Boisfort. Armelle lui fit dire par sa femme de chambre que son père était absent pour une huitaine de jours, et rejoignit sa tante dans le salon. Elle ne fut pas peu étonnée de voir tout à coup entrer ce personnage.

Il s'avança fort humblement vers Mlle Marthe, et lui tendit un papier timbré.

Armelle s'était approchée, et il lui fallut transmettre à sa tante les réponses qu'elle n'entendait qu'imparfaitement.

« Ma tante vous demande ce que signifie ce papier, Monsieur? » dit la jeune fille.

« Mademoiselle, c'est une assignation.

— Je ne comprends pas.

— Mademoiselle, je suis huissier, et je dois remettre ceci à M. de Boisfort, parlant à sa personne, ou à une personne de sa famille.

— De quelle affaire s'agit-il? Veuillez le dire, et je donnerai plus tard à ma tante les explications nécessaires, » dit vivement Armelle.

L'huissier répondit que Mlle de Boisfort, qui lisait en ce moment l'assignation, allait connaître l'affaire dans tous ses détails. Il ajouta cependant qu'il s'agissait d'une demande en dommages et intérêts faite par un ouvrier serrurier que M. de Boisfort avait employé à son château il y avait quelques semaines. Il allait en rester là, mais Armelle, voyant sa tante occupée, le pressa de questions et il continua son récit:

« L'ouvrier, oubliant la défense qui lui avait été faite de toucher aux fenêtres du pavillon, avait cru devoir s'assurer qu'aucune réparation n'était nécessaire en cet endroit. Dans cette excellente intention, il avait sauté sur le rebord d'une de ces fenêtres dont un des barreaux lui paraissait à moitié descellé. M. de Boisfort l'avait aperçu d'en-bas, était monté furieux sur son échafaudage, l'avait saisi au collet et l'avait jeté sur la terrasse. Cette chute ne pouvait être grave, il ne tombait pas de haut, mais en tombant il s'était foulé le pied, et il traduisait M. de Boisfort devant le juge de paix pour cet acte de violence. »

Cette histoire étonna beaucoup Armelle, qui croyait son père incapable d'une telle brutalité; mais elle n'en laissa rien paraître.

« Je vais envoyer ce papier à mon père, » dit-elle.

« Très-bien, Mademoiselle; je mettrai donc: « Remis à sa fille. »

— Non, mettez à sa sœur; cela regarde ma tante. »

L'huissier salua et sortit.

Mlle Marthe n'avait rien entendu, mais elle ne s'était pas dessaisie du papier timbré. Pendant que le porte-contraintes et Armelle échangeaient ces quelques paroles, elle lisait attentivement l'assignation. Après la sortie de cet homme, elle pria sa nièce d'aller lui chercher ce qu'il fallait pour écrire.

« Il faut que j'envoie ceci à Marcellin, » dit-elle avec une indifférence bien jouée; « ce n'est qu'une petite affaire bien insignifiante dont il a négligé de s'occuper.

— Quelle affaire? » demanda Armelle.

« Un procès avec un fermier, ou quelque chose d'approchant. »

Armelle ne dit rien et alla chercher ce qu'il fallait pour écrire. En rangeant ces choses sur la petite table elle jeta plus d'un regard sur le papier timbré déployé devant Mlle Marthe. Des yeux de vingt ans lisent de loin, et elle put s'assurer, par cet acte d'accusation, que l'huissier lui avait dit la vérité.

Laissant sa tante occupée à préparer l'envoi, elle retourna dans sa chambre. Elle s'assit d'un air accablé, et demeura longtemps pensive. Les singularités de son père commençaient à l'alarmer sérieusement, à l'agiter douloureusement. Elle repassa dans son esprit tout ce qu'elle avait vu d'étrange dans ses actes, sa longue séparation d'avec elle, son parti pris de ne jamais la recevoir dans cette résidence qui, depuis quatorze ans, était la sienne, son trouble lors de son arrivée subite à la Haute-Butte, son désir de l'en éloigner aussitôt, ses longs et irréguliers séjours dans ce château solitaire, et, pour couronnement, cette façon de punir une simple désobéissance à ses ordres. A l'immense tristesse qui envahissait son cœur, venait se joindre une crainte vague mais terrible.

« Oh! mon Dieu! » gémit-elle tout-à-coup en se couvrant le visage de ses deux mains: « serait-il fou?

(La suite au prochain numéro.) ZÉNAÏDE FLEURIOT.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Dans un intéressant recueil publié chaque année à la librairie Hachette (*l'Année scientifique et industrielle*), M. Louis Figuier accorde la plus entière approbation à l'appareil Dubroni (photographie de salon), recommandé par nous dans le no 1 de cette année. Nous ne pouvons répondre séparément à chacune des personnes qui nous ont écrit à ce sujet; nous les engageons à demander chez M. Dubroni, rue Jacob, 6, la démonstration imprimée jointe à chaque boîte. On peut avec cet appareil faire des portraits, des paysages d'après nature, des reproductions de tableaux, etc., exactement comme si l'on opérait d'après l'ancienne méthode (avec chambre obscure), et *tout le monde* peut faire de la photographie, d'après les indications pratiques et précises qui accompagnent chaque appareil. La boîte de produits chimiques (en dehors de ceux qui sont livrés avec l'appareil) coûte 10 francs.

Je viens d'examiner une *Méthode élémentaire de piano, appliquée à l'harmonie*, par J. Klarmann. Grâce à cette méthode extrêmement simple, admirablement claire, dès les premiers jours où l'on met les mains d'un enfant sur le clavier d'un piano, on lui apprend l'harmonie en même temps que le mécanisme, et la théorie marche de front avec la pratique; l'élève n'est plus un automate, mais un être intelligent, sachant ce qu'il fait, et pouvant s'en rendre compte. Toute personne (même celle qui ignore les premières règles de l'harmonie) peut, avec cette Méthode, démontrer cette science, car on l'apprend en même temps qu'on l'enseigne; le prix est de 7 francs. On trouve la Méthode de M. Klarmann, à Paris, chez M. Lavinée, rue des Saints-Pères 11; — à Ornans (Doubs), chez M. Mathieu, organiste.

Il est complétement impossible de placer la photographie de Mme E. Raymond dans un exemplaire du journal, ainsi qu'on nous le demande continuellement. Le prix de la carte affranchie est d'un franc 45 centimes.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

No 67,885. Toutes nos figurines, tous nos bustes, ont des coiffures parmi lesquelles on peut choisir, et en dehors desquelles je ne puis rien indiquer, car il faudrait *inventer* ce que l'on ne porte pas. Il faut mouiller les cheveux avant de les onduler. — No 60. On ne porte pas de diamants le jour. Il m'est impossible de comprendre ces questions dans cette situation. J'ai déjà bien des fois répété qu'on ne portait pas autre chose que des robes coupées en pointes. Je ne puis m'immiscer dans les discussions conjugales, ni traiter ici des affaires aussi particulières. — No 59,942. *Haute-Savoie*. Je suis tout à fait incompétente sur ce point, car je ne connais aucune publication de ce genre. — No 73,973. *Puy-de-Dôme*. On ne porte guère de robe de mousseline blanche au bal, et à Paris, du moins, on n'en porte pas en été dans la rue. Le bleu Mexico est de tous les âges. Il n'y aurait pas assez de dentelle pour garnir une robe. Mieux vaut la combinaison de la berthe. — No 72,335, *Ille-et-Vilaine*. Le grand talma de cachemire Havane peut être teint en même nuance très-foncée; cela vaudra mieux que le noir; mais, comme ce pardessus n'est plus fort *à la mode*, il vaut mieux garder les guipures pour le crêpe de Chine, et garnir le talma avec un simple galon posé à 2 centimètres de distance du bord. — No 16,965, *Vendée*. S'adresser directement à M. Hachette, boulevard Saint-Germain, 77, à Paris, ou bien à M. Delalain, 76, rue des Écoles. — No 74,558, *Ardèche*. Dessin trop spécial, et qui ne pourrait servir qu'à une seule abonnée; impossible par conséquent de le publier. S'adresser à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14. — No 74,579. *Oise*. Malheureusement impraticable. Toutes les colonnes du journal se trouveraient envahies par ce genre de renseignements, qui feraient d'ailleurs double emploi, puisque nous indiquons les quantités. Les *Conseils d'un vieux jardinier* ont été réimprimés dans la 2me édition du *Journal d'une jeune fille pauvre*, auquel ils font suite; librairie Firmin Didot, un volume, prix: 3 fr. — No 7,162, *Meuse*. Une robe de velours se porte, *au plus tard*, jusque dans les premiers jours d'avril. La largeur des robes est la même pour toutes les tailles, c'est-à-dire 5 mètres sur le bord inférieur. Hélas! combien de fois faut-il répéter que *toutes* les robes aujourd'hui sont coupées en pointes? Point de garniture à une robe de velours. Corsage montant à basques derrière. Col et sous-manches en dentelle, ou guipures très-fines mélangées de broderie. Oui, pour le mantelet de dentelle. J'ignore la forme des chapeaux ronds qui paraîtront dans cinq mois. On porte les anciens *grands* voiles de dentelle. On peut envoyer des cartes pendant tout le mois de janvier. A quatre ans et demi, un petit garçon ne peut plus être habillé comme une petite fille. — No 83,791, *Nord*. Fichu ou veste en tulle de dentelle noir, sur le corsage décolleté. Voir les divers modèles de manteaux que nous avons publiés. On pourra choisir le modèle de transformation, mieux que je ne saurais le faire, ne connaissant pas la casaque. Chapeau bouillonné en tulle noir, brodé en perles blanches de cristal. — *B..... près Paris*. Je n'ai malheureusement pas un assez grand nombre de connaissances pour rendre des services de cette nature, et si l'on veut avoir mon avis, j'ajouterai que le projet me semble impraticable. On trouve partout, à Paris, sans retard, les plus beaux objets de lingerie; on n'ira guère, hélas!.... les chercher au loin. Mieux vaudrait travailler pour les maisons de Paris, car une clientèle particulière ne peut s'acquérir dans ces conditions. — No 72,110, *Ain*. On ne peut guère faire des bobèches autrement qu'en perles; or, nous en avons publié l'année dernière, et, de plus, cela n'est pas très-joli; rien ne vaut les bobèches de cristal, qui sont toujours propres. Voir les articles de *Modes*. — No 6,186, *Paris*. Quand j'avais le temps de broder, je me gardais bien de relever les dessins en les *piquant*; je posais le nansouk, ou la batiste, sur le dessin, et je traçais celui-ci au crayon; quand le dessin est publié en moitié, on pose un papier sur le dessin, on calque à l'encre, avec une plume, puis on retourne ce décalque, et l'on trace encore les contours sur le même papier (envers); on a ainsi les deux moitiés du col, ou du coin de mouchoir, se *regardant*. Ne peut remplacer un corset. Tous les patrons de robes pour petite fille peuvent être faits en piqué, comme en toute étoffe. — No 27,244. Le prix dépend de la quantité de lés; s'adresser directement à Mme Guigné, rue du Bac, 46. Les robes teintes et imprimées, telles qu'on les prépare dans cette maison, sont très-jolies; envoyer la robe décousue, bien entendu. J'aimerais mieux le crêpe bleu que blanc sur dessous bleu; pas étrange du tout, et très-bien. — *Genève*. On ne peut pas plus enlever les taches de rousseur, que blanchir un nègre, puisque ces taches font partie intégrante de l'épiderme; on peut à la place d'une tache former un trou, mais dès que la peau se *refait*, la tache reparaît. Tel est l'avis des médecins impartiaux; consultez-les. On peut tordre les cheveux, les fixer avec un peigne, puis, si l'on assez de cheveux, former un chignon. On a reçu un patron de peignoir du matin, dans le no 39 de l'année 1865. On en recevra encore.



Mon premier, chère lectrice,
Orne ton cou charmant;
Dans mon second, si le temps est propice,
Le navire entre aisément;
Malgré plus d'un artifice
Mon dernier se voit souvent;
Mon tout est chaque jour surveillé prudemment.

A. MOISY.

Explication de la Clef diplomatique.

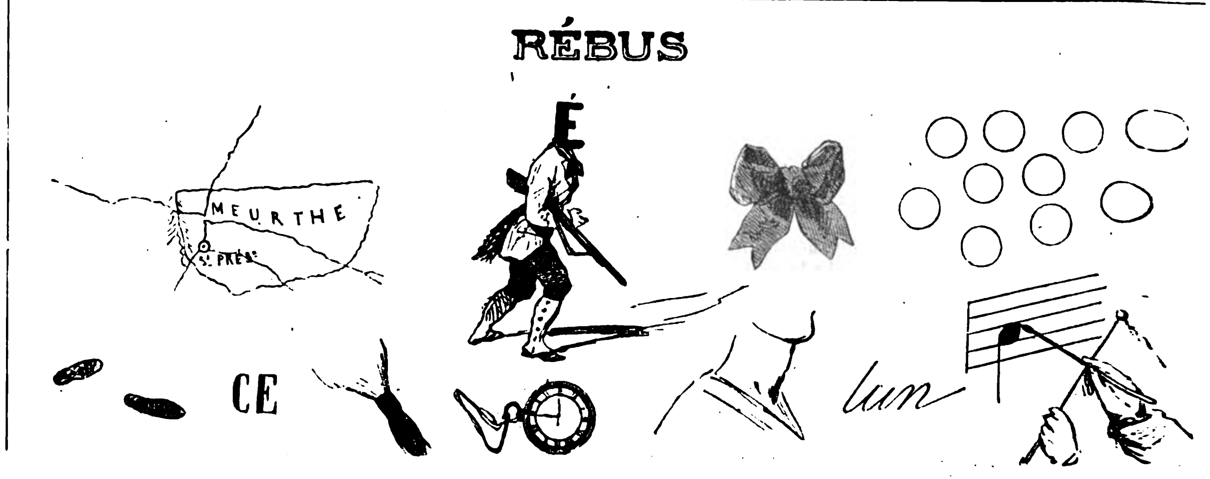
La terre, l'océan,
Les cieux, le monde immense,
Tout, d'un être puissant,
Révèle l'existence.

A. M.

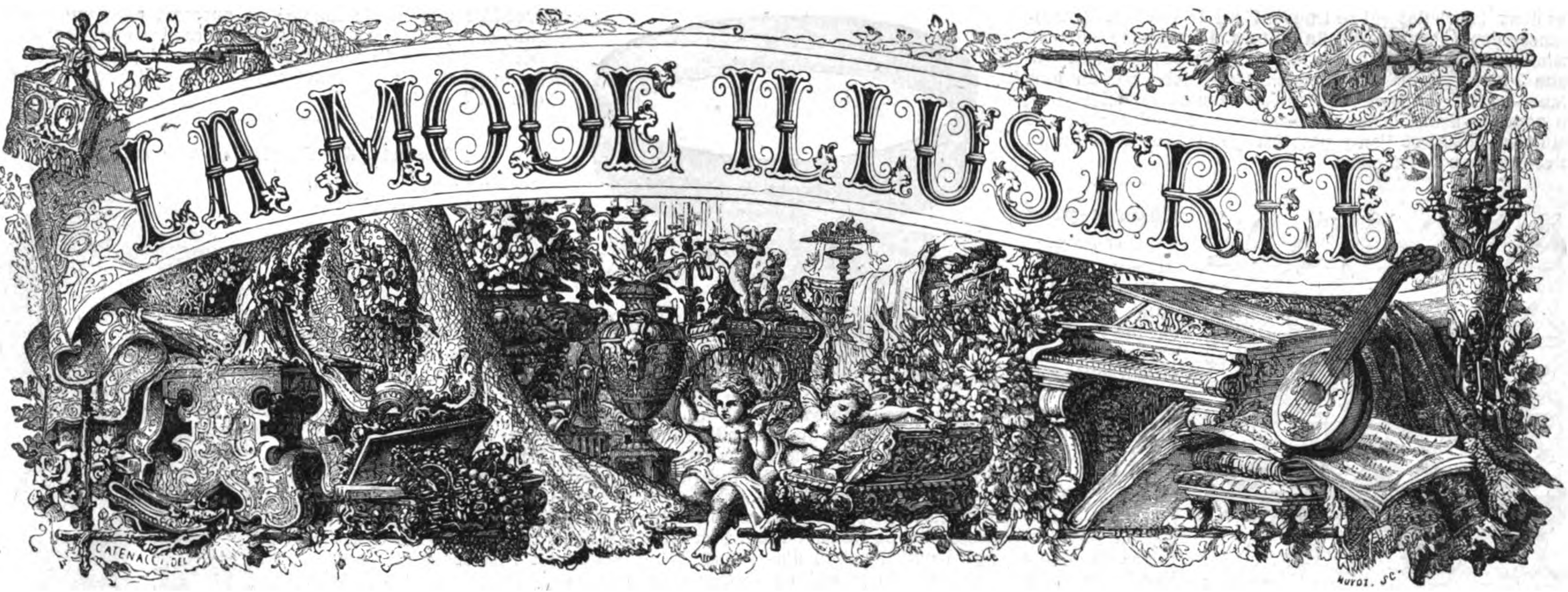
Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



N° 8. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 18 février 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —



Veste en mousseline.

Cette veste, sans manches, ornée de guipure Cluny et d'entre-deux en même guipure, doublés de rubans bleu, se met sur un corsage décolleté, tenant à une robe de soie, ou de linos de couleur claire, ou bien encore sur un corsage montant en mousseline, associé à une jupe quelconque.

Le patron est celui de toutes les vestes Figaro. Pour chaque épaulette on emploie une bande de mousseline ayant 84 centimètres de longueur, 12 centimètres de largeur, au bord de laquelle on fait un ourlet d'un centimètre 1/2, surmonté de trois ourlets d'un demi-centimètre chaque; la garniture est une guipure posée à plat, ayant 1 centimètre de hauteur. La bande est échancrée à chaque extrémité, de façon à n'avoir plus qu'un centimètre de largeur, puis froncée et cousue dans l'entournure. Les coutures du dos sont cachées sous deux guipures, ayant chacune 1 centimètre de largeur, et cousues *pied* contre *pied*. L'entre-deux bordant la veste a 3 centimètres 1/2 de largeur; il est encadré de chaque côté avec une guipure légèrement froncée, ayant 1 centimètre de largeur. La guipure garnissant le bord inférieur de la veste a 4 centimètres de largeur.



VESTE EN MOUSSELINE.

Ceinture à basques.

Ces ceintures sont fort commodes pour cacher la jonction d'une jupe avec un corsage parfois étranger. Notre modèle est fait en velours brun. On en prend une bande coupée en biais, ayant 20 centimètres de largeur, que l'on dispose en trois plis sur une bande de mousseline roide, ayant 5 centimètres de largeur. La basque, faite en ruban de velours brun ayant 3 centimètres de largeur, se compose de quinze boucles ayant 5 à 6 centimètres de longueur, disposées comme le dessin l'indique, sur une doublure de tulle noir roide.

Observation. Les ceintures en velours, épaississant la taille, doivent être évitées par les personnes qui ont de l'embonpoint. La ceinture dont nous publions le dessin peut être faite en taffetas; on peut aussi l'exécuter en tissu pareil à la robe.

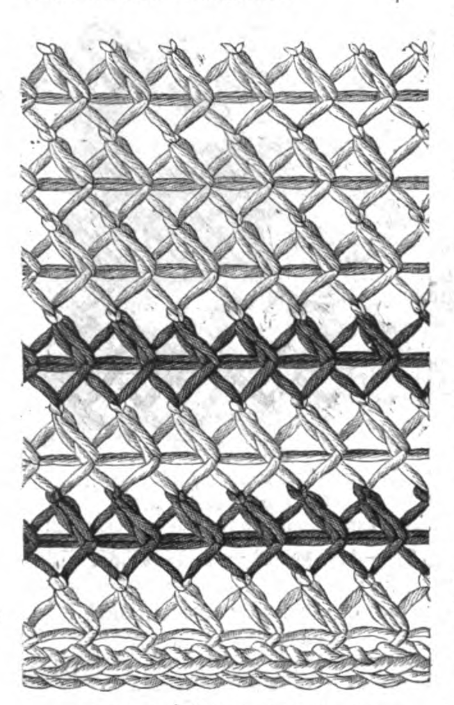
Écharpe cache-nez au crochet.

MATÉRIAUX : 32 grammes de laine anglaise blanche; 16 grammes de même laine, de couleur vive; deux glands assortis.

Faite en laine anglaise, prise double, cette écharpe est extrêmement légère, tout en étant très-chaude. Les rayures foncées forment une bordure sur chaque côté. On les fait en laine ponceau, — ou bleue, — ou violette. Le fond est blanc.

On dévide la laine double, et l'on fait avec un gros crochet une chaînette de 170 mailles, qui, *tendue*, doit avoir une longueur d'un mètre 70 centimètres. On travaille toujours sur le même côté, c'est-à-dire qu'à la fin de chaque tour, on coupe la laine pour la rattacher au commencement. On travaille de la façon suivante : * on jette le brin sur le crochet, comme si l'on voulait faire une bride, — on pique le crochet dans le côté de devant de la plus proche maille de la chaînette, et l'on tire le brin au travers de cette maille et du *jeté* ou *bouclette*, qui se trouve sur le crochet; on reprend le brin, on le passe au travers

des deux bouclettes qui se trouvent sur le crochet. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. Le premier tour est, comme la chaînette, fait avec la laine blanche; viennent ensuite 3 tours ponceau, séparés l'un de l'autre par un tour blanc, — 12 tours blancs, — 3 tours ponceau comme ci-dessus; on noue les bouts de laine, on fronce le travail sur chaque côté transversal, et l'on y pose les glands, qui ont chacun 11 centimètres de longueur.



TRAVAIL DE L'ÉCHARPE CACHE-NEZ EN GRANDEUR NATURELLE.

Couvre-pied
AU CROCHET.

MATÉRIAUX : Coton Bresson, nº 50.

On commence chaque carreau par le milieu, en faisant une chaînette de 22 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — 32 brides posées *à cheval* sur le cercle; la première bride est toujours fermée par 3 mailles en l'air.

2e *tour.* — 32 brides, mais chaque bride séparée de la suivante par une maille en l'air, et placée *entre* deux brides du tour précédent.

3e *tour.* — On divise les brides en quatre parties, chacune de 8 brides, et l'on fait alternativement une bride, — une maille en l'air; sur la maille en l'air du tour précédent, qui marque la séparation de deux parties, on fait toujours *deux* brides séparées par 3 mailles en l'air; dans ce tour chaque division a par conséquent 9 brides.

On maintient les quatre divisions, et l'on fait encore 5 tours, dans chacun desquels le nombre des brides augmente de 4; les mailles en l'air des coins sont au nombre de cinq dans le 4e tour, — de 7 dans le 5e, de 9 dans le 6e, de 11 dans le 7e, — de 13 dans le 8e. Le carreau est terminé. On en réunit le nombre voulu; des treize mailles en l'air formant chaque coin, les cinq du milieu, seules, restent libres.

Le vide qui se trouve sur le contour extérieur, entre deux carreaux, est en partie comblé par une barrette de 9 à 10 mailles en l'air, pour laquelle on attache spécialement le brin.

Bordure. On la fait autour du couvre-pied.

1er *tour.* — * Une maille simple, — 13 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles. Recommencez depuis *.

2e *tour.* — Sur chaque feston des mailles en l'air on fait: 2 mailles simples; 7 petits festons, composés chacun de 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la première de ces mailles en l'air; après chaque petit feston 2 mailles simples.

3e *tour.* — Dans chaque pointe des grands festons: * une maille simple, — 9 mailles en l'air. Recommencez depuis *.



CEINTURE A BASQUES.

A chaque coin du couvre-pied on fait deux ou trois fois de suite 11 mailles en l'air au lieu de 9.

4e *et* 5e *tours.* — Comme les 1er et 2e tours, disposés comme le dessin les indique.

6e *tour.* — Comme le 3e tour.

7e *tour.* — * Une maille simple dans la plus proche maille simple du tour précédent, c'est-à-dire dans la pointe d'un feston; 10 mailles en l'air dont on passe les trois dernières; dans la suivante une grande bride, — dans la maille suivante une maille simple, — 5 mailles en l'air, et dans la seconde une grande bride, — dans la première une maille simple, — 5 mailles en l'air, et dans la 2e une grande bride; dans la première une maille simple; on enserre, avec une maille simple, la maille en l'air d'où partent ces trois feuilles; — on fait 5 mailles en l'air, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour. A chaque coin les festons doivent être plus *tendus* que sur les côtés.



COUVRE-PIED AU CROCHET.

Points de dentelle sur tulle.

MATÉRIAUX : Tulle de coton; fil blanc très-fin; soie noire très fine.

Ces *points* pourront être utiles en une foule de circonstances. Ils serviront pour voiles, — bonnets, — cravates. On peut aussi les exécuter sur des bandes de tulle associées pour bonnets, fichus, vestes, à des entre-deux brodés; enfin, on peut les copier sur du gros tulle pour rideaux.

Nº 1. Le dessin représente des losanges en biais, formées par des croix faites chacune sur un trou du tulle avec du fil blanc. Chaque losange est bordée à l'intérieur avec une chaînette faite en soie noire. Au milieu se trouve une étoile. Si l'on exécutait ce travail pour rideaux, on supprimerait la soie noire, et l'on ferait le dessin tel qu'il se trouve représenté, *plus grand que nature.* On fait les croix composant les losanges d'abord dans un seul sens, c'est-à-dire à moitié, puis on les recouvre en revenant sur ses pas (voir le dessin plus grand que nature).

Nº 2. Rayures en biais, *point de roseau* et *pois* encadrés de soie noire (voir le dessin plus grand que nature).



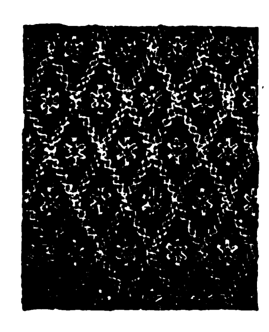
ÉCHARPE CACHE-NEZ AU CROCHET.

Jupon blanc.

Ce modèle, fait en fine percale blanche, est taillé en pointes, et découpé en dents arrondies sur son bord inférieur. La garniture se compose d'entre-deux brodés, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, et bandes plissées ayant 3 centimètres 1/2 de largeur. Des bandes coupées en biais, ayant un demi-centimètre de largeur, piquées, réunissent les bandes aux entre-deux sous lesquels la percale du jupon est découpée. La largeur du jupon est de 4 mètres 30 centimètres. Il est plus long de 10 centimètres derrière que devant; sa longueur totale dépend de la taille de la personne à laquelle on le destine.

Deux garnitures pour jupons blancs.

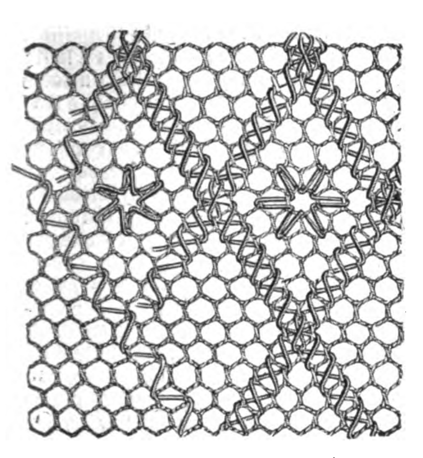
Le dessin nº 1 représente la garniture d'un jupon en moitié de sa grandeur naturelle. La garniture se compose de plis horizontaux, encadrés par un entre-deux brodé; les entre-deux entrelacés, posés sur les plis, sont en gui-


N° 1. POINT DE DENTELLE SUR TULLE.

pure Cluny, — ou bien exécutés au crochet d'après le dessin et l'explication que nous publions. Un cordon blanc est cousu sur chaque côté de l'entre-deux en guipure. Des bandes de percale coupées en biais sont *piquées* sur chaque côté de l'entre-deux brodé, et sur le bord inférieur du volant plissé, terminé par une étroite guipure Cluny.

***Entre-deux** pour la garniture de jupon*, n° 1. Coton à crochet n° 50 ou 60. On fait une chaînette ayant la longueur voulue, sur laquelle on revient.

1er *tour*. — * 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles de la chaînette, — 1 maille simple en dirigeant le brin en bas derrière la chaînette, de façon que cette maille *coupe* la chaînette; — 4 mailles en l'air sous lesquelles on passe 4 mailles, — 1 maille-chaînette, mais en la dirigeant vers le haut de la chaînette. Recommencez depuis *. On exécute ainsi une sorte d'enlacement en faisant alternativement 4 mailles en l'air *au-dessus*, — 4 mailles en l'air en dessous de la chaînette, laquelle doit avoir la longueur voulue pour le jupon.


N° 1. POINT DE DENTELLE SUR TULLE, PLUS GRAND QUE NATURE.

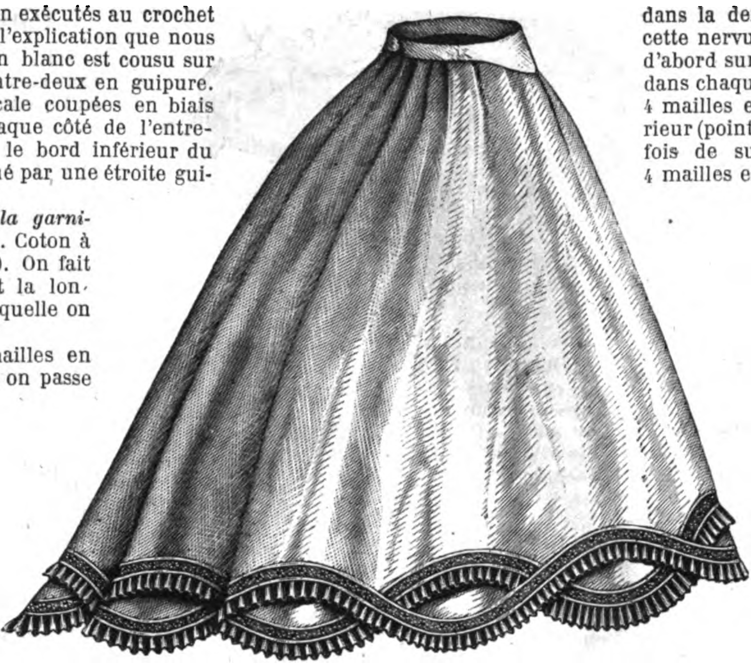
2e *tour*. — Sur l'un des côtés de la chaînette: * 5 mailles simples, dans la plus proche *ondulation* 1 picot (c'est-à-dire 5 mailles en l'air, une maille-chaînette dans la seconde de ces 5 mailles), encore 2 picots semblables, — une maille en l'air, — 5 mailles simples dans la même ondulation. Recommencez depuis*.

3e *tour*. — Alternativement une grande bride (pour laquelle on reprend le brin cinq fois), 5 mailles en l'air; la grande bride est toujours placée dans le *creux*, entre deux ondulations.

4e *tour*. — Alternativement une maille en l'air, une bride; toujours 2 brides sur chaque ondulation.

On répète les trois derniers tours sur l'autre côté de la chaînette.

Dentelle au crochet accompagnant l'entre-deux. On fait une chaînette comme celle qui commence l'entre-deux; mais chaque *anneau* (ou ondulation) se compose de 6 mailles en l'air; la 7e maille ferme l'anneau.

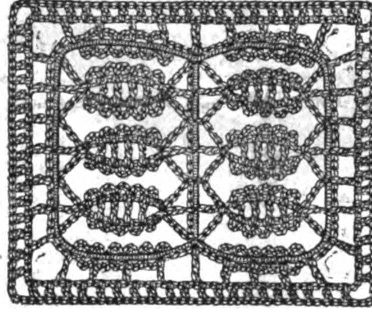

JUPON BLANC.

2e *tour*. — Sur chaque anneau: 4 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 4 mailles simples; on a formé ainsi 4 picots séparés par 2 mailles en l'air.

3e *tour*. — Comme le précédent, mais sur l'autre côté des anneaux.

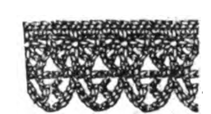
4e *tour*. — Sur le 3e tour une bride pour laquelle on reprend quatre fois le brin, posée sur le 2e picot du premier anneau; — * 2 mailles en l'air, — une bride sur le picot suivant, — 3 mailles en l'air, — une bride dans le 2e picot de l'anneau suivant (en passant, par conséquent, 2 picots). Recommencez depuis *.

5e *tour*. — Sur le 4e tour: alternativement une petite bride, — une maille en l'air; 2 brides doivent se trouver dans chaque grand vide; — une bride dans chaque vide plus petit.

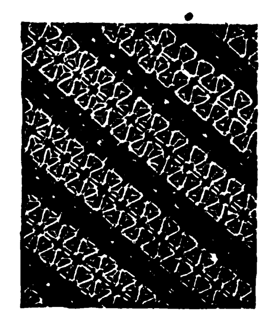

CARRÉ EN GUIPURE (CROCHET).

N° 2. Garniture pour jupon blanc. Se termine comme la précédente par un volant plissé surmonté de deux entre-deux brodés, lesquels se répètent perpendiculairement entre les carrés de guipure; entre-deux et carrés sont réunis par de petites bandes piquées; il y a trois plis dans le jupon au-dessus de la garniture.

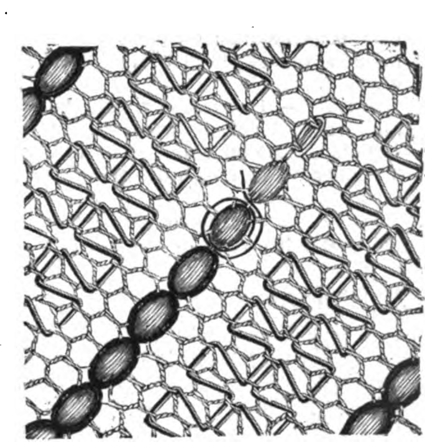
Carré en guipure (crochet). 1er *tour*. On commence par le milieu avec du coton n° 50 ou 60; on fait 4 mailles en l'air, puis,



N° 1. DENTELLES AU CROCHET. N° 2.

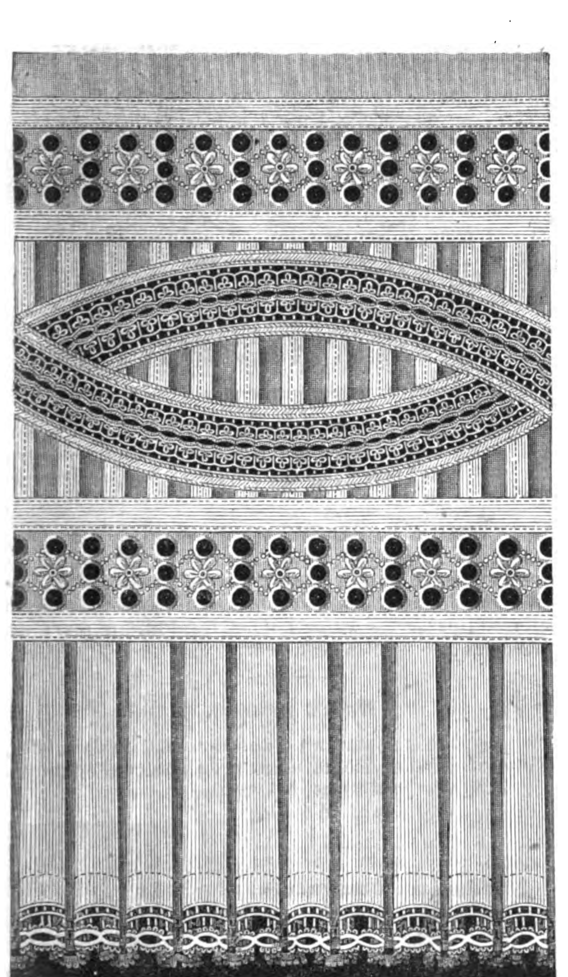
pour la première feuille *: 12 mailles en l'air dont on passe les trois dernières dans la suivante, une demi-bride, — une maille en l'air, — dans la maille suivante une petite bride, — puis une maille en l'air, — une bride (pour laquelle on reprend quatre fois le brin), — une maille en l'air, — une petite bride, — une maille en l'air, — et enfin une maille simple dans la dernière des 12 mailles. Sur cette nervure, qui a 5 vides, on fait d'abord sur un côté, puis sur l'autre, dans chaque vide 2 mailles simples, — 4 mailles en l'air; dans le vide supérieur (pointe de la feuille) on fait deux fois de suite 2 mailles simples, — 4 mailles en l'air; en dernier lieu une maille simple sur la tige tout à fait au commencement de la feuille, — 9 mailles en l'air. Recommencez deux fois depuis *.


N° 2. POINT DE DENTELLE SUR TULLE.

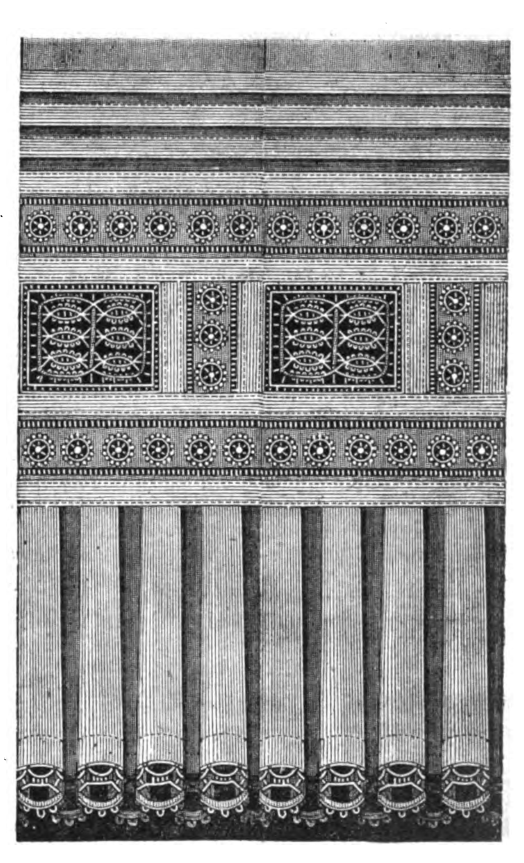
2e *tour*. — Sur le côté de la tige de la rangée de feuilles, on fait une bride dans la pointe inférieure de la dernière feuille qui vient d'être faite, par conséquent dans la maille même de la tige, — 4 mailles en l'air, — une maille simple au milieu des 9 mailles en l'air séparant deux feuilles, — 4 mailles en l'air, — une bride dans la tige de la 2e feuille, — 4 mailles en l'air, — une maille simple sur les suivantes, 9 mailles en l'air, — 4 mailles en l'air, — une bride dans la tige de la 3e feuille, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la première maille du 1er tour, — 9 mailles en l'air dont les cinq dernières forment un picot en ce que l'on en passe quatre, et que l'on fait une maille simple dans la suivante; — * 6 mailles en l'air, et avec les cinq dernières un picot. Recommencez quatre fois depuis *. — 4 mailles en l'air, — une grande bride (pour laquelle on reprend six fois le brin) dans la pointe supérieure de la plus proche feuille. On a formé l'une des *courbes* garnies de 6 picots dirigés du côté de la feuille; * 4 mailles en l'air, — une bride dans la même pointe de la feuille, — 4 mailles en l'air, — une grande bride dans la même pointe de la feuille, — une grande bride dans la pointe suivante. Recommencez une fois depuis *. — 4 mailles en l'air, — une bride dans la pointe ci-dessus indiquée, qui est celle de la dernière feuille, — 4 mailles en l'air, — une grande bride dans la même pointe, — 4 mailles en l'air encore, 6 picots, — 4 mailles en l'air. Cette courbe est attachée par une maille simple à la 5e des 9 mailles en l'air qui forment le trait d'union entre le 1er et le 2e tour.


N° 2. POINT DE DENTELLE SUR TULLE, PLUS GRAND QUE NATURE.

3e *tour*. — * Sur chacun des six festons composés de 4 mailles en l'air, appartenant au tour précédent, on fait 4 mailles simples posées *à cheval;* sur les quatre premières mailles en l'air de la plus proche courbe, encore 4 mailles simples. Puis sur les mailles en l'air séparant les picots on fait chaque fois


N° 1. GARNITURE DE JUPON.


VIGNETTE DE MOUCHOIR.


N° 2. GARNITURE DE JUPON.

2 mailles simples séparées par 4 mailles en l'air, — sur les quatre dernières mailles en l'air de la courbe, encore 4 mailles simples. Recommencez une fois depuis *. On est arrivé aux mailles simples faites au commencement de ce tour, auxquelles se rattachent les trois feuilles que l'on fait *vis-à-vis* les précédentes.

4e *tour.* — * 4 mailles en l'air, — une bride qui doit se trouver sur la bride de la tige de la plus proche feuille du premier tour, — une feuille, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le plus proche creux des petits festons de mailles simples, c'est-à-dire que l'on passe pardessus 4 mailles du tour précédent. Recommencez depuis*. On termine cette moitié de carré, comme la précédente, par un tour en *allant et revenant*, puis on entoure tout le carré par les deux tours suivants.

1er *tour.*—Il compte 32 brides toujours suivies de 4 mailles en l'air. Pour chaque bride on reprend le brin cinq fois, à l'exception des deux brides qui se trouvent sur chaque côté du creux, pour lesquelles on reprend le brin six fois.

2e *tour.* — Alternativement une petite bride, — une maille en l'air; la bride placée comme le dessin l'indique.

Dentelle au crochet pour le volant de la garniture n° 2. On fait une chaînette ayant la longueur voulue; on travaille sans couper le brin.

1er *tour.* — Dans chaque maille une maille simple.

2e *tour.* — Une maille simple dans la première maille du tour précédent; — * une maille en l'air, sous laquelle on passe 2 mailles, — dans la suivante 5 petites brides (pour lesquelles on reprend le brin trois fois), et après chaque petite bride une maille en l'air, sous laquelle on passe 2 mailles, — une maille simple dans la suivante. Recommencez depuis *.

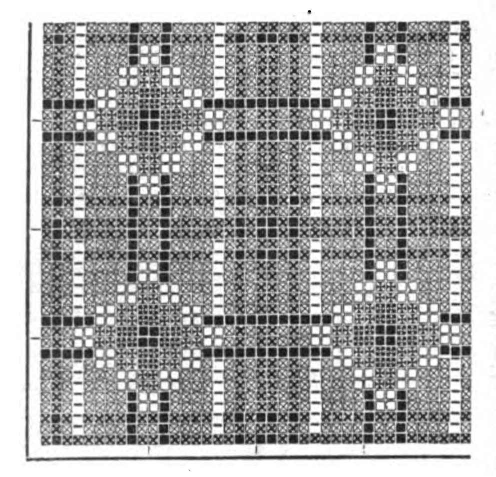
3e *tour.* — Une maille simple dans le 3e vide du premier feston de brides du tour précédent; — * une maille en l'air sur le vide suivant, — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le 3e vide du feston suivant. Recommencez depuis *.

4e *tour.* — Une maille simple sur la maille en l'air qui se trouve entre deux mailles simples du tour précédent; — * 3 mailles en l'air, — on jette deux fois le brin sur le crochet, — on fait une petite bride dans la première des trois mailles en l'air suivantes, de telle sorte qu'il reste un jeté sur le crochet; — on jette encore le brin une fois sur le crochet, — on fait une petite bride sur la 2e maille en l'air, on reprend le brin deux fois pour compléter la première bride, — 3 mailles en l'air, — une petite bride dans le milieu de cette sorte de croix, qui se forme avec ces quatre petites brides, — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille isolée du tour précédent. Recommencez depuis *.



Vignette de mouchoir.

On brode ce dessin au plumetis et point d'armes; on place les initiales au centre de l'écusson.



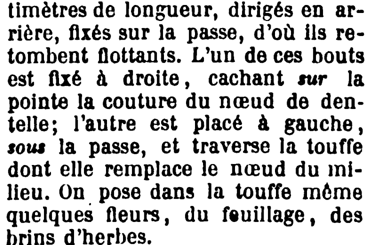
DESSIN COURANT EN TAPISSERIE. — Explication des signes : Noir. ■ Brun foncé. ■ Brun moins foncé. ‾ Brun plus clair (en soie). ■ Vert anglais foncé. ▣ Même vert moins foncé. ▫ Même vert plus clair (en soie).

COIFFURE DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Coiffure

DE CHEZ Mme AUBERT, Rue Neuve-des-Mathurins, 6.

La *charpente* de cette coiffure est une passe à pointe par devant, formée avec une bande de tulle noir, roide, ayant 38 centimètres de longueur, 2 centimètres de largeur, montée sur du fil d'archal. Sur le bord de devant de cette passe, on pose une dentelle noire légèrement froncée, ayant 5 centimètres de largeur; sous la pointe on place six bouclettes de ruban de taffetas bleu clair, plissées en *éventail*. Le ruban a 7 centimètres de largeur, les bouclettes chacune 6 centimètres de longueur. Derrière cette touffe de rubans on pose un nœud fait en entre-deux de dentelle, ayant 5 centimètres de largeur; le nœud se compose de deux bouclettes, — chacune 10 centimètres de longueur, — et deux pans, — chacun 13 centimètres de longueur; le nœud retombe en arrière; il est complété (voir le dessin) par une écharpe carrée en dentelle noire, ayant 12 centimètres de longueur, posée sous chaque pan. (On forme ces écharpes avec plusieurs entre-deux encadrés par une dentelle étroite). Les écharpes sont brodées en perles noires. A la touffe de ruban se rattachent deux longs bouts de rubans, ayant chacun 96 centimètres de longueur, dirigés en arrière, fixés sur la passe, d'où ils retombent flottants. L'un de ces bouts est fixé à droite, cachant *sur* la pointe la couture du nœud de dentelle; l'autre est placé à gauche, *sous* la passe, et traverse la touffe dont elle remplace le nœud du milieu. On pose dans la touffe même quelques fleurs, du feuillage, des brins d'herbes.



SEMÉ.



COLLIER ET CROIX EN VELOURS.

CHAUSSON TRICOTÉ.

Collier et croix en velours brodé.

Voici le véritable collier de *jeune fille*..., simple, joli, élégant sans être coûteux. On peut le faire en toute nuance, en l'assortissant aux couleurs de la toilette. Les perles, en cristal blanc, sont les plus convenables pour ce travail.

On prend une bande de velours coupée en biais, ayant 50 à 55 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de largeur; on exécute la broderie sur la *moitié* de cette largeur, puis on plie la bande en deux, on la coud ensemble; on ferme le collier soit avec un fermoir, soit avec du ruban de velours très-étroit, de même nuance que le collier, orné comme celui-ci de perles de cristal; on coud sous chaque côté du collier un morceau de ce ruban qui peut, à volonté, être très-long ou court, et se termine par des grelots de cristal, ou par une frange en perles.

La croix est coupée en carton épais, ou formée avec des baleines ou du jonc, *habillée* avec du taffetas noir, puis recouverte avec du velours brodé comme le collier; on attache la croix au collier avec une bouclette formée par des perles.

Mme Hénart, rue de Provence, 73, exécute admirablement toutes ces broderies. Elle fait aussi des ceintures assorties à ce collier, dont elle nous a fourni le modèle.

Chausson tricoté pour enfant.

MATÉRIAUX pour la paire : 32 grammes de laine blanche zéphyr; 1 mètre 25 centimètres de ruban étroit bleu ou rose; 2 fines aiguilles à tricoter en acier.

Ce chausson, très-simple et très-chaud, est tricoté avec deux aiguilles, en *allant et revenant*. On monte 16 mailles, sur lesquelles on tricote 22 tours à l'endroit; mais à la fin des quatre derniers on augmente d'une maille, en sorte que le 22e tour se compose de 20 mailles. Sur chaque côté de ces 20 mailles et sur la même aiguille, on monte 16 mailles; on a, par conséquent, 52 mailles en tout. On fait un *tour* à l'endroit, puis un tour *à jours* à l'envers; pour ce tour on fait alternativement * 2 mailles à l'envers tricotées ensemble, — une maille à l'envers, 1 jeté. Recommencez depuis *. Le tour suivant est fait à l'endroit, et chaque jeté est tricoté comme une maille. Après le tour *à jours* on fait 24 tours à l'endroit, — puis 5 tours *à jours*, chacun suivi d'un tour à l'endroit. Pour ces derniers on fait alternativement 2 mailles à l'endroit tricotées ensemble, — 1 jeté, — et dans le tour suivant le jeté est tricoté comme une maille. On démonte, on relève sur un côté les 16 mailles ajoutées, on monte sur la même aiguille encore 26 mailles, et sur ces 42 mailles on fait 6 tours à l'endroit. Viennent ensuite 22 tours également à l'endroit, mais dans chacun desquels on diminue 3 mailles à la pointe de devant du chausson, en laissant toujours intactes 3 mailles du tour précédent; on prend ensuite toutes ces mailles *laissées intactes* sur un fil. Avec le 22e tour finit le *côté* du chausson; en le démontant on prend aussi et l'on démonte les mailles qui se trouvent sur le fil. On coud ensemble la petite pointe de l'empeigne et le premier tour du *côté*, puis on relève sur l'aiguille le restant des mailles de ce premier tour du côté, et, pour allonger l'empeigne, on fait 32 tours à l'endroit, sans augmentation ni diminution, mais en réunissant la dernière maille de chaque deuxième tour avec la maille correspondante (lisière de devant) de l'empeigne. Quand le 32e tour est terminé, on monte sur la même aiguille encore 11 mailles nouvelles (qui seront plus tard réunies à la lisière de côté de l'empeigne); on y joint les 16 mailles encore libres, puis on tricote ce deuxième *côté* comme le premier. En le démontant on doit prendre aussi les mailles de devant de la prolongation de l'empeigne, et en démonter *deux* comme une seule maille. Cette dernière lisière est tricotée ensemble (à l'envers) avec le côté transversal des *côtés* du chausson, dont les côtés en biais sont réunis de la même façon; cette dernière couture se trouve sous le milieu du chausson; enfin, on coud ensemble, par derrière, les côtés en ligne droite. On passe les rubans dans les tours *à jours* en suivant les indications du dessin.

9035

DESSIN COURANT EN TAPISSERIE. — ■ Noir. ■ Gris feutre foncé. ▣ Même gris plus clair. ' Même gris clair. ▫ Lilas foncé, ■ plus clair, ▫ clair. ▣ Soie violette.

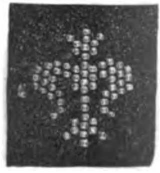
Deux semés.

On exécute ces dessins en perles de métal ou de cristal, sur des rubans de velours noir ou de couleur, employés pour coiffures, garnitures de vestes, de robes, de vêtements d'enfants.

Dessins courants

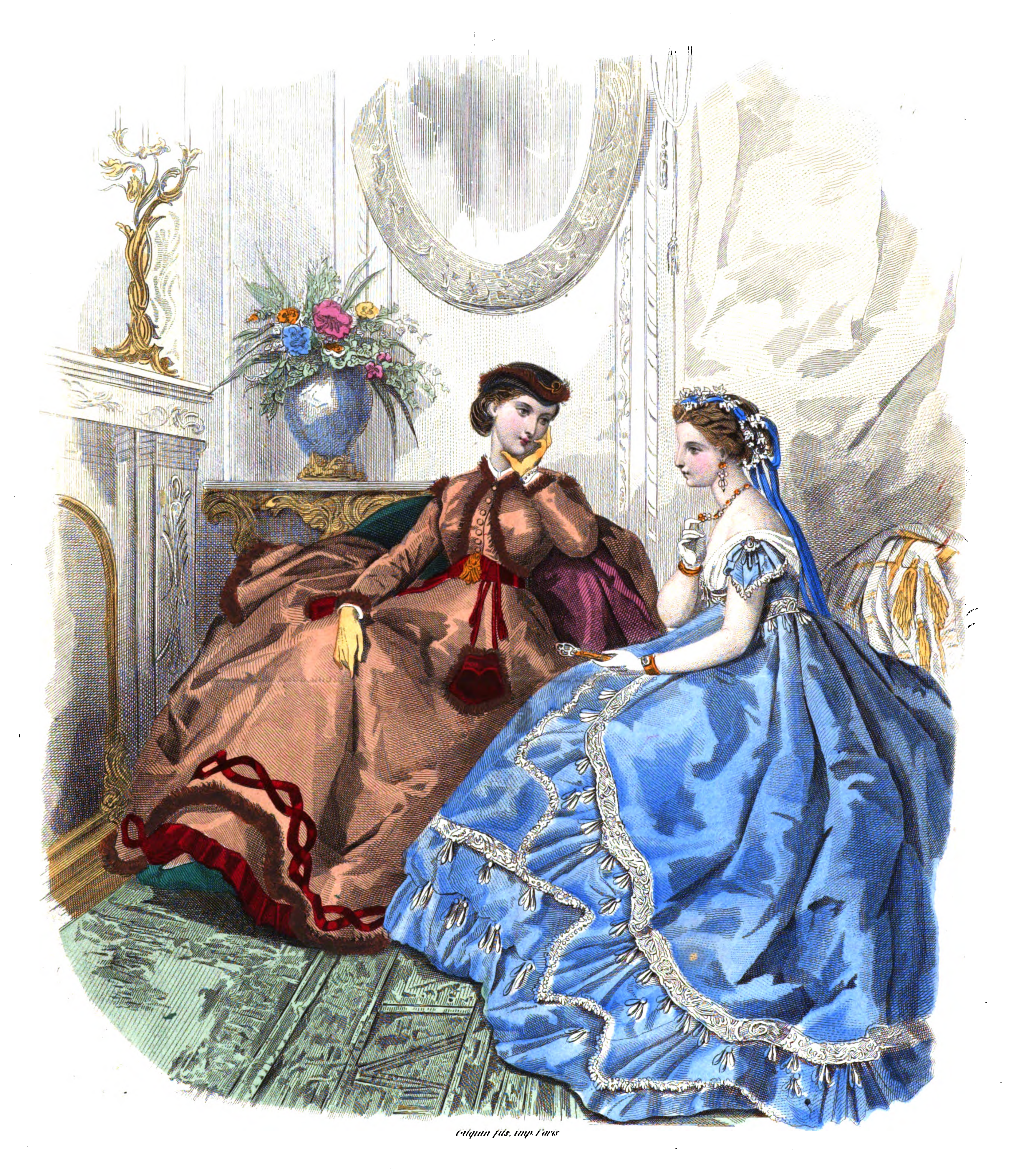
EN TAPISSERIE.

Ces dessins servent pour coussins de pieds, coffres à bois, sacs, etc.



SEMÉ.





Gilquin fils, imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, r. Jacob Paris.

Toilettes de M[elles] RABOIN, r. N[ve] des P[ts] Champs, 67.

Coiffures de M[r] CROISAT, 67, rue de Richelieu.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de ville ou de patinage. Robe nuance Havane clair, en satin, bordée d'une bande de fourrure, au-dessus de laquelle deux rubans de velours nacarat, entrelacés, forment des losanges; Jupon de même nuance que la robe, bordé avec un volant nacarat. Sur le corsage montant, retenu par une large ceinture nacarat, veste Figaro, brodée en or et garnie de fourrure; sur chaque côté de la ceinture poches-aumônières en velours nacarat, brodées de fourrure, et suspendues à des cordons nacarat. Toque russe en velours noir bordée de fourrure.

Robe en gaze de Chambéry, bleue. Jupe très-longue et très-large, bordée d'un volant ayant 40 centimètres de largeur, dans lequel on découpe des dents pointues, ayant chacune trois plis perpendiculaires; l'intervalle séparant les dents est plissé aussi, mais horizontalement. Ce volant est posé de façon à former une tunique, et le devant de la robe est garni avec deux bouillonnés sur lesquels retombent, de distance en distance, des pendeloques de cristal. Les bouillonnés, comme le volant, sont surmontés d'un entre-deux en blonde blanche; mêmes ornements en cristal sur le volant. Corsage décolleté, très-bas, complété par un corsage décolleté, en mousseline blanche.

,EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES. — TOILETTES DE CHEZ MADAME FLADRY, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 14.

Sœur de la mariée. Robe de taffetas gris, ornée de passementeries grises, fixées par des camées en nacre blanche. Paletot de velours noir, garni avec des bandes en plumes de pintade. Chapeau de tulle blanc.

Toilette de mariée. Robe en poult-de-soie blanc, garnie de biais plissés traversés par de petites écharpes également plissées, bordées d'une frange en perles. Corsage montant. Ceinture assortie avec longues écharpes. Écharpes courtes sur les entournures. Voile en tulle blanc.

MODES.

Il est difficile de s'occuper de toilette à cette date ` c'est-à-dire quand quelques jours à peine se sont écoulés depuis le mercredi des cendres; mais la semaine prochaine verra recommencer la plupart des divertissements du carnaval; les toilettes de bal fourniront une nouvelle carrière, non que l'on donne des bals proprement dits, mais parce qu'on se réunit sous divers prétextes : un piano est là; après un ou deux morceaux de musique, on engage une sauterie... et l'on trouve des circonstances atténuantes, parce que l'on peut écarter la préméditation.

Cependant les toilettes du soir entrent dans une phase nouvelle quand le carnaval est passé; le genre printanier l'emporte sur les lourdes magnificences de l'hiver. Saluons l'avénement des gazes de Chambéry, de Nice, du crêpe lisse surtout, avec lequel on compose pour les jeunes filles, et même pour les jeunes femmes, de fraiches toilettes d'un blanc mat, si pur, qu'il rappelle le *velouté* du camélia blanc. Trois ou cinq rouleaux de satin blanc posés au-dessus de l'ourlet, une ceinture en ruban de satin blanc, un brin de fleur dans les cheveux, voilà de quoi reposer l'esprit et la vue, également fatigués des toilettes d'ordre composite, compliquées au point de défier toute description, et portées dans les dernières fêtes du carnaval par quelques dames étrangères, qui luttent entre elles d'excentricités pour obtenir la mention de leur costume dans un journal quelconque.

Revenons à nos calmes occupations. Bien des lettres continuent à m'interroger au sujet des lés des robes qui sont maintenant coupés en pointes. Ces détails ont été donnés, répétés, et si l'on veut m'obliger à les *renarrer*, je rejette sur mes abonnées la responsabilité des répétitions fastidieuses que l'on pourra m'imposer.

Toutes les étoffes sont coupées en pointes; j'ai dit plusieurs fois (et l'on me reproche de ne pas le répéter sans cesse) que les étoffes ayant un envers, ou même un dessin désigné en terme de commerce par le mot *un montant*, ne peuvent se couper de cette façon sans que l'on se décide à sacrifier la moitié de chaque lé, utilisée du reste pour le corsage et pour les manches; si cependant l'on ne veut absolument pas couper une belle étoffe, on peut encore plier chaque lé en biais et laisser la moitié de chaque lé à l'envers de la robe.

Est-ce suffisamment explicite?

Non?

Eh bien! reprenons cet aride sujet.

Si l'on ne veut pas couper les lés, on replie en dedans 10 centimètres de leur largeur sur le bord supérieur, et l'on continue le biais *en mourant* jusqu'au bord inférieur.

Quant aux robes *franchement* coupées en pointes, je parle des étoffes sans envers et sans *montant* (n'oublions pas de le répéter), ayant de 60 à 63 centimètres de largeur, on plie chaque lé en deux, en biais dans le sens de sa largeur, de telle sorte que les deux côtés les plus larges représentant l'un l'extrémité de dessous, l'autre l'extrémité de dessus, soient *égaux* en largeur; cette égalité implique forcément celle des côtés étroits; on a ainsi dans chaque lé deux morceaux égaux coupés en biais d'un côté, restant en droit-fil de l'autre.

Si je ne suis pas jugée assez explicite cette fois, je renonce à vulgariser ce procédé, qui vient d'être mis en œuvre sous mes yeux par Mme Hénart pour ma plus récente robe.

On peut ne pas couper en pointe le lé de devant, pas plus que celui de derrière, et assembler les autres lés, un droit-fil avec un biais, si l'étoffe est large.

Pour les tissus étroits (60 à 65 centimètres de largeur) on assemble droit-fil avec droit-fil, et, dans ce cas, on réunit deux biais au milieu de la jupe par derrière; c'est-à-dire que l'on coupe deux lés en les posant l'un sur l'autre; pour ce milieu, que l'on coud ensemble, les deux côtés qui se trouvent coupés en biais, et les deux pointes enlevées à ces lés, sont cousus droit-fil avec droit-fil sur chaque côté de ce lé du milieu, par derrière.

On fait devant un pli creux ayant *au moins* 25 centimètres de largeur; même pli par derrière; le reste de la largeur de la jupe est plissé sur les côtés.

L'utilité doit avoir, je le reconnais, le pas sur l'agrément; mais je ne saurais consacrer toutes les pages de ce journal à un sujet qui pourrait avoir peu d'utilité et point du tout d'agrément pour une grande quantité de personnes; je préviens nos lectrices que je renverrai toutes les questions subséquentes concernant les lés en pointes à cet article de modes.

J'ai longtemps cherché, avec le désir d'être utile à nos abonnées, désir dont l'ardeur était, il faut bien l'avouer, doublée par une question d'intérêt personnel, la couturière habile, honnête, modérée dans ses prix, que toutes les voix me demandaient. On trouve ces qualités, mais généralement éparses; les difficultés m'animent au lieu de me décourager; ma persévérance, qui ne s'est pas lassée, vient enfin d'être récompensée : Mme Hénart, rue de Provence, 73, m'habille dans la perfection.... et sans m'essayer mes robes.... entendez-vous, Mesdames? sans m'essayer mes robes! Je vous la recommande en toute sécurité, sans redouter de jamais recevoir à son sujet un reproche, de quelque nature qu'il soit.

EMMELINE RAYMOND.

LA MESURE.

Nous avons toutes, à notre portée, un compagnon assidu et méconnu, qui nous tiendrait en réserve, si nous voulions bien consentir à user de ses richesses, les sujets de réflexion les plus variés, les comparaisons les plus intéressantes, les rapprochements les plus imprévus. Ce compagnon dédaigné, dont l'aspect seul suffit à provoquer le spasme nerveux connu sous le nom de bâillement, est semblable à beaucoup d'individus que nous rencontrons dans le monde: ils ne sont pas brillants, et nous nous hâtons d'en conclure qu'ils sont nuls; ils ne mettent pas en surface leurs connaissances acquises, leur bon sens inné, la rectitude de leur jugement, et nous leur préférons les escamoteurs qui jouent avec les idées, qui dégainent les paradoxes, et bouleversent les saines notions de la raison. Mais nous sommes ainsi faits, que nous poursuivons ce qui chatoie, plutôt que de rechercher ce qui éclaire; un éphémère amusement de l'esprit nous paraît plus agréable qu'un salutaire exercice de l'intelligence, et nous remettons toujours la réflexion *à demain*, pour consacrer *aujourd'hui* à la distraction.

C'est en essayant d'introduire un peu d'ordre dans les volumes qui encombrent ma table, mon bureau, et l'étagère sa voisine, que je faisais cet examen de conscience. Près des livres nouveaux, des brochures qui quittent à peine la presse; près des volumes ornés, illustrés, se trouvait un pauvre petit dictionnaire. Il n'était pas doré sur tranche, relié en maroquin ni en velours; humblement revêtu de basane, cet obscur, fidèle, utile compagnon, faisait assez pauvre figure. Mais cet extérieur modeste, contrastant avec le luxe de ses voisins, éveilla en moi une sorte de remords. « Tu ne m'amuseras pas, lui disje, mais tu m'instruiras.....» et j'écartai tous les autres livres pour prendre celui-là.

En l'ouvrant au hasard, mes yeux s'arrêtèrent sur un mot qui représente une foule de choses diverses; je l'ai écrit en tête de ces lignes, car il mérite d'attirer et de retenir l'attention universelle : c'est *la Mesure*.

La mesure représente le plus beau don que la nature puisse nous faire; mais s'il est inné comme la beauté, comme la santé, on peut cependant, à l'aide de quelques efforts, et moyennant quelques réflexions, acquérir au moins cette partie de la mesure qui est le

résultat de l'alliance du jugement avec la raison, et dans ce cas il ne manquera plus que la spontanéité dans la mesure, la prescience subtile, avisée, qui ne se laisse jamais surprendre, et garde toujours un équilibre parfait.

En un mot, la mesure est l'art de distribuer nos efforts de telle sorte que les résultats soient toujours en harmonie avec les causes.

Par conséquent, pas de grands efforts pour de petits résultats, — pas de petits efforts pour de grands résultats. Voir juste en toute circonstance et instantanément, de façon à choisir la ligne de conduite qui est d'accord avec la raison et la vérité, tel est le privilége des êtres qui possèdent la mesure.

C'est la mesure qui préserve de l'incohérence des idées, des sentiments et des actions, — tout comme la mesure nous enseigne à trouver dans la musique l'ordre, la clarté d'abord, la beauté ensuite.

Portez, par un effort de réflexion, la mesure à sa limite la plus extrême ; imaginez un être disant et faisant en toute circonstance tout ce que la mesure exige de lui, vous aboutissez à la perfection relative, qu'il nous est permis d'ambitionner. Renversez l'image..... vous arrivez au désordre et à toutes ses conséquences funestes, vous atteignez la déconsidération qui s'attache aux faiblesses du caractère, aux défaillances de la raison.

Le défaut opposé à la qualité qui s'appelle la mesure est l'étourderie. Il y a peut-être parmi mes plus jeunes lectrices des esprits enclins à supposer que l'étourderie fait partie des droits acquis à leur âge, et qui ne s'empresseraient pas même d'abdiquer ce défaut, qui leur semble à la fois léger, gracieux et *intéressant*. Cette erreur est grave, et il importe de leur apprendre dès leur première jeunesse qu'un défaut accusant l'incapacité n'est pas et ne saurait être intéressant. Les personnes qui ne sont pas destinées à supporter ses conséquences, c'est-à-dire les indifférents et les étrangers, pourront le traiter avec indulgence, et même le prendre pour sujet de quelques fadeurs surannées ; mais les parents, les amis, qui sont plus soucieux de servir que de flatter, doivent tenir un autre langage..... et j'ai à cœur de me ranger parmi eux.

La mesure nous enseigne à agir avec raison et bienséance, dans la famille comme dans le monde ; elle nous apprend à rendre à chacun ce qui lui est dû, à nous acquitter de nos devoirs grands ou petits. L'étourderie nous incite à ne relever que de notre caprice, à ne consulter que nos goûts, à ne tenir compte d'aucune obligation ; elle est le résultat de l'incapacité ou de l'égoïsme, et procède très-souvent de tous deux. On n'excuse donc aucune omission, en s'écriant : Que je suis étourdie !.... Vous êtes étourdie ? Eh bien ! il faut vous corriger ; nous ne pouvons proclamer, conserver, choyer en nous des défauts qui, par leur nature particulière, sont désagréables pour nos semblables. On vous prête un livre..... vous le perdez..... mon Dieu ! vous êtes étourdie ! Pensez-vous que cet aveu constitue une excuse valable ? Pas le moins du monde, car si votre étourderie est due à un manque d'équilibre dans les facultés intellectuelles, il faut éviter d'en faire supporter les conséquences à autrui ; si votre étourderie provient plus spécialement de la préférence que vous éprouvez pour votre personnalité, au détriment de ce que vous devez à vos semblables, l'excuse que vous alléguez constitue seulement une aggravation à votre faute. Pensez moins à vous; vous trouverez le temps de vous occuper des autres, et vous ne serez plus étourdie. Cela est indispensable d'ailleurs : une femme étourdie est un véritable fléau pour sa famille, pour ses amis, pour le monde; elle ne saura pas introduire dans sa maison l'ordre qui est la source du bien-être et de l'honorabilité; elle ne pourra élever ses enfants, gérer leur avoir, si la destinée lui impose un jour les devoirs qui appartiennent au chef de la famille ; incapable de remplir aucune de ces missions, il faudra donc les lui retirer toutes, et faire peser sur elle une sorte d'interdiction à *huis-clos?* Ces conséquences n'ont rien que d'exact et de réel ; ne suffisent-elles pas pour faire éviter l'étourderie, qui en est la cause première et unique? Mais je veux bien supposer que les personnes *étourdies* seront peu touchées de ces considérations sérieuses; je consens à admettre que leur vanité est le seul point par lequel on peut les aborder pour les convaincre; je serai cruelle — dans leur propre intérêt. Savent-elles ce que disent les indifférents ou les flatteurs qui viennent d'applaudir à ce qu'il leur convient d'appeler une aimable étourderie ?.... Ils s'éloignent en causant entre eux : « Jeune folle !....» disent-ils. Dans vingt ans, si elle n'est corrigée, ils diront : « Vieille folle ! » Horreur !

La mesure, dont j'ai entrepris d'énumérer les bons résultats, préserve de ces périls et de ces humiliations; elle enseigne à tenir les engagements que l'on prend, parce que, grâce à elle, on prend seulement les engagements que l'on peut tenir; elle modère les éclats de voix, les éclats de rire qui attirent l'attention et par conséquent la critique ; elle apprend à éviter l'exagération qui, soit qu'elle se manifeste dans les idées ou les sentiments, par les paroles ou les actions, entraîne toujours une sorte de mésestime, parce qu'elle implique une notable lacune d'intelligence, et l'insuffisance du jugement. Enfin, en tout lieu, en tout temps, en toute circonstance, la mesure..... son nom l'indique..... est le plus sûr de tous les conseillers, car elle nous porte à agir de façon à remplir tous nos devoirs, en sauvegardant nos véritables intérêts.

C'est la mesure qui vous enseignera à distribuer vos dépenses de telle sorte que le superflu ne prime pas le nécessaire.

C'est la mesure qui nous inspirera une modération inséparable du bon goût, comme du bon sens, qui nous préservera des enivrements et des excès de la vanité, qui nous apprendra à triompher avec modestie, comme à souffrir avec dignité.

La mesure est, en effet, diamétralement opposée à la vanité ; celle-ci *est*, seulement quand celle-là *n'est pas*. La mesure nous égale toujours à tous les revirements, bons ou mauvais, heureux ou malheureux, qui peuvent se produire dans notre situation, tandis que la vanité nous met toujours en-dessous de la bonne, comme de la mauvaise fortune. D'accord avec l'équité, d'accord avec la bonté, la mesure, quand elle accompagne la prospérité, nous conseille de ne pas nous prévaloir de nos succès ; elle nous engage à nous souvenir que la fortune est changeante, et que, riche aujourd'hui, on peut être pauvre dans dix ans, que, puissant en ce moment, on peut tomber bientôt dans la dépendance de ceux que l'on dédaigne et que l'on écrase présentement ; elle nous dit tout bas que chaque jour on sème pour l'avenir, et que la récolte donnera ses résultats inévitables, bons ou mauvais, selon les effets dont elle émane. Depuis trop longtemps nous nous conformons à la peine du talion, à cette loi judaïque et cruelle, répudiée par le christianisme. Ne peut-on rompre, enfin, avec cette tradition inique dans son apparente équité? Eh quoi !.... vous avez subi des dédains, vous avez supporté les mépris de quelque parvenu qui se montrait insolent, parce qu'il était sot, et, parvenu à votre tour, vous vous targuez de vos humiliations passées, pour faire supporter aux autres ce que vous avez supporté jadis? La mesure, si vous la possédiez, vous préserverait de cette appréciation erronée, qui est à la fois sotte et méchante. Elle vous apprendrait qu'un abord sec et des façons hautaines sont l'estampille des petits esprits, des âmes basses, et non pas l'accompagnement indispensable, le corollaire nécessaire de la fortune que vous possédez, ou des fonctions que vous remplissez. La mesure vous préserverait à la fois de la bassesse devant vos supérieurs, de la roideur devant vos inférieurs; elle vous indiquerait exactement la limite où la déférence, conciliable avec la dignité, se transforme en une lâcheté qui est incompatible avec la noblesse des sentiments, et vous apprendrait en même temps que l'on peut être bienveillant, simple et serviable, sans amoindrir l'éclat de l'auréole dont on se suppose entouré.

La mesure n'est pas moins salutaire dans la vie de famille que dans nos rapports avec le monde ; c'est le manque de mesure dans les appréciations, dans les exigences, qui transforme un compagnon, doué pourtant de vertus sérieuses, en un être insupportable. Si un mari s'avise d'ergoter, de discourir à propos de tout et à propos de rien, de prononcer des harangues en plusieurs points, à propos des plus infimes incidents de la vie domestique; s'il s'applique à bouleverser les lois de la proportion en attribuant une importance exagérée à des puérilités, en employant ou faisant employer un temps, qui peut être mieux utilisé, à satisfaire des manies, s'il a un système inflexible pour chaque opération de la vie, s'il trouve qu'on ne peut couper le pain que dans un certain sens, qu'il faut mesurer d'une façon toujours invariable l'eau, le vin, le potage..... que sais-je ?.... il est certain que ce mari est dépourvu de *mesure*, qu'il déplace l'importance des choses, et que, pour ces raisons, il transforme la vie de ceux qui l'entourent en un tourment perpétuel. La mesure a une devise empruntée à une formule célèbre, et cette devise devrait toujours être présente à notre pensée :

A chaque chose suivant son importance.

Tout est acceptable avec la mesure; tout devient insupportable sans elle. Il n'est point de qualité, — je l'affirme, parce que je suis prête à le prouver, — qui ne se transforme en défaut, quand elle n'est point réglée par la mesure.

L'ordre, — pour prendre un exemple entre mille, — est certainement une belle qualité, la première de toutes, celle qui est la plus indispensable à la régularité, comme à l'honorabilité de l'existence; mais imaginez l'ordre sans l'intervention de la mesure ! Il y a de quoi frémir, je vous l'affirme. On rencontre des individus qui ont, non pas la passion, mais la rage de l'ordre ; ils font des marques au plancher, pour indiquer la place qui doit être invariablement attribuée à chaque chaise, à chaque fauteuil. Leur intelligence s'applique exclusivement à des détails de cette nature ; leur vie se dépense tout entière à établir ces soins, à en surveiller l'exécution; ils rentrent dans leur domicile ; un coup d'œil suffit pour leur faire apercevoir une foule de contraventions, insignifiantes pour tous, mais qui ont à leurs yeux une importance capitale..... CAPITALE, entendez-vous ?

« Qu'est-ce que ce livre ?

— Mon ami, c'est vous qui l'avez laissé à cette place, et je n'ai pas voulu le déranger.

— Moi ! allons donc ! jamais il ne m'arrive de poser un livre sur le coin de droite de cette table ; je le place toujours sur le coin de gauche ! Et ce presse-papier ? Il est posé à cinq centimètres de distance de sa place habituelle.

— C'est qu'on a essuyé votre bureau et que.....

— Ce n'est pas une raison pour déranger les objets qui s'y trouvent, ni une excuse pour le désordre. Il n'y a pas d'excuse !.... Il ne peut y en avoir !

— Il est bien facile de rapprocher le presse-papier de l'encrier..... Tenez, voilà qui est fait !

— Cela devrait être fait sans que je l'indique. Quoi ! un verre d'eau, sur cette table ? En croirai-je mes yeux?

— Valentine sort d'ici, elle a eu un léger accès de toux, et m'a demandé un verre d'eau sucrée.

— Il fallait le faire emporter aussitôt.

— Mais elle a désiré garder le verre près d'elle, pour boire à petites gorgées.....

— Tout cela, c'est du désordre, je le dis, je le maintiens, je le répéterai toujours,.... et toujours inutilement!»

Cette légère esquisse des travers qui peuvent devenir le partage d'un individu qui professe pour l'ordre un culte sans mesure pourrait présenter des aspects multiples, mais je l'arrête ici, pour ne pas être accusée à mon tour de perdre de vue mon sujet : la mesure.

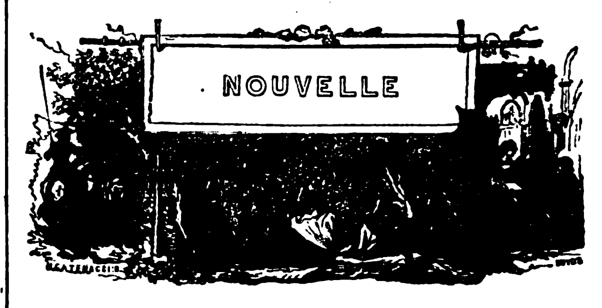
Cherchez la mesure en tout, lecteurs et lectrices.

Vous qui sortez *toujours*, vous manquez de mesure.

Vous qui ne voulez jamais sortir, vous manquez de mesure, ma chère lectrice, et vous devez faire un effort sur vous-même, en songeant à ne point contrarier votre mari, qui désire peut-être un peu de distraction.

Vous manquez de mesure en négligeant les affaires importantes.

Vous manquez de mesure en attribuant une trop grande importance aux choses futiles, et, comme cette erreur implique nécessairement un défaut d'équilibre dans le jugement, vous manquerez de mesure dans une foule de circonstances, car, vous habituant à considérer avec un profond respect tout ce qui se rapporte à vos goûts, à vos préférences, — à vos manies, osons dire le mot, — vous devenez insensiblement indiscret, exigeant, importun, à charge enfin à tous ceux qui ont des rapports avec vous. EMMELINE RAYMOND.



ARMELLE.

Suite.

X.

Armelle, son père parti, ne se sentit ni assez de tranquillité d'âme, ni assez d'aplomb, pour recevoir les personnes qui vinrent dans la huitaine rendre la visite qui leur avait été faite, et, au grand soulagement de Mlle Marthe qui redoutait tout ce qui la faisait sortir de sa vie pétrifiée, elle donna ordre de ne pas recevoir. Cette simple circonstance la rejeta dans son parfait isolement. Pour revoir les personnes auxquelles elle avait fait visite, il aurait fallu les recevoir et se représenter chez elles, ce qu'elle n'avait pas le courage de faire. Le jour où on lui remit une carte portant ce nom : Mademoiselle Valérie l'Hérilleux, elle regretta doublement la mesure que le départ de son père pour la Haute-Butte l'avait forcée de prendre. Mlle Valérie lui rappelait Mme de la Follière; elle lui faisait l'effet d'une de ces personnes qu'on aime pour ainsi dire naturellement; sa haute distinction la séduisait, et, bien qu'elle eût très-peu parlé devant elle, elle se disait que des relations avec cette femme intelligente et sérieuse lui auraient été particulièrement agréables.

Cette carte entre les doigts, elle se rendit près de sa tante et la lui montra d'un air désolé.

Mlle Marthe lut le nom inscrit et hocha la tête.

« Tu regrettes cette visite? » dit-elle.

Armelle fit un signe affirmatif.

« Je ne sais cependant pas jusqu'à quel point Valérie l'Hérilleux aurait du plaisir à te voir. »

Par une pantomime expressive Armelle demanda :

« Pourquoi?

— Vous êtes d'un âge si différent ! »

La raison ne parut pas satisfaire entièrement Armelle; mais elle dut s'en contenter.

Le lendemain était un dimanche. Ce jour-là elle sortait forcément de l'hôtel, et elle assistait avec sa tante

aux offices de sa paroisse. Dans l'antique cathédrale elle se trouvait mêlée à tous les fidèles; mais, l'office fini, la solitude recommençait. Pendant que les amis et les parents se réunissaient sur la place pour échanger un bonjour et regagner ensemble leur domicile, suivant les cordiales habitudes de la province, Armelle et sa tante passaient seules, presque inconnues, et remontaient silencieusement vers leur demeure. On suivait volontiers de l'œil ces deux femmes: l'une si courbée, si jaune, si ascétique; l'autre si jeune, si fraîche, si belle; on leur adressait plus d'un respectueux salut que Mlle Marthe ne voyait pas, et qu'Armelle rendait d'un air grave et poli; mais elles ne pouvaient obtenir que cela, un regard curieux, un profond salut. Armelle ne sentait jamais autant son isolement qu'au sortir de cette foule, de laquelle elle s'éloignait enveloppée dans sa fière, froide, mais bien ennuyeuse dignité.

Ce dimanche-là elle se trouva un peu voisine de Mlle Valérie à l'église; le hasard les avait fait se placer à quelques pas l'une de l'autre. Contre le pilier noir elle voyait se détacher un profil pur, un visage pâle, auquel le recueillement donnait quelque chose de vraiment céleste.

Sur la place elle la revit au milieu d'un groupe, et, comme elle passait devant ce groupe les yeux baissés, elle sentit une main qui se posait sur son bras, et elle entendit la voix douce de Mlle Valérie qui prononçait son nom. Elle se détourna toute rougissante.

Mlle Valérie salua Mlle Marthe, et exprima à Armelle la contrariété qu'elle avait éprouvée de ne pas la rencontrer. Armelle lui dit franchement le motif qui avait fait fermer la porte de l'hôtel à tous les visiteurs, et lui témoigna ses propres regrets.

« En resterons-nous là? » demanda Mlle Valérie en la regardant de son œil expressif.

Et lisant la réponse à cette question dans les yeux d'Armelle, elle ajouta:

« Si la société d'une vieille fille ne vous paraît pas trop ennuyeuse, venez quelquefois me voir, et si vous désirez rencontrer quelques personnes de votre âge, venez ce soir et tous les dimanches. Mes amies et mes parentes nous amènent leurs enfants, et la soirée se passe gaiement. Qu'en dites-vous?

— Je suis bien reconnaissante de votre attention, Mademoiselle; je consulterai ma tante, à laquelle je ne puis parler de cela en ce moment.

— C'est bien. Venez à sept heures, il n'y aura personne encore et nous causerons. »

Mlle Marthe, qui vivait plus au ciel que sur la terre, comprenait cependant l'ennui de la vie de sa nièce, ou plutôt elle y compatissait. Elle accorda donc sans se faire prier la permission demandée. Armelle, ce soir-là, au lieu de s'installer de l'autre côté de la grande cheminée de marbre pour écouter, les bras croisés et la tête penchée, le vent qui sifflait dans les corridors, et qui, au dehors, faisait tourner avec mille grincements les vieilles girouettes depuis si longtemps rouillées, prit, précédée par un domestique, le chemin de la maison de Mme l'Hérilleux.

Le salon était, comme toujours, des plus calmes, mais deux bougies ajoutaient leur clarté vive et mobile à la lueur douce de la lampe; la table à ouvrage était remplacée par une table à jeu; il y avait un surcroît de chaises qui, bien que très-correctement alignées, changeaient l'ordre rigoureux de ce tranquille appartement.

Armelle entra avec sa capeline et son manteau, et, quand elle eut présenté ses devoirs à la vieille dame dont les doigts actifs, ne pouvant parfiler, s'amusaient à compter des jetons, elle suivit Mlle Valérie dans sa chambre. Cette chambre était éclairée et chauffée, et les privilégiées venaient y déposer leurs vêtements.

Comme dans le salon, les meubles étaient vieux, mais d'assez riche aspect, et chaque chose était bien à sa place. Armelle remarqua qu'un petit portrait suspendu contre la boiserie de la cheminée avait été retourné, et ne montrait que son dos de carton gris encadré de papier bleu.

Quand elle eut ôté son vêtement et sa capeline, Mlle Valérie s'occupa à en réparer les froissements. Elle refit le nœud de sa cravate, arrangea les plis de sa robe, passa légèrement la brosse sur ses bandeaux relevés. Armelle, peu habituée à recevoir ces petits soins, à savoir quelqu'un occupé de la voir paraître le plus avantageusement possible, était fort touchée. Mlle Valérie avait d'ailleurs une façon toute particulière de lui prodiguer ces petites attentions, quelque chose de particulièrement affectueux que n'avait pas Mme de la Follière elle-même.

Mme de la Follière avait une bienveillance générale, qu'elle distribuait également autour d'elle, et dont chacun pouvait prendre sa part. Chez Mlle Valérie l'entraînement sympathique se devinait davantage.

Quand elles retournèrent au salon, d'autres personnes étaient arrivées, car il était rempli de chuchotements et de rires. Armelle fit son entrée sans trop d'embarras, précédée par Mlle Valérie. Elle trouva là plusieurs jeunes filles, leurs frères et leurs cousins. Sa présence jeta un peu de malaise dans la gaie réunion; mais cela ne dura qu'un instant, et les jeux furent organisés.

Mlle Valérie les dirigeait, et bientôt Armelle se laissa aller à la plus expansive gaieté. Aucune des jeunes filles présentes n'approchait de sa distinction; elle les dominait toutes par l'intelligence; mais la simplicité de ses manières et sa franche gaieté empêchèrent toute rivalité de se produire, et chacun la proclama charmante.

Vers le milieu de la soirée on ne craignit pas d'aborder les jeux un peu bruyants. Ils furent inaugurés par celui qui consiste à mettre au milieu d'un cercle dansant une personne qui a un bandeau sur les yeux et une canne à la main. Chacun prend au hasard l'extrémité de cette canne, et l'aveugle crie: *Piou!* La personne qui a pris la canne répond le même mot en déguisant sa voix, et, si elle est devinée, le bandeau lui échoit.

Armelle venait d'être prise. Debout, les yeux bandés, elle promenait gravement sa canne autour d'elle, quand elle fut saisie par une main vigoureuse. Elle prononça le mot *Piou!* et prêta l'oreille. Une voix d'homme évidemment déguisée répondit. Armelle tressaillit, et, abaissant vivement son bandeau, elle se trouva face à face avec Charles de la Follière. On intenta un procès à sa curiosité; elle fut condamnée à reprendre son bandeau, et le jeu recommença. Charles était arrivé le soir même à Reffelec, et, sans se donner la peine de changer de costume, il s'était rendu chez sa grand'mère, dont les réunions avaient un cachet tout à fait intime. En entrant il n'avait pas été peu surpris d'apercevoir Armelle debout au milieu du cercle magique, et en passant il s'était amusé à se faire reconnaître.

Armelle éprouva de cette arrivée une joie involontaire qui doubla son animation. Toute fraîche échappée aux jeux de la pension, elle savait d'ailleurs leur donner un charme tout particulier, elle en développait parfaitement les petites finesses. Charles, de son côté, paraissait ouvertement heureux de la retrouver; il lui dit qu'il se présenterait sans tarder chez son père. La soirée se prolongea assez tard, et Mlle Valérie, trouvant le temps beau, insista pour aller la reconduire elle-même avec Charles. Ils la conduisirent jusqu'à la porte de l'hôtel, et ce soir-là, la jeune fille, pour la première fois, franchit le triste seuil d'un pas léger.

A dater de ce jour le fardeau d'ennui qui pesait sur ses épaules depuis son arrivée à Reffelec s'allégea. L'hiver, dont elle avait tant redouté les mornes et longues soirées, se passa bien malgré les absences continuelles de son père. Elle se fit à cette vie monotone; ses relations, de plus en plus intimes avec Mlle Valérie, devenaient une distraction précieuse, et la présence de Charles de la Follière aux petites soirées leur donnait de l'attrait. Régulièrement tous les dimanches, Charles se présentait à l'hôtel un peu avant quatre heures. Armelle entendait le bruit de son pas régulier et ferme sur le pavé de la cour. Cette visite, courte et très-cérémonieuse quand M. de Boisfort se trouvait présent, était une de ses grandes distractions. Les autres, tenus à l'écart par l'air froid et taciturne du maître de la maison, n'osaient pas se présenter. Charles s'était vu accueillir sinon cordialement, du moins sans froideur, et il avait continué ses visites. Il ne fallait pas être doué d'une grande perspicacité pour deviner ce que produiraient ces relations, et à la fin de l'hiver, sans qu'ils se le fussent peut-être bien avoué à eux-mêmes, il existait entre les deux jeunes gens un lien d'affection qu'il eût déjà été douloureux de briser. Mlle Valérie, qui continuait à témoigner à Armelle la plus tendre amitié, obtint de sa sœur que Cécile vînt passer chez elle les semaines qui touchaient au carnaval. Cécile présente, on se vit tous les jours. Madame de la Follière arriva elle-même avec ses fils, et les réunions fréquentes se continuèrent. Cécile, qui devait paraître dans le monde, était fort occupée de cette affaire importante, et elle aurait voulu y mener Armelle. Elle l'engagea à adresser une demande à son père. M. de Boisfort refusa net. Il était souffrant, il ne voyait personne, ces sortes de plaisirs n'étaient plus faits pour lui, et il n'entrait pas dans ses idées que sa fille en prît le goût. Ce refus contraria d'autant plus Armelle que le carnaval se présentait bien tristement pour elle. Les grandes réunions empêchaient les petites, et Charles de la Follière, qui assistait à ces fêtes, lui en faisait des descriptions qui ravivaient ses regrets. Un jour, elle ne put retenir, devant Mlle Valérie, l'expression de sa contrariété.

« Vous désirez donc bien vivement aller à ce bal? » dit Mlle Valérie.

— Aussi vivement que je puis désirer une chose de ce genre, Mademoiselle.

— Je voudrais pouvoir vous faire ce plaisir, Armelle.

— Si vous intercédiez auprès de mon père? »

Mlle Valérie fit un mouvement négatif.

« C'est qu'il ne vous refuserait pas, vous, » continua Armelle; « je vous en prie, essayez. »

Cécile et ses frères se joignirent à elle.

« Moi, demander quelque chose à M. de Boisfort? » disait Mlle Valérie, « ce n'est pas possible. »

On insista, et Cécile remarqua qu'elle disait non avec beaucoup moins d'énergie. Évidemment cette démarche lui répugnait terriblement, mais il lui eût été bien agréable de faire ce plaisir à Armelle.

Elle se laissa entraîner, et alla reconduire la jeune fille, ce qu'elle ne faisait jamais quand M. de Boisfort n'était pas absent. Elle espérait peut-être ne pas le rencontrer, mais le hasard ne lui fut pas propice, car la première personne qu'elle aperçut dans la rue, en sortant, fut lui.

Ils se saluèrent comme toujours, assez froidement, et la conversation s'engagea.

Cécile et Francis parlèrent bien vite du bal qui allait se donner, et répétèrent avec affectation que c'était le dernier.

Madame de la Follière osa témoigner le regret qu'Armelle ne pût y paraître.

Armelle regardait Mlle Valérie avec de grands yeux suppliants; elle avait remarqué que son père en parlait avec une déférence toute particulière, et qu'il lui accordait tout de suite de sortir quand il s'agissait d'aller chez elle.

Mlle Valérie ne put résister à l'éloquence de ce regard.

« Nous vous serions bien reconnaissantes, Monsieur, si vous consentiez à revenir sur votre décision, » dit-elle tout à coup en baissant les yeux.

Il parut singulièrement impressionné par ces simples paroles.

« Est-ce une demande que vous m'adressez, Mademoiselle? » demanda-t-il d'un ton vif.

— Oui, » répondit-elle faiblement.

Il la regarda encore, et avec la voix adoucie qu'il prenait en lui parlant:

« Vous êtes bien bonne pour Armelle, dit-il, et je vous en suis profondément reconnaissant. Je n'ai rien à vous refuser. »

Ce fut Cécile qui cria merci. Elle était très-fière de la beauté d'Armelle, et elle s'était mis en tête de la conduire à cette fête.

Cette semaine-là, ce furent des allées et des venues continuelles de la maison de Mme l'Hérilleux à l'hôtel de Boisfort. Armelle, plongée jusqu'au cou dans un océan de futilités, ne se reconnaissait plus elle-même. Son piano restait muet, elle n'accompagnait plus sa tante dans ses promenades à travers les allées du jardin jonchées de feuilles mortes; le calme extrême était remplacé par une extrême agitation.

Il avait été convenu qu'Armelle, bien que conduite par son père, ferait sa toilette chez Mme l'Hérilleux. La tante Marthe haussait les épaules quand Armelle la consultait sur une fleur ou un ruban, et la femme de chambre de la jeune fille était une honnête et discrète personne, qui ne savait pas piquer une épingle avec grâce.

Le temps fut beau ce soir-là; il glaça, et à la tombée de la nuit Armelle arriva chez Mme l'Hérilleux, précédée par ses cartons. Aussitôt la chambre de Mlle Valérie s'encombra de mille jolies choses, et retentit de la gaieté la plus folle. Cécile ne dansait pas toujours au bal, et piquait trop de chaises, suivant l'expression pittoresque de Francis; mais elle ne s'en amusait pas moins, affirmait-elle, et elle disait même qu'elle éprouvait, en voyant s'avancer vers elle les solliciteurs de contredanses, une satisfaction vive que ne connaissaient plus celles dont les carnets se remplissaient avant qu'elles fussent assises.

« Je suis toujours en appétit, » disait-elle en riant, « pour manger ma petite part de plaisir; les autres ont trop à choisir, et la satiété vient. »

M. de Boisfort ouvrait largement sa bourse à sa fille, et la jeune fille y puisait suivant les circonstances. Sa toilette de bal, admirablement choisie, était d'une rare élégance, et la petite toilette de Cécile, qui avait déjà perdu de sa fraîcheur, reçut un rude coup de ce voisinage. Quand la coiffure d'Armelle, une simple branche d'églantier, qu'on aurait dit fraîchement coupée à un bosquet voisin, fut posée auprès de sa petite couronne de marguerites, dont les pétales commençaient à se faner, la jeune fille fit la grimace. Armelle n'attendait que cela pour ouvrir un carton, et lui montrer une coiffure exactement pareille à la sienne.

« J'ai voulu que nous parussions avec la même coiffure, » dit-elle à Cécile, « et, comme le blanc te va bien, j'ai choisi cette nuance.

— Qui ne te va pas mal non plus, puisque tout te va, » dit Cécile en riant. « Je vais demander à maman la permission d'accepter. »

Elle embrassa Armelle, et courut dans le salon avec la guirlande.

Elle revint enchantée; sa mère consentait à ce qu'elle la mît.

« On m'a demandé si nous avancions dans notre toilette, et ma tante Valérie s'apprête à venir passer la revue, et à donner le dernier coup de main ajoutait-elle; mais, si tu restes comme cela les yeux fixes et les bras pendants, tu ne seras jamais prête à l'heure.

— Je voudrais bien savoir... » commença Armelle.

« Quoi?... Ah! je devine... Pourquoi ce portrait nous tourne le dos?

— Précisément.

— Je n'en sais rien. Il y a quelque petite histoire là-dessous que ma tante Valérie connaît mieux que personne, et depuis quelque temps je ne sais quelle idée lui prend de le tourner ainsi. Je t'assure qu'il est très-bon à regarder cependant. Je ne voudrais pas être indiscrète, mais il me semble que tu peux bien glisser un petit coup d'œil sur cette mystérieuse figure. Approche-toi plus près, lève la lampe. Là, vois-tu? » Armelle, poussée par un petit sentiment de curiosité assez naturel, avait suivi les recommandations que lui faisait Cécile, qui était montée sur une chaise, et qui soulevait délicatement le petit cadre. Elle aperçut un beau visage d'homme, resplendissant de jeunesse et de santé, le visage de son père, de son père à vingt-cinq ans, tel que le représentait une miniature montée en broche, le seul bijou que possédât sa tante Marthe.

« Tu ne connais pas l'original de ce portrait? » demanda-t-elle toute saisie.

— Non, et, comme je n'ai jamais rencontré l'original lui-même, j'en suis réduite aux conjectures. Tu as pu remarquer que ma tante Valérie a dû être charmante, et je crois bien que ce beau monsieur ne lui a pas été indifférent. Mais on ne parle jamais de cela. Allons, approche-toi du feu, car tu es toute pâle, et mettons-nous sérieusement à l'œuvre. »

Armelle obéit docilement, et, comme le disait sérieusement Cécile, on se mit sérieusement à l'œuvre. Quand Mlle Valérie vint passer la revue, Armelle était prête, et elle l'emmena toute parée dans le salon. Mme de la Follière, pour ne pas gâter sa modestie naturelle, comprima de son mieux, à sa vue, l'impression qu'elle éprouvait. Charles, Francis et René étaient là, et elle se vit obligée d'aller se placer entre ses plus jeunes fils, dont l'admiration ouvrait démesurément les yeux, et dont elle craignait les exclamations enthousiastes.

Charles, le premier moment passé, prit un air si indifférent qu'Armelle lui demanda bien naïvement ce qui lui déplaisait dans sa toilette.

« Rien ne me déplaît en vous, » répondit-il doucement. Et il ajouta plus bas:

« Mais quelle folie d'aller à ce bal!

— Une folie maintenant?

— Oui. Vous n'y gagnerez rien, et vous y perdrez

peut-être beaucoup. Si vous alliez en revenir vaniteuse! » Armelle sourit et hocha la tête.

« Prenez garde, » reprit-il.

« De quoi parlez-vous dans ce coin ? » demanda Francis, que sa mère tenait comme en laisse.

« M. Charles me moralise, » répondit Armelle gaiement.

« Bah! vraiment? laissez-le dire. » Et il ajouta avec feu: « Il y en aura tant d'autres à vous admirer!

— Là, voyez-vous, » dit Charles, « cela commence.

— Armelle, ne faites pas attention à toutes ces folies, » dit Mme de la Follière, « et, si Francis se mêle de vous en dire au bal, imposez-lui silence, et ne dansez plus avec lui.

— Mademoiselle Armelle, maman ne veut pas absolument que je vous dise que vous êtes charmante, ravissante, » ajouta l'entêté, « comme si vous ne lirez pas cela dans tous les yeux! »

Mme de la Follière haussa les épaules, et, souriant malgré elle, elle présenta à Armelle sa sortie de bal.

« J'entends ta voiture, » dit Cécile.

« A bientôt, » dit Armelle; « j'espère pouvoir vous rejoindre, Madame.

— Dans tous les cas, je vous garderai une place près de moi.

— N'oubliez pas d'inscrire nos quadrilles, » s'écria Francis, « à moi le premier.

— Et à moi le second, » ajouta René.

Armelle sourit et regarda Charles, comme pour lui demander:

« Ne faudra-t-il rien garder pour vous?

— Je ne suis pas aussi égoïste que ces messieurs, » dit-il en souriant, « et je veux vous laisser quelques danseurs de votre choix. Je me contenterai d'un quadrille entre le troisième et le dixième. Je danse peu, et je serai à votre disposition. En inscrivant les noms sur votre carnet, ne m'oubliez donc pas.

— Remarque bien, » dit Francis à René, « qu'avec le magnifique détachement qu'il affecte, il oblige Mlle Armelle à penser à lui d'une manière toute particulière. Nous sommes des nigauds. »

Personne ne protesta, et Armelle partit. Elle produisit un singulier effet dans le salon lambrissé, éclairé par la petite lampe, quand elle entra pour souhaiter le bonsoir à sa tante, et lui montrer sa toilette. Mlle Marthe la regarda, murmura quelques paroles sur les vanités de ce monde, et l'engagea à attendre patiemment son père. Après s'être regardée à la dérobée dans les hautes glaces, elle demeura là, suivant le mouvement des aiguilles sur la pendule. Elle éprouvait un frisson d'impatience dont elle ne cherchait pas à analyser la cause. Que désirait-elle donc si vivement? Elle ne le savait pas bien elle-même, mais je ne sais quel vague besoin de plaisir s'était éveillé dans son âme, et s'y établissait en maître. Dans ce salon sombre, muet, désert, elle rêvait de lumières éblouissantes, d'entraînante musique, de foule remuante. Ce soir-là, pour la première fois de sa vie peut-être, elle avait pensé à sa propre beauté. La crainte exprimée par Charles, les enthousiasmes juvéniles de ses frères, avaient déjà porté leurs fruits. Elle se rappelait aussi l'étrange découverte qu'elle avait faite dans la chambre de Mlle Valérie. L'affection particulière que cette dernière lui avait portée trouvait ainsi son explication naturelle; il y avait toute une histoire là-dessous, et elle cherchait le moyen de l'apprendre tout entière.

A neuf heures, M. de Boisfort entra dans le salon. A la vue d'Armelle, il tressaillit. Il la considéra quelques minutes, et sur son visage sérieux aucune expression triomphante d'orgueil paternel ne se montra.

Armelle se sentit trembler. Il n'était pas habillé. Était-il donc revenu sur sa résolution? Un moment elle eut la généreuse pensée de se lever et d'aller lui dire : « Restons, je n'accepterai pas votre sacrifice. » Mais il semblait que cette robe légère qui la couvrait collait à ses épaules, et que la dépouiller maintenant était une impossibilité.

« J'avais oublié ma promesse, » dit M. de Boisfort, « promesse imprudente, mais que je ne pouvais refuser. Qu'ai-je de commun maintenant avec le monde? » ajouta-t-il, « et ne vais-je pas, par cette démarche, lui rappeler bien inutilement mon existence? »

Il soupira, regarda la pendule et Armelle, et sortit.

Dix minutes plus tard, Armelle fut avertie que son père était déjà monté en voiture, et l'attendait.

Quand le père et la fille parurent à la porte des salons brillamment éclairés, il y eut un frémissement dans la foule. On se poussa pour les voir. Sous ces lumières éclatantes, avec son corps grêle et épuisé, ses cheveux longs, sa barbe blanche, son teint livide, M. de Boisfort avait l'air d'un mort en habit noir, et cette figure, vraiment cadavérique, mettait en relief d'une manière saisissante le charme et la fraîcheur de celle de sa fille. Ils traversèrent les salons, et Armelle alla s'asseoir, toute confuse et toute rougissante, sur le coin de banquette que Mme de la Follière lui avait réservé. La foule des danseurs l'y suivit.

« Bon! tout à l'heure je pensais à me plaindre de la distance respectueuse que ces messieurs mettaient entre eux et moi, » dit Cécile en fourrant son petit nez pointu dans son bouquet, « et maintenant ils m'étouffent et marchent comme à plaisir sur ma robe. »

Il y eut cela de bon, que les danseurs refusés par Armelle songèrent à demander des contredanses à cette joyeuse personne sans prétention, qui était sa voisine, ce dont aucun d'eux n'eut d'ailleurs à se repentir.

M. de Boisfort, quand il eut conduit sa fille à Mme de la Follière, erra quelques secondes comme une ombre dans le bal, et puis il alla se mettre dans un coin, et n'en bougea plus. On apercevait de loin sa face pâle contre un rideau, mais il avait tellement l'air d'un trouble-fête, que personne n'aimait à regarder de son côté.

Charles de la Follière le rejoignit un moment, et de ce coin sombre un double regard suivit longtemps Armelle sans qu'elle s'en doutât.

On avait déjà dansé plusieurs quadrilles, quand Charles se présenta pour la première fois devant elle.

« Quel quadrille aurai-je l'honneur de danser avec vous, Mademoiselle? » dit-il en s'inclinant devant elle avec toute la solennité désirable.

Armelle consulta son carnet du regard.

« J'ai promis jusqu'au vingt-quatrième, » dit-elle non sans embarras.

« J'en avais le pressentiment, » murmura-t-il d'un air très-sérieux, « vous m'avez oublié. »

Il salua, s'éloigna, et elle ne le revit plus.

« Ne trouvez-vous pas, » dit une vieille dame à l'oreille de sa voisine, « que Charles de la Follière est bien taciturne ce soir? Il fait le pendant de ce pauvre Marcellin de Boisfort, qu'on prendrait pour un revenant.

— Peut-être le succès qu'obtient Mlle de Boisfort l'inquiète-t-il un peu, » répondit la charitable voisine. « On prétend que si Mme de la Follière apprivoise cette belle enfant, c'est à bon escient. Dans tous les cas, après ce qui s'est passé, il est bien étrange que ces deux familles redeviennent aussi intimes. »

(*La suite au prochain numéro.*) ZÉNAÏDE FLEURIOT.



BUERRO OD BAIDLO.

RO RIHO OVVLOZO TOX VOKKOX !!!.....
FAERU RO VROUI TI MAIL.
ROX PLAGULTX, ROX OBECLUKKOX
VAZTOZD XIL RIE DAIL U DAIL :
YULA XIL RU GLEZAREZO.....
UZUDYOKO UI VUIH GYECZAZ.....
BRIX TO BAITLO BILBILEZO.....
BRIX TO PEZAGRO AI RALCZAZ.....
UIH YAKKOX LOZTON ROILX PADDOX
OD ROIL GUZZO OD ROIL GYUBOUI ;
LOBLOZON ROX BUBERRADOX
AI RO KATOXDO PUZTOUI.
— OY!, KOXXEOILX, U ZADLO BRUGO
FAIX VOLEON PEOZ BEX SIO ZAIX;
M'OZ BLOZTX U DOKAEZ RU CRUGO
AI XO KELOZD DUZD TO VAIX :
ULPEDLO TO RU SIOLORRO ,
ORRO ZAIX KAZDLO XAITUEZ
XAIX RO KUZGYO T'IZO AKPLORRO
RO FAIRO FOLT T'IZ CUZTEZ ,
BIEX, TI VLAZD MIXSI'U RU ZISIO
IZO ODLAEDO LUEO, OZ TOIH
BULDUCOUZD IZO BOLLISIO
OKBLIZDOO U..... ZAX GYOFOIH.
FAIX LUERRON ROX VOKKOX BOEZDOX
OD GYUSIO BUX, TUZX BULEX ,
ZAIX KAZDLO FEZCD PULPOX DOEZDOX
BAIL IZ VLAZD BAITLO TO LEN.
UY! M'OZ UDDOXDO ROX PUXSIOX
TO ZAX YUPEDX U LOFOLX!
GAKKO ROX ZADLOX , FAX KUXSIOX
AZT KEX RO KAZTO U R'OZFOLX.
KOXXEOILX , FAJON KAEZX RU BUERRO
OD GYOLGYON IZ BOI GYON FAIX
RU BAIDLO TO PORRO DUERRO
SIO FAIX BALDON XE PEOZ DAIX.
XUGYON SI'UI DOKBX AI ZAIX XAKKOX
XIL FAX BUX ZAIX KULGYOLAZX :
SIUT FAIX LOTOFEOZTLON YAKKOX
VOKKOX ZAIX LOTOFEOZTLAZX.

OTKO XEKAZAD.



No 21,532, *Loiret*. Ce genre de store intercepte le jour, encore plus complètement que tous les autres. Avoir des stores en coutil s'écartant de la fenêtre en dehors. On pourrait, avec un châle carré, faire une sortie de bal, mais non une robe. — No 850. *Var*. En percaline ou bien en soie. La disposition comme la richesse des initiales sont toujours facultatives. On suit, pour les draps de berceau, les indications données dans le no 4. Impossible de refriser convenablement des plumes sans avoir recours à une industrie qui dispose de l'attirail nécessaire. — No 4,997, *Finistère*. Les raies noires et blanches sont trop *âgées* (en robe de soie) pour une jeune fille; choisir des raies bleues, ou vertes. Robe très-longue, mais pas encore de *queue*, à quinze ans. Oui, pour le corsage et les cols. — No 29,405, *Aisne*. Nous avons publié des dessins pour plier les serviettes, dans l'une des premières années du journal, actuellement épuisée; nous ne pouvons y revenir, surtout parce que ce *pliage* est très-exceptionnel, et que, dans les plus grands dîners, on s'abstient d'une opération qui ne se fait guère qu'au restaurant. — No 60,148, *Sarthe*. S'adresser à la fabrique de meubles de M. Allard, rue du Faubourg-du-Temple, 50; il s'y trouve, en outre, un atelier considérable de tapissiers. Le rouge n'est pas le grenat, mais un rouge vif. Satin de laine mélangé de soie, ou velours de laine pour meubles et rideaux. — No 12,807, *Paris*. On peut faire monter cette montre comme on se le propose, mais non la surmonter de cette statuette, qui serait disproportionnée. Je regrette de ne pas connaître une maison de ce genre. — No 12,350, *Nièvre*. On recevra des modèles pour toilettes d'enfants. — No 62,521, *Seine-et-Marne*. J'ai déjà répondu à ces questions. Rien ne s'oppose à l'envoi de la carte. On ne peut nettoyer soi-même du velours *gras*. La dimension des coffres à bois est soumise, quant à la longueur, à celle des bûches; hauteur proportionnée. Impossible quant à l'écran, vu la dimension du dessin. — No 13,654. Grands rideaux blancs dépassant ceux d'étoffe, et petits rideaux aux vitres partout. — No 27,764, *Haute-Loire*. Oui pour la flanelle; en demander des échantillons aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli, à Paris. Rien n'est obligatoire en fait de garnitures. — No 67,925, *Indre*. Faire des carreaux au crochet, plus épais que ceux en filet, pour les associer aux derniers. Nous avons publié des bordures-encadrements, en filet. — *Loire-Inférieure*. Le journal est très-fier des services qu'il rend, — mais il ne peut envoyer des patrons sur mesure exceptionnelle. S'adresser, pour toute espèce de patrons, à Mme Hénart, rue de Provence, 73. On plie chaque lé de façon à le couper en *deux*, en biais; même procédé pour toutes les étoffes, quand elles n'ont pas d'envers bien entendu, ni de dessin *montant*, comme je l'ai déjà dit bien souvent, quoiqu'on me reproche de n'avoir pas mentionné ce détail. Voir le no 4, pour les marques du linge. Voir le no 6, pour le corsage de robe d'alpaca. — No 64,252, *Algérie*. S'adresser à M. Dubroni, rue Jacob, 6; il envoie des épreuves indiquant la dimension des photographies obtenues avec les divers appareils.

A NOS ABONNÉES.

Nous publions, avec le présent numéro, les catalogues présentant le tableau complet de tous les objets mis en vente dans les grands *Magasins du Louvre*. Les prix, bien vérifiés, sont des plus exacts. Les envois se font *franco* pour toute la France, pour tous les achats au-dessus de 25 francs; *franco* aussi jusqu'à la frontière, pour l'étranger; *franco* pour la Belgique.

Nos abonnées trouveront dans cette nomenclature une réponse à un grand nombre des questions qui nous sont adressées. Elles y verront la composition des trousseaux et des layettes, le prix des objets qui constituent ces deux collections, les facilités offertes par l'administration de ces *Magasins*; j'ajouterai, en signant ce petit avis, que je suis certaine d'avance de rendre service à nos abonnées, en leur indiquant une maison qui, dans ses innombrables divisions, comprend tout ce qui peut servir à la toilette et à l'ameublement; on peut s'y adresser avec la certitude de n'avoir jamais un reproche à me faire pour cette recommandation. E. R.

AVIS. — Nous prévenons nos abonnées que nous tenons à leur disposition une nouvelle feuille grand format, contenant quatorze *alphabets* de tous genres, gothiques et modernes, majuscules et minuscules, de différentes grandeurs, très-riches et très-simples, pouvant servir pour le linge et la lingerie, accompagnés de plusieurs vignettes de mouchoir. L'envoi en sera adressé *franco* à toute personne qui nous enverra 60 centimes en timbres-poste, sous enveloppe affranchie. *Écrire bien lisiblement le nom, l'adresse, et l'indication du département.*

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Col-port-age.*

Le Directeur-Gérant · W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

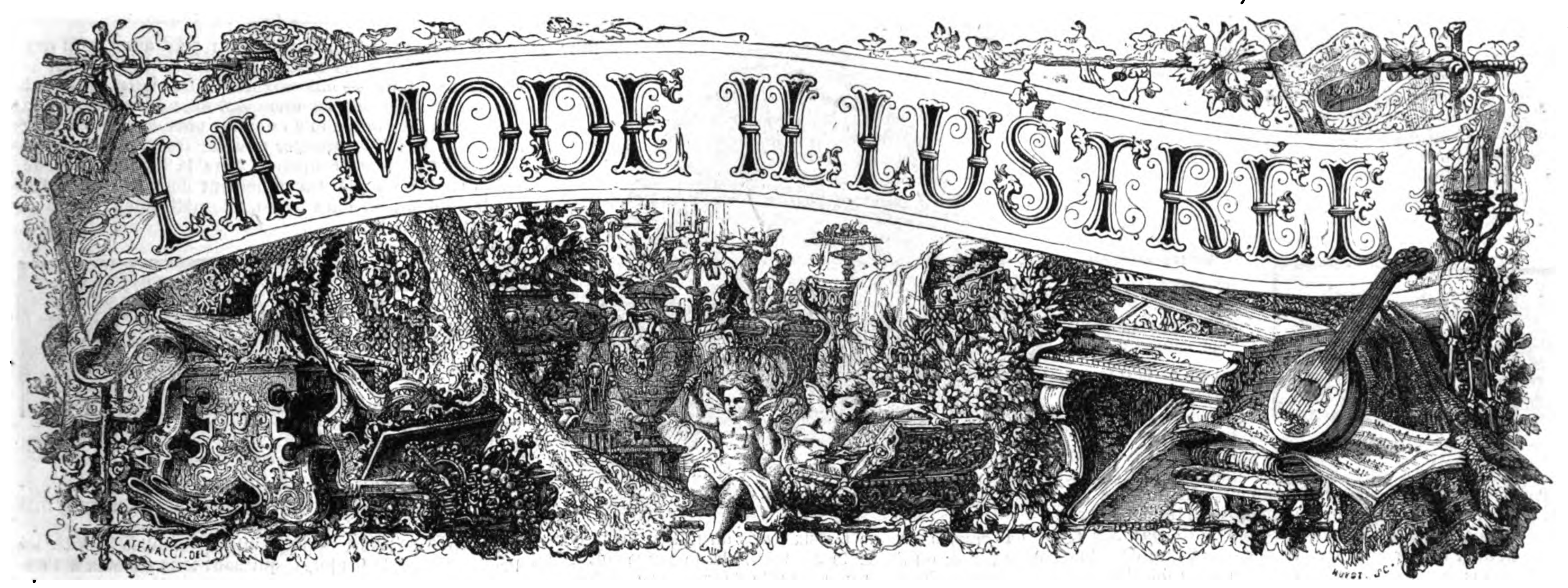


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Tous les chasseurs ne diront pas ce que leur coûte un lapin.



N° 9. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 25 février 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Grande étoile
AU CROCHET.

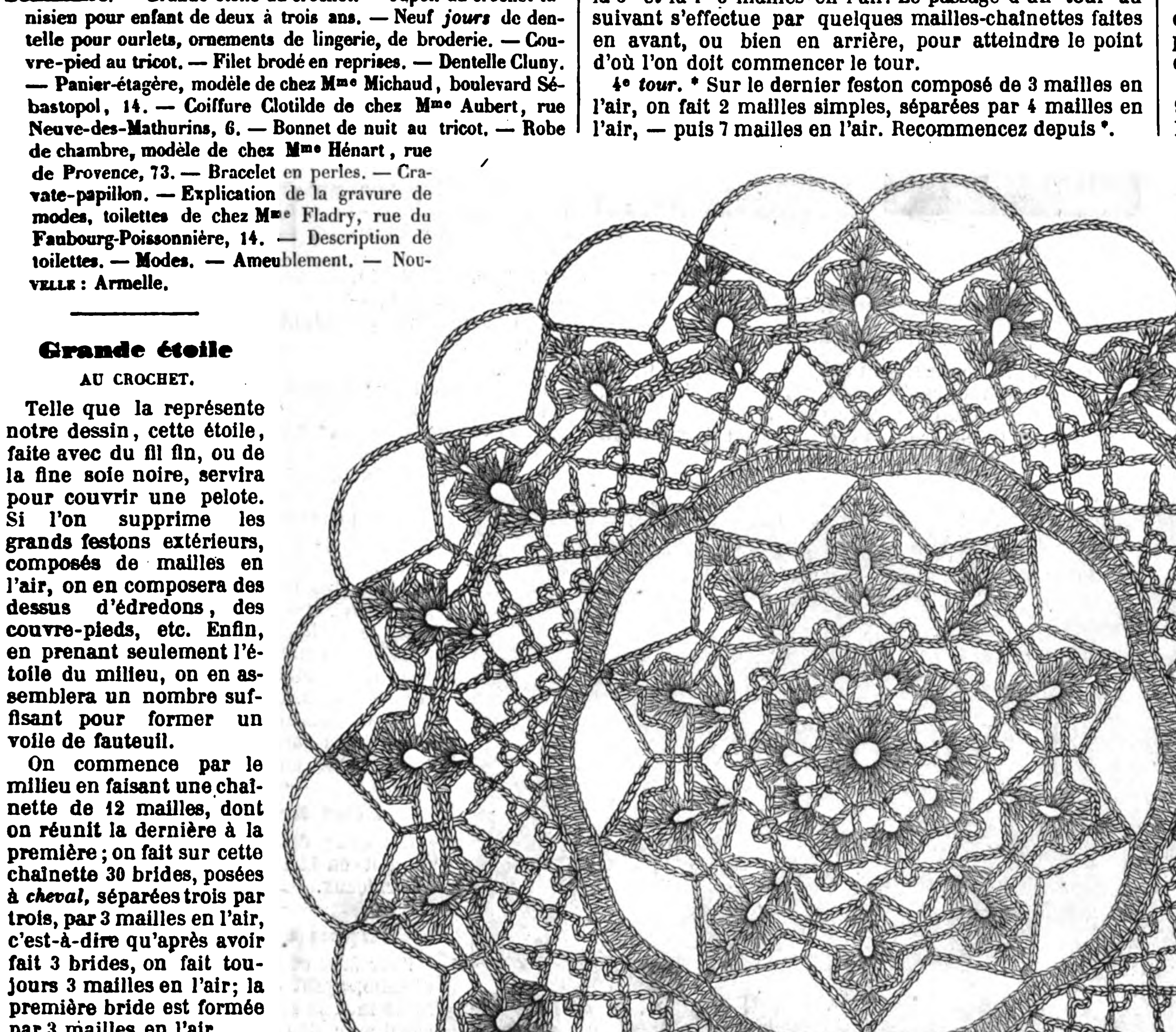
Telle que la représente notre dessin, cette étoile, faite avec du fil fin, ou de la fine soie noire, servira pour couvrir une pelote. Si l'on supprime les grands festons extérieurs, composés de mailles en l'air, on en composera des dessus d'édredons, des couvre-pieds, etc. Enfin, en prenant seulement l'étoile du milieu, on en assemblera un nombre suffisant pour former un voile de fauteuil.

On commence par le milieu en faisant une chaînette de 12 mailles, dont on réunit la dernière à la première ; on fait sur cette chaînette 30 brides, posées à *cheval*, séparées trois par trois, par 3 mailles en l'air, c'est-à-dire qu'après avoir fait 3 brides, on fait toujours 3 mailles en l'air ; la première bride est formée par 3 mailles en l'air.

2e *tour*. On fait en *arrière* 2 mailles-chaînettes, pour rejoindre le milieu des dernières 3 mailles en l'air ; on fait ensuite 4 mailles en l'air, dont les 3 premières représentent une bride. — * Dans le plus proche feston composé de 3 mailles en l'air, on fait 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, — une maille en l'air. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour, où l'on complète le groupe de brides.

3e *tour*. Sur chacun des festons composés de 3 mailles en l'air du tour précédent, on fait 6 brides, posées à *cheval*, et entre la 3e et la 4e 3 mailles en l'air. Le passage d'un tour au suivant s'effectue par quelques mailles-chaînettes faites en avant, ou bien en arrière, pour atteindre le point d'où l'on doit commencer le tour.

4e *tour*. * Sur le dernier feston composé de 3 mailles en l'air, on fait 2 mailles simples, séparées par 4 mailles en l'air, — puis 7 mailles en l'air. Recommencez depuis *.



GRANDE ÉTOILE AU CROCHET.

5e *tour*. Dans la maille du milieu d'un feston composé de 7 mailles en l'air, on fait * 2 mailles simples séparées par 3 mailles en l'air, — 9 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

6e *tour*. * Dans la maille du milieu du feston de 9 mailles en l'air, une maille simple, — 3 mailles en l'air, 3 brides, — 4 mailles en l'air, — 3 brides (ces 6 brides sur le plus proche petit feston), — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

7e *tour*. * Dans la maille simple isolée du tour précédent, une maille simple, — 3 mailles en l'air, — 3 brides, — 3 mailles en l'air, — 3 brides, — 3 mailles en l'air, — 3 brides, — 3 mailles en l'air, — 3 brides (ces 12 mailles en l'air sont *toutes* posées à cheval, dans le petit feston qui sépare en deux groupes les 6 brides du tour précédent), — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

8e *tour*. * Une maille simple sur la plus proche maille simple isolée du tour précédent, — 6 mailles en l'air, — 3 brides, — 3 mailles en l'air, — 3 brides (ces 6 brides dans le feston du milieu du groupe de brides), 6 mailles en l'air. Recommencez depuis *. L'étoile du milieu est terminée.

9e *tour*. * Sur le petit feston, à la pointe d'une branche de l'étoile, 2 mailles simples, — 18 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

10e *tour*. Dans chaque maille, une bride.

11e *tour*. Dans la première bride du tour précédent, * 2 mailles simples, séparées par 3 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles. Recommencez depuis *.

12e *tour*. Dans la maille du milieu des 5 mailles en l'air, 2 mailles simples, séparées par 3 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

13e *tour*. Comme le 12e tour, mais on fait toujours, au lieu de 6, 7 mailles en l'air.

14e *tour*. * Une maille simple, sur le plus proche grand feston, — 5 mailles en l'air, — au milieu du suivant grand feston, 2 mailles simples, séparées par 3 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

13e *tour.* * Une maille simple, dans la plus proche maille simple isolée du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le suivant feston de 5 mailles en l'air, — 3 brides, — 4 mailles en l'air, — 3 brides (ces 6 brides sur les plus proches 3 mailles en l'air du tour précédent), — une maille simple sur le feston suivant, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

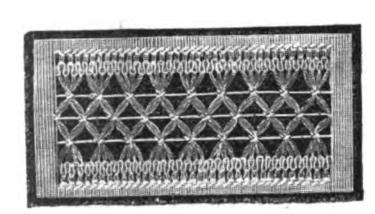
16e *tour.* Comme le 7e.

17e *tour.* Comme le 8e.

18e *tour.* Comme le 9e.

Neuf jours

DE DENTELLE POUR OURLETS, ORNEMENTS DE LINGERIE, DE BRODERIE, ETC.



No 1.

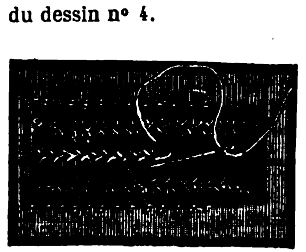
Ces divers jours serviront à orner des mouchoirs, cols, manchettes, jupons, corsages blancs, etc.

Pour exécuter ces *jours*, on tire un certain nombre de fils transversaux, parfois interrompus, selon les exigences du dessin, c'est-à-dire par des fils *qu'on ne tire pas.* Ainsi, prenant pour exemple le dessin no 8 qui est l'un des plus usités, nous noterons que l'on enlève *trois fois* 12 fils, entre lesquels on laisse *deux fois* quatre fils; on enserre ensuite, avec du fil assez fin, 8 fils en longueur, de façon à les rapprocher en un groupe, et l'on fait en même temps l'ourlet. Quand ce travail a été fait sur chaque côté, on entoure les fils transversaux non tirés, en faisant sur chaque division de ces fils, par quatre, une sorte de couture en croix; on contrarie ces croix pour la division suivante. On peut remplacer les croix par la disposition indiquée sur les nos 1, 3, 5, 7. Les dessins nos 4, 6 et 9 font beaucoup d'effet. On emploie après le premier travail du fil plus gros, qui sert à exécuter les *pois* du no 9, — les points de feston du no 7, faits alternativement de gauche à droite, de droite à gauche, en retournant la broderie pour travailler derrière le fil. On fait avec le même fil plus gros les croix du milieu du dessin no 4.



No 3.

Pour le dessin no 6, on doit laisser le nombre de fils transversaux nécessaires pour exécuter les festons du milieu. Dans le no 3, les groupes de fils sont réunis par trois, avec quelques points en spirale, pour lesquels on conduit l'aiguille alternativement *sur* et *sous* chaque groupe; dans les dessins nos 1 et 2, on réunit les groupes avec des points de feston.



No 4.

Jupon au crochet

POUR ENFANT DE DEUX A QUATRE ANS.

MATÉRIAUX : 100 grammes de laine rouge; 50 grammes de laine noire.

Ce jupon est fait au crochet tunisien, le fond en laine ponceau, la bordure en laine noire avec dessin *à la grecque.*

On commence le jupon par le bord inférieur, en faisant avec la laine noire une chaînette de 173 mailles; les trois premiers tours (composés chacun de deux rangs, comme tous ceux du crochet tunisien) sont faits au point ondulé, souvent décrit dans nos colonnes, et qui est une variété du crochet tunisien, différant seulement de celui-ci dans le procédé employé pour relever les mailles; pour le crochet ondulé, on pique le crochet non devant, mais derrière l'ouvrage, de telle sorte qu'on ramène par devant le bord supérieur ou *chaînette* du tour précédent.

Du 4e au 11e tour, on travaille au crochet tunisien, toujours avec la laine noire. Viennent ensuite trois tours au crochet ondulé, puis on prend la laine rouge pour commencer le fond du jupon. On fait, avec cette laine, 11 tours au crochet tunisien ordinaire; la diminution commence dans le second rang du 12e tour, en ce que l'on démonte *ensemble* 2 mailles (20e et 21e en comptant depuis la fin du 1er rang), et, que dans le tour suivant, ces 2 mailles sont considérées comme une seule maille. Cette diminution est répétée encore sept fois dans ce rang, à intervalles de 17 mailles; on la continue de la même façon dans chaque 3e tour de crochet tunisien, c'est-à-dire dans les 15e, 18e, 21e, 24e et 26e. Après le 27e tour, qui termine le jupon, on fait un tour de mailles simples, puis on coud ensemble les deux côtés transversaux du travail, en laissant une fente de 10 centimètres.

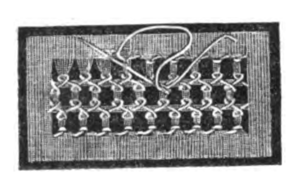
Sur le bord inférieur, on fait avec la laine rouge les *dents* suivantes: dans chaque maille 2 mailles simples, séparées par 2 mailles en l'air.



JUPON AU CROCHET TUNISIEN POUR ENFANT DE DEUX A TROIS ANS.

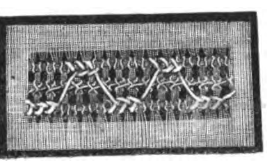
La *grecque* occupe les six rangs du milieu de la bordure noire; on l'exécute avec de la laine rouge soit à la croix ordinaire, avec une aiguille de tapisserie, soit avec le crochet, en piquant celui-ci tantôt sous le côté perpendiculaire, tantôt sous le côté horizontal des mailles, selon les sinuosités du dessin, en faisant des mailles-chaînettes, et se dirigeant toujours de gauche à droite. Les lignes horizontales comptent 10 mailles, — les lignes courtes trois, — les lignes perpendiculaires 2 mailles chacune.

Le jupon est plissé, puis attaché à une ceinture faite en laine rouge, avec 6 tours de crochet tunisien.

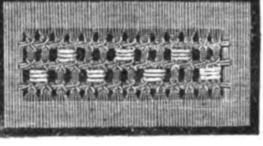


No 8.

NEUF JOURS DE DENTELLE POUR OURLETS, ETC.



No 7.

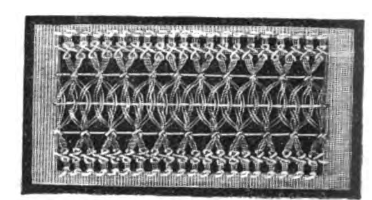


No 9.

Couvre-pied tricoté.

MATÉRIAUX : Laine de Saxe ordinaire.

On peut faire ce dessin en raies étroites de couleurs variées; chaque raie contiendrait une rangée de nattes, et, dans ce cas, on monterait un nombre de mailles suffisant pour la longueur de la raie, puis on démonterait pour monter *à nouveau* la raie suivante. On peut aussi faire des raies larges, sur lesquelles les nattes seraient *contrariées*, c'est-à-dire un rang avec quatre, — un rang avec cinq *nattes*, qui sont représentées sur notre dessin comme étant exécutées avec de la laine plus grosse que le fond, afin de donner plus de clarté à leur disposition. Si l'on choisit le premier procédé (raies étroites), on emploiera plusieurs couleurs; pour le second procédé (raies larges), on choisira seulement deux teintes. Notre modèle est fait en raies larges, alternativement grises et rouges, et l'on travaille en sens horizontal.



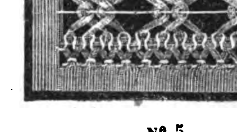
No 2.

Pour une raie à cinq *nattes* de largeur, on monte 20 mailles, et l'on fait le premier tour uni à l'endroit.

2e *tour. Endroit* de l'ouvrage: une maille *levée* sans être tricotée (nous ne répéterons plus le mot *maille*), — une maille à l'envers, — * un jeté, — 4 à l'envers. Recommencez trois fois depuis *. — Un jeté, — 2 à l'envers.

3e *tour.* Une levée, — puis toutes les mailles tricotées à l'endroit, excepté les jetés, qui sont tous tricotés à l'envers.

4e *tour.* Une levée, — une à l'envers; — * une à l'endroit, — un jeté, — 4 à l'envers. — Recommencez trois fois depuis *. Une à l'endroit, — un jeté, — 2 à l'envers.



No 5.

5e *tour.* Une levée. Toutes les mailles qui ont été tricotées à l'envers sont tricotées à l'endroit; toutes celles faites à l'endroit sont tricotées à l'envers, ainsi que les jetés.

6e *tour.* Une levée, une à l'envers; — * 2 à l'endroit, — un jeté, — 4 à l'envers. — Recommencez trois fois depuis *; 2 à l'endroit, — un jeté, — 2 à l'envers.

7e *tour.* Comme le 4e tour.

8e *tour.* Une *levée*, — une à l'envers, — * 3 à l'endroit, — un jeté, — 4 à l'envers, et ainsi de suite.

9e *tour.* Comme les 4e et 6e tours.

10e *tour.* Une levée, — une à l'envers; * diminution (c'est-à-dire une levée, la suivante tricotée, la *levée* jetée par-dessus celle-ci), 2 à l'endroit, — 4 à l'envers. — Recommencez depuis *.

No 6.

11e *tour.* Toutes les mailles à l'envers sont tricotées à l'endroit, — toutes les autres à l'envers.

12e *tour.* Une levée, — une à l'endroit, — diminution, — une à l'endroit, — 4 à l'envers, et ainsi de suite.

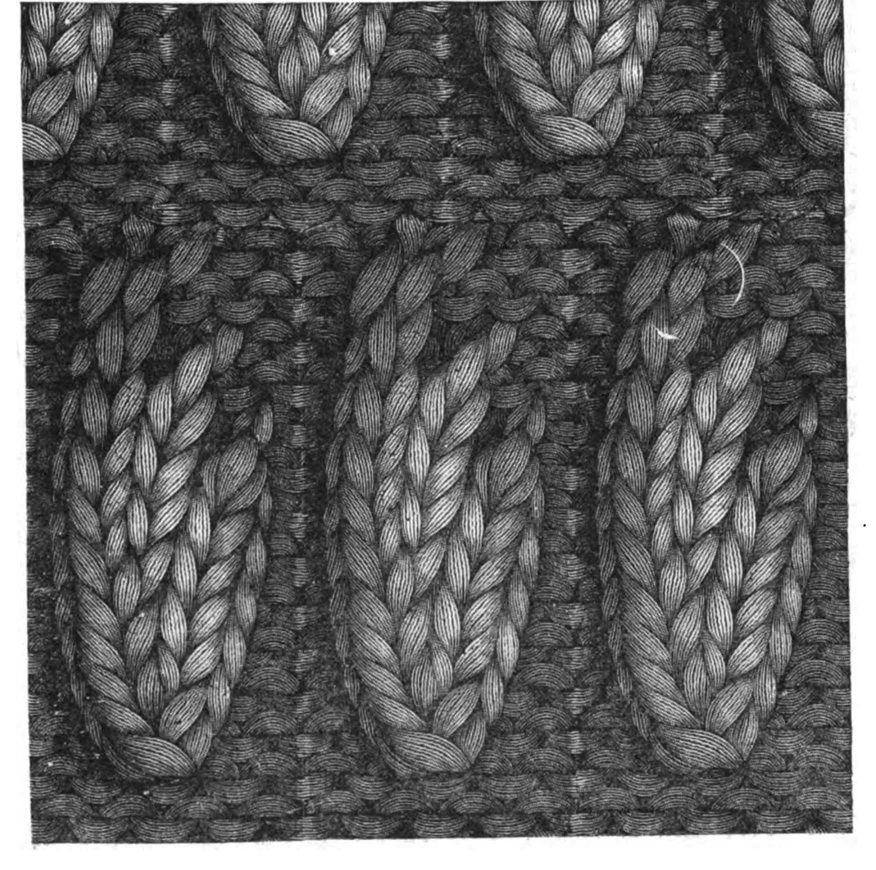
13e *tour.* Comme le 10e.

14e *tour.* Une levée; — une à l'envers, — diminution, — 4 à l'envers, et ainsi de suite.

15e *tour.* Une levée, — * 2 mailles tricotées ensemble à l'endroit, — 3 à l'endroit. — Recommencez trois fois depuis *; — ensuite diminution à l'endroit, — 2 mailles à l'endroit.

Avec le 16e tour commence la seconde rangée des nattes, qui, cette fois, sont au nombre de quatre; on tricote par conséquent, après la première maille levée, au lieu d'*une*, *trois* mailles à l'envers, puis dans le 2e tour, après le 4e jeté, encore 4 mailles à l'envers.

On répète alternativement ces deux rangées de nattes. Quand on a un nombre suffisant de *bandes* ou *raies*, on les coud ensemble. On garnit le couvre-pied avec une frange *nouée*, en laine.



COUVRE-PIED AU TRICOT.

Filet brodé en reprise.

Ces deux dessins serviront pour broder du filet en biais, servant d'encadrement à des rideaux.

Jupon coupé en pointes.

Pour faire ce jupon, on emploie 8 mètres d'étoffe, ayant 83 centimètres de largeur. Notre modèle est en mohair nuance feutre, garni avec deux volants tuyautés, le premier en cachemire violet, voilé en partie par le second, de même tissu et de même nuance que le jupon; au-dessus se trouve une bande de cachemire violet découpée à *dents*, fixées chacune par un bouton de jais noir. La bande servant à former ces dents a 4 centimètres de largeur; on y fait, à intervalles réguliers, de 2 centimètres 1/2, des fentes perpendiculaires ayant 1 centimètre 1/2 de longueur; les coins de ces *dents* sont repliés en dessous, pour former les pointes fixées chacune par un bouton.

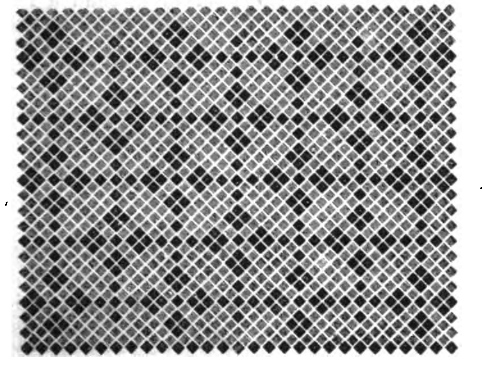
Ce jupon a été dessiné chez Mme Hénart, rue de Provence, 73, qui en prépare de tous genres.

Dentelle Cluny au crochet.

Une chaînette ayant la longueur voulue pour la dentelle; ensuite, 3 tours, composés alternativement d'une petite bride, — une maille en l'air; pour la petite bride on pique toujours le crochet sous la maille entière. On contrarie les brides.

4e *tour*. Une maille simple sur une maille en l'air, — une maille simple sur la bride suivante; un picot (c'est-à-dire 3 mailles en l'air, une maille simple dans celle qui les précède), — 3 mailles simples, — un picot, — une maille simple, — on revient en arrière, pour faire une maille simple dans le dernier picot. *Une feuille qui est faite de la façon suivante: 7 mailles en l'air, et dans la 4e une bride, sans la terminer, la gardant sur le crochet, où il se trouve par conséquent 2 boucles, — une semblable bride dans la suivante maille en l'air. On a 3 boucles sur le crochet, — une double bride dans la dernière des 7 mailles en l'air, et quand on reprend le brin, pour la 6e fois, on le passe dans 2 boucles, — on le reprend, on le passe dans les 3 boucles qui sont encore sur le crochet. La *feuille* est terminée; 6 mailles en l'air, — une maille simple dans le vide des brides du 3e tour, en passant pardessus un vide, une maille simple dans le vide suivant, 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille en l'air la plus proche de la pointe de la feuille, — une feuille, — une maille simple dans un vide, en passant un vide, — encore 2 mailles simples sur le 3e tour, — 4 picots, séparés chacun par 3 mailles simples, — une maille simple, — une maille-chaînette dans le dernier picot. — Recommencez depuis *, jusqu'à la fin du tour.

5e *tour*. Une grande bride dans le premier picot du tour précédent; * 5 mailles en l'air, et une maille simple dans l'avant-dernière, — 3 mailles en l'air, — une petite bride dans la précédente bride, de telle sorte que l'on forme un feston fermé, — 6 mailles en l'air et une maille simple dans l'avant-dernière, — 4 mailles en l'air, — une bride dans la bride précédente, (2e feston) 7 mailles en l'air et



FILET BRODÉ EN REPRISES.

une maille simple dans l'avant-dernière, — 5 mailles en l'air, — une double bride dans la bride précédente, et quand on reprend le brin pour la troisième fois, on attache en même temps, par son milieu supérieur, la branche de feuilles du tour précédent, — puis on termine la bride; — un feston de 6 et de 4 mailles en l'air, comme le *second*, — un feston de 5 et de 3 mailles en l'air, comme le premier. Quand le 5e feston est fermé par une bride, on fait une bride dans le premier des 3 picots libres, — 3 mailles en l'air, — une pareille bride dans le picot suivant, — un picot, — encore une bride pareille dans le même picot, — 3 mailles en l'air, — une bride, dans le dernier des trois picots. Recommencez depuis*.



Panier-étagère.

MODÈLE DE CHEZ Mme MICHAUD, BOULEVARD SÉBASTOPOL, 14.

Rien n'est plus élégant que ce joli meuble; on le transporte aisément de chambre en chambre, et il fait honneur même au plus riche salon, car il y représente le travail.

Chacun des trois étages de ce panier est revêtu de satin ponceau, ouaté, piqué en losanges, garni de ruches de ruban; la partie supérieure a de plus quatre divisions (une à chaque coin), destinées à contenir les ustensiles de travail: dé, ciseaux, crochet, pelotes, pelotons, etc.

Coiffure Clotilde de chez Mme Aubert,

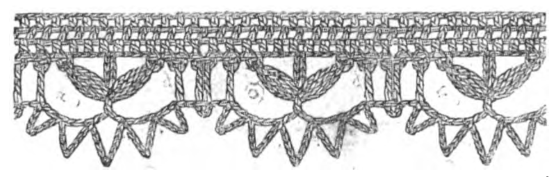
RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Deux rubans de velours, dont la broderie en perles de cristal blanc, reproduisent une bordure grecque de la dentelle noire, ayant 8 centimètres de largeur: tels sont les éléments de cette coiffure.

Les rubans sont soutenus par des demi-cercles en fil d'archal, revêtus de taffetas noir. La dentelle noire légèrement froncée, et retombant sur la tête, est ornée de pendeloques d'acier, en forme d'étoiles. Les deux den-



JUPON COUPÉ EN POINTE.



DENTELLE CLUNY.

telles se réunissent sur chaque côté, et sont cousues sur un entre-deux ayant 2 centimètres de largeur, formant ainsi deux barbes, ayant chacune 60 centimètres de longueur. Sur un côté, se trouve un nœud en ruban de velours noir, ayant 4 centimètres de largeur, et un bouquet de fleurs mélangées. Les bouts des rubans de velours noir sont retenus sous le chignon par un cordon élastique.



Bonnet de nuit au tricot.

MATÉRIAUX : Coton à tricoter de moyenne grosseur, 2 aiguilles assorties.

Le fond comme la passe est fait à part, *en allant et revenant*, puis on réunit les deux parties en les cousant ensemble.

La passe a 11 centimètres de largeur, — 38 centimètres de longueur; pour la faire, on monte 63 mailles, — on fait un tour à l'envers, — un tour à l'endroit, — 2 tours à l'envers; le côté sur lequel on a fait le 4e tour est *l'envers* de l'ouvrage.

5e *tour*. Une maille levée sans être tricotée, — 2 à l'endroit; — *un jeté, — 2 à l'endroit, — 3 tricotées ensemble (c'est-à-dire la première levée sans être tricotée, les deux suivantes tricotées ensemble, la première *tirée* par-dessus celle-ci), 2 à l'endroit, — un jeté, — une à l'endroit. Recommencez cinq fois encore depuis *; — ensuite, 3 à l'endroit; — un jeté, — diminution à l'envers, — 3 à l'endroit, — un jeté, — diminution à l'envers, — 2 à l'endroit.

6e *tour*. Une levée, — 3 à l'endroit, — un jeté, — diminution à l'envers, — 3 à l'endroit, — un jeté, — diminution à l'envers; — le reste des mailles tricotées à l'envers ainsi que les jetés, jusqu'à la fin du tour.

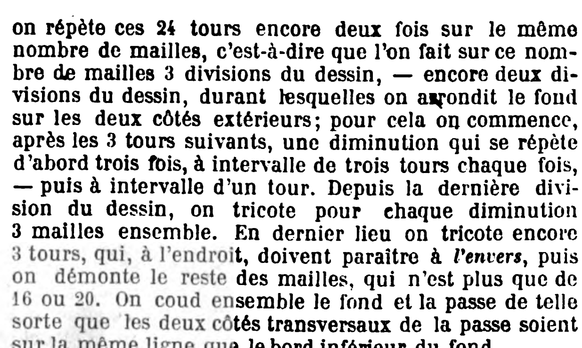
On répète alternativement les 5e et 6e tours 9 fois encore (c'est-à-dire encore 18 tours), de telle sorte que l'ouvrage a en tout 24 tours; on répète ces 24 tours jusqu'à ce que la passe ait la longueur voulue; — sur notre modèle, elle se compose de 11 divisions du dessin. En dernier lieu, on tricote un tour à l'envers, — un tour à l'endroit, — un tour à l'envers, et l'on démonte.

Fond. On le commence par le bord inférieur, en montant 91 mailles, et l'on tricote les quatre premiers tours comme les quatre premiers tours de la passe.

5e *tour*. Une levée, — une à l'endroit; — * un jeté, — 2 à l'endroit, — 3 tricotées ensemble, — 2 à l'endroit, — un jeté, — un à l'endroit. Recommencez dix fois depuis *; la dernière maille à l'endroit.

6e *tour*. Entièrement à l'envers.

Après avoir répété encore neuf fois les 5e et 6e tours,



FILET BRODÉ EN REPRISES.

on répète ces 24 tours encore deux fois sur le même nombre de mailles, c'est-à-dire que l'on fait sur ce nombre de mailles 3 divisions du dessin, — encore deux divisions du dessin, durant lesquelles on arrondit le fond sur les deux côtés extérieurs; pour cela on commence, après les 3 tours suivants, une diminution qui se répète d'abord trois fois, à intervalle de trois tours chaque fois, — puis à intervalle d'un tour. Depuis la dernière division du dessin, on tricote pour chaque diminution 3 mailles ensemble. En dernier lieu on tricote encore 3 tours, qui, à l'endroit, doivent paraître à *l'envers*, puis on démonte le reste des mailles, qui n'est plus que de 16 ou 20. On coud ensemble le fond et la passe de telle sorte que les deux côtés transversaux de la passe soient sur la même ligne que le bord inférieur du fond.

Dentelle du bonnet. On la tricote avec du fil plus fin; on la fait en travers, en allant et revenant. On la commence en montant 18 mailles.

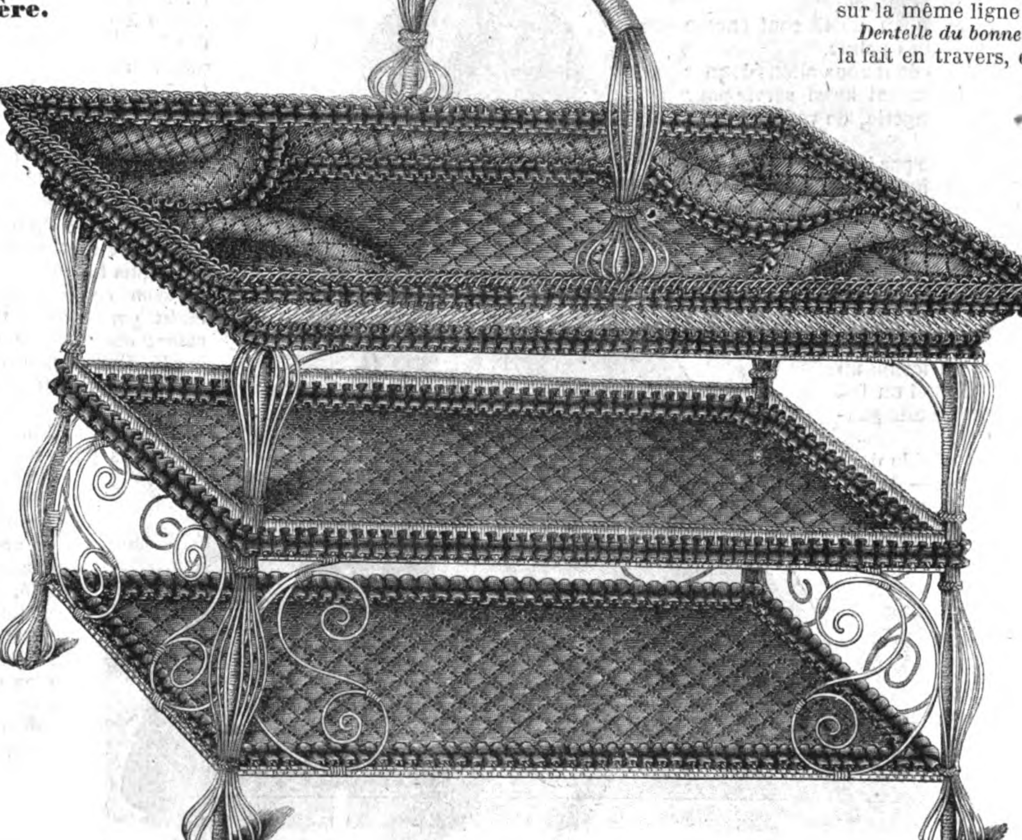
1er *tour*. Une levée, — diminution (c'est-à-dire une maille levée sans être tricotée, la suivante tricotée, et celle non tricotée tirée par-dessus), 2 jetés, — 3 tricotées ensemble, — 2 jetés, — diminution, — 5 à l'endroit, — 2 jetés, — 3 tricotées ensemble, — 2 jetés, — diminution.

2e *tour*. Une levée, et avec celle-ci les deux jetés et la maille suivante sont démontés; — une à l'endroit, — une à l'envers, — 7 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

3e *tour*. Une levée, — diminution, — 2 jetés, — 3 tricotées ensemble, — 2 jetés, — diminution, — 2 jetés, — diminution, — 4 jetés, — diminution, — 2 à l'endroit tricotées ensemble, — 2 jetés, — diminution.

4e *tour*. Une levée, — une à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit, — 6 mailles tricotées sur les quatre jetés, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

5e *tour*. Une levée, — diminution, — 2 jetés, — 3 tricotées ensemble, — 2 jetés, — diminution, — une à l'endroit, — 2 jetés, —



PANIER-ÉTAGÈRE, MODÈLE DE CHEZ Mme MICHAUD, BOULEVARD SÉBASTOPOL, 14.



3 ensemble, — 5 à l'endroit, — 3 ensemble, — 2 jetés, — diminution.

6e *tour.* Une levée, — une à l'endroit, — une à l'envers, 8 à l'endroit, — une à l'envers, — 3 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

7e *tour.* Une levée, — diminution, — 2 jetés, — 3 tricotées ensemble, — 2 jetés, — diminution, — 2 à l'endroit, — 2 jetés, — 3 ensemble, — 3 à l'endroit, — 3 ensemble, — 2 jetés, — diminution.

8e *tour.* Une levée, — une à l'endroit, — une à l'envers, 6 à l'endroit, — une à l'envers, — 4 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

9e *tour.* Une levée, — diminution, — 2 jetés, — 3 tricotées ensemble, — 2 jetés, — diminution, — 3 à l'endroit, 2 jetés, — 3 ensemble, — une à l'endroit, — 3 ensemble, 2 jetés, — diminution.

10e *tour.* Une levée, — une à l'endroit, — une à l'envers, une à l'endroit, — diminution à l'envers, — une à l'endroit, — une l'envers, — 5 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

On recommence depuis le 1er tour, et l'on répète ces 10 tours jusqu'à ce que l'on ait une longueur suffisante pour garnir le bonnet. Au-dessus de la dentelle on passe dans le bonnet deux cordons étroits au travers des premiers tours à jours du fond, puis on pose des brides.

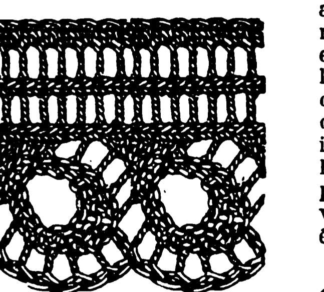
Robe de chambre.

MODÈLE DE CHEZ Mme HÉNART, RUE DE PROVENCE, 73.

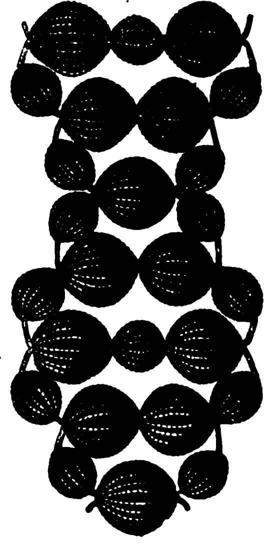
Ce peignoir est fait en tissu de laine gris; les revers et la garniture des manches sont en velours anglais gros bleu; cordelière grise, en laine. La robe de chambre, boutonnée depuis le col jusqu'à la taille, est ouverte par devant; on peut aussi la porter fermée.

Bracelet en perles.

MATÉRIAUX : Perles ciselées en métal; ou perles de verre de deux grosseurs différentes; fin cordon élastique.



DENTELLE DU BONNET DE NUIT (GRANDEUR NATURELLE).



BRACELET EN PERLES.

Ce bracelet conviendra aux jeunes filles qui pourront aisément l'exécuter elles-mêmes, en suivant les dispositions de notre dessin; on travaille avec deux cordons. Le dessin indique par quelles perles les cordons doivent passer deux fois. L'ouverture des perles doit être un peu large.

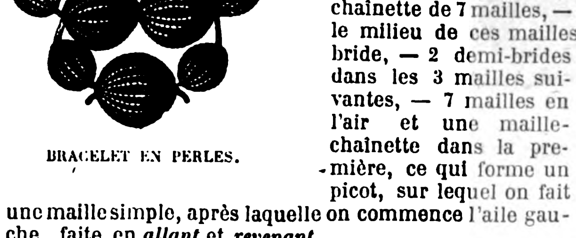
Cravate papillon.

MATÉRIAUX : 75 centimètres de ruban bleu (ou de toute autre couleur) ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; fil no 60 ou 70.

Sur le ruban ci-dessus indiqué, on pose six papillons plus petits que les deux papillons placés aux extrémités. Ces papillons sont faits au crochet, et, au moyen d'une sorte de *patte* faite également au crochet, *enfilés* sur le ruban où ils sont encore fixés par quelques points.

Les papillons dont nous allons donner l'explication peuvent aussi servir pour ornement de lingerie, de vestes, de corsages, etc.

On commence par la partie supérieure du corps du papillon, en faisant une chaînette de 7 mailles, — une bride dans le milieu de ces mailles, — puis une bride, — 2 demi-brides dans les 3 mailles suivantes, — 7 mailles en l'air et une maille-chaînette dans la première, ce qui forme un picot, sur lequel on fait une maille simple, après laquelle on commence l'aile gauche, faite en *allant* et *revenant.*



1er *tour de l'aile.* 12 mailles en l'air et une bride dans la cinquième, en comptant depuis la dernière, — 3 doubles brides (pour lesquelles on jette toujours deux fois le brin sur le crochet), 2 brides, — 2 demi-brides, le tout dans le restant des 12 mailles.

2e *tour.* 4 mailles en l'air, — une bride entre les deux plus proches demi-brides du tour précédent, — puis on répète trois fois de suite: 2 mailles en l'air, — une bride. Sous les mailles en l'air on passe deux brides du tour précédent, et la bride est toujours placée entre deux brides du tour précédent.

3e *tour.* 6 mailles en l'air et une bride dans la seconde, en comptant depuis le commencement, — 3 doubles brides sur le premier vide du tour précédent, — 2 brides sur le second. — 2 demi-brides sur le troisième vide, — une maille simple dans le picot fait avant que l'on ait commencé l'aile.

4e tour comme le 2e tour.

5e *tour.* 4 mailles en l'air, — une bride, — une double bride dans le premier vide du tour précédent, — 2 doubles brides dans le second vide, — 2 brides dans le troisième, — 2 demi-brides dans le dernier vide, — une maille simple dans le picot.

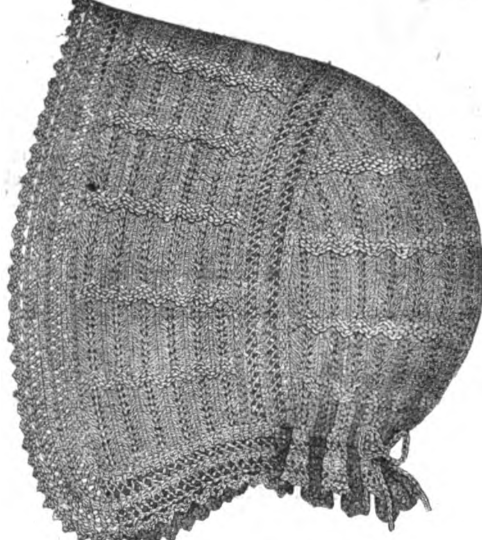
6e *tour.* Sur le contour extérieur de l'aile, on fait alternativement: 2 mailles en l'air, — une bride; sous les mailles en l'air on passe une ou 2 mailles, pour ne point changer la forme de l'aile; dans les creux, on fait, au lieu de mailles en l'air, des mailles simples, pour bien marquer ces creux; — une maille simple dans le picot, une maille-chaînette sur la dernière demi-bride du corps du papillon, puis, sans couper le brin, on fait pour le corselet une chaînette d'onze mailles, et dans la cinquième, en comptant depuis la dernière, une double bride, — dans les 7 mailles suivantes 2 doubles brides. — 2 brides, — 2 demi-brides, — encore une maille-chaînette dans la pointe inférieure du corps, puis un picot comme au commencement de l'aile gauche. On fait l'aile droite pareille à la précédente.

Pour les antennes et les yeux, on fait une chaînette d'onze mailles, et dans la cinquième, en comptant depuis la dernière, une maille-chaînette, ce qui forme un picot, sur lequel on fait une maille simple, avec laquelle on fixe en même temps le picot sur la première bride du corps, une maille-chaînette sur la pointe supérieure du corps, — 5 mailles en l'air, et une maille-chaînette dans la première de ces 5 mailles, ce qui forme un picot, sur lequel on fait une maille-chaînette, qui le fixe sur l'autre côté de la première bride du corps, — 6 mailles en l'air, pour la 2e antenne. Le papillon est terminé. La patte qui sert à l'enfiler sur le ruban se compose de mailles en l'air, et on la coud à l'envers du papillon.

Les deux plus grands papillons sont faits comme le précédent, mais la chaînette primitive a 2 mailles de plus pour le corps, — 4 mailles de plus pour la première raie épaisse de l'aile, et le nombre des brides augmente en proportion.



COIFFURE CLOTILDE DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.



BONNET DE NUIT AU TRICOT.



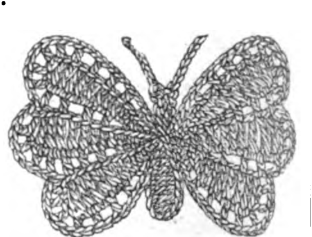
ROBE DE CHAMBRE, MODÈLE DE CHEZ Mme HÉNART, RUE DE PROVENCE, 73.

DESCRIPTION

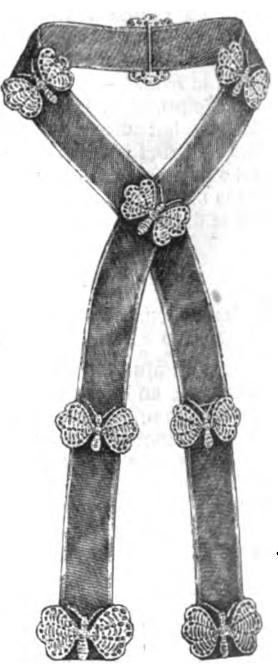
DE TOILETTES.

Robe de noce en satin blanc, avec trois bouillonnés de crêpe lisse blancs, sur lesquels des *chicorées* en poult-de-soie maïs sont disposées en losanges; corsage très-bas, complété par une gorgerette en crêpe lisse avec chicorée maïs. Robe-tunique en poult-de-soie maïs, forme princesse, à corsage très-bas, retenu par des bretelles en ruban maïs; cette tunique, séparée sur chaque côté, est bordée de deux rouleaux en satin blanc et terminée à chaque coin des lés séparés par un gland en soie blanche; la tunique est lacée sur les côtés depuis l'aisselle jusqu'à la hanche; les lés de derrière sont plus larges que ceux de devant. Diadème orné de corail; aigrette assortie; bournous blanc.

Jupon en cachemire violet garni avec un volant double, plissé, bordé d'un ruban de velours noir et de bouclettes en velours noir posées dans l'intervalle des plis. Robe-fourreau en taffetas violet, de teinte un peu plus claire que le jupon, fermée depuis le col jusqu'au bord inférieur par de gros boutons de nacre blanche placés chacun dans l'une des *dents* du bord dentelé, et garnie avec une ruche de ruban violet de même nuance que le jupon; même ruche sur le bord inférieur relevé sur le jupon et fixé par des pattes arrondies ornées d'un bouton de nacre blanche. Manches étroites, ruche dans l'entournure; poches très-longues, *évidentes*, à revers dentelés garnis d'une ruche.



PAPILLON AU CROCHET (GRANDEUR NATURELLE).



CRAVATE PAPILLON.

MODES.

Si l'on en croit les *on dit*, chaque jour plus persistants, notre besogne





se trouverait singulièrement simplifiée ce printemps. On ne porterait, dit-on, en fait de pardessus, que la casaque longue pour toilettes un peu *parées*, et le paletot plus ou moins court pour toilettes *négligées;* le tout pareil à la robe.

Quelle que soit l'universalité prédite aux casaques longues, ajustées ou demi-ajustées à la taille, et formant une seconde jupe, je ne crois pas que cette mode puisse détruire celle des paletots plus courts. Ceux-ci sont le pardessus *obligé* de notre époque ambulante; ils sont indispensables dans la vie d'été, c'est-à-dire en chemin de fer, dans les promenades à la campagne et dans les voyages de longue haleine, si tant est qu'il y en ait encore. Nous verrons beaucoup de casaques longues s'épanouir dans deux mois sur les boulevards; mais elles n'ébranleront pas le succès de nos paletots plus courts, parcequ'elles ne peuvent les remplacer.

Si l'or, l'argent, les pierreries, les couleurs les plus criantes, rouge, orange, noir, se sont montrés dans les réunions du soir, en revanche les toilettes *de ville* tendent de plus en plus à se transformer en *uniforme;* le noir, le noir et blanc, le gris dans toutes ses teintes, un peu d'écru, telles sont les uniques nuances qui composent les robes de printemps. Les tissus sont toujours le *mohair* uni ou bien à *semé*, et les *poils de chèvre*, qui forment la base des étoffes épaisses ou diaphanes. Ce sont toujours les habitudes créées par les chemins de fer qui influent sur les modes, et obligent les étoffes à revêtir la livrée de la poussière comme à être *inchiffonnables!*

Les gens qui se connaissent peu à la toilette ont fait grand bruit de la décadence de la crinoline. Selon eux, les jupons à cercles étaient proscrits des brillantes réunions du carnaval; cela est exact, mais les toilettes n'étaient pas moins volumineuses; les jupons à cercles étaient remplacés par douze jupons de mousseline roide, ayant trente-six volants étagés, partagés entre cette douzaine de jupons. Or, tant qu'il existera des femmes qui ne peuvent ou ne veulent pas porter douze jupons empesés, la crinoline subsistera. Et elle subsiste.

Il ne semble pas qu'il se prépare une réforme radicale dans les chapeaux; on peut craindre cependant que quelques femmes, affamées d'extravagances, n'arborent des formes très.... extraordinaires. J'en ai rencontré quelques-unes qui portaient des chapeaux de taffetas copiés sur les chapeaux marins, et posés selon la coutume navale, le chignon dans la calotte plate, les bords dressés en guise d'auréole autour de la tête que rien n'accompagne plus..... Enfin, le triomphe de l'extravagance. C'est une force contre laquelle je ne parierais pas aujourd'hui.

TOILETTES DE CHEZ Mme FLADRY, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 14.

Robe de taffetas noir, ornée de pattes superposées garnies de lisérés blancs, et formant une bordure au-dessus de l'ourlet. Ceinture assortie, droite devant et derrière, à pointe sous les bras. Entournure et poignets assortis.

Robe de taffetas brun. Jupe ornée de pattes en taffetas plus foncé, garnies de velours brun, brodé en perles de cristal; chaque patte terminée par trois glands; ces pattes augmentent graduellement de longueur sur les côtés, plus encore par derrière. Corsage montant orné comme la jupe.

Les garnitures des robes de ville seront très-simples ce printemps; des biais ou des pattes en taffetas uni sur des robes à rayures ou à dessins, tels sont les principaux, les seuls éléments de ces garnitures. Tantôt le taffetas employé pour ces ornements est de même teinte que le fond, tantôt de même couleur que les dessins; une soutache ou un liséré de même nuance que le dessin, si l'on a employé du taffetas pareil au fond, ou bien semblable au fond, si le taffetas est assorti au dessin, complètent la garniture, quelle qu'elle soit.

E. R.

AMEUBLEMENT.

Si toutes mes lectrices ne se trouvent pas en situation de renouveler complétement l'ameublement de leur demeure, chacune d'entre elles en revanche peut trouver dans les articles portant le même titre que celui-ci une *idée*, j'allais dire un *enseignement;* mais, ce mot étant trop ambitieux, je le remplace par celui de *renseignement;* un conseil enfin sur un détail quelconque, lequel, si minime qu'il soit en apparence, peut avoir son degré d'utilité relative.

On pourrait diviser les articles d'*ameublement* en trois parties: la nouveauté, — le genre classique, — la fantaisie; j'y joindrai un quatrième point concernant un appartement meublé à ma guise, sans prétendre imposer mon goût, mais seulement pour le cas où il se trouverait d'accord avec les préférences de quelques-unes de mes abonnées.

La *nouveauté* crée beaucoup de siéges sans dossier: tabourets ronds ou carrés à quatre pieds, ou bien en forme d'X, en bois doré ou sculpté.

On voit des étagères à tablettes de bois blanc, aussi ordinaire que celui des tables de cuisine, mais entièrement revêtues dessus et dessous en velours de laine, et montées sur quatre pieds tors, à petites pommes faites en bois doré ou verni. Le velours est souvent remplacé par de la tapisserie, et, dans ce cas, la tablette est doublée en dessous avec un tissu de laine uni de même nuance que la teinte dominante de la tapisserie. On peut faire ces étagères de toute dimension, longues ou carrées. C'est un meuble très-commode, joli, *meublant*, dont le prix est peu élevé, et que l'on peut aisément faire préparer sous ses yeux, même par un ouvrier peu habile; des clous dorés ou bien des clous d'acier fixent sur les tablettes le velours ou la tapisserie. Les étagères ainsi revêtues sont plus élégantes que celles faites en bois, et leur contact est plus doux pour les objets qui vont y prendre place.

J'ouvrirai ici une parenthèse pour prévenir mes lectrices qu'il n'est rien de plus *inélégant*, en fait d'ameublement, rien qui trahisse un mauvais goût plus évident, que l'habitude de couvrir les tables et les étagères avec de menus objets qui s'y trouvent placés à *poste fixe*. Les tables sont destinées à une foule d'usages qui ne peuvent se concilier avec le parti pris d'y exposer un objet quelconque à l'admiration des visiteurs; on doit pouvoir y mettre son ouvrage, y poser une lampe, le livre qu'on lit, l'album que l'on vient d'examiner; on y servira le thé..... Enfin, une table doit être libre, sous peine de n'avoir plus de raison d'être et de se transformer en un *encombrement* insupportable. C'est seulement dans les salons inhabités, soigneusement clos et jamais visités, que l'on aperçoit sur les guéridons les antiques *cabarets* de porcelaine, les déjeuners dans lesquels on ne déjeune jamais, les plateaux à liqueurs qui demeurent immaculés. Renvoyez ces porcelaines, ces cristaux, dans la salle à manger, et, s'ils sont trop beaux pour que vous consentiez à vous en servir, enfouissez-les dans une armoire, et n'en parlons plus. Un salon, pour être *hospitalier*, agréable, et par conséquent de bon goût, doit contenir seulement des lampes, des jardinières plus ou moins bien garnies de fleurs, des siéges confortables, des tables de jeu. Quant aux autres *ustensiles*, placez-les dans les pièces où leurs fonctions respectives les appellent, et n'essayez jamais d'intervertir cette hiérarchie qui doit être rigoureuse, sous peine de donner naissance à un désordre qui prêterait à rire. N'essayez pas d'installer au salon des objets qui, par leur destination, sont appelés à figurer dans la salle à manger ou dans la chambre à coucher. Du moment où vous n'observez pas cette règle, vous confiez à tout venant que certains objets sont trop précieux à vos yeux pour que vous puissiez vous en servir; mais que, voulant concilier la vanité avec l'économie, vous les placez dans une pièce accessible à tout le monde, afin que chacun puisse voir que vous les possédez. Ces petits calculs de vanité manquent complétement leur but, car ils inspirent seulement la commisération due à de semblables faiblesses. Votre salon doit témoigner de goûts nobles, délicats, élevés, non de prétentions qui vous amoindriraient en prêtant à rire à vos dépens.

La parenthèse a été un peu longue, et je dois faire un circuit considérable pour revenir à mon point de départ; mais je sollicite une fois pour toutes l'indulgence de mes lectrices, car il n'est rien de plus difficile que d'introduire une méthode rigoureuse dans le sujet qui m'occupe. Je reviens à la *nouveauté*.

On voit beaucoup de siéges de toutes formes sur lesquels le *capitonnage* s'allie à la tapisserie; des chaises très-profondes, à dossier élevé, carré, légèrement incliné, traversées au milieu du siége et du dossier par une bande de tapisserie, aux frontières de laquelle commence un *capitonnage* en satin ou bien en velours de laine.

On fait des *pouffs* du même genre (le *pouff* est un tabouret rond garni de franges assez larges pour couvrir entièrement ses parois), des tabourets ronds ou carrés. Mais le sujet des tabourets mérite quelques développements.

Le tabouret, si fort à la mode en ce moment, ne peut jamais être considéré sous un autre aspect que celui de siége *provisoire*; il est à sa place dans les salons, parce qu'il peut être posé dans tous les sens sans crainte d'incommoder quelqu'un, puisqu'il est privé de dossier; on peut se trouver assez nombreux pour devoir placer les siéges les uns devant les autres, et, dans ce cas, les tabourets deviennent précieux, car les siéges à dossier, venant à *masquer* une dame et sa toilette, peuvent devenir très-désagréables. C'est un bon siége aussi pour les jeunes filles, qui ne doivent pas s'habituer aux attitudes indolentes. Mais, je le dis sans détour, ce n'est pas un siége commode, et je n'aimerais pas à m'y trouver condamnée pendant une soirée entière.

La *nouveauté* fait en ce moment une grande consommation de lambrequins; on les pose partout: les chaises de salle à manger, recouvertes en cuir, sont bordées avec un lambrequin également en cuir, fixé par des clous à tête de métal (principalement en acier), qui est exactement taillé comme les bords de jupes *dentelés* à *dents* rondes, peu profondes par conséquent. On met des lambrequins autour des étagères, des corbeilles à ouvrage, des consoles; enfin partout, comme je le disais tantôt.

L'ameublement qui peut s'appeler *classique* est condamné à l'immobilité; c'est toujours le salon blanc et or, à rideaux et meubles rouges ou jaunes, mais plutôt rouges que jaunes; toujours la chambre à coucher bleue. Je ne me prononce pas contre cette dernière: mais le salon rouge avec ses parois blanches à baguettes dorées; mais ses canapés et ses fauteuils en bois de palissandre, ou bois doré; mais les armoires basses, désignées par le terme de commerce *meuble d'entre-deux*; mais tous ces détails stéréotypes, toujours pareils à eux-mêmes, qui n'exigent aucun frais d'imagination, qui ne témoignent d'aucun goût individuel, commencent à m'agacer; ces candélabres, ces lustres tout frais dorés, avec leur entourage de pendeloques en cristal; ces boiseries blanches, ces draperies rouges, tout ce faux luxe enfin qui s'aperçoit à la fois au travers des vitrines d'un café comme dans tous les salons, est devenu trivial à force d'être général. Je sais bien que les tapissiers vous diront: *Ça s'éclaire bien*... Soit! Mais alors réservez le rouge, le blanc, l'or, pour les salles de danse. Permettez-moi de chercher autre chose pour un salon que l'on habite *réellement*, dans lequel on offre l'hospitalité à quelques jeunes filles travaillant et causant autour d'une table, à quelques amis heureux de faire partie d'un cercle intime, choyé, confortablement installé.

Je m'aperçois en ce moment que mon troisième point, la *fantaisie*, va se trouver confondu avec le quatrième, c'est-à-dire l'*appartement meublé à ma guise*. Hélas! Il est bien difficile, non de se tracer un plan, mais d'y demeurer fidèle; et si je ne craignais de prêter à rire à mes dépens par une comparaison trop ambitieuse, je dirais que je comprends Benvenuto Cellini, qui commençait à ciseler une aiguière, et se trouvait, quand son travail était terminé, en face d'une poignée d'épée, ou de tout autre objet. Toute réflexion faite, je hasarde la comparaison; par ses proportions mêmes elle échappe à l'application et m'absout de toute prétention.

Voyons ce que la *fantaisie* peut faire d'un appartement de moyenne dimension, que nous supposerons composé d'une assez belle antichambre, — une salle à manger, un salon, un petit salon, deux chambres à coucher.

L'antichambre a une fenêtre au moins, deux au plus; ses parois sont entièrement boisées, ou du moins peintes en nuance bois clair; un long coffre à bois, servant de banquette, une table, deux ou quatre chaises à dossier (non *rembourrées*), le tout en bois sculpté imitation moderne des anciens meubles, tel sera le mobilier de cette première pièce; rideaux foncés, en tissu algérien, à rayons perpendiculaires de couleurs vives; petits rideaux blancs plaqués aux vitres; — portières pareilles aux rideaux devant toutes les portes, si faire se peut.

La salle à manger a deux fenêtres; nous couvrons ses murs avec un papier brun, sobrement orné de dessins dorés; nous plaçons à toutes les fenêtres, et devant toutes les portes, de grands rideaux en reps brun, garnis par devant, et sur le côté inférieur, avec une bordure *grecque* formant encadrement, exécutée en soie jaune d'or, et soie noire.

Le mobilier est en bois de noyer simplement ciré, avec moulures d'ébène. Il se compose d'une grande table-guéridon ovale, dont le pied principal contient tous les pieds *accessoires* servant pour soutenir les *rallonges*. Entre les deux fenêtres un petit buffet dressoir, surmonté d'une horloge assortie aux meubles; en face, sur chaque panneau avoisinant la porte du salon, une étagère à découper, garnie de marbre à l'intérieur. A chacun des deux panneaux principaux de la pièce, se trouve adossé un grand buffet, contenant le linge de table, la vaisselle, les porcelaines, les boîtes d'argenterie; la partie supérieure de ces buffets est vitrée; là peuvent se placer sans inconvénient les objets d'argenterie consacrés au service de la table.

Les chaises, au nombre de 12, — 18, — 24, selon la dimension de la pièce, sont de forme Louis XIII, à dossier carré, et recouvert, comme le siége, en reps brun, de même teinte que les rideaux; au milieu du dossier se trouve une *application* en drap noir, représentant une chimère, un animal fantastique quelconque, festonné en soie jaune d'or.

Je fais ici une pause indispensable, pour prévenir nos lectrices que ces *applications* sont tout à fait à la mode en ce moment, et qu'elles en recevront un dessin dans le n° 11, selon toute probabilité.

Un tapis, genre *Smyrne*, couvre entièrement le plancher de la salle à manger.

Des galeries de même bois que le mobilier surmontent les rideaux et les portières, et se terminent par une frange formant lambrequin; torsades et glands assortis en laine et soie brune, jaune et noire, pour relever les rideaux et les portières; les portes et les fenêtres sont peintes en nuance *noyer* (même teinte que le mobilier).

Voici le salon. Je vais commettre ici bien des hérésies contre le genre classique; mais j'ai déjà prévenu mes lectrices que je m'insurgeais contre ce genre.

Les murs seront couverts d'un tissu (croisé) de laine unie, nuance groseille, ni claire, ni foncée; des portières devant toutes les portes, des rideaux devant toutes les fenêtres, portières et rideaux de même teinte que le tissu, remplaçant sur les murailles l'éternel papier blanc et or, mais en reps de laine, avec encadrement et lambrequin de tapisserie.

Ici, nouvelle pause, pour expliquer que les dessins de tapisserie que je préférerais pour cet usage sont copiés sur les dessins anciens; ils sont très-irréguliers, et de teintes tout à fait atténuées, plutôt *ternes* que brillantes.

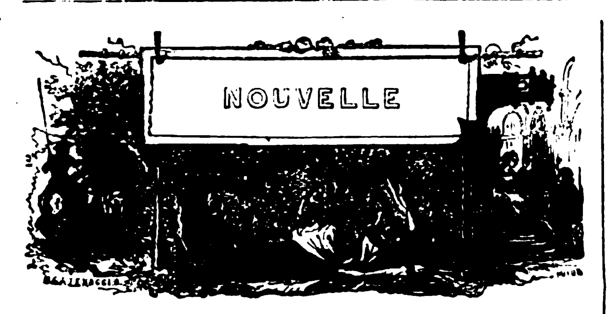
Quant aux siéges, leur devise est: Diversité.

Je veux éviter toutes les manies; je ne m'astreindrai pas à meubler ce salon uniquement avec des meubles anciens; je ne me résignerai pas à m'interdire l'usage d'un meuble commode et joli, seulement parce qu'il sera moderne..... je ne me priverai pas d'un meuble joli et commode, parce qu'il sera ancien; mais j'essayerai de concilier tous ces genres divers, en les harmonisant à ma guise. Si je possède ou si je trouve un bahut renaissance, il prendra place entre les deux fenêtres, parce qu'il sera plus joli qu'un *meuble d'entre-deux*. J'aurai des tabourets de toute forme, de toutes les époques, même des pliants, même des pouffs, même des meubles capitonnés, le tout disposé pêle-mêle, selon les convenances particulières; un piano à queue sera posé dans un coin, — une grande table carrée au milieu du salon. Surtout rien de compassé dans la disposition des meubles! Qu'aucun d'entre eux ne s'avise de *poser*, comme dans un décor, ou comme s'il s'agissait de faire son portrait! Sur les étagères, des livres, des journaux, des morceaux de musique; il faut que tous les meubles servent, ou du moins qu'ils paraissent servir à un usage quelconque. Plancher entièrement couvert d'un tapis à teintes très-douces; sur la cheminée pendule ancienne..... ou simple bloc de marbre surmonté d'une statuette en bronze; — vases en faïence ancienne, ou potiches chinoises, ou japonaises; dans les angles, étagères soutenant des lampes; un plat de Chine, monté sur un pied de bronze ou de bois, contient toutes les cartes de visites. Un ou deux petits canapés sont placés sur les côtés de la cheminée.

L'auxiliaire principal des salons soumis au régime de la *fantaisie* c'est la tapisserie; non la tapisserie vulgaire, banale, représentant un lion, une panthère, ou bien un chien-griffon, sur fond rouge..... horreur!.... mais bien la tapisserie artistique, telle que la veut le goût actuel, telle qu'on la trouve chez Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14. Quel admirable *fouillis* que ces dessins Louis XIII, copiés par elle sur les tapisseries anciennes! J'admire beaucoup ces dernières, mais je suis leur très-humble servante s'il s'agit de vivre en communauté avec elles; je me permets de leur préférer les copies admirables qu'on en fait..... C'est un préjugé de propreté; les tapisseries anciennes, si nettoyées qu'elles soient, ont une senteur qui affecte désagréablement mon odorat. Grâce aux dessins que fournit Mme Michaud, on peut exécuter, — au petit point, si l'on a une dose suffisante de patience, — des tapisseries aussi belles, aussi *fantaisistes*, mais beaucoup plus propres que les tapisseries anciennes. Je regrette de ne pouvoir faire paraître quelques-uns de ces dessins dans le journal; ils échappent à la publicité, par leur irrégularité même; ce ne sont pas des dessins *courants*, que l'on peut répéter indéfiniment, mais des combinaisons imprévues, se renouvelant sans cesse, et qui ne peuvent se livrer qu'*échantillonnées*; ainsi, il faudrait publier un fauteuil tout entier, avec son dossier tout entier, c'est-à-dire ayant une dimension quadruple de celle de nos feuilles.

Avec ces tapisseries, je couvrirais deux ou trois fauteuils anciens, autant de tabourets carrés; je ferais les lambrequins des portières et des rideaux, la tablette et le lambrequin de cheminée: mais, dans ce salon, je ne pousserais pas l'amour de l'*ancien* jusqu'à faire enlever les grandes glaces modernes. Je ne me priverais pas d'un canapé capitonné, sous prétexte que l'on ne connaissait pas ce meuble au quatorzième siècle. Je ne mettrais pas mon amour-propre, en un mot, à habiter un musée, mais j'appliquerais mon goût à emprunter à tous les âges ce qu'ils ont produit de mieux, à éviter les teintes criardes, discordantes; j'essayerais de composer un *ensemble* doux et harmonieux à l'œil, un intérieur confortable à habiter, en évitant de viser à l'éclat, d'adopter un faux luxe, comme d'accuser des prétentions d'une autre nature. En assemblant tous ces objets divers, je songerais, en un mot, moins à les faire admirer, moins *à poser* pour les goûts artistiques, qu'à offrir à mes visiteurs l'aspect d'un salon agréable par son irrégularité même. A bientôt, pour le reste de l'ameublement.

(*La suite prochainement.*) EMMELINE RAYMOND.



ARMELLE.

Suite.

XI.

Cette soirée, qui avait été si agréable à Armelle, n'eut pas de lendemain. Il eût peut-être mieux valu pour elle ne pas goûter à ces joies mondaines, qui ne pouvaient s'harmoniser avec l'état de santé de son père. Elle avait vu les femmes lui sourire et les hommes l'admirer, elle avait levé un coin du voile qui lui cachait ce monde, dont une des premières places lui appartenait si elle consentait seulement à l'occuper. Ces idées ne se prêtaient guère, il faut l'avouer, au combat incessant qu'elle devait livrer à l'ennui pesant de la maison paternelle. Elle commençait à croire qu'elle était vraiment à plaindre, et à envier le sort moins brillant, mais en apparence plus heureux, des jeunes filles qu'elle connaissait. Tout lui manqua à la fois. Cécile retourna à Plouray, Mme l'Hérilleux tomba malade et ferma sa porte, Charles diminua ses visites et parut se renfermer dans sa gravité un peu hautaine d'autrefois. Entre Armelle et lui existait, depuis le dernier bal, une sorte de fâcherie sourde qui ne se montrait pas au dehors, mais qui leur causait un sentiment de malaise mutuel. Charles reprochait en son cœur à Armelle de s'être montrée trop sensible à des hommages plus ou moins sincères. Armelle le trouvait susceptible, exigeant, et se sentait blessée de se voir juger aussi sévèrement sur un moment d'entraînement si parfaitement irréfléchi.

Vers le mois d'avril, la santé chancelante de M. de Boisfort déclina tout d'un coup. Armelle aurait voulu s'établir au chevet de son lit, et remplir en cette occasion douloureuse son rôle de fille; mais cela lui fut refusé. Quand M. de Boisfort avait reçu les soins indispensables que réclamait son état, il ordonnait qu'on le laissât seul, et on lui obéissait. Plusieurs fois, cependant, il permit à Armelle de venir passer quelques heures avec lui. Ils causaient, et la jeune fille le laissait moins abattu, moins souffrant. Le médecin consulté avait répondu que le foie était malade, et qu'il était indispensable qu'il prit les eaux de Vichy. Ce fut Armelle qui entama les négociations avec son père. Il hésita longtemps, et enfin il se décida à partir.

« Tu viendras avec moi, » lui dit-il, « il me faut, dit-on, des distractions; seul, je ne pourrais jamais me distraire. »

Le jour même où le départ était fixé, Charles de la Follière vint faire sa visite hebdomadaire, et fut reçu.

M. de Boisfort étant tout à fait convalescent, Armelle, qui avait reconnu le visiteur, avait pris sur elle de le faire entrer. Il y avait trois semaines qu'ils ne s'étaient vus, et cela leur avait paru long à tous deux. Charles trouva Armelle pâlie, et Armelle trouva Charles changé. Leur ressentiment mutuel ne résista pas à cette constatation. Ils s'accusèrent, *in petto*, d'exigence, et échangèrent un bonjour très-ému.

« Je viens faire une restitution, Mademoiselle, » dit Charles de sa voix la plus douce, « Cécile avait emporté à Plouray un objet qui vous appartient. » Et il présenta à la jeune fille un petit livre aux bords fatigués.

« Ah! mon Lamartine? » dit Armelle en riant et en rougissant un peu; « je le cherchais partout.

— Cécile a eu beaucoup de peine à s'en séparer, Mademoiselle; il lui rappelait le temps où vous mangiez un peu en cachette ce fruit défendu. Les annotations sont, il paraît, de votre main, et cela lui rendait ce livre doublement cher.

— Que ne l'a-t-elle gardé, alors?» dit Armelle.

Elle posa le petit volume sur un guéridon, et ajouta :

« Vous voudrez bien lui dire que le temps me manque absolument pour lui écrire, mais que je m'empresserai de lui donner de mes nouvelles dès mon arrivée à Vichy.

— Vous allez à Vichy?

— Oui, nous partons demain. »

M. de Boisfort demanda à Charles s'il connaissait le Bourbonnais, et la conversation devint tout à fait géographique.

« Je vous souhaite un heureux voyage, Monsieur, » dit Charles en se levant, « et à vous beaucoup de plaisir, Mademoiselle. Vichy est une ville de plaisirs.

— Je ne sais pas trop ce qu'elle sera pour nous, » répondit Armelle en regardant son père ; « les distractions qui nous conviennent ne sont peut-être pas celles de tout le monde.

— On dit qu'il y en a pour tous les goûts.

— Tant mieux, nous pourrons choisir. Ayez l'obligeance de prévenir votre tante que j'irai ce soir l'embrasser avant de partir. »

Charles s'inclina et sortit.

Après son départ, Armelle chercha des yeux le livre que Cécile lui avait renvoyé par l'intermédiaire de son frère. Il n'était plus sur le guéridon où elle l'avait placé.

Le lendemain, elle quitta Reffelec vers deux heures de l'après-midi, et le soir même une voiture vint chercher Mlle Marthe qui partait pour la Haute-Butte.

XII.

« Nous vivons en ermites parmi la foule qui nous entoure » avait écrit Armelle à Cécile, les premiers jours de son séjour à Vichy.

Et pendant quinze jours cette parole avait été rigoureusement vraie.

M. de Boisfort avait bien choisi son hôtel. Il s'y trouvait plusieurs familles de la plus haute distinction, qui gardaient envers les étrangers la plus sévère étiquette, sachant bien que l'habit ne fait pas le moine, et qu'il ne suffit pas qu'une femme soit couverte de vraies dentelles pour être une femme comme il faut. D'autres personnes de plus facile connaissance se trouvèrent tenues à l'écart par la seule physionomie de M. de Boisfort, de sorte que le père et la fille demeurèrent parfaitement isolés la première quinzaine. Comme ils comptaient parmi les premiers arrivés, ils gardèrent quelque temps leur place au haut bout de la table en fer à cheval, qui faisait à peu près le tour du vaste appartement, et ils connaissaient à peine les nouveaux venus, qui se montraient plus bruyants ou plus mondains qu'eux. M. de Boisfort avait toujours eu pour voisines de table une jeune femme aux yeux noirs, au teint blanc, grande, penchée, timide, et son mari, un homme trapu, à la figure brune et énergique. Cet aigle et cette colombe arrivaient d'Asie, et parlaient mal le français. Armelle avait à ses côtés une kyrielle de jeunes miss qui aboutissaient à une Anglaise sèche et formaliste, leur mère.

Mais un jour Asiatiques et Anglaises disparurent, et les mondains se rapprochèrent. Une des nouvelles venues annonça que l'hôtel allait recevoir de nobles hôtes. Un grand nom était inscrit sur les registres; elle ne savait plus lequel, mais cela lui avait été rapporté, et on verrait au dîner suivant ces grands personnages. Personne ne parut intrigué; la curiosité est un défaut vulgaire qui ne hante pas certaines régions; mais à l'heure du dîner chacun, en entrant dans la salle à manger, jeta un rapide coup d'œil vers les étrangers. Armelle elle-même tourna les yeux vers la partie de la table qu'ils devaient occuper. Ses yeux rencontrèrent non point d'illustres visages, mais des visages de connaissance. Le conseiller d'État et sa femme étaient là. M. et Mme Duchelau la reconnurent aussitôt, et la rejoignirent avec empressement.

Il y eut une reconnaissance entre M. de Boisfort et M. Duchelau. C'étaient des amis de jeunesse, et les manières prévenantes du conseiller d'État rendirent cette rencontre plus agréable à M. de Boisfort qu'Armelle n'aurait osé l'espérer. Depuis son arrivée à Vichy, d'ailleurs, son père se montrait moins absorbé, moins taciturne, et il accueillit son ancien ami avec une certaine cordialité.

Le conseiller d'État était un homme plein de tact; il lut sur la figure de M. de Boisfort que le passé était un livre mystérieux, qu'aucune main indiscrète ne devait essayer de feuilleter. Aussi, après quelques allusions au temps qui s'était écoulé depuis leur dernière entrevue, ne lui parla-t-il que du présent.

Tout à coup il lui dit :

« Savez-vous que vous allez vous trouver ici en famille?

— Que voulez-vous dire? » demanda M. de Boisfort.

« Mais il y a ici des Broussaye-Châteauroux. »

M. de Boisfort fronça le sourcil.

« J'en serais désolé, » dit-il; « cette famille et moi n'avons jamais eu de relations bien amicales, et ce que vous me dites là me déciderait peut-être à changer d'hôtel.

— Vous serez toujours obligé de dîner ce soir à la même table, » dit le conseiller d'État, « car j'aperçois Mme de Broussaye-Châteauroux et son fils. »

Sur ces paroles ils se séparèrent pour s'asseoir à leurs places respectives. Armelle, placée vis-à-vis de la porte, vit entrer deux personnes que le maître d'hôtel, par un privilége spécial, venait conduire lui-même, et auquel il indiquait non pas la dernière place comme aux derniers venus, mais des places réservées auxquelles ils n'avaient pas droit.

Mme de Broussaye-Châteauroux était une femme d'une cinquantaine d'années, laide, mais d'une laideur des plus aristocratiques. Par son buste long, étroit et roide, elle rappelait ces femmes du dix-huitième siècle que les portraits de ce temps nous montrent si serrées dans leurs corsages plats; elle avait des cheveux gris, richement ondulés, de belles mains, et dans le maintien et l'air une certaine mignardise un peu prétentieuse qui n'était pas sans grâce. Derrière elle marchait un jeune homme blond, dont la fatuité eût paru choquante si elle n'avait été adoucie, recouverte par une parfaite élégance de manières et une rare distinction d'ensemble.

Armelle reconnut immédiatement ce blond Gaëtan que Charles de la Follière avait, aux Italiens, qualifié d'impertinent. Les nouveaux venus se trouvèrent placés à peu de distance des Boisfort; et Armelle sentit qu'elle aussi avait été reconnue. En se levant de table, elle dut passer devant M. Gaëtan, qui la salua de cet air courtois, nuancé de respect, qui fait tout de suite reconnaître l'homme de bonne compagnie, fût-il l'être le plus insignifiant et le moins estimable du monde.

Quand elle se retrouva dans son appartement avec son père, elle lui demanda si vraiment il songeait à quitter l'hôtel.

« Je ne le puis plus, » dit-il avec une certaine agitation, « elle m'a très-bien reconnu, et elle se figurerait que je veux l'éviter, que je la crains. »

Il demeura un instant silencieux, et reprit :

« J'ai eu à me plaindre de la famille de ta mère, Armelle; mais tout cela est éteint, mort, il n'y faut plus penser. Ils m'ont regardé comme un étranger, je leur ai rendu la pareille : nous sommes quittes. Il n'y a plus rien de commun entre nous; je ne désire pas un rapprochement, et je ne ferai rien pour qu'il ait lieu.

— Mais le motif de cette mésintelligence, mon père? » demanda Armelle timidement.

« Le motif? » répéta-t-il avec effort, « ne sais-tu pas quelle est la chose qui divise ordinairement les familles?

— Non.

— C'est l'intérêt! Au fond de presque toutes les discussions tu le trouveras, il est au fond de tout. »

En ce moment un coup frappé à la porte interrompit leur conversation. Mme Duchelau entra.

« Monsieur, » dit-elle carrément à M. de Boisfort, « je viens gronder votre fille; elle a des toilettes de pensionnaire; notre duchesse l'a dit. A propos, elle nous quitte, notre grande dame : le dîner lui a déplu, et les appartements aussi. Mais revenons à Armelle. Positivement je lui trouve, de toutes manières, mauvaise mine. Elle ne s'amuse pas assez. Aux eaux il faut se distraire ou mourir d'ennui.

— Qu'en dis-tu, Armelle ?» demanda M. de Boisfort.

— Que je n'ai envie de faire ni l'un ni l'autre, » répondit Armelle.

« Cela n'est pas naturel, et cela prouve que vous êtes malade. Ne voulez-vous pas partager, Monsieur, et me laisser amuser un peu cette grande enfant?

— Il est certain, Madame, que ce rôle vous convient mieux qu'à moi, » répondit M. de Boisfort; « Armelle fera ce qu'elle voudra. Voilà quinze jours qu'elle vit ici sans distraction aucune, elle a suffisamment payé sa dette à la sauvagerie paternelle, et, puisqu'on me menace d'une double saison, je ne serais pas fâché qu'elle s'amusât un peu. Le monde est mort pour moi, mais il n'est pas mort pour elle, et je n'ai pas du tout l'intention de la séquestrer. »

Armelle protesta, mais Mme Duchelau se montra pressante, et il fut convenu qu'elle l'accompagnerait dans quelques réunions et dans quelques promenades aux environs.

Huit jours plus tard, Armelle était solennellement rangée parmi les femmes dont la beauté comptait dans Vichy cette saison-là. On ne l'avait guère remarquée avant, elle avait passé inaperçue dans sa simple et provinciale toilette; mais Mme Duchelau avait changé tout cela. Une toilette d'une élégance pleine de goût avait soudain rehaussé sa beauté et attiré l'attention. Mme Duchelau était toute fière de son œuvre. Depuis la soirée qu'elles avaient passée ensemble aux Italiens, ses idées avaient subi une variation. Alors ses propres prétentions lui faisaient désirer l'ombre pour cette fleur brillante qui s'épanouissait à ses côtés; mais elle était à l'âge où, quand on n'a pas une valeur réelle, on échange presque sans transition les gracieusetés du monde contre sa parfaite indifférence. Elle avait vieilli, enlaidi, pour ainsi dire subitement, et elle était occupée à en prendre tant bien que mal son parti. Mais il lui restait au fond du cœur ce besoin d'exciter l'attention que nourrissent les pensées frivoles et les regrets futiles. En voyant Armelle, elle pensa qu'elle pouvait en tirer parti, s'en parer. Elle éprouvait d'ailleurs une sorte de jouissance à déployer pour une autre ce genre de talent qui consiste à encadrer de la manière la plus avantageuse le tableau, quel qu'il soit. Ici la tâche de l'artiste était facile. Si Armelle avait eu des dispositions à la coquetterie, cette importance donnée aux futilités de la toilette et aux vains hommages rendus à sa beauté aurait pu lui être nuisible, mais elle devinait que Mme Duchelau avait surtout en vue son propre amusement, elle la laissait faire et ne se sentait aucune tentation de lui ressembler.

Peu à peu, cependant, ses idées sérieuses se modifièrent presque à son insu. Le monde des eaux est un tourbillon, car le plaisir revêt des formes multiples pour les gens riches et assez bien portants pour pouvoir s'amuser. Armelle, une fois lancée dans ce tourbillon, se laissa un peu entraîner et profita largement de la liberté que lui laissait son père. Le bruit de sa fortune avait transpiré et les hommages se continuaient. Parmi ces hommages il y en avait qui satisfaisaient sa tendresse filiale en flattant son orgueil : c'étaient ceux du marquis Gaëtan, qui l'avait bien vite retrouvée, et qui se montrait fort attentif. Armelle avait cru deviner que cette fière famille des Broussaye-Châteauroux avait jadis humilié celui qu'elle avait cependant honoré de son alliance, et elle n'était pas fâchée de voir à ses pieds un de ses représentants. Elle faisait à peine attention à lui, elle feignait l'indifférence la plus parfaite, et cela lui était très-facile. Le marquis Gaëtan était un jeune fou qui, grâce à une mémoire heureuse et à une certaine souplesse d'esprit, se voyait décerner une réputation d'intelligence qu'il ne méritait pas. Son aplomb était imperturbable, sa présomption gigantesque, et personne ne songeait à contrôler ces pièces brillantes, mais fausses, qu'il distribuait avec une largesse inépuisable. Il avait d'abord pris avec Armelle son air le plus conquérant, il croyait l'honorer beaucoup par ses attentions. L'attitude de la jeune fille le surprit. Il daigna alors se rappeler qu'ils étaient parents. Ce qui l'étonnait, c'est qu'Armelle n'eût pas fait allusion une fois à cette parenté et qu'elle ne cherchât pas à s'en orner.

Un soir Mme de Châteauroux, qui allait peu dans ce monde mêlé des eaux, se laissa entraîner à une soirée à l'hôtel qu'elle avait déserté. Elle fut amenée par une dame bretonne, dont le beau-frère connaissait M. Gaëtan. La réunion était brillante, nombreuse et choisie. Dans le salon immense, les fenêtres qui donnaient sur les jardins particuliers étaient ouvertes. Les voiles de gaze jetés sur les cadres dorés des trumeaux avaient été enlevés; il y avait des fleurs partout. Contre la tapisserie rouge et veloutée s'alignaient de jolies femmes en grande toilette, et une de ces dames faisait les honneurs du salon. On pouvait se faire illusion et oublier qu'on était à l'hôtel. Armelle fut priée de chanter. Son père l'autorisa à se rendre à l'invitation



qui lui était faite. Elle venait de s'asseoir au piano quand M. Gaëtan entra conduisant sa mère.

Mme de Broussaye-Châteauroux, une fois assise, demanda à sa voisine le nom de cette jolie femme qui se trouvait au piano. Armelle ce soir-là était plus jolie qu'elle ne l'avait jamais été. Sa toilette rose et blanche lui allait bien et se trouvait harmonieusement complétée par une parure de corail rose que lui avait donnée son père le matin même. Elle chanta simplement, sans prétention, sans emphase, mais elle chanta en femme de goût, en artiste. Les femmes du monde présentes trouvèrent son maintien si parfait de grâce, de modestie et de naturel, qu'elles l'excusèrent de si bien chanter; les femmes artistes applaudirent; les hommes n'eurent qu'une opinion, c'est qu'elle était parfaitement belle et séduisante. Pendant le morceau de piano qui suivit, Gaëtan, assis auprès de sa mère, lui parlait à voix basse, mais avec feu.

— C'est incroyable, » disait-il, « elle est notre parente, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, et je ne vois pas pourquoi j'en perdrais le bénéfice.

— Qu'entendez-vous par là, Gaëtan?

— Mais comme cousin je puis l'approcher de plus près, ma mère, lui faire la cour sans l'afficher. Elle est charmante, et sa fortune n'est point à dédaigner.

— Voilà ce que c'est que de dissiper, mon fils; vous en êtes réduit, vous, le marquis de Broussaye-Châteauroux, à vous faire coureur de dots.

— De notre temps, ma mère, c'est très-bien porté, je vous assure. Et ceci d'ailleurs serait un moyen bien simple de rentrer en possession des biens de ma famille.

— Ce qui serait justice. Mon père me l'a dit cent fois, il y a eu quelque chose de louche dans ce mariage d'une Broussaye-Châteauroux avec ce M. de Boisfort.

— Eh bien, il se présente un moyen de tout arranger, mais votre morgue, — pardon, votre dignité s'y oppose.

— Qu'appelez-vous ma morgue? Je ne puis pas aller la première saluer mademoiselle de Boisfort, je pense.

— Mais si elle venait vous saluer, elle?

— Je ne pourrais faire autre chose que de la bien accueillir, puisqu'il vous a plu de jeter vos vues de ce côté.

— C'est bien, je me charge du reste. »

Gaëtan offrit le bras à sa mère et la reconduisit dans son appartement où il demeura quelques minutes. Quand il rentra dans le salon, il alla droit à un vieux monsieur de l'aspect le plus respectable, qu'il connaissait un peu.

« Monsieur, » dit-il, « je vous ai vu causer plusieurs fois avec M. de Boisfort. Il est mon parent, mais je ne le connais pas. Ne voudriez-vous pas me présenter ? »

Le vieux monsieur s'inclina courtoisement, et, se levant, marcha vers M. de Boisfort, suivi de Gaëtan.

La présentation eut lieu dans les règles. M. de Boisfort reçut froidement, mais très-poliment, son neveu. Ils s'entretinrent quelques instants ensemble.

— Oserai-je vous demander de me présenter à ma cousine, Monsieur ? » dit Gaëtan.

Il n'y avait guère moyen de refuser.

M. de Boisfort alla présenter à Armelle son cousin, M. le marquis de Broussaye-Châteauroux.

Et la jeune fille, enchantée de cette sorte d'amende honorable faite à la fierté blessée de son père, accorda au joli marquis son plus gracieux sourire.

Le lendemain, dans le parc, M. de Boisfort et Armelle furent rejoints par M. Gaëtan, qui ne paraissait prendre aucun souci de la physionomie de l'autre monde de son oncle. Il appela Armelle ma cousine, et lui tendit la main. Il connaissait tous les droits que lui donnait son titre de cousin, et il se hâtait d'en user. Ils arpentèrent quelque temps ensemble la grande allée, Armelle prêtant une oreille à la musique, une autre aux galants propos de son jeune parent.

« Je suis désolé de vous quitter sitôt, » dit-il, en s'arrêtant tout à coup et en se découvrant, « mais j'aperçois ma mère et je cours la rejoindre.

— Le parc n'est peut-être pas un lieu de présentation bien choisi, » dit M. de Boisfort en l'arrêtant d'un geste; « ayez cependant la bonté de nous conduire vers Mme de Broussaye-Châteauroux. »

Ils se dirigèrent vers le groupe de douairières.

Il n'y eut cette fois de part et d'autre dans les saluts échangés qu'une politesse cérémonieuse. Des noms furent prononcés, pas autre chose.

D'autres connaissances plus jeunes arrivèrent, et Armelle demeura quelque temps dans ce cercle où se retrouvaient les grandes manières dans ce qu'elles ont d'exquisement poli et de naturellement séduisant. En abordant ce groupe de marquises et de duchesses, quelque chose s'était remué, non pas dans un coin de son cœur, mais dans un coin de son cerveau, et elle trouva ce jour-là que les yeux bleus du marquis Gaëtan ne manquaient pas d'une certaine expression.

La suite prochainement. ZÉNAÏDE FLEURIOT.

AVIS.

Le numéro 10, consacré aux modèles de linge et lingerie, sera accompagné d'une planche en double format, contenant les patrons des objets suivants: Chemise de jour, à pantalon, pour femme. — Chemise de jour, à pantalon, pour petite fille de huit à dix ans. — Chemise pour petite fille de sept à neuf ans. — Pantalon pour dame. — Chemise pour homme. — Brassière pour enfant nouveau-né. — Chemise décolletée pour femme. — Chemise pour petit garçon de cinq à sept ans. — Brassière pour enfant nouveau-né. — Corsage de dessous pour petite fille de sept à neuf ans. — Chemise pour petit garçon de deux à trois ans. — Chemise décolletée pour enfant nouveau-né. — Pantalon pour enfant de deux à quatre ans. — Bonnet de nuit pour dame. — 2e bonnet de nuit pour dame. — Bavette en piqué, pour enfant nouveau-né. — Caleçon pour homme. — Camisole avec pattes brodées. — Brassière pour enfant nouveau-né. — Chemise de nuit à pantalon, pour dame. — Chemise pour jeune garçon de douze à quatorze ans. — Camisole avec garniture dentelée. — Robe de baptême. — Col et manche, (avec patron de chemisette). — Manche et manchette en toile et dentelle. — Pantalon avec corsage de dessous, pour petit garçon de trois à cinq ans. Pantalon pour petite fille de six à huit ans. — Bavette brodée. — Col et manchette pour petite fille. — Chausson pour enfant de six mois à un an. — Col *Shakespeare*, pour homme. — Col *Richmond*, pour homme. — Col *Czarewitch pour homme.*

Explication de la Clef diplomatique.

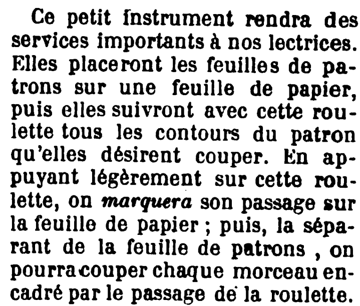
PAILLE ET POUTRE.

Le luxe effréné des femmes ! ! !...
Voilà le fléau du jour.
Les brocards, les épigrammes,
Fondent sur lui tour à tour :
Haro sur la crinoline.....
Anathème au faux chignon.....
Plus de poudre purpurine.....
Plus de binocle ou lorgnon.....
Aux hommes rendez leurs bottes,
Et leur canne, et leur chapeau ;
Reprenez les papillotes
Ou le modeste bandeau.
— Eh ! Messieurs, à notre place
Vous feriez bien pis que nous;
J'en prends à témoin la glace
Où se mirent tant de fous :
Arbitre de la querelle,
Elle nous montre soudain,
Sous le manche d'une ombrelle,
Le voile vert d'un gandin ;
Puis, du front jusqu'à la nuque,
Une étroite raie, en deux
Partageant une perruque
Empruntée à ..... nos cheveux.
Vous raillez les femmes peintes,
Et chaque pas, dans Paris,
Nous montre vingt barbes teintes
Pour un front poudré de riz.
Ah ! j'en atteste les basques
De nos habits à revers !
Comme les nôtres, vos masques
Ont mis le monde à l'envers.
Messieurs, voyez moins la **paille**,
Et cherchez un peu chez **vous**
La **poutre** de belle taille
Que vous portez si bien tous.
Sachez qu'au temps où nous sommes,
Sur vos pas nous marcherons :
Quand vous redeviendrez hommes,
Femmes nous redeviendrons.

EDME SIMONOT.



No 72,868, Nantes. Toutes les années du journal sont épuisées, à l'exception de l'année 1865, qui est incomplète. On offre la fève à la personne la plus âgée (homme ou femme) ou la plus *qualifiée* de la réunion. Le journal tout entier ne suffirait pas, si l'insertion des réponses devait être précédée de celle des questions; ce ne seraient pas quelques lignes seulement à employer, mais *toutes* les pages; de plus nous commettrions une indiscrétion qu'on ne nous pardonnerait pas. — No 17,227, *Paris.* Rien ne s'oppose à ce costume de sylphide, pour lequel je ne puis d'ailleurs donner aucune *règle*, puisqu'il n'existe que dans le domaine de la fantaisie. — No 8,322, *Paris.* Nous sommes *obligés* à une variété continuelle; de là l'impossibilité de donner une trop grande place à un seul ouvrage, et l'égale impossibilité de faire préparer des carrés sur un seul et même nombre de mailles. — No 6,242, *Seine.* Robe de laine, ou de popeline, ou de soie, pour petite fille de cinq à douze ans, avec pardessus pareil retenu à la taille par une ceinture. — No 17,170, *Côte-d'Or.* Voir la réponse ci-dessus. On recevra. — No 58,321, *Aveyron. Les Grandes Espérances,* 2 volumes. *Olivier Twist*, 1 volume. — *La Petite Dorrit*, 2 volumes. — *Bleak-House*, 2 volumes. Chaque volume 1 franc, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin. *Les Prévalonnais*, 3 francs les 2 volumes; chez tous les libraires, ou directement chez les éditeurs. — No 13,283, *Paris.* Le dessin que nous avons publié sera plus joli pour le mouchoir; on peut prendre du fil très-fin. — Peu importe la différence de teinte. — No 3,177, *Paris.* Les robes de velours noir ne sont plus considérées comme suffisantes pour *grandes toilettes.* Choisir pour dîners de *cérémonie* des robes en soie de nuances claires. Je ne connais pas ces machines. — No 40, *Paris.* On portera toujours des burnous algériens; comme ils sont très-longs, on ne peut garnir leur bord inférieur avec une frange qui ferait l'office d'une *balayeuse.* — *Mme D.... Saône-et-Loire.* Je ne conseille pas cette combinaison pour le châle de deuil; je préférerais le broder en soie noire, et le porter garni d'une guipure même étroite; avec l'excédant (le châle long devra être transformé en châle carré) faire une veste ou un petit paletot. Garnir cette robe violette et noire avec trois biais de taffetas noir, posés au-dessus de l'ourlet. — No 64,796, *Aube.* Coupe en porcelaine de Chine, albums, livres..... tels sont les objets qui, *seuls*, peuvent figurer sur une table de milieu, dans un salon. — *Munich.* Jamais de bretelles pour corset de jeune fille; rien n'est plus pernicieux. — No 49,267, *Haute-Saône.* Je ne comprends pas la demande d'un *béret.* — No 64,353, *Haut-Rhin.* Les costumes écossais pour petit garçon n'éprouvent point de changement, et nous ne pouvons répéter les dessins que nous avons déjà publiés; j'ajouterai que ce costume est un véritable *déguisement*, et que je ne le conseillerais à aucune mère. S'adresser à M. Croisat. — No 78,286. Oui, pour le costume complet gris, orné de guipure; biais de satin seulement au bal; jamais de veste en satin. — No 68,070, *Ille-et-Vilaine.* Une réponse ne peut *jamais* paraître dans le plus prochain numéro. Pour décalquer les dessins sur les étoffes telles que le cachemire, on emploie de la poudre blanche (craie pilée) à la place de la poudre bleue. On emploie la broderie russe sur toute espèce de lingerie; sur les corsages, si l'on veut. — No 4,006, *Paris.* Les petites filles de neuf et cinq ans ne portent pas de corsage montant, mais toujours des chemisettes montantes, corsage décolleté, pardessus pareil, retenu par une ceinture. On recevra de nombreux patrons pour enfants de tout âge. — No 20,794, *Haut-Rhin.* Merci mille fois pour cette lettre. La robe noire est convenable; mais je ne saurais conseiller d'y poser une garniture de couleur, qui ne pourrait y séjourner. Poser les dentelles comme celles du dessin de *modes* du no 4, en les séparant par un petit tour bouillonné en tulle noir. — No 59,534, *Vosges.* On porte encore les carreaux. Garnir la robe depuis le cou jusqu'aux pieds avec des pattes en taffetas vert uni, liséré en blanc. Je crois qu'on peut envoyer des timbres à M. Croisat. — No 28,820. Si les témoins d'un mariage sont célibataires, ils font la première visite au nouveau ménage; s'ils sont mariés, c'est le nouveau ménage qui leur doit la première visite. — No 33,485. *Creuse.* M. Croisat, rue Richelieu, 76. Un petit garçon, même à deux ans, ne porte pas de robe en jaconas, mais des robes de piqué. Ceinture écossaise, — ou mieux, de même nuance que la jupe. — No 83,130, *Nord.* Je ne crois pas que l'on puisse réussir, mais enfin le seul procédé à employer est de découdre le manteau, de mouiller l'envers du velours, tenu par deux personnes, et d'y poser un fer chaud; cela suffit parfois pour *redresser* le velours. — No 64,366. *Loire.* C'est qu'il y en a bien peu qui soient *bien* composées, et avec des paroles *possibles*; je chercherai. On ne porte plus du tout de volants; les remplacer par des biais en taffetas gris, sous lesquels ont peut allonger la robe, si cela est nécessaire. — No 3,015, *Seine.* Je ne connais pas les fauteuils-poufs; mais je m'occuperai de la question des housses, quoiqu'elle me semble impossible à résoudre. Autant de siéges, autant de formes différentes de housses. — No 33,890, *Basses-Pyrénées.* On ne porte pas de cachemires français; cachemire des Indes long, de 1,200 à 1,500 francs; — *idem* à rayures, long, de 200 à 400. Impossible de répondre sur la fourrure, car il faudrait savoir, avant tout, de *quelle* fourrure il s'agit; il y en a à tout prix. Un manchon de 80 francs est suffisamment beau.



Roulette pour relever les patrons.

Ce petit instrument rendra des services importants à nos lectrices. Elles placeront les feuilles de patrons sur une feuille de papier, puis elles suivront avec cette roulette tous les contours du patron qu'elles désirent couper. En appuyant légèrement sur cette roulette, on *marquera* son passage sur la feuille de papier; puis, la séparant de la feuille de patrons, on pourra couper chaque morceau encadré par le passage de la roulette.

Le prix de cette roulette est de 1 fr. 50, qu'il suffira d'adresser en timbres-poste pour la recevoir *franco.*

AVIS.

Nous prions nos abonnées de *Paris* qui désirent changer leur édition contre une autre à l'expiration de leur abonnement, de vouloir bien en donner avis *directement* à l'Administration, et de refuser simplement la quittance de renouvellement qui est toujours présentée 15 jours à l'avance.

Reliure Marie.

L'Administration de la *Mode illustrée* a l'honneur d'informer ses abonnées que, par suite d'un traité particulier passé avec la maison Gaget, elle peut livrer une *reliure mobile*, dite *reliure Marie*, qui leur permettra de réunir en volume, au fur et à mesure de leur publication, les numéros du Journal, et de les mettre ainsi à l'abri de tout froissement et des maculatures.

D'un système simple et commode, la reliure Marie fixe les feuilles ou cahiers sans les percer, les piquer, les altérer en quoi que ce soit, et on peut en mettre ou en retirer un isolément ou plusieurs sans déranger les autres.

L'Administration cède ces *reliures mobiles*, disposées pour y réunir *l'année entière*, aux prix réduits de :

Couverture percaline, 6 fr. 50 c.;

Cartonnage, 5 fr.

Celles de nos abonnées qui désireraient avoir ces reliures mobiles doivent les faire prendre dans nos bureaux. Dans le cas où l'envoi serait fait sur demande, les frais de transport seraient à la charge de l'acquéreur, l'Administration livrant ses reliures au prix coûtant.

Explication du dernier rébus.

Malheur à qui est pris dans les griffes des hommes d'affaires.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.



Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.